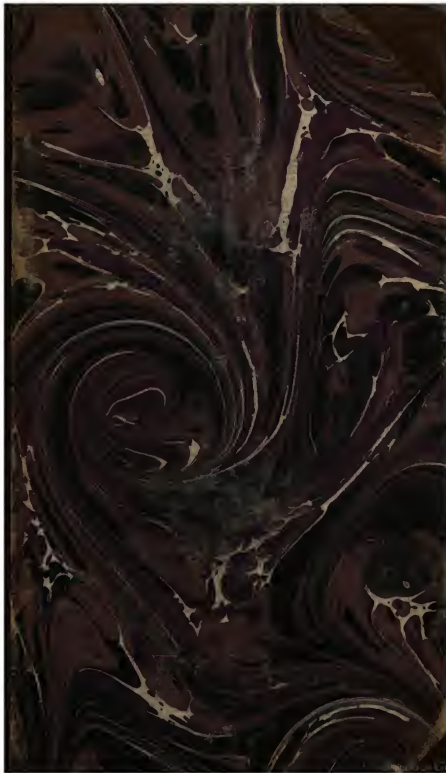








A B R É G É
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

552833

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE
MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT
PÉNÉTRÉ; LES MŒURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES
USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES.

PAR J. F. LAHARPE.

TOME DIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

1816.

22893

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE, GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TROISIÈME PARTIE.
AMÉRIQUE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

MEXIQUE.

CHAPITRE V.

Prise de Mexico.

LES Mexicains, informés depuis long-temps des préparatifs de Cortez, avaient des troupes nombreuses derrière une montagne voisine, dont plusieurs défilés rendaient le passage fort difficile, si ces peuples avaient connu l'art des retranchemens. Deux mille Tlascalans eurent ordre de nettoyer les

chemins; et pendant l'espace de deux lieues qui restaient jusqu'au sommet de la montagne, on continua de marcher aussi tranquillement que sur les terres de Tlascala.

De la hauteur où l'on était parvenu, on découvrait dans l'éloignement le grand lac de Mexico. Le général ne manqua point d'exciter ses troupes par le souvenir des richesses qu'elles y avaient laissées, et des injures qu'elles avaient à venger. La fumée qu'on remarquait dans les bourgades, et qui passait successivement de l'une à l'autre, fut prise pour un avis que les Mexicains se donnaient de l'approche de l'armée. On n'avança pas avec moins de résolution, quoique par des chemins fort rudés et dans l'épaisseur des bois. Enfin l'armée ennemie s'offrit de loin dans la plaine. Les Espagnols poussèrent des cris de joie, et les Tlascalans entrèrent dans une espèce de fureur que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'ennemi était en bataille au-delà d'une grande ravine, formée par les eaux qui tombaient impétueusement des montagnes. On la passait sur un pont de bois que les Mexicains auraient pu rompre; mais Cortez apprit dans la suite qu'ils l'avaient conservé dans le dessein d'attaquer les Espagnols au passage. Cependant, à peine eurent-ils reconnu la nombreuse armée qui les menaçait, que, le courage paraissant leur manquer pour la défense de leur poste, ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étaient dérobés presque tout d'un coup à la faveur des bois, sans qu'on pût juger

si ces apparences de crainte ne couvraient pas quelque artifice, Cortez ne diminua rien de ses précautions : il se crut fort heureux, en observant les bords escarpés de la ravine, qu'on ne lui disputât point le passage du pont. Sa cavalerie, qu'il fit passer la première, n'alla pas loin sans découvrir les ennemis. Ils s'étaient ralliés derrière les bois ; mais l'approche des chevaux et quelques décharges de l'artillerie, que Cortez avait fait poster sur un bord élevé de la ravine, leur firent oublier toutes leurs ruses pour s'abandonner à la fuite. Toute l'armée, ayant passé le pont avant la nuit, se logea dans un bourg désert, sans autre précaution que de placer des corps-de-garde à toutes les avenues.

Toujours prévenu par la fortune, Cortez n'eut pas besoin d'attaquer Tezeuco. Cacumatzin, cacique de ce canton, déposé par Montézuma, et rétabli par le nouvel empereur, imagina de tendre un piège aux Espagnols, de leur ouvrir Tezeuco avec toutes les apparences de l'amitié, et d'y introduire la nuit les troupes mexicaines pour les égorger pendant leur sommeil ; mais quand il vit que Cortez, en acceptant ses offres, se tenait toujours sur ses gardes, et entraît dans Tezeuco comme dans une ville ennemie, la frayeur le saisit, il s'enfuit à Mexico, et il laissa aux Espagnols une place importante, qui leur avait si peu coûté.

Cortez y établit un nouveau cacique, et Tezeuco devint une place de sûreté pour les siens, et disputa

toujours aux Tlascalans l'honneur du zèle et de la fidélité.

Le nouveau cacique, informé du projet de ses alliés, qui était de rendre l'entrée du lac navigable pour les brigantins, employa six ou sept mille de ses sujets à donner plus de profondeur aux premiers canaux. Pendant ce travail, Cortez, dont tous les mouvemens se rapportaient à son expédition, résolut d'attaquer la ville d'Iztacpalapa avec une partie de ses troupes. Ce poste étant avancé de six lieues, il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux canots des Mexicains, qui venaient quelquefois troubler les travailleurs de Tezeuco, sans compter la nécessité de donner de l'exercice à ses troupes, pour lesquelles il craignait les dangers de l'inaction. On a déjà fait observer qu'Iztacpalapa était assise sur la chaussée par où les Espagnols avaient fait leur première entrée, et dans une situation si bizarre, qu'une partie de ses maisons, qui montaient à plus de dix mille, étaient bâties dans le lac même, dont les courans s'introduisaient dans la ville par des canaux fermés d'écluses, qui lâchaient ou retenant les eaux suivant le besoin des habitans. Cortez, se chargeant lui-même de cette entreprise, prit trois cents Espagnols et dix mille auxiliaires, dont Alvarado et d'Olid eurent le commandement sous ses ordres. Il s'engagea sur la chaussée, dans le dessein de former son attaque par terre, et d'employer son artillerie à déloger l'ennemi des autres postes. En approchant de la ville, ses premiers

rangs découvrirent, à quelque distance des murs, un gros de sept ou huit mille hommes qui semblaient sortis pour les défendre, et qui attendaient les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un combat de quelques momens. Ensuite, faisant leur retraite sans désordre jusqu'aux portes de la ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer ou de continuer le combat, ils se jetèrent tous dans le lac, en poussant des cris et secouant leurs armes avec autant de fierté qu'ils en avaient marqué dans l'action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature couvrait quelque piège. Cependant, après avoir fait reconnaître la place avec toutes les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les maisons se trouvèrent abandonnées, et l'on n'entendait plus qu'un bruit confus sur le lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettait point aux Espagnols de courir les risques d'un nouveau combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu dont on ne leur disputait point la possession, et Cortez était déjà résolu de garder ce poste; mais quelques heures après, on s'aperçut que l'eau commençait à déborder les canaux avec une telle impétuosité, qu'elle couvrit en un moment les plus basses parties de la ville. C'était le stratagème que Cortez n'avait fait que pressentir, et qui réduisit la plupart de ses soldats à la nécessité de faire leur retraite dans l'eau jusqu'aux genoux. Il se reprocha beaucoup de n'avoir pas compris qu'en fermant les écluses du côté du grand lac, où les

aux se portaient par leur pente, toute la ville pouvait être inondée. L'armée se logea par degrés dans la plus haute partie, où elle passa le reste de la nuit avec beaucoup d'incommodité, et sans aucune défense contre le froid. A la pointe du jour, Cortez désespérant de garder sa conquête, et la remettant à l'arrivée des brigantins, reprit le chemin de Tezeuco, avec l'attention de faire doubler le pas à ses troupes, pour les échauffer par ce mouvement; mais il paraît que le soin de leur conservation n'y eut pas moins de part, puisqu'aux premiers rayons du soleil on découvrit une multitude innombrable de canots, qui s'avancèrent des deux côtés du lac jusqu'aux bords de la chaussée. Les arbalètes des Espagnols et les flèches de leurs alliés furent les seules armes avec lesquelles on repoussa le premier effort, parce que la poudre se trouva mouillée. Cependant l'ennemi revint plusieurs fois à la charge, et força Cortez de s'arrêter plus d'une fois pour faire face aux plus emportés. Ses piquiers firent une cruelle boucherie de ceux qui osèrent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs Espagnols furent blessés, et les Tlascalans perdirent quelques hommes. Un cheval, percé d'une infinité de flèches, eut la force de soutenir son cavalier jusqu'à Tezeuco, où il expira presque en arrivant. L'attaque des Mexicains s'étant ralentie à la vue de cette ville, où ils n'ignoraient pas que les Espagnols avaient le gros de leur armée, Cortez y rentra vers le soir, après avoir effacé l'affront de sa retraite par trois ou quatre victoires

remportées comme en courant ; mais il admira l'habileté de ses ennemis, qu'il avait regardés jusqu'alors avec plus de mépris que d'inquiétude.

Les caciques et les autres Américains voisins de Tezeuco ne tardèrent point à venir offrir leur obéissance et leurs troupes au général étranger. Ils se plaignirent des violences de l'empereur du Mexique, surtout les envoyés des provinces de Chalco et d'Otumba, contre lesquelles ce prince faisait marcher une puissante armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignaient assez de résolution pour se défendre, mais ils demandaient quelques secours ; et Cortez se crut intéressé à l'accorder, parce qu'il était important pour lui de se conserver une communication toujours libre avec la province de Tlascala. Sandoval et Lugo, qui furent chargés de cette expédition avec deux cents Espagnols, quinze cavaliers, et la plus grande partie des Tlascalans, s'avancèrent par une marche si prompte, qu'ayant joint l'armée d'Otumba et de Chalco avant l'arrivée des Mexicains, ils allèrent au-devant d'eux jusqu'aux frontières de ces deux provinces. La bataille fut sanglante, et se termina par la fuite des ennemis, qui laissèrent un grand nombre de prisonniers : mais Sandoval ne réserva que les principaux, dont il espérait tirer quelques lumières. Les peuples qu'il avait secourus ayant été jusqu'alors ennemis de la république de Tlascala, parce qu'ils avaient toujours été soumis aux empereurs du Mexique, il leur fit jurer la paix sous la garantie du nom espagnol,

et les Tlascalans, à qui cette reconnaissance était due pour leurs services, signèrent volontiers le traité, avec promesse de le faire ratifier au sénat.

Le retour de Sandoval à Tezeuco eut tout l'éclat d'un triomphe. Il avait à sa suite non-seulement les prisonniers mexicains, mais tous les caciques des deux provinces, qui voulurent faire leurs remerciemens au général du secours qu'il leur avait envoyé, et lui offrir la disposition de toutes leurs forces. Cortez accepta leurs offres, et leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite, s'étant fait amener les prisonniers mexicains, qui s'attendaient à perdre la vie, suivant leurs usages militaires, il leur fit ôter leurs fers, et les fit conduire jusqu'au bord du lac, avec ordre de leur fournir une barque et des provisions pour se rendre à Mexico. Il les chargea d'annoncer à Guatimozin qu'il venait avec ses Espagnols invincibles, et quatre-vingt mille Tlascalans, venger la mort de Montézuma; mais qu'en même temps il était prêt à accorder la paix à des conditions raisonnables. Il ne reçut aucune réponse.

Dans le même temps Lopez l'informa par un courrier que les brigantins étaient achevés, et qu'il se disposait à se mettre en chemin pour les conduire à Tezeuco. La république de Tlascala fournissait dix mille Tamènes, qui entreprenaient de porter sur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, et tous les autres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille soldats, sous le commandement de Che-chimical, jeune cacique d'une valeur distinguée.

Mais quoique ces forces eussent paru suffisantes à Cortez, qui les avait laissées à Tlascala dans cette vue, Lopez le pria d'envoyer au-devant de lui quelques compagnies d'Espagnols, pour ne rien donner au hasard en traversant les terres impériales. L'importance d'un secours sans lequel on ne pouvait entreprendre le siège de Mexico fit détacher aussitôt Sandoval avec deux cents Espagnols, quinze cavaliers et quelques bataillons auxiliaires.

L'armée continua sa marche jusqu'aux frontières de Tlascalá, où Lopez s'était avancé avec Chechimal et ses troupes. On ne donna que le temps nécessaire au repos. Sandoval, hâtant son départ, pour répondre à l'impatience du général, mit les Espagnols à l'avant-garde avec les Tlascalans qu'il avait amenés. Les Tamènes, escortés de quelques troupes, composaient le corps de bataille, et Chechimal fut chargé du soin de l'arrière-garde. La résistance de ce jeune cacique fit voir que ces peuples, s'ils n'avaient pas des idées justes de la guerre, avaient du moins le sentiment de l'honneur. Il s'offensa de n'être pas au poste le plus avancé, et son chagrin fit naître une querelle qui ne fut apaisée que par la modération des officiers espagnols. En vain lui représenta-t-on que son poste était le plus honorable, puisqu'il était le plus dangereux, et que les insultes des Mexicains n'étaient à craindre qu'à la queue de l'armée : il répondit qu'un chef tel que lui devait toujours être à la tête, pour donner l'exemple à toutes les troupes, et qu'il voulait être le premier

dans les moindres occasions, comme il promettait de l'être à l'assaut de Mexico. Son obstination allant jusqu'à menacer de quitter l'armée, Sandoval eut la complaisance de demeurer à l'arrière-garde avec lui, pour donner tout l'honneur à ce poste. On marcha sans obstacle, quoiqu'à la vue des troupes mexicaines, qui n'osèrent descendre de quelques hauteurs éloignées. En approchant de Tezeuco, Chechimal demanda le temps de se parer de ses plus belles plumes et de tous ses bijoux, parce que l'occasion de combattre ne pouvant être éloignée, le premier moment d'une si douce espérance devait être un temps de fête pour un soldat. Sandoval, à qui cette ardeur ne déplaisait point, et qui reconnaissait peut-être le caractère de sa nation dans un langage si noble, consentit à faire arrêter l'armée pour le satisfaire. Bientôt Cortez essuya quelques traits de la même vivacité. Chechimal se hâta de lui faire demander audience, et lui dit : « Qu'étant né pour la guerre, il craignait de » languir dans l'oisiveté, surtout après avoir passé » cinq jours entiers sans une seule occasion de tirer » l'épée ; qu'il brûlait de voir les ennemis, et qu'il » suppliait le général de donner sur-le-champ quel- » que exercice à sa valeur ». Cet emportement fit craindre à Cortez de ne pas trouver dans le chef des nouveaux Tlascalans autant de soumission que de courage, et la suite des événemens justifia cette crainte.

On s'attacha aussitôt à la construction des brigantins ; mais le général, apprenant qu'il ne fallait pas

moins de vingt jours pour les rendre capables de service, résolut d'employer cet intervalle à visiter le pays qui bordait le lac, dans la vue de choisir ses postes, et de commencer le ravage sur les terres de l'empire: Iatolcan, Ténayuca, Cobatillan, Escapuzalco, furent les premières villes qu'il reconnut, et dans lesquelles il répandit la terreur. Quelques-unes furent pillées et brûlées. La fuite sauva le plus grand nombre de leurs habitans; mais ayant tenté de se rassembler avec les troupes qui avaient toujours suivi les Espagnols, ils furent battus plusieurs fois, et poussés jusqu'à Tacuba, où Cortez prit poste et passa cinq jours à la vue de cette ville. Elle le disputait à Tezeuco pour la grandeur et pour le nombre des habitans. Son assiette, qui occupait l'extrémité de la première chaussée, où les Espagnols avaient essuyé tant de pertes et de dangers dans leur retraite, rendait ce poste d'autant plus avantageux, qu'il était le plus proche de Mexico, et comme la clef du chemin dont il fallait se saisir pour en faire le siège. Aussi Cortez se disposait-il à l'attaquer, lorsqu'on vit paraître sur la chaussée un gros de Mexicains sortis de la capitale, et conduits par l'empereur même. Comme il y avait apparence que leur dessein était de se jeter dans Tacuba, les Espagnols eurent ordre de les attendre et de leur laisser la liberté d'avancer, dans l'espérance de pouvoir tomber sur eux, entre le lac et la ville. Mais ils avaient d'autres vues, qu'ils exécutèrent avec une adresse extrême. Quelques-uns sautèrent négligemment à terre, et formèrent leurs

rangs avec tant de confusion, que Cortez, attribuant cet embarras à la crainte, laissa une partie de ses troupes devant la ville, et marcha droit à la chaussée. Ceux qui étaient à terre parurent déconcertés de son approche, et se retirèrent vers leur gros, qui fit le même mouvement, en cédant le terrain par degrés et dans une espèce de désordre. Leur espérance était d'engager les Espagnols. En effet, le général se hâta trop de les suivre. Lorsqu'ils se virent dans le détroit de la chaussée, ils se rallièrent, ils firent tête; et pendant qu'ils l'arrêtaient par leur résistance, un prodigieux nombre de canots, qui sortirent avec une vitesse incroyable des canaux de la capitale, vint investir les deux côtés de la digue. Cortez reconnut son imprudence, il se vit forcé de se retirer en combattant de front, et résistant des deux côtés à l'attaque des canots. Les Mexicains s'étaient pourvus de longues piques, dont quelques-unes avaient pour fer la pointe des épées que les Espagnols avaient perdues dans leur première retraite. Il eut ainsi la douleur de voir un grand nombre de ses gens blessés de leurs propres armes. Mais faisant feu de toutes parts, et s'exposant l'épée à la main comme le moindre soldat, son courage et sa fortune le firent sortir heureusement d'un si grand danger. Cependant l'entreprise de Tacuba lui paraissant impossible à la vue des Mexicains, qui n'abandonnèrent point leur chaussée, il reprit sur-le-champ le chemin de Tezeuco, tandis qu'ils se bornèrent à le suivre de loin avec des cris et d'impuissantes menaces.

Un secours considérable qui lui était arrivé pendant son absence effaça le souvenir de cette disgrâce. Julien d'Alderete, Antoine de Carvajal, Ruiz de la Mota, Diaz de Reguera, et d'autres guerriers d'un nom connu, avaient mouillé au port de Vera-Cruz, dans un vaisseau venu de l'Ile espagnole avec un secours de soldats et de munitions. Ils s'étaient rendus aussitôt à Tlascala, d'où le sénat les avait fait conduire, sous une nombreuse escorte, à Tezeuco; mais on apprit en même temps que l'empereur du Mexique faisait avancer une grosse armée vers la province de Chalco, pour ramener ce pays à l'obéissance, et pour exécuter le dessein qu'il conservait toujours de fermer la communication des Espagnols avec Tlascala et Vera-Cruz. Cette entreprise était d'une importance qui forçait Cortez de secourir ses alliés, parce qu'il ne pouvait espérer que de leur fidélité la conservation du passage. D'ailleurs, les brigantins n'étant point achevés, il eut le temps d'envoyer Sandoval, avec la moitié de ses forces, pour faire tête aux troupes impériales. Deux ou trois victoires rendirent la paix aux provinces menacées, et tandis que Sandoval pressait cette expédition, Cortez ne cessa point de ravager les terres de l'empire. Il y courut des dangers qui menacèrent plusieurs fois sa vie et sa liberté, surtout à l'attaque de Suchimilco, place considérable dont il avait entrepris de se saisir, et qu'il fut obligé d'abandonner avec la douloureuse perte de dix ou douze Espagnols.

Mais sa constance fut mise à des épreuves beau-

coup plus sensibles. En arrivant à Tezeuco, un de ses plus anciens soldats vint lui demander une audience secrète, et lui apprit que, pendant son absence, il s'était formé un complot contre sa vie et contre celle de tous ses amis particuliers. L'auteur du crime était un simple soldat, sans aucune considération, puisque son nom paraît pour la première fois dans l'histoire avec son crime : il se nommait *Antoine de Villafagna*. Sa première vue n'avait été que de se dégager du siège de Mexico, qu'il regardait comme une entreprise désespérée. Il avait inspiré ses sentimens à quelques amis du même ordre, en leur représentant qu'ils n'étaient pas obligés de se perdre pour suivre les emportemens d'un téméraire. Il leur avait proposé de retourner à Cuba; et c'était pour délibérer sur ce dessein qu'ils avaient commencé à s'assembler; mais, quoiqu'ils eussent vu peu de difficulté à quitter le camp, et même à traverser la province de Tlascala, ils avaient appréhendé d'en trouver beaucoup plus jusqu'à Vera-Cruz; sans compter qu'y arrivant sans ordre ou du moins sans un congé de Cortez, ils ne pouvaient espérer de n'y être pas arrêtés. Ils ne sentirent pas moins qu'il leur serait impossible d'enlever un navire aux yeux de la colonie. Enfin, Villafagna, dont le logement servait aux assemblées, proposa, comme l'expédient le plus sûr, de tuer Cortez et ses principaux partisans pour élire un autre général, qu'il serait plus aisé de dégoûter de l'entreprise du siège, et sous lequel, obtenant la liberté de se retirer sans se noircir de la

tache de déserteurs, ils feraient valoir au gouverneur de Cuba le service qu'ils lui auraient rendu, avec l'espérance même d'en être récompensés à la cour d'Espagne. Cet avis fut généralement approuvé. On dressa d'abord un acte, par lequel tous les conjurés s'engagèrent à seconder leur chef dans l'exécution de son crime, et qu'ils signèrent tous de leur nom. Cette horrible trame fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre des complices augmenta de jour en jour. Ils avaient concerté de supposer un paquet arrivé de Vera-Cruz avec des lettres d'Espagne, et de le présenter au général pendant qu'il serait à table avec la plupart de ses officiers. Les conjurés devaient entrer alors, sous prétexte de demander des nouvelles de l'Europe, et prendre le temps où Cortez commencerait sa lecture pour le poignarder, lui et ses amis; après quoi, ils étaient résolus de sortir ensemble, et de courir dans toutes les rues du quartier, en criant : *Espagne et liberté*. Les officiers, qui devaient mourir avec le général, étaient d'Olid, Sandoval revenu glorieux de son expédition, Alvarado et ses frères; Tapia, les deux intendans Louis Marin et Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, historien de la conquête, et quelques autres guerriers confidens de Cortez.

Telle fut la déclaration du soldat, qui ne demanda point d'autre récompense que la vie, parce qu'il était entré dans la conjuration. Cortez prit le parti de faire arrêter sur-le-champ Villafagna, et d'assister lui-même à l'exécution de cet ordre. L'importance de l'accusa-

tion ne lui permettait pas d'employer des informations plus régulières. Il partit aussitôt, accompagné des deux intendans et de quelques capitaines. Le trouble du coupable fut sa première conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes, Cortez fit sortir tout le monde, sous prétexte de l'interroger en secret; et, profitant des informations qu'il avait reçues, il l'obligea à tirer de son sein l'acte du traité signé de tous les complices : il le lut. Il y trouva le nom de quelques personnes dont l'infidélité lui perça le cœur. Cependant il réserva ce secret pour lui-même; et se contentant de faire écarter ceux qui s'étaient trouvés chez le criminel, il ordonna que l'affaire fût promptement instruite, sans pousser plus loin les recherches et les preuves. Elle ne traîna point en longueur, Villafagna, convaincu par l'acte que son général avait trouvé sur lui, et se croyant trahi de ses associés, confessa son crime. On lui laissa le temps de satisfaire aux devoirs de la religion; et, dès la nuit suivante, il fut pendu à la fenêtre de son logement. Cortez, quoique mortellement touché du nombre et de la qualité des coupables, se crut obligé, par les circonstances, de fermer l'oreille au cri de la justice; mais pour éviter tout à la fois la nécessité de punir et les conséquences de l'impunité, il publia, sans affectation, qu'il avait pris dans le sein de Villafagna, un papier déchiré en plusieurs pièces, qui contenait vraisemblablement les noms des conjurés; qu'il s'estimait heureux de n'en avoir pu lire aucun, et qu'il ne cherchait point à les connaître : mais qu'il deman-

dait en grâce à ses amis de s'informer soigneusement si les Espagnols avaient quelques plaintes à faire de sa conduite, parce qu'il ne désirait rien de si bonne foi que de satisfaire ses troupes, et qu'il était aussi disposé à corriger ses propres défauts qu'à recourir aux voies de la rigueur et de la justice, si la modération du châtiment affaiblissait la terreur de l'exemple. D'un autre côté, il déclara que ceux auxquels on avait connu quelque liaison avec Villafagna pouvaient paraître sans défiance; et le soin qu'il prit de ne laisser voir aucune trace de chagrin sur son visage, ayant achevé de leur persuader qu'il ignorait leur crime, ils recommencèrent à le servir avec d'autant plus de zèle, qu'ils croyaient avoir à laver le soupçon d'une noire perfidie. Cependant il prit occasion de cet événement pour se donner une garde de douze soldats choisis, sous le commandement d'un de ses plus fidèles officiers, et personne ne condamna cette précaution nécessaire qui ajoutait à sa grandeur.

Peu de jours après il eut une autre occasion d'exercer sa fermeté sans pouvoir écouter l'inclination qui le portait à suspendre le châtiment, lorsqu'il espérait quelque fruit de la patience ou de la dissimulation. Xicotencal, dont il aimait la valeur, et dans lequel il ne considérait pas moins l'attachement que son père avait eu constamment pour les Espagnols, prit tout d'un coup la résolution de se retirer avec deux ou trois compagnies, qu'il obligea, par ses instances, de l'accompagner dans sa désertion. Il paraît incertain si c'était un reste de ses an-

ciens ressentimens , ou s'il avait reçu quelque nouvelle offense que sa fierté ne pût supporter. On avait su, depuis quelque temps , qu'il s'était emporté contre la conduite du général , et qu'il condamnait l'entreprise du siège de Mexico. Les Tlascalans mêmes en avaient averti Cortez , qui s'était contenté , par ménagement pour son père ou pour la république , d'en donner avis aux sénateurs. Cette sage assemblée lui avait répondu : « Que , suivant les lois de » la république , le crime de soulever une armée » contre son général , méritait la mort ; qu'il était » libre par conséquent d'exercer la plus rigoureuse » justice contre le chef de leurs troupes , et que , » s'il revenait à Tlascala , il n'y serait pas traité avec » plus de faveur ». Cependant Cortez avait tenté de les ramener par des voies plus douces, jusqu'à lui faire offrir , par quelques nobles de Tezeucô , la liberté d'exposer ses raisons ou ses plaintes. Mais apprenant qu'il avait fixé l'exécution de son dessein à la nuit suivante , cette audace , à la veille de tirer l'épée pour la décision de cette grande querelle , lui parut d'une si pernicieuse conséquence dans le chef de ses plus anciens alliés , qu'il lui fit ordonner de venir sur-le-champ justifier sa conduite. Le fier Américain refusa d'obéir. Aussitôt Cortez détacha une partie des Espagnols , avec ordre de le saisir vif ou mort. On le trouva prêt à partir. Il se défendit jusqu'au dernier soupir , quoique faiblement secouru par les Tlascalans qui le suivaient ; aussi revinrent-ils dans leur devoir après la perte de leur chef , et le

détachement espagnol les ramena paisiblement à l'armée.

Pendant ces agitations , Lopez avait mis la dernière main à son travail , et les brigantins se trouvèrent achevés. Cortez fit la revue de ses Espagnols , dont le nombre montait à neuf cents hommes d'infanterie bien armés , et quatre-vingt-six cavaliers. L'artillerie consistait en dix-huit pièces , trois grosses de fer et quinze fauconneaux de bronze , avec une abondante provision de poudre et de balles. On mit sur chaque brigantin vingt-cinq Espagnols , sous un capitaine , douze rameurs américains , et une pièce d'artillerie. Le reste de l'armée fut partagé en trois corps , qui devaient s'emparer des trois principales chaussées , c'est-à-dire celles de Tacuba , d'Iztacpala et de Cuyoacan , sans s'attacher à celle de Suchimilco , parce que l'éloignement de ce poste pouvait mettre trop de difficulté dans la communication des ordres. Le premier corps , composé de cent cinquante Espagnols et trente cavaliers , divisés en trois compagnies , sous les capitaines George d'Alvarado , Guttières de Badajos , et André de Montarez , eut pour commandant général Pierre d'Alvarado , et fut soutenu de trente mille Tlascalans , avec deux pièces de canon. Le second , qui fut confié à Christophe d'Olid , pour attaquer la chaussée de Cuyoacan , était de cent soixante Espagnols et trente cavaliers , divisés aussi sous François Verdugo , André Tapia et François de Lugo , et soutenus d'environ trente mille alliés. Sandoval , troisième commandant , et

chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le même nombre de soldats et de cavaliers espagnols, sous les capitaines Louis Marin et Pierre d'Ircio, deux pièces d'artillerie et toutes les troupes de Chalco, de Cuacotingo et de Cholula, qui montaient à plus de quarante mille hommes. Alvarado et d'Olid partirent ensemble pour se séparer à Tacuba, où ils logèrent sans résistance. Toutes les places qui touchaient au lac étaient déjà désertes; une partie des habitans avait pris les armes pour aller défendre la capitale, et les autres s'étaient retirés dans les montagnes, avec tout ce qu'ils avaient été capables d'emporter.

On fut informé à Tacuba que les Mexicains avaient des forces considérables aux environs de cette ville, pour couvrir les aqueducs qui venaient de la montagne de Chapultépeque, et qui fournissaient de l'eau à Mexico. Les deux commandans espagnols sortirent aussitôt avec la meilleure partie de leurs troupes; et chassant les ennemis de ce poste, ils rompirent en plusieurs endroits les tuyaux de l'aqueduc, dont l'eau se perdit alors dans le lac. Cette expédition, qui fut regardée comme le commencement du siège, réduisit les assiégés à la nécessité de chercher leur eau douce dans les ruisseaux qui descendaient de la montagne, et d'occuper une partie de leurs canots à l'escorte des convois. Olid se rendit ensuite à Cuyoacan, qu'il trouva aussi sans défense.

Cortez ayant laissé à Sandoval le temps de s'avancer vers Iztacpalapa, se chargea de la principale attaque, qui était réservée aux brigantins. Il monta le plus

léger , pour être en état de veiller sur tous les postes et d'y porter du secours , accompagné de don Fernand , cacique de Tezeuco , et de Suchitl , frère de ce prince , jeune homme plein d'esprit et de feu , qui reçut le baptême , après la conquête , sous le nom de *don Charles*. Les treize brigantins furent rangés sur une seule ligne , parés de tout ce qui pouvait servir à leur donner de l'éclat. Le dessein du général était de s'avancer d'abord vers Mexico , pour s'y faire voir triomphant et maître absolu du lac. Ensuite il se proposait de rabattre sur Iztacpalapa , où l'entreprise de Sandoval lui causait d'autant plus d'inquiétude , que ce brave capitaine était sans barques , et pouvait trouver beaucoup d'obstacles dans la partie basse de la ville , qui servait continuellement de retraite aux canots des Mexicains. En prenant cette route avec toute sa flotte , il découvrit , à peu de distance de Mexico , une petite île qui n'était qu'un rocher , mais dont le sommet était occupé par un château assez spacieux , d'où les Mexicains qui le gardaient chargèrent les Espagnols d'injures et de menaces , comme d'un poste qu'ils croyaient à couvert de toute insulte. Il jugea que cette insolence ne devait pas demeurer sans punition , surtout à la vue de la capitale , dont les terrasses et les balcons étaient couverts d'une multitude d'habitans , qui observaient les premiers exploits des brigantins. Cent cinquante Espagnols , à la tête desquels il descendit dans l'île , montèrent au château par deux sentiers , et l'attaquèrent si vivement ,

qu'après avoir fait main-basse sur une partie de la garnison , ils forcèrent le reste de se sauver à la nage.

Cet exploit , qui les avait retardés , fit naître un incident auquel il s'attendait peu et qui changea toutes les mesures du général. On vit sortir de la capitale un grand nombre de canots , dont les premiers s'avancèrent d'abord avec lenteur , pour attendre ceux qui les suivaient à la file. On n'en avait pas compté plus de cinq cents à la première vue ; mais lorsqu'ils eurent commencé à s'étendre avec ceux qui s'y joignirent bientôt de tous les lieux voisins , on ne douta point qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce spectacle , relevé par le mouvement des rames et par l'éclat des plumes et des armes , parut magnifique et terrible aux yeux des Espagnols qui voyaient le lac comme abîmé tout d'un coup devant eux , et changé en une plaine où l'eau disparaissait sous tant d'hommes et de bâtimens qui la couvraient.

Cortez , sans marquer la moindre émotion , et plein de confiance dans la force de ses brigantins , se hâta de les former en demi-lune , pour offrir un plus grand front à l'ennemi , et combattre avec plus de liberté. Il s'avança dans cet ordre contre les canots des Mexicains. A quelque distance , il fit prendre quelques momens de repos à ses rameurs , avec ordre de fondre ensuite à toutes rames dans le gros de la flotte ennemie. Un calme , qui s'était soutenu tout le jour , n'avait pas cessé de donner de l'exercice à leurs bras ; et les Mexicains , dans la vue ap-

paremment de reprendre aussi des forces, firent la même manœuvre ; mais la fortune qui s'était déclarée tant de fois en faveur des Espagnols , fit lever , dans l'intervalle , un vent de terre. Les brigantins , poussés par les voiles et les rames , tombèrent impétueusement sur cette foule épaisse de canots , et commencèrent un fracas qui se conçoit mieux qu'on ne peut le représenter. L'artillerie , les arquebuses et les arbalètes , qui tiraient sans perdre un seul coup ; les piques qui faisaient une expédition terrible au passage , la fumée que le vent portait devant la flotte , et obligeait les ennemis de tourner la tête pour s'en défendre ; le seul choc des brigantins , qui coulaient à fond autant de canots qu'ils en rencontraient ou qui les brisaient en pièces ; enfin tous les avantages que la faveur du vent joignait à la valeur des Espagnols , leur assurèrent bientôt la victoire , avec aussi peu de perte que de danger. Quelques centaines de canots remplis de nobles se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur ; mais tout le reste n'offrait qu'une affreuse confusion entre des malheureux qui se précipitaient les uns sur les autres , et qui se renversaient mutuellement par leur fuite. Il en périt un fort grand nombre ; et les débris de leur flotte furent poursuivis à coups de canon et d'arquebuse jusqu'à l'entrée de Mexico.

Une victoire de cette importance rendit les Espagnols maître de la navigation de tout le lac. Cortez retourna le soir à Tezeuco , pour y faire passer

la nuit aux vainqueurs ; et le lendemain à la pointe du jour , il tourna ses voiles vers Iztacpalapa ; mais dans cette route , il rencontra un corps de canots qui ramaient avec beaucoup de vitesse , du côté de Cuyoacan. Ses alarmes pour d'Olid l'ayant fait voler à son secours , il le trouva sur la digue , réduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendaient , et des deux côtés contre les canots qui venaient d'arriver. La nécessité semblait avoir appris aux Mexicains à défendre leurs chaussées : ils avaient levé les ponts jusqu'à la ville , surtout dans les lieux où les courans du grand lac perdaient leur force en passant dans l'autre. Ils tenaient des planches et des claies prêtes , pour s'en servir à traverser ces vides ; et derrière , ils avaient élevé des tranchées , pour défendre les approches. Ces fortifications étant les mêmes sur les trois chaussées , les Espagnols avaient pris des mesures pour détruire un ouvrage qui n'avait rien de redoutable que sa situation. Les arquebuses et les arbalètes faisaient disparaître ceux qui se montraient sur la tranchée pendant qu'on faisait passer de main en main des fascines pour combler le fossé ; après quoi l'on faisait avancer une pièce d'artillerie qui ouvrait le passage , et les débris d'une fortification servaient à remplir le fossé de l'autre. D'Olid s'était saisi de la première , lorsque les canots mexicains étaient arrivés , et cette attaque imprévue commençait à lui causer de l'embarras : mais à peine eurent-ils découvert les brigantins qu'ils prirent la fuite. Cortez,

excité par les progrès du travail , le fit pousser jusqu'au jour suivant , et d'Olid se trouva le matin au dernier pont qui donnait un passage dans Mexico.

On le trouva fortifié de remparts , plus hauts et plus épais que tous ceux qu'on avait renversés. Les rues , qu'on découvrait facilement , étaient coupées d'un grand nombre de tranchées , et gardées par tant de troupes , qu'il y avait peu de prudence à risquer l'attaque ; mais Cortez , se voyant engagé sans l'avoir prévu , jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelque action d'éclat. Non-seulement il fit une décharge de toute son artillerie , dont le ravage fut terrible dans la foule des habitans qui s'étaient rassemblés de toutes parts ; mais en même temps d'Olid ayant rompu les fortifications et comblé le fossé , chargea ceux qui les défendaient , et gagna bientôt assez de terrain avec son avant-garde , pour donner le temps aux alliés qu'il avait à sa suite de se mettre en bataille sur le quai. Les Mexicains accoururent au secours de leurs ponts et firent une longue résistance ; mais Cortez , sautant à terre avec une partie de ses Espagnols , échauffa si vivement le combat par sa présence , qu'après avoir fait tourner le dos aux ennemis , il se vit maître de l'entrée d'une des principales rues. Les fuyards s'étaient jetés dans un temple peu éloigné , dont ils couvraient les degrés et les tours , et d'où ils le défiaient par leurs cris. Il voulut encore les forcer dans ce poste , il se fit amener des brigantins quatre de ses meilleures pièces , dont le fra-

cas mit les Mexicains en fuite et lui assura la possession du temple.

La joie de se revoir dans Mexico faisait souhaiter au général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais de se fortifier dans ce poste, pour resserrer les ennemis, et pour y former sa principale attaque. Ses officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leur avis, surtout en faveur de Sandoval et d'Alvarado, dont on ignorait la situation. D'Olid retourna le soir à Coyoacan, sous l'escorte des brigantins qui ôtèrent aux ennemis la hardiesse de l'inquiéter dans sa marche. Le général se rendit le lendemain à Iztacpalapa, et trouva Sandoval, en effet, dans le besoin du plus prompt secours. Il s'était emparé de la partie de la digue qui était sur la ville; mais se voyant incommodé par les canots des ennemis, qui étaient demeurés maîtres de la partie basse, et qui ne cessaient pas leurs attaques, il avait entrepris le même jour de s'établir dans quelques édifices, d'où son artillerie pouvait les écarter. Il avait passé le canal à l'aide de plusieurs fascines; et depuis quelques heures, il s'était logé dans ce poste avec une partie de ses Espagnols. A peine y était-il entré qu'une multitude de canots, qui se tenaient en embuscade, s'étaient avancés autour de lui; et jetant à l'eau des plongeurs qui avaient écarté les fascines, non-seulement ils avaient coupé le passage au reste de sa troupe, mais ils le tenaient lui-même

assiégé de toutes parts , et dans l'impossibilité de faire sa retraite. Son embarras ne pouvait être plus pressant , lorsque Cortez , arrivant à pleines voiles , découvrit cette foule de canots qui occupaient tous les canaux de la basse ville. Il fit jouer son artillerie avec tant de succès , qu'il ne fut pas longtemps à les dissiper : on fit un butin considérable dans la partie de la ville qu'ils avaient occupée. Mais la vue d'une retraite si favorable aux canots persuada Cortez , que , sans la ruiner entièrement , il serait impossible de tirer le moindre avantage de cette chaussée ; et tous les délais étant dangereux pour les autres attaques , il prit la résolution d'abandonner ce poste , et de faire passer Sandoval avec ses troupes , à celui de Tepeaquilla , où la digue était moins large et moins commode , mais plus utile au dessein de couper à la capitale les vivres dont elle commençait à manquer. Cet ordre fut exécuté aussitôt , à la vue des brigantins , qui escortèrent Sandoval jusqu'au nouveau poste , où il se logea sans résistance.

Le général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado , qui était chargé de cette attaque , l'avait poussée avec divers succès en détruisant des ramparts , en comblant des fossés , et s'avancant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premières maisons de México ; mais il y avait perdu plusieurs Espagnols , et ces avantages ne compensaient point cette perte. Le chagrin que Cortez ressentit lui fit juger que toutes les mesures dans lesquelles il s'était

renfermé jusqu'alors , répondaient mal à son projet , et qu'un siège qui se réduisait à des attaques et des retraites exposait inutilement ses soldats et sa réputation. Ces tranchées , que les Mexicains relevaient sans cesse , et la persécution continuelle de leurs canots , lui parurent deux obstacles qui demandaient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques , pour se donner le temps de rassembler ou de faire construire lui-même une flotte de canots avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du lac : ses alliés reçurent ordre de lui envoyer tous les canots qu'ils avaient en réserve , pendant que de son côté il en fit bâtir un grand nombre à Tezeuco ; et dans l'espace de quelques jours , il en forma un nombre redoutable qu'il remplit d'Américains , sous des capitaines de leur nation. Il les divisa en trois escadres , dont chacune devait être soutenue de quatre brigantins , l'un pour Sandoval , l'autre pour Alvarado ; et le troisième , pour le conduire lui-même à d'Olid. Aussitôt les attaques furent reprises avec plus d'ordre et de facilité : on fit , nuit et jour , des rondes sur le lac pour arrêter les sorties des Mexicains ; leurs canots n'eurent plus la hardiesse de se montrer , ou du moins on enleva ceux qui tentèrent de passer avec des vivres et de l'eau. D'Olid , Alvarado et Sandoval s'avancèrent en peu de temps jusqu'aux faubourgs de Mexico , et la face du siège fut changée par ces heureuses dispositions.

Cependant la diligence et l'industrie ne manquè-

rent point aux assiégés. Ils se réduisirent d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour tenir les Espagnols en alarme et les fatiguer par l'inquiétude et les veilles. Ensuite ils envoyèrent par de longs détours des canots chargés de pionniers, qui, traversant directement le lac pendant qu'on était attentif à ceux qu'on entendait sortir de la ville, venaient nettoyer dans un instant les fossés qu'on avait eu beaucoup de peine à combler; mais rien ne fait tant d'honneur à leur adresse qu'un stratagème qu'ils imaginèrent contre les brigantins. Ils construisirent dans la ville trente grandes barques, renforcées de grosses planches, pour s'en faire comme un rempart, derrière lequel ils pouvaient être à couvert. Ils choisirent une nuit fort obscure pour aller se poster dans quelques endroits couverts de grands roseaux. Ils y enfoncèrent quantité de gros pieux, qui s'élevaient à fleur d'eau, et dont le seul choc était capable de nuire aux plus grands vaisseaux. Leur espérance était d'attirer dans cette forêt de roseaux et de pieux quelques-uns des brigantins qui allaient successivement en course. Ils avaient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres pour les faire servir d'amorce. En effet, deux des quatre brigantins de Sandoval donnèrent dans le piège, sous le commandement de Pierre de Barba et de Jean Portillo. La vue des canots, qui se présentèrent fort habilement, et qui feignirent de prendre la fuite, excita si vivement les Espagnols, que, s'élançant vers les roseaux à force de rames, ils donnèrent au

travers des pieux. En même temps les Mexicains parurent dans leurs barques, et vinrent à la charge avec une résolution désespérée. Barba et Portillo sentirent la grandeur du danger. Ils voyaient les brigantins comme immobiles; et le seul effort des rames ne pouvait les tirer de cette situation. Ils prirent le parti de soutenir le combat pour occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs qui écartèrent ou coupèrent les pieux à force de bras et de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de se remuer, les mit en état de faire jouer leur artillerie, et les barques n'y résistèrent pas longtemps; mais la perte fut grande pour les Espagnols. Portillo fut tué dans le combat. Barba y reçut plusieurs coups de flèches, dont il mourut peu de jours après, et peu de leurs gens échappèrent sans blessures. Cortez, furieux de cette disgrâce, ne perdit pas un moment pour venger deux officiers qu'il aimait. Les Mexicains, avec une simplicité qu'ils mêlaient aux ruses de la faiblesse, s'imaginèrent que leurs ennemis pourraient donner deux fois dans le même piège. Après avoir réparé leurs barques, ils reprirent leur poste entre les roseaux. Le général, averti de ce mouvement, envoya six brigantins, qui détruisirent presque entièrement les trente barques.

On eut dans le même temps divers avis de ce qui se passait à Mexico par les prisonniers qu'on faisait continuellement aux attaques; et le général, apprenant que la soif et la faim commençaient à presser les habitans, apporta plus de soin que jamais à leur

couper les vivres. Il rendit la liberté à deux ou trois des principaux prisonniers, en les chargeant de dire à l'empereur qu'il lui offrait la paix, avec promesse de ne rien entreprendre sur sa couronne, à la seule condition qu'il s'engageât à reconnaître la souveraineté du roi d'Espagne, dont les droits étaient fondés, parmi les Mexicains, sur leur tradition et l'autorité de leurs ancêtres. D'autres prisonniers rapportèrent que Guatimozin avait reçu cette proposition sans orgueil, et qu'ayant assemblé tous ses caciques, il leur avait représenté le misérable état de la ville avec des témoignages d'attendrissement qui semblaient marquer de l'inclination pour la paix. Tout le conseil était entré dans les mêmes sentimens, à l'exception des sacrificateurs, qui les avaient combattus avec la dernière opiniâtreté, en feignant que leurs idoles leur promettaient la victoire. Le respect dont ils étaient en possession, avait ramené tous les caciques à leur avis; et l'empereur, poussé du même esprit, malgré divers préjugés par lesquels il croyait sa ruine annoncée, avait fait publier qu'il punirait de mort ceux qui auraient la hardiesse de lui proposer la paix.

Cortez ne fut pas plutôt informé de cette résolution, qu'il entreprit d'attaquer en même temps Mexico par les trois chaussées, et de porter le fer et le feu jusqu'au palais impérial. Après avoir envoyé ses ordres aux postes de Sandoval et d'Alvarado, il se mit avec d'Olid à la tête des troupes de Cuyoacan. Les ennemis avaient rouvert leurs fossés et relevé

les autres fortifications de la digue ; mais l'artillerie des cinq brigantins de ce poste rompit aisément de si faibles remparts , tandis que les troupes de terre comblaient les fossés. Ainsi Cortez trouva d'abord peu d'obstacles ; mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature près du dernier pont , qui touchait au quai de la ville. Les Mexicains avaient coupé la chaussée dans un espace d'environ soixante pieds de longueur , ce qui avait servi à rendre l'eau plus haute et plus grosse vers les quais. Le bord , du côté de la ville , se trouvait fortifié de deux ou trois rangs de poutres et de grosses planches liées par des traverses et de longues chevilles ; et cette barrière était défendue par une multitude innombrable de soldats. Cependant quelques décharges d'artillerie la renversèrent avec un fracas qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexicains. Les plus avancés se voyant à la bouche de ces terribles machines , dont la flamme et le bruit les effrayaient autant que l'exécution dont ils avaient été témoins , reculèrent sur ceux qui les suivaient , et les forcèrent de rentrer avec eux dans la ville. Le quai se trouvant nettoyé dans un instant , Cortez fit approcher les brigantins et les canots de ses alliés , pour gagner la terre avec les troupes. Il fit passer sa cavalerie par la même voie. Trois pièces d'artillerie qu'il fit débarquer lui parurent suffire à son entreprise.

Avant d'aller aux ennemis , qui se montraient derrière quelques tranchées , il chargea Julien Alderete d'employer tous ses soins à réparer l'espace

rompu de la chaussée, sous la protection des brigantins, qui continuaient de border le quai. Le combat ayant commencé dans les premières rues, Alderète, échauffé par le bruit des armes, et craignant peut-être que l'emploi de combler et de garder un fossé ne fît tort à sa gloire, tandis qu'il voyait ses compagnons aux mains, se laissa transporter par une ardeur indiscrete. Toute la troupe qu'il commandait le suivit au combat; et ce fossé, qu'on n'avait pu traverser en arrivant, fut abandonné avec une imprudence qui coûta cher aux Espagnols. Les Mexicains soutinrent les premières attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte, et le danger devint beaucoup plus grand lorsque, après être entré dans les rues, on eut à se garantir des traits et des pierres qui pleuvaient des terrasses et des fenêtres; mais dans la plus vive chaleur de l'action, Cortez crut s'apercevoir que celle des ennemis se relâchait, et ce changement parut venir de quelque nouvel ordre qui leur fit abandonner le terrain avec la dernière précipitation. C'était assez pour faire naître le soupçon de quelque nouvelle ruse. Le jour était avancé, et les Espagnols n'avaient que le temps de retourner à leur quartier. Cortez, qui ne pouvait encore penser à s'établir dans la ville, et qui n'avait eu dessein que d'y répandre la terreur, donna l'ordre de la retraite, en profitant néanmoins de celle des ennemis pour faire abattre et brûler les maisons voisines du quai, d'où il ne voulait plus que leurs traits et leurs pierres pussent

l'incommoder dans ses attaques. On fut éclairci dans la suite du motif qui avait fait disparaître les Mexicains; et l'événement même en donna de tristes indices. Guatimozin avait appris que la grande ouverture de la digue était abandonnée, et, sur cet avis, il avait fait ordonner à ses capitaines de se retirer avec leurs troupes, pour retourner vers le quai par d'autres rues, et pour charger les Espagnols à leur passage. Aussi Cortez n'eut-il pas plutôt tourné le dos à la ville, que ses oreilles furent frappées par le son lugubre d'un instrument qui portait le nom de tócsin sacré, parce qu'il n'était permis qu'aux sacrificateurs de le sonner pour annoncer la guerre et pour animer le cœur des Mexicains à la défense de leurs dieux. On entendit aussitôt d'effroyables cris; et les Espagnols qui composaient l'arrière-garde virent tomber sur eux des légions d'ennemis. Les arquebusiers firent tête; et Cortez, suivi des cavaliers, repoussa les premiers efforts de cette impétueuse attaque; mais n'étant instruit qu'alors de l'indiscrétion d'Alderète, il tenta inutilement de rallier ses troupes et de les former en bataillons; ses ordres furent mal entendus ou peu respectés. Les Tlascalans, qu'il avait fait marcher vers la digue, se précipitèrent confusément dans l'ouverture. Les uns passaient sur des brigantins et dans les canots; les autres, en plus grand nombre, se jetèrent dans l'eau, où ils trouvaient des troupes de nageurs mexicains qui les perçaient de leurs dards, ou qui les étouffaient au fond du lac. Cortez faisait face

aux ennemis qui continuaient de le presser ; mais son cheval ayant été tué sous lui , il se vit forcé , pour conserver sa vie , d'accepter l'offre de François Guzman , qui lui présenta le sien , et de se retirer vers les brigantins , sur lesquels il arriva couvert de sang et de plaies. Cette généreuse action coûta la liberté à Guzman ; quarante Espagnols furent enlevés comme lui par les Mexicains , et tous les autres revinrent dangereusement blessés. On perdit mille Tlascalans et la meilleure des trois pièces d'artillerie.

Le chagrin du général fut plus dangereux pour sa vie que la multitude de ses blessures ; il ne pouvait se consoler de la perte de Guzman et des quarante autres Espagnols. Alderète , pénétré de douleur à la vue de tant de maux qu'on ne pouvait reprocher qu'à lui , offrit sa tête pour l'expiation de sa faute. Il reçut une vive réprimande aux yeux de toute l'armée ; mais Cortez ne jugea point à propos de faire un exemple qui ne lui parut propre qu'à décourager ses plus braves guerriers. Son affliction redoubla le jour suivant , lorsqu'il apprit qu'Alvarado et Sandoval avaient perdu vingt Espagnols dans leurs attaques , et tous les avantages qu'ils y avaient remportés lui parurent un faible dédommagement pour une si grande perte. Il fallut suspendre les attaques : on se réduisit à serrer plus étroitement la place , pour couper le passage des vivres , pendant qu'on était obligé de donner des soins à la guérison des blessés. Le chagrin de Cortez sans doute était

juste; mais après tout, s'était-il flatté, en versant par torrens le sang américain, qu'il ne coulerait jamais dans les combats une goutte de sang espagnol?

Les Mexicains célébrèrent leur victoire avec des transports de joie; tous les quartiers de la ville furent éclairés pendant la nuit par de grands feux; on entendit le son des instrumens militaires qui se répondaient en différens chœurs; et les temples jetant un éclat particulier qui paraissait accompagner quelque cérémonie barbare, on ne douta point que cet appareil ne regardât les prisonniers espagnols, et qu'ils ne fussent sacrifiés cette nuit aux dieux de l'empire. Quelques soldats qui s'avancèrent vers le quai dans des canots, crurent entendre les cris de ces malheureuses victimes, et reconnaître même ceux qui les poussaient. Leur imagination en fut frappée, et Cortez ne put entendre leur récit sans verser des larmes.

Guatimozin mit alors en œuvre un artifice qui produisit un grand effet sur le peuple; il fit courir le bruit que Cortez avait été tué dans sa retraite; et cette idée inspira un nouveau courage aux Mexicains, qui conçurent l'espérance de se voir promptement délivrés. Les têtes des Espagnols sacrifiés furent envoyées dans toutes les villes voisines, comme des témoignages sensibles d'une victoire qui devait les ramener à l'obéissance. Enfin, pour confirmer ces heureux présages, on publia que le dieu des armes, principale idole du Mexique, adouci par

le sang des victimes espagnoles, avait annoncé à l'empereur, d'une voix intelligible, que la guerre finirait dans huit jours, et que tous ceux qui mépriseraient cet avis périraient dans l'intervalle. Guatimozin hasardait cette imposture dans la confiance qu'il avait à ses derniers avantages; et se persuadant en effet que la faveur de ses dieux avait commencé à se déclarer pour lui, il eut l'adresse d'introduire dans le camp des alliés de Cortez plusieurs émissaires qui répandirent les mêmes menaces. Les oracles du dieu des armes avaient une réputation si bien établie dans toutes ces contrées, que les Américains des différentes nations étaient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination jusqu'à les déterminer aussitôt à quitter les Espagnols; et dans l'espace de deux ou trois nuits, tous leurs quartiers se trouvèrent abandonnés. Les Tlascalans mêmes délogèrent avec le même désordre, à l'exception de quelques nobles, sur lesquels la crainte n'agissait pas moins, mais qui semblaient préférer l'honneur à la vie. Cortez, alarmé d'un incident qui entraînait la ruine de son entreprise, jugea le remède d'autant plus difficile qu'il ne connaissait point encore la nature du mal; mais après s'être heureusement éclairci, il se hâta de faire suivre les déserteurs, pour les engager à suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin des huit jours, en leur faisant considérer que ce délai ne changerait rien à leur sort, et les assurant d'ailleurs qu'ils regretteraient de s'être laissé tromper par de

fausses prédictions. Ils consentirent à passer le reste de la semaine dans les lieux où ils s'étaient arrêtés ; et reconnaissant enfin leur illusion , ils revinrent à l'armée avec ce renouvellement de hardiesse et de confiance qui succède ordinairement à la crainte. Don Fernand , cacique de Tezeuco , avait envoyé aux troupes de sa nation le prince son frère , qui les ramena le huitième jour , avec de nouvelles levées qu'il trouva prêtes à le suivre. Les Tlascalans , retenu par la crainte de leur sénat , autant que par les représentations de Cortez , ne s'étaient pas beaucoup éloignés ; mais la honte était capable de retarder leur retour , lorsqu'ils virent arriver un nouveau secours que leur république envoyait à Cortez : ils s'unirent à ce corps pour venir reprendre leur quartier ; et le général , feignant de confondre les fugitifs avec ceux dont il devait louer le zèle , affecta de leur faire le même accueil.

Ces recrues , qui augmentaient considérablement les forces des Espagnols , et les ressources de l'empereur qui trahissaient sa faiblesse , portèrent quelques nations neutres à se déclarer en faveur de Cortez. La plus considérable fut celle des Otomies , montagnards féroces , qui conservaient leur liberté dans des retraites inaccessibles , dont la stérilité et la misère n'avaient jamais tenté les Mexicains d'en entreprendre la conquête. Ils avaient toujours été rebelles à l'empire , sans autre motif que leur aversion pour le faste et la mollesse. On ne nous apprend point quel nombre de troupes ils amenèrent aux Espa-

gnols; mais Cortez se vit à la tête de deux cent mille hommes.

Les Mexicains n'étaient pas demeurés dans l'inaction pendant que leurs ennemis avaient suspendu les hostilités. Ils avaient fait de fréquentes sorties la nuit et le jour, sans causer à la vérité beaucoup de mal aux Espagnols, pour qui la seule présence des brigantins était un rempart assuré contre les canots. On sut des prisonniers que, la rareté des vivres augmentant dans la ville, les murmures du peuple et des soldats commençaient également à s'y faire entendre; que la malignité de l'eau du lac, à laquelle on était réduit, y faisait périr beaucoup de monde, et que le peu de vivres qu'on y recevait par quelques canots qui échappaient aux brigantins étant partagé entre les grands, c'était un nouveau sujet d'impatience pour le peuple, dont les cris allaient souvent jusqu'à faire trembler l'empereur lui-même. Cortez assembla tous ses officiers pour délibérer sur cet avis. Toutes les opinions se réunirent non-seulement à continuer les attaques, mais à recommencer celle des trois chaussées, avec l'espérance de prendre poste dans la ville, et la résolution de s'y maintenir. Les corps des trois postes reçurent ordre de s'avancer à toutes sortes de risques jusqu'à la grande place, qui se nommait *Tlateluco*, pour s'y joindre et pousser leurs attaques.

Après avoir fait une abondante provision de vivres, d'eau et de tout ce qui parut nécessaire à la subsistance des troupes dans une ville où l'on manquait

de tout , les trois capitaines sortirent de leurs quartiers à la première clarté du jour. Chacun était soutenu de ses brigantins et de ses canots : ils trouvèrent les trois chaussées en défense , les ponts levés , les fossés ouverts , avec un aussi grand nombre d'ennemis que si la guerre eût commencé de ce jour. Mais le succès de part et d'autre fut toujours le même , et les trois corps arrivèrent presque en même temps dans la ville. On s'avança facilement jusqu'à l'entrée des rues où les maisons étaient ruinées. Les ennemis , désespérant de se soutenir dans ce poste , semblaient avoir borné leur défense aux fenêtres et aux terrasses ; mais les Espagnols n'employèrent ce premier jour qu'à faire des logemens et à se retrancher dans les ruines des maisons , avec le soin d'établir leur sûreté par des sentinelles et des corps avancés.

Cette conduite jeta les Mexicains dans la consternation : elle rompait les mesures qu'ils avaient prises pour charger l'ennemi dans sa retraite. Tous les caciques s'assemblèrent au palais impérial : ils supplièrent Guatimozin de se retirer plus loin du péril. Les uns , ne pensant qu'à la sûreté de leur maître , demandaient qu'il abandonnât la ville ; d'autres voulaient fortifier son palais , et quelques-uns proposèrent de déloger les Espagnols des postes dont ils s'étaient saisis. Guatimozin embrassa le plus généreux de ces trois partis , et prit la résolution de mourir au milieu de ses sujets. Il donna ordre que toutes les troupes de la ville fussent prêtes le lende-

main à fondre sur l'ennemi. Elles s'avancèrent à la pointe du jour vers le quartier des Espagnols, où l'on était déjà informé de leur mouvement. L'artillerie et les arquebuses, qui avaient été disposées sur toutes les avenues, en abattirent un si grand nombre, que toutes les autres, perdant l'espoir d'exécuter l'ordre de leur maître, ne pensèrent qu'à se retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre aux Espagnols, qu'ils s'avancèrent l'épée à la main; et sans autre fatigue que celle de pousser des ennemis qui ne cessaient pas de reculer, ils se logèrent plus avantageusement pour la nuit suivante.

D'autres difficultés les attendaient : ils se virent obligés d'avancer pas à pas en ruinant les maisons, et de combler une infinité de tranchées, que les ennemis avaient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégé le temps. Dans l'espace de quatre jours, les trois commandans se trouvèrent à la vue de Tlateluco, par différens chemins, dont cette place était comme le centre. La division d'Alvarado fut la première qui s'y établit, après avoir chassé quelques bataillons que les ennemis y avaient rassemblés. On découvrit à peu de distance un grand temple, dont les tours et les degrés étaient occupés par une foule de Mexicains. Alvarado, ne voulant rien laisser derrière soi, fit avancer quelques compagnies, qui nettoyèrent facilement ce poste, tandis qu'il mit le reste de ses troupes en bataille dans la place, pour y faire un logement. La précaution qu'il eut en même temps d'ordonner qu'on fit de la fumée au sommet

du temple ne servit pas moins à guider la marche des autres capitaines qu'à faire connaître la diligence et le succès de la sienne. Bientôt la division de d'Olid, commandée par Cortez même, arriva au même lieu, et la foule des Mexicains qui fuyaient devant elle venant se jeter dans le bataillon d'Alvarado, y fut reçue à coups de piques et d'épées, qui en firent périr un grand nombre. Ceux qui fuyaient devant Sandoval eurent le même sort, et la division de ce commandant ne tarda point à joindre les deux autres. Alors tous les ennemis, qui occupaient les autres places et les rues de communication, ne doutèrent point que le dessein des Espagnols, dont ils voyaient les forces réunies, ne fût d'attaquer l'empereur dans son palais. Ils s'empressèrent de courir à sa défense; et cette persuasion donna le temps au général d'établir avantageusement tous ses postes. On employa quelques compagnies des alliés à jeter les morts dans les plus grands canaux; mais il fallut mettre des commandans espagnols à leur tête, pour les empêcher de se dérober avec leur charge, et d'en faire les abominables festins qui étaient la dernière fête de leurs victoires. Cortez envoya ordre aux officiers des brigantins et des canots de courir incessamment d'une digue à l'autre, et de lui donner avis de tous les mouvemens des assiégés. Il distribua ses troupes avec tant d'intelligence, qu'à la faveur de cette disposition, il leur promit le repos dont elles avaient besoin pour la nuit. En effet, il ne fut troublé que par les supplications de plusieurs troupes

d'habitans, demi-morts de faim, qui s'approchaient sans armes pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils avaient été chassés des autres quartiers comme des bouches inutiles, ils firent tant de pitié à Cortez, qu'il leur fournit quelques rafraîchissemens, pour leur donner la force d'aller chercher leur subsistance hors des murs.

Le jour suivant fit découvrir un grand nombre de Mexicains armés dans les rues dont ils étaient encore en possession ; mais ils n'y étaient que pour couvrir divers ouvrages par lesquels ils voulaient fortifier leur dernière retraite. Cortez ne leur voyant aucune disposition à l'attaquer, suspendit aussi la résolution de marcher à l'assaut. Il se flatta même de leur faire goûter de nouvelles propositions : l'extrémité où ils étaient devait leur donner d'autant plus de confiance dans ses offres, qu'elles pouvaient leur faire connaître que son intention n'était pas de profiter de ses avantages pour les détruire. Il chargea de cette commission trois prisonniers d'un nom connu, et vers le milieu du jour, il en conçut quelque espérance, lorsqu'il vit disparaître les troupes qui gardaient les rues.

Le quartier où Guatimozin s'était retiré avec sa noblesse et ses plus fidèles soldats, formaient un angle fort spacieux, dont la plus grande partie était entourée des eaux du lac. L'autre, peu éloignée de Tlateluco, avait été fortifiée d'une circonvallation de grosses planches garnies de fascines et de pieux,

et d'un profond fossé qui coupait toutes les rues voisines. Cortez, ayant passé la nuit suivante aussi tranquillement que la première, s'avança le lendemain dans les rues que les ennemis avaient abandonnées. Toute la ligne de leurs fortifications était couronnée d'une multitude innombrable de soldats ; mais l'on jugea de leur disposition à la paix par le silence de leurs instrumens militaires et l'interruption de leurs cris. Il s'approcha deux fois à la portée des flèches, après avoir donné ordre aux Espagnols qui le suivaient de ne faire aucun mouvement d'attaque. Les Mexicains baissèrent leurs armes, et leur silence fit croire qu'ils n'étaient pas éloignés d'un accommodement. Il remarqua leurs efforts pour cacher ce qu'ils souffraient de la faim, et pour faire connaître qu'ils ne manquaient ni de vivres ni de résolution. Ils affectaient de manger publiquement sur leurs terrasses, et de jeter leurs restes aux habitans qui tendaient les bras, de l'autre côté du fossé, pour recevoir ce misérable secours. Pendant trois jours, qui se passèrent dans cette espèce de trêve, plusieurs de leurs capitaines sortirent de l'enceinte, et vinrent défier les plus braves Espagnols. Leurs instances duraient peu, et la plupart se hâtaient de repasser le fossé lorsqu'on se disposait à leur répondre ; mais ils se retiraient aussi contents de leur bravade qu'ils l'auraient été de la victoire.

Dans cet intervalle, le conseil de l'empereur n'avait pas cessé de délibérer sur les propositions de Cortez, et la plupart des caciques n'avaient que du penchant

pour la paix. Elle n'avait trouvé d'opposition que de la part des sacrificateurs, qui croyaient leur ruine attachée à l'alliance des Espagnols. L'adresse avec laquelle ils surent mêler les promesses et les menaces de leurs dieux fit prévaloir encore le parti de la guerre; et l'empereur déclara que son respect pour la religion l'obligeait de se rendre à leurs avis; mais, avant de rompre la trêve, il ordonna qu'une partie de la noblesse, avec tous les canots qu'il avait autour de lui, se rendît dans une espèce de port que le lac formait derrière son palais. C'était une ressource qu'il ménageait pour sa retraite, si la fortune l'abandonnait dans ses derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit et de confusion, que les capitaines des brigantins s'aperçurent aussitôt du mouvement qui se faisait sur la digue. Ils en informèrent le général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles mesures. Il dépêcha sur-le-champ Sandoval, avec la qualité de *capitaine général des brigantins*, et la commission expresse d'assiéger le port avant la fin du jour; ensuite, ayant disposé les troupes au combat, il s'approcha des fortifications pour hâter la conclusion de la paix par les menaces d'une sanglante guerre.

Les Mexicains avaient déjà reçu l'ordre de se mettre en défense, et leurs cris annoncèrent la rupture du traité. Ils se préparèrent au combat avec beaucoup de résolution; mais les premiers coups de canon leur ayant fait connaître la faiblesse de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étaient menacés.

On ne fut pas long-temps sans voir paraître quelques drapeaux blancs, et sans entendre répéter, en espagnol, le nom de *paix*, qu'ils avaient appris à prononcer. Cortez leur fit déclarer par ses interprètes qu'il était temps encore de prévenir l'effusion du sang, et qu'il écouterait volontiers leurs propositions. Après cette assurance, quatre ministres de l'empereur se présentèrent sur le bord du fossé, en habits qui répondaient à leur office. Ils saluèrent les Espagnols avec de profondes humiliations; et s'adressant au général, qui s'avança sur le bord opposé, ils lui dirent que le puissant Guatimozin, leur empereur, sensible aux misères de son peuple, les avait nommés pour traiter de bonne foi, qu'il souhaitait la fin de la guerre également funeste aux deux partis, et qu'il n'attendait que les explications du général espagnol pour lui envoyer les siennes. Cortez répondit que la paix était l'unique but de ses armes, et que, malgré le pouvoir qu'il avait d'employer la force contre ceux qui tardaient si long-temps à connaître la raison, il revenait volontiers au traité qu'on avait rompu; mais que, pour abréger les difficultés, il lui paraissait nécessaire que l'empereur se laissât voir, accompagné, s'il le désirait, de ses ministres et de son conseil; que les Espagnols accepteraient toutes les conciliations qui ne blessaient point l'autorité du roi son maître; et qu'ils engageaient leur parole, non-seulement de finir les hostilités, mais d'employer toutes leurs forces au service de l'empereur du Mexique. Les envoyés se retirèrent avec toutes les apparences d'une

vive satisfaction; et Cortez se hâta d'envoyer un ordre à Sandoval de suspendre l'attaque du port. Un quart-d'heure après, les mêmes officiers reparurent au bord du fossé, pour assurer le général que l'empereur viendrait le lendemain avec ses principaux ministres; et qu'ayant la paix fort à cœur, il ne se retirerait point sans l'avoir conclue.

Cependant il ne pensait qu'à faire traîner la négociation en longueur, pour se donner le temps d'embarquer ses richesses et d'assurer sa retraite. Ses envoyés revinrent à l'heure qu'ils avaient marquée; mais ce fut pour donner avis qu'un accident survenu à l'empereur ne lui permettait de sortir que le jour d'après. Ensuite l'entrevue fut remise, sous prétexte d'ajouter quelques préliminaires de bienséance et d'autres formalités. Quatre jours se passèrent en vaines cérémonies, dont Cortez se défia trop tard. Le fond qu'il faisait sur un engagement, auquel il croyait Guatimozin, forcé par sa situation, lui avait fait prendre des mesures pour le recevoir avec éclat; et ce soin paraît l'avoir occupé tout entier. Aussi n'apprit-il ce qui se passait sur le lac qu'avec un transport de colère et des menaces par lesquelles il s'efforça de déguiser sa confusion.

Le matin du jour marqué pour la conclusion du traité, Sandoval reconnut qu'un grand nombre de Mexicains s'embarquaient à la hâte sur les canots qu'ils avaient rassemblés dans leur port. Il en fit avertir aussitôt le général, tandis qu'assemblant ses brigantins, qui étaient dispersés en différens postes,

il leur recommanda de se tenir prêts à tout événement. Bientôt les canots ennemis se mirent à la rame. Ils portaient la noblesse mexicaine et les principaux chefs des troupes de l'empire qui s'étaient déterminés à combattre les brigantins pour favoriser, au prix de leur sang, la fuite de l'empereur. Leur dessein, après le succès de cette diversion, était de se disperser par autant de routes qu'ils avaient de canots, et d'attendre le temps de la nuit pour le suivre. Ils exécutèrent leur entreprise en voguant droit aux brigantins, et les attaquèrent avec tant de furie que, sans paraître effrayés du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancèrent jusqu'à la portée de la pique et du sabre. Pendant qu'ils combattaient avec cet emportement, Sandoval observa que six ou sept grandes barques s'éloignaient à force de rames. Il donna ordre à Garcie Holguin, qui commandait le brigantin le plus léger, de les suivre avec toute la diligence des rames et des voiles, et de les attaquer à toutes sortes de risques, mais moins pour les endommager que pour les prendre. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'ayant bientôt assez d'avantage pour tourner la proue, il tomba sur la première, qui paraissait commander toutes les autres. Elles s'arrêtèrent comme de concert. Les matelots mexicains haussèrent leurs rames; et ceux de la première barque poussèrent des cris confus, dans lesquels plusieurs Espagnols qui commençaient à savoir quelques mots mexicains, crurent démêler qu'ils demandaient du respect pour la personne de l'empereur. Leurs soldats baissèrent.

les armes ; et cette soumission servit encore mieux à les faire entendre. Holguin défendit de faire feu ; mais , abordant la barque , il s'y jeta l'épée à la main avec quelques Espagnols.

Guatimozin, qui était effectivement à bord, s'avança le premier ; et reconnaissant le capitaine à la déférence qu'on avait pour lui , il lui dit d'un air assez noble, qu'il était son prisonnier , et disposé à le suivre sans résistance , mais qu'il le pria de respecter l'impératrice et les femmes de sa suite. Il exhorta cette princesse à la constance par quelques mots qui ne furent point entendus. Ensuite il lui donna la main pour monter dans le brigantin ; et s'apercevant qu'Holguin regardait les autres barques avec quelque embarras , il lui dit : soyez sans inquiétude. Tous mes sujets viennent mourir aux pieds de leur prince. En effet , au premier signe qu'il leur fit , ils laissèrent tomber leurs armes , et se reconnaissant prisonniers par devoir , ils suivirent tranquillement le brigantin.

Sandoval continuait de combattre , et s'apercevait , à la résistance des caciques , qu'ils étaient résolus de l'arrêter aux dépens de leur vie. Cependant leur valeur parut les abandonner aussitôt qu'ils se crurent certains de la captivité de l'empereur. Ils passèrent en un instant de la surprise au désespoir , et les cris de guerre se changèrent en gémissemens lamentables. Non-seulement ils prirent le parti de se rendre , mais la plupart s'empressèrent de passer sur les brigantins , pour suivre la fortune de leur maître. Holguin , qui avait dépêché d'abord un canot à Cortez ,

passa dans ce moment à la vue de Sandoval, et voulant conserver l'honneur de conduire son prisonnier au général, il évita de s'approcher des brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'aurait pas obéi volontiers. Il trouva l'attaque des tranchées commencée dans la ville, et les Mexicains employés de toutes parts à les défendre; mais l'infortune de l'empereur, qu'ils apprirent bientôt de leurs sentinelles, leur fit tomber les armes des mains. Ils se retirèrent avec un trouble dont Cortez ne pénétra pas tout d'un coup la cause, et qui ne fut éclairci qu'à l'arrivée du canot d'Holguin. Dans ce premier moment de triomphe, on dit qu'il leva les yeux vers le ciel, mouvement qui semble être celui de la reconnaissance et de la joie, et qui n'aurait dû être que celui du remords. Ensuite, ayant envoyé deux compagnies d'Espagnols au bord du lac, pour y prendre Guatimozin sous leur garde, il s'avança lui-même après eux, dans le seul dessein de lui faire honneur, en allant le recevoir assez loin.

Il lui rendit en effet ce qu'il crut devoir à la majesté impériale, et Guatimozin parut sensible à cette attention du vainqueur. Lorsqu'ils furent arrivés au quartier des Espagnols, toute la suite de ce monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier avec l'impératrice. Il s'assit un instant; mais il se leva presque aussitôt pour faire asseoir le général. Alors demandant les interprètes, il leur ordonna d'un visage assez ferme, de dire à Cortez : « Qu'il s'étonne de le voir tarder si long-temps à lui ôter la

» vie ; qu'un prisonnier de sa sorte ne causait que de
» l'embarras après la victoire , et qu'il lui conseillait
» d'employer le poignard qu'il portait au côté , pour
» le tuer de sa propre main ». Mais en achevant ce
discours , la constance lui manqua , et ses larmes en
étouffèrent les derniers mots. L'impératrice laissa
couler les siennes avec moins de retenue. Cortez ,
attendri lui-même de ce triste spectacle , leur laissa
quelques momens pour soulager leur douleur , et
répondit enfin : « Que l'empereur du Mexique n'était
pas tombé dans une disgrâce indigne de lui ; qu'il
n'était pas le prisonnier d'un simple capitaine , mais
celui d'un prince si puissant , qu'il ne reconnaissait
point de supérieur au monde , et si bon , que le grand
Guatimozin pouvait espérer de sa clémence non-
seulement la liberté , mais encore la paisible posses-
sion de l'empire mexicain , augmenté du glorieux
titre de son amitié ; et qu'en attendant les ordres de
la cour d'Espagne , il ne trouverait point de diffé-
rence entre la soumission des Espagnols et celle de
ses propres sujets ».

Guatimozin était âgé d'environ vingt-quatre ans ;
sa taille était haute et bien proportionnée. Il avait
le teint d'une blancheur qui le faisait paraître étran-
ger au milieu des Américains ; mais quoique ses
traits n'eussent rien de désagréable , une majestueuse
fierté , qu'il affectait de conserver dans son malheur ,
semblait plus propre à lui attirer du respect que de
l'affection ou de la pitié. L'impératrice était à peu
près du même âge. Elle était nièce de Montézuma ;

et Cortez ne l'eut pas plutôt appris, que, lui renouvelant ses offres de service, il déclara hautement que tous les Espagnols devaient respecter dans cette princesse la mémoire et les bienfaits de son oncle.

On vint l'avertir que, sans continuer le combat, les Mexicains se montraient encore sur leurs remparts, et qu'on avait peine à retenir l'emportement des alliés. Il mit ses prisonniers entre les mains de Sandoval : et sans s'expliquer avec eux, il se disposait à partir pour achever lui-même de soumettre la ville, lorsque l'empereur pénétrant la raison qui l'obligeait à se retirer, le conjura fort ardemment de ménager le sang de ses sujets. Il parut même étonné qu'ils n'eussent pas quitté les armes après avoir su qu'il était au pouvoir des Espagnols ; et prenant toute sa liberté d'esprit, il proposa d'envoyer un ministre de l'empire, par lequel il promit de faire déclarer aux soldats et au peuple qu'ils ne devaient point irriter les Espagnols qui étaient maîtres de sa vie, et qu'il leur ordonnait de se conformer à la volonté des dieux en obéissant au général étranger. Cortez accepta cette offre, et le ministre n'eut besoin que de paraître pour les disposer à la soumission. Ils exécutèrent aussi promptement l'ordre qu'ils reçurent de sortir sans armes et sans bagage ; et le nombre de troupes qui leur restait après tant de pertes causa beaucoup de surprise aux Espagnols. Cortez défendit, sous les plus rigoureuses peines, qu'on leur fît la moindre insulte dans leur marche, et ses ordres étaient si respectés, qu'on n'entendit pas un mot in-

jurieux de la part de tant d'alliés qui avaient les Mexicains en horreur.

Toute l'armée entra avec ses chefs dans cette partie de la ville , et n'y trouva que des objets funestes ; des blessés et des malades qui demandaient la mort en grâce , et qui accusaient la pitié des vainqueurs. Mais rien ne parut plus effroyable aux Espagnols qu'un grand nombre de cours et de maisons désertes où l'on avait entassé les cadavres des morts pour célébrer leurs funérailles dans un autre temps. Il en sortait une infection qu'on crut capable d'empester l'air : ce qui fit prendre à Cortez le parti de hâter sa retraite. Il distribua les troupes d'Alvarado et de Sandoval dans les quartiers de la ville où la contagion lui parut moins dangereuse ; et bientôt il reprit le chemin de Cuyoacan , avec celles de d'Olid et ses prisonniers.

Telle fut la fin du siège de Mexico , et la conquête absolue d'un empire dont toutes les provinces , entraînées par l'exemple de la capitale , se réunirent sous la domination de Cortez. Jusqu'alors il n'avait connu la grandeur de son entreprise que par les difficultés qu'il avait eues à surmonter ; mais la soumission volontaire d'un grand nombre de provinces , et la découverte de quantité d'autres pays qu'il eut peu de peine à réduire , lui apprirent mieux que jamais l'importance du service qu'il avait rendu à l'Espagne. On n'en porta point un autre jugement en Europe ; et , pendant qu'il s'employait à rétablir le calme parmi tant de nations qu'il avait subjugu-

guées , à rebâtir Mexico et plusieurs autres villes , à confirmer ses établissemens par des lois , en un mot , à jeter les fondemens de l'ordre qui règne aujourd'hui dans ses conquêtes , tous les efforts de la haine et de l'envie ne purent empêcher qu'on ne lui rendît justice à la cour d'Espagne.

L'empereur Charles , libre enfin des grandes occupations qui l'avaient retenu en Allemagne , crut sa gloire intéressée à terminer un différend dont il se reprocha d'avoir abandonné la connaissance à ses ministres. L'évêque de Burgos , qui s'était déclaré l'ennemi de Cortez comme il l'avait été des Colomb , fut éloigné du conseil. Un tribunal composé des plus grands personnages de l'Espagne eut ordre d'éclaircir les ténèbres qu'on avait jetées sur les droits de la valeur et de la fortune. Les agens des deux partis assistèrent à toutes les assemblées : on lut leurs mémoires : ils furent interrogés ; ils répondirent. Enfin quelques jours de délibération mirent les commissaires en état de juger « que Vélasquez n'ayant point d'autre titre sur la Nouvelle-Espagne que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise et d'avoir nommé Cortez , ses prétentions devaient se réduire à la restitution de ce qu'il y avait employé , après avoir prouvé que ces avances étaient de son propre bien , et n'avaient point été prises sur les effets royaux , dont il avait la disposition dans son gouvernement. Que d'ailleurs il était déchu de son pouvoir le jour qu'il avait révoqué Cortez ; et que cette révocation ayant détruit son

unique titre, qui consistait dans ses premiers frais, il avait laissé la liberté à Cortez de suivre ses propres vues pour le service de l'Espagne, surtout depuis que cet illustre aventurier avait levé à ses dépens la plus grande partie de ses troupes, et avait équipé la flotte victorieuse, ou de son propre fonds, ou de l'argent qu'il avait emprunté de ses amis ». Ces conclusions furent envoyées à l'empereur, qui ne différa point à les approuver; et, par une sentence solennelle, on imposa un éternel silence à Niégo de Vélasquez sur la conquête de la Nouvelle-Espagne, avec réserve néanmoins de ses droits pour les premiers frais de l'armement. Il fut si touché d'une nouvelle si funeste à son ambition, et d'une lettre de l'empereur qui condamnait sa conduite, qu'il ne survécut pas long-temps à cette double infortune. Garay n'obtint pas un traitement plus favorable : il fut blâmé par le même tribunal d'avoir osé former des entreprises sur la Nouvelle-Espagne, et forcé de renoncer pour jamais à ses prétentions.

Cortez, aussi triomphant par la disgrâce de ses ennemis que par les faveurs dont il fut comblé personnellement, se vit honorer non-seulement des titres de grand-capitaine et de fidèle sujet de Sa Majesté, mais de la dignité de gouverneur et de vice-roi de la Nouvelle-Espagne, avec une exhortation de la main de l'empereur à terminer glorieusement ses travaux, dans l'espoir certain d'une récompense égale à ses services. Martin Cortez, son père,

reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée, et tous les guerriers qui avaient eu part à l'expédition se ressentirent de la reconnaissance de leur maître. On fit espérer au nouveau gouverneur des secours qui lui furent envoyés fidèlement : toutes ces faveurs furent confirmées par le sceau impérial, le 22 octobre 1522. Deux des envoyés de Cortez, chargés de ces agréables dépêches, mirent à la voile aussitôt pour Vera-Cruz ; et les autres ne furent retenus que pour prendre le commandement de la flotte qu'on lui destinait. Il est vrai que des cruautés souillèrent sa victoire, et s'il ne les ordonna pas (car les historiens ne l'accusent point d'inhumanité) il eut du moins la faiblesse de les permettre. L'avidité des vainqueurs dévorait en idée les trésors de Guatimozin : l'armée en attendait la distribution, et Cortez n'en parlait pas. Le trésorier-général Alderète éleva sa voix au nom de Charles-Quint, dont il réclamait les droits dans le partage du butin, et déjà le bruit se répandait que Cortez protestait qu'il n'avait point trouvé les prétendus trésors que l'on cherchait ; et, craignant que l'on ne le soupçonnât de s'entendre avec Guatimozin, il consentit qu'on mît à la torture cet infortuné prince, pour le forcer à découvrir le lieu où il avait caché ses richesses. Guatimozin fut étendu sur des charbons ardents, et un des principaux seigneurs de sa cour fut livré près de lui au même supplice. C'est dans ce moment que le monarque mexicain, qui souffrait les tour-

mens avec une constance inaltérable, adressa ce reproche sublime à son sujet dont il entendait les plaintes : *Et moi, suis-je sur un lit de roses ?* Cortez fit cesser cette odieuse exécution, et il fallut en croire Guatimozin, qui déclara qu'il avait jeté tous ses trésors dans le lac. On les chercha longtemps au fond des eaux, mais inutilement, et le dépit que les Espagnols conçurent de voir leur avarice trompée contribua sans doute à l'arrêt de mort qu'ils portèrent deux ans après contre Guatimozin. On l'accusa d'une conspiration; il fut condamné à un supplice honteux, et le successeur de Montézuma expira sur un gibet.

Mais la fortune n'épargna guère plus Cortez que les autres conquérans de l'Amérique. Il fut rappelé en Europe sur les accusations de ses ennemis, et obligé de se justifier. Il les confondit, pour cette fois, et fut renvoyé avec de nouveaux titres et l'ordre de faire de nouvelles découvertes. Celle de la Californie lui coûta une partie de son bien; mais il n'en fut pas mieux traité à son retour : le crédit de ses ennemis l'emporta sur ses services; il se vit négligé de la cour et sans aucune considération : à peine pouvait-il obtenir audience de l'empereur. Il mourut dans la disgrâce et le chagrin. On raconte qu'un jour il perça la foule, s'approcha du carrosse de Charles-Quint, et monta sur l'étrier de la portière. L'empereur demanda qui c'était. *C'est celui,* dit Cortez, *qui vous a donné plus de royaumes que vos pères ne vous ont laissé de villes.*

LIVRE TROISIÈME.

NOUVELLE ESPAGNE, OU DESCRIPTION DU MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*Division du Mexique en sept provinces ou
audiences.*

LE Mexique, nommé par les conquérans *Nouvelle-Espagne*, est situé dans l'Amérique septentrionale entre les 7° et 30° degrés de latitude nord : dans sa plus grande étendue, qui est du nord-ouest au sud-ouest, il contient plus de six cents lieues, et sa largeur, qui est fort irrégulière, n'en a pas plus de deux cent cinquante. Il est borné au nord par la Louisiane ; au midi, par la mer du Sud ; au couchant, par la mer Vermeille, du côté de l'orient, par le golfe du Mexique et l'isthme du Darien.

Les Espagnols ont divisé la Nouvelle-Espagne en trois gouvernemens, qu'ils appellent *audiences* ou *governacions*, et qui contiennent ensemble vingt-deux provinces, mais qui reconnaissent toutes l'autorité d'un seul vice-roi. 1°. L'audience de Mexico, qui est la première, et dont la situation est au mi-

lieu des deux autres, est composée de sept provinces : celles de Mexico , Mechoacan , Panuco , Tlascala , Guaxaca , Tabasco , Yucatan. 2°. L'audience de Guadalajara , située au couchant d'été de Mexico , contient aussi sept provinces ; celles de Guadalajara ; Los Zacatecas , Nuéva Biscaia , ou Nouvelle-Biscaie , Cinaola , Culiacan , Chiametlan , Xalisco , ou Nouvelle-Galice. 3°. L'audience de Guatimala , située à l'orient d'hiver de Mexico , renferme huit provinces , Soconusco , Chiapa , Vera-Paz , Guatimala , Honduras ou Hibuéras , Nicaragua , Costa - Ricca et Véragua.

Pour bien concevoir tout ce qui regarde la première province d'où cette audience tire son nom , il faut suivre de l'œil le plan du fameux lac qui fut le champ des premiers exploits de Cortez.

Il est situé dans la partie orientale d'une vallée presque plate , dont la longueur , suivant Gemelli Carréri , est de quatorze lieues d'Espagne , du nord au sud , la largeur de sept , et le circuit d'environ quarante. On donne plus de cent mille pieds de hauteur aux montagnes qui environnent cette vallée. Le lac est composé de deux parties , qui ne sont séparées que par un espace fort étroit ; l'une d'eau douce et tranquille , fort poissonneuse , et plus haute que l'autre , dans laquelle elle tombe. La seconde partie est d'eau salée , qui ne nourrit aucune sorte de poisson , et qui est sujette à des agitations fort violentes. Elles ont toutes deux environ sept lieues de long et sept de large , quoique avec différentes

inégalités dans leur figure , et leur circonférence commune est d'environ trente lieues.

Depuis si long-temps que les Espagnols sont en possession du pays , les opinions ne s'accordent point encore sur l'origine de ces eaux. Quelques-uns prétendent qu'elles n'ont qu'une même source qui vient d'une grande et haute montagne , située au sud-ouest de Mexico , et que ce qui rend une partie du lac salée est le fond de la terre que cette partie couvre , et qui est plein de sel. Il est certain qu'on en fait tous les jours de son eau , et qu'on en tire assez , non-seulement pour en fournir à toute la province , mais pour en transporter tous les ans une quantité considérable aux Philippines. D'autres sont persuadés que le lac a deux sources , et que , si l'eau douce sort de la montagne qui est au sud-ouest de Mexico , l'eau salée vient de quelques autres montagnes qui sont plus au nord-ouest. Ils ajoutent que ce qui la rend salée n'est que son agitation ou son flux et son reflux , qu'on ne doit pas traiter de marée régulière , mais qui , étant causé par le souffle des vents , rend quelquefois cette partie du lac aussi orageuse que la mer même. Quelque jugement qu'on en puisse porter , on ne connaît point de lac au monde qui ressemble à celui-là , c'est-à-dire qui soit d'une eau douce et d'une eau salée , dont une partie produise du poisson , tandis que l'autre n'en produit aucune espèce. La capitale et quantité d'autres villes placées sur ses bords étaient sujettes à des inondations qui en rendaient le séjour fort dangereux. Les

digues qu'on a nommées tant de fois , et que plusieurs des anciens rois avaient fait construire avec une dépense et des travaux incroyables , ne suffisaient pas toujours pour arrêter la violence des eaux qui tombaient des montagnes. Cortez éprouva lui-même qu'il y avait peu de sûreté contre un péril si pressant , et ce fut lui qui entreprit le premier d'y apporter d'autres remèdes. Il construisit une nouvelle chaussée. Après lui , on multiplia les digues ; et comme elles ne suffisaient pas pour arrêter les inondations qui mettaient de temps en temps en danger la ville de Mexico couverte d'eau à la hauteur de quatre pieds et demi , on imagina enfin de creuser un canal pour y détourner toutes les eaux qui se jettent dans le lac et causent le débordement. Ce canal, qui a coûté à l'Espagne des sommes immenses, et aux Mexicains des fatigues incroyables , abandonné et repris , est encore resté imparfait jusqu'à nos jours.

Mexico est situé sur le bord septentrional du lac salé , de manière néanmoins que , par sa forme et par la multitude de ses canaux , tout le corps de la ville paraît bâti dans l'eau , à peu près comme Venise l'est dans la mer. L'ancienne ville était composée d'environ vingt mille maisons , et l'on y distinguait trois sortes de rues , toutes fort larges et fort belles ; les unes , qui étaient des canaux traversés de plusieurs ponts ; d'autres , sur la terre ; les troisièmes , moitié sur la terre et sur l'eau , c'est-à-dire une partie sur laquelle on pouvait marcher , tandis que l'autre

partie servait aux canots qui apportaient des vivres. La plupart des maisons avaient deux portes, l'une vers la chaussée, et l'autre vers l'eau. Elles étaient petites, basses et sans fenêtres, par une police singulière, qui ordonnait que les simples habitans fussent plus humblement logés que les seigneurs; mais elles étaient propres, commodes, et capables, dans leur petitesse, de servir de logement à plusieurs ménages. Les premières relations donnent à l'ancien Mexico deux fois la grandeur de Milan. Elles assurent que, par l'apparence, il l'emportait de beaucoup sur Venise; ce qui venait de la multitude des palais impériaux, de ceux des seigneurs, qui étaient environnés de jardins, et surtout de la hauteur des temples. Mais quoique la ville fût si remplie d'eau, la principale incommodité des habitans était de n'en pouvoir faire aucun usage pour les besoins communs de la vie. Celle qu'ils buvaient leur venait de Chapultépeque, petite montagne à trois milles de la ville, par des aquéducs de terre cuite. Aujourd'hui même les Espagnols la tirent encore du même lieu, par deux tuyaux soutenus sur des arches de pierre et de brique, qui forment un très-beau pont. Mexico n'avait proprement que trois entrées, dont on a dû se rendre les noms familiers dans le récit des trois attaques de Cortez; celle de Tacuba, qui regardait l'occident, par une chaussée d'une demi-lieue de longueur; celle d'Istacpalapa; dont la chaussée, longue d'une lieue, venait du sud-est, et de la digue de pierre qui séparait la partie d'eau douce de celle

d'eau salée ; celle de Cuyoacan , par laquelle Cortez fit son entrée , et qui venait du sud-ouest par une chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont construit deux autres ; et Carréri nous apprend , sans les distinguer , que les cinq chaussées qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico portent à présent les noms de la *Piedad* , *Saint-Antoine* , *Guadeloupe* , *Saint-Côme* et *Chapultépèque*. Il ajoute que celle par où Cortez prit la ville , et que les Espagnols avaient nommée *del Pegnon* , ne subsiste plus.

Le principal des palais impériaux , qui se nommait *tepac* , était d'une grandeur et d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptait vingt belles portes , qui donnaient sur autant de rues , et dont la principale offrait les armes de l'empire , déjà représentées dans la première audience de Cortez. La partie des édifices qui servait de logement à l'empereur renfermait trois grandes cours , chacune ornée d'une belle fontaine ; cent chambres , de vingt-cinq ou trente pieds de long , et cent bains. Quoiqu'il n'entrât pas un clou dans ce vaste bâtiment , tout y était d'une solidité que les Espagnols ne se lassèrent point d'admirer. Les murs étaient un mélange de marbre , de jaspe , de porphyre et de différentes pierres ; les unes noires et rayée de rouges ; d'autres blanches , qui jetaient un éclat merveilleux. Les toits étaient des planches jointes avec beaucoup d'art , minces , sans être moins fermes. Toutes les chambres étaient curieusement parquetées de cèdre ou de cyprès , et nattées à hau-

teur d'appui. Les unes étaient enrichies de tableaux et de sculptures, qui représentaient différentes sortes d'animaux; et les autres, revêtues de tapisseries de coton, de poil de lapin, et de différentes sortes de plumes. A la vérité, les lits ne répondaient point à cet air d'opulence et de grandeur. C'étaient de simples couvertures étendues sur des nattes. Mais peu d'hommes couchaient dans ce palais. Il n'y restait le soir que les femmes de l'empereur, dont on fait monter le nombre jusqu'à trois mille, en y comprenant les suivantes et les esclaves. Il n'était pas rare d'en voir cent cinquante qui se trouvaient grosses à la fois; mais l'héritage du trône regardant les seuls enfans des trois impératrices, les autres étaient dans l'usage de prendre des médicamens pour faire périr leur fruit. La plupart étaient les filles des principaux seigneurs, entre lesquelles Montézuma s'était attribué le droit de choisir celles qui lui plaisaient. Elles étaient entretenues avec autant de propreté que d'abondance; mais leurs moindres fautes étaient sévèrement punies. Christophe d'Olid et d'autres officiers de Cortez en épousèrent quelques-unes, dont l'empereur leur fit présent, et qui reçurent le baptême, pour se rendre dignes de l'alliance espagnole.

Outre le Tepac, qui signifie proprement *palais*, l'empereur avait dans la ville plusieurs autres maisons, dont chacune offrait des spectacles fort singuliers. Dans l'une, qui contenait de grandes galeries sur des colonnes de jaspe, on voyait toutes les espèces d'oiseaux qui naissent au Mexique, et dont on

estime le plumage et le chant. Les oiseaux marins étaient nourris dans un étang d'eau salée, et ceux de rivière dans de grandes pièces d'eau douce ; mais chaque galerie était peuplée de ceux des bois et des champs , entre lesquels il s'en trouvait de fort étranges , dont les Espagnols n'avaient aucune connaissance. On les plumait dans certaines saisons pour tirer un grand profit de leurs plumes ; marchandise précieuse , qui servait à faire des étoffes , des tableaux et d'autres ornemens. Plus de trois cents hommes étaient employés au service de ces animaux. Dans une autre maison , l'empereur avait son équipage de chasse , composé particulièrement d'un grand nombre d'oiseaux de proie ; les uns dans des cages nattées et commodes , d'autres sur la perche , et dressés à tous les exercices de la fauconnerie. Une seconde cour de la même maison était remplie de bêtes féroces , telles que des lions , des tigres , des ours , et diverses espèces inconnues en Europe , rangées en fort bel ordre dans de grandes cages de bois. Quelques relations vantent dans ce nombre un animal très-rare , qu'elles nomment le taureau du Mexique , et qui réunissait les propriétés de plusieurs autres animaux. Il tenait du chameau la bosse des épaules ; du lion , le flanc sec et retiré , la queue touffue et le cou armé d'une longue crinière ; du taureau , les cornes , le pied fendu , et surtout la vigueur et la férocité. Les mêmes écrivains racontent qu'une troisième cour renfermait dans des vases , dans des caves et d'autres trous , un horrible assem-

blage de vipères, de scorpions et d'autres animaux venimeux, jusqu'à des serpents à sonnettes et des crocodiles, qu'on nourrissait du sang des hommes qu'on avait sacrifiés. Il semble que partout le pouvoir suprême se soit plu à tyranniser en tous sens la nature animée et la nature brute, à en rassembler les richesses et les monstres; à enchaîner l'animal qui rugit, et à nourrir la bête qui dévore; à resserrer dans un palais les forêts, les montagnes et les mers; comme si c'était le propre de l'homme de n'exercer sa force que pour opprimer, et de ne jouir de rien qu'en dénaturant tout.

Dans les chambres hautes de la maison, l'empereur faisait nourrir des bouffons, des bateleurs, des nains, des bossus, des aveugles, et tous ceux qui avaient apporté en naissant quelque singularité monstrueuse. Ils avaient des maîtres qui leur faisaient apprendre divers tours de souplesse convenables à leurs défauts naturels; et le soin qu'on prenait d'eux rendait leur condition si douce, qu'il se trouvait des pères qui estropiaient volontairement leurs enfans pour leur procurer une vie paisible et l'honneur de servir à l'amusement de leur souverain; mais ce qui doit paraître encore plus étrange, c'est que l'empereur avait choisi cette maison pour exercer particulièrement ses pratiques de religion. On y voyait une chapelle, dont la voûte était revêtue de lames d'or et d'argent, enrichie d'un grand nombre de pierres précieuses, où il se rendait chaque nuit pour y consulter ses dieux, au milieu des cris

et des hurlemens de toutes les bêtes sauvages qu'on vient de représenter.

Deux autres de ces maisons tenaient lieu, l'une d'arsenal pour fabriquer des armes, et l'autre de magasin pour les conserver. Les plus habiles ouvriers étaient entretenus dans la première, chacun à la tête de son atelier, avec la distinction qui convenait à ses talens. L'art le plus commun était celui de faire des flèches, et d'éguiser des cailloux pour les armer. On en faisait de prodigieux amas, qui se distribuaient régulièrement aux armées et aux places frontières, mais dont il restait toujours une grande partie dans le magasin. Les autres armes étaient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierres, qui en faisaient le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, et jusqu'aux pierres qu'elles servaient à lancer, des cuirasses, des casques, des casaques de coton piqué, qui résistaient aux flèches, de petits boucliers, et de grandes rondaches de peau, qui couvraient tout le corps, et qui se portaient roulées sur l'épaule jusqu'au moment de combattre. Les armes destinées à l'usage de l'empereur étaient dans un appartement particulier, suspendues en fort bon ordre, ornées de feuilles d'or et d'argent, de plumes rares et de pierres précieuses, qui formaient un spectacle éclatant. Cortez et tous les Espagnols qui l'avaient accompagné dans le premier voyage ne s'étaient point lassé d'admirer ce dépôt militaire. Ils l'avaient trouvé digne du plus grand monarque et de la plus brave nation.

Mais de tous les palais de Montézuma, celui qui leur causa le plus d'étonnement, fut un grand édifice que les Mexicains nommaient *la maison de tristesse*. C'était le lieu où ce prince se retirait avec peu de suite lorsqu'il avait perdu quelque femme ou quelque parent qu'il aimait, et dans les calamités publiques qui demandaient un témoignage éclatant de douleur ou de compassion. La seule architecture de cette maison semblait capable d'inspirer les sentimens qu'il y portait. Les murs, le toit, et tous les meubles en étaient noirs et lugubres. Les fenêtres étaient petites et couvertes d'une espèce de jalousies si serrées, qu'elles laissaient à peine quelque passage à la lumière. Il demeurait dans cette affreuse retraite aussi long-temps que ses regrets lui faisaient perdre le goût du plaisir.

Toutes les autres maisons impériales étaient accompagnées de jardins bien cultivés. Les fruits et les légumes en étaient bannis, par la seule raison qu'il s'en vendait au marché, et que, suivant les principes de la nation, un prince ne devait pas chercher du plaisir dans ce qui faisait un objet de lucre pour ses sujets; mais on y voyait les plus belles fleurs d'un heureux climat, disposées en compartimens jusque dans les cabinets, et toutes les herbes médicinales que la Nouvelle-Espagne produit avec autant de variété que d'abondance. Montézuma se faisait honneur de laisser prendre dans ses jardins tous les simples dont les malades de Mexico avaient besoin, et dont les médecins du pays composaient

leurs remèdes. Tous ces jardins et toutes ces maisons avaient plusieurs fontaines d'eau douce qui venaient des deux grands aquéducs par des conduits détachés.

Les maisons de la noblesse devaient être en fort grand nombre , puisque l'empire n'avait pas moins de trois mille caciques ou seigneurs de villes , qui étaient obligés de venir passer une partie de l'année dans la capitale , sans compter la noblesse inférieure et les officiers du palais. Elles étaient bâties de pierres , vastes , environnées aussi de jardins et de toutes les commodités qui sont le partage de la fortune et de la grandeur. Les édifices publics n'étaient pas moins magnifiques, surtout les temples , dont on remet la description à l'article des divinités et des sacrifices. Entre plusieurs grandes places qui faisaient un des principaux ornemens de Mexico, et qui servaient de marchés, sous le nom général de *tianguitzli* , que les Espagnols ont changé depuis en *Tianguetz* , on vante beaucoup celle qu'on a déjà nommée *Tlateluco*. Il ne paraîtra point surprenant qu'elle eût pu contenir les trois divisions de l'armée espagnole , à la dernière attaque de Cortez , puisqu'on lui donne tant d'étendue, que, dans les foires qui s'y tenaient à certains jours, il s'y rassemblait plus de cent mille hommes. On y voyait paraître toutes les productions de l'empire ; elle était remplie de tentes si serrées dans leurs alignemens, qu'à peine y trouvait on la liberté du passage. Chaque marchand connaissait son poste , et les

boutiques étaient couvertes de toiles de coton , à l'épreuve du soleil et de la pluie. Toutes les relations espagnoles s'étendent beaucoup sur le nombre et la variété des marchandises.

Si l'on joint à tous les traits de cette description deux cent mille canots de différentes grandeurs , qui voltigeaient sans cesse sur le lac , pour les communications d'un bord à l'autre , et plus de cinquante mille qui étaient habituellement occupés dans les seuls canaux de la ville , on ne trouvera point d'exagération dans la première idée que les Mexicains avaient fait prendre aux Espagnols de la capitale de leur empire. Cependant cette magnificence barbare n'approchait point de celle où Cortez l'éleva bientôt en lui donnant une nouvelle forme.

Pendant qu'il prenait quelques jours de repos à Cuyoacan , il fit faire de grands feux dans toutes les rues de Mexico pour purifier l'air. Un grand nombre d'habitans qu'il destinait aux travaux publics fut marqué d'un fer chaud ; le reste obtint la liberté de se retirer , ou de contribuer volontairement au rétablissement de la ville. Tous les Américains qui l'avaient servi pendant le siège reçurent des récompenses proportionnées à leur zèle , surtout les Tlascalans , qui partirent chargés de richesses , et que la cour d'Espagne distingua dans la suite par une exemption perpétuelle de toutes sortes de tributs : ceux qui se trouvèrent disposés à s'établir dans la ville en reçurent la permission.

Cortez , s'étant déterminé à rebâtir la capitale du Mexique sur de nouveaux fondemens , commença par y rétablir l'ordre en créant de nouveaux magistrats , et surtout un grand nombre d'officiers pour l'entretien de la police. Ses brigantins , qui demeurèrent à la vue du rivage , sous le commandement de Rodrigue de Villa-Fuerte , et la meilleure partie de son canon qu'il mit en batterie dans le poste qu'il avait fait prendre à ses troupes , lui répondaient de la soumission des habitans ; mais pour ne rien donner au hasard , il fit séparer la demeure des Espagnols de celle des Mexicains par un large canal et cette séparation a duré jusque aujourd'hui. La promesse qu'il avait fait publier de donner à tous les Mexicains qui voudraient s'établir sous sa protection un fond pour bâtir , dont les enfans hériteraient après eux , et des privilèges qui les distingueraient du reste de la nation , lui attira plus de monde qu'il n'avait osé l'espérer. Il donna aux principaux seigneurs des rues entières à bâtir , en les nommant chefs des quartiers qu'ils auraient peuplés. Don Pierre Montézuma , fils de l'empereur de ce nom , et Xitivaco , général des troupes de Guatimozin , furent distingués dans cette distribution. On prit le parti de remplir la plupart des anciens canaux , lorsqu'on eut observé qu'ils jetaient quelquefois une vapeur incommode. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur , que , dans l'espace de peu de mois , on vit s'élever environ cent mille maisons beaucoup plus belles et dans un meilleur ordre que

les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la manière d'Espagne, et Cortez se fit ériger sur les débris du Tepac un palais si somptueux, qu'aujourd'hui même, qu'il continue de servir de logement aux vice-rois, il n'est pas loué moins de quatre mille ducats au profit de ses descendans. Pour faire prendre une forme solide à son établissement, il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs femmes; et quantité d'autres familles castillannes y vinrent à sa sollicitation : le commandeur Léonel de Cervantes donna l'exemple, avec sept filles et plusieurs fils, qu'il avait eu d'un seul mariage, et qui trouvèrent aussitôt l'occasion de s'établir avec honneur. On fit apporter des îles conquises un grand nombre de vaches, de truies, de brebis, de chèvres et de juments; des cannes de sucre, et des mûriers pour les verres à soie. Plusieurs flottes, arrivées successivement de Castille, répandirent dans la colonie une grande abondance des plus utiles provisions de l'Europe. Il y arriva des ouvriers qui formèrent toutes sortes de manufactures; l'imprimerie même y fut introduite; et l'on y fabriqua de la monnaie. Cortez n'ayant pas manqué de faire travailler aux mines, en tira beaucoup d'or et d'argent; il découvrit des mines de fer et de cuivre qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie, et dès l'année suivante, il s'en trouva trente-cinq pièces de bronze et soixante de fer. Enfin, peu de temps après la conquête, Mexico était la plus belle ville des Indes occidentales : Herréra dit la plus grande et la plus peuplée ; »

et, par degrés, elle est devenue, suivant le témoignage de tous les voyageurs, une des plus riches et des plus magnifiques du monde.

Quoiqu'ils s'accordent tous dans cet éloge, leurs descriptions se ressemblent moins, suivant la différence des temps où ils ont écrit. Nous suivrons la plus récente, celle de Gemelli Carréri, qui est de 1697.

« Mexico, dit-il, est situé proche du lac, dans une plaine fort marécageuse, à 19 degrés 40 minutes de latitude du nord. Quelque soin que les habitans apportassent à faire de bons fondemens, leurs maisons sont à demi-ensevelies dans un terrain qui n'est pas capable de les soutenir. La forme de cette grande ville est carrée, et ses rues droites, larges et bien pavées, qui répondent aux quatre vents principaux, lui donnent quelque ressemblance avec un échiquier : aussi la voit-on toute entière, non-seulement du centre, mais de toutes les parties : son circuit est de deux lieues, et son diamètre d'environ une demie. »

On peut dire que Mexico le dispute aux meilleures villes d'Italie par les édifices, et qu'il l'emporte par la beauté des femmes. Elles sont passionnées pour les Européens, qu'elles appellent *Chachopins*, et quelque pauvres qu'ils soient, elles préfèrent leur main à celle des plus riches créoles. De là vient que les créoles ont tant d'aversion pour les Européens, qu'ils les insultent par des railleries continuelles. Les Espagnols qui arrivent s'en trou-

vent quelquefois offensés jusqu'à répondre à leurs plaisanteries par des coups de pistolet.

On compte aujourd'hui dans la capitale de la Nouvelle-Espagne environ cent mille habitans, dont la plus grande partie est de noirs ou de mulâtres; ce qui paraît venir, non-seulement du grand nombre d'esclaves qu'on y a menés, mais encore de ce que tous les biens, étant passés entre les mains des ecclésiastiques, les Espagnols et les autres Européens, qui ne trouvent plus moyen de se faire un fond certain, ont peu de goût pour le mariage, et se jettent eux-mêmes à la fin dans l'état ecclésiastique. Quoique la ville n'ait pas moins de vingt-neuf couvens d'hommes et vingt-deux de filles, ils sont tous d'une opulence qui cause de l'étonnement aux étrangers. On y vit à fort bon marché : une demi-pièce de huit suffit chaque jour pour la dépense d'un homme; mais, comme il n'y a point d'espèces de cuivre, et que la moindre pièce d'argent est une demi-réale, on est dans un embarras continuel pour le commerce des denrées, telles que les fruits et les légumes. Aujourd'hui, comme avant la conquête, les noix de cacao sont la monnaie courante du marché aux herbes, sur le pied de soixante ou quatre-vingts pour une réale, suivant le prix actuel du cacao, qui n'est jamais fixe.

Le collège des Carmes Déchaux, qui se nomme *Saint-Ange*, possède une des plus belles bibliothèques de l'Amérique; elle contient douze mille volumes. Le jardin, qui s'étend hors de la ville,

dans une circonférence d'environ trois quarts de lieue, est arrosé par une grosse rivière; ce qui le rend si fertile, que ses arbres fruitiers rapportent plus de treize mille piastres au couvent.

Carréri suit dans ses descriptions l'ordre de ses visites : il vit le trésor royal, qui est dans le palais du vice-roi. Trois officiers en ont la garde, sous le titre de *contador* ou contrôleur, de facteur et de trésorier. L'argent qu'ils reçoivent pour les droits du roi et pour le cinquième de la marque, ou du contrôle des monnaies, monte annuellement à six cent mille marcs; mais il s'y commet beaucoup de fraude, et l'essayeur ne fit pas difficulté d'avouer à Carréri qu'en 1691 il en avait marqué huit cent mille marcs. On frappe cet argent au coin de Sa Majesté, lorsqu'on en a séparé l'or, c'est-à-dire s'il s'en trouve quarante grains par marc, car autrement on ne croit pas qu'il vaille la peine de le séparer.

Le canal de Xamaica est une promenade charmante. Quantité de petites barques remplies de musiciens font entendre des concerts de voix et d'instrumens. Les bords du canal sont couverts de petites maisons et de cabarets, où l'on prend pour rafraichissemens du chocolat, de l'atole et des tamales. L'atole est une liqueur composée de blé d'Inde que l'on fait bouillir avec de la chaux; et lorsqu'il est reposé, on le broie comme le cacao. On passe cette pâte avec de l'eau au travers d'un tamis : il en sort une liqueur blanche et épaisse,

qu'on fait un peu bouillir , et qui se boit , ou avec du sucre , ou mêlée de chocolat : elle est assez nourrissante. De la même pâte bien lavée on fait des tamales ; avec un mélange de viande bien hachée , de sucre et d'épicerie. L'atole et les tamales sont d'un goût fort agréable.

L'église de Saint-François renferme le tombeau de Fernand Cortez : son portrait est à la droite de l'autel , sous un dais ; et près du même lieu , on montre un tombeau peu élevé , où l'on prétend que ses os furent apportés d'Espagne ; mais Carréri ne trouve pas le monument digne du héros.

Le collège de l'Amour de Dieu est une sorte d'hôpital fondé par les rois d'Espagne , avec trente-six mille piastres de revenu , pour la guérison des maux vénériens. On y enseigne d'ailleurs les mathématiques.

Le roi d'Espagne donne ordinairement aux vice-rois cent mille ducats à prendre sur les revenus de la couronne , pendant la durée de leur gouvernement , qui est ordinairement de cinq années. Mais la plupart obtiennent , par les présens qu'ils font au conseil des Indes , que leur commission soit continuée jusqu'à dix ans ; et la part qu'ils peuvent prendre au commerce , leur donne continuellement l'occasion d'acquérir d'immenses richesses ; sans compter que les gouverneurs particuliers des audiences et des villes étant dans leur dépendance , ils tirent des sommes considérables de ceux qu'ils nomment à ces emplois , ou qu'ils se dispensent de révo-

quer à la fin du terme. Gage nomme un vice-roi qui mettait un million chaque année dans ses coffres, et qui exerça l'administration pendant dix ans. Elle n'est pas si absolue que le conseil, qui est composé de deux présidens, de six assesseurs et d'un procureur du roi, n'ait le pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les lois et le bien public : mais ces officiers, qui ont un intérêt continuel à ménager leur chef, n'usent de leur autorité que pour juger avec lui les causes civiles et criminelles.

La province de Mexico contient plusieurs autres villes, dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portaient avant la conquête, surtout celles qui environnent le lac; mais, loin d'être aujourd'hui plus riches et plus peuplées, l'incroyable diminution des Américains, par les travaux excessifs auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes, et le plus grand nombre ne peut passer que pour de médiocres bourgades dont les habitans suffisent à peine à la culture des terres voisines. Tézeuco, qu'on a représenté si grand et si florissant, ne contient pas à présent plus de cent Espagnols et de trois cents Mexicains, dont les richesses viennent uniquement des fruits et des légumes qu'ils envoient chaque jour à Mexico. Tacuba n'est plus aussi qu'un bourg agréable. La Piedad en est un autre, que les Espagnols ont bâti assez régulièrement au bout de la nouvelle chaussée de ce nom, et qui s'est accru par la dévotion des Mexicains pour une célèbre image de la Vierge, à laquelle ils ne cessent point de por-

ter de riches présens. Tolico est un bourg situé vers le midi, où il se fait un riche commerce de jambons et de porc salé. Ezcapuzalco, célèbre encore par le palais de son ancien cacique, n'est qu'un village, et ne serait rien sans un couvent de Dominicains qui aide à le soutenir ; en un mot, d'environ trente villes, bourgs ou villages qui restent autour du lac, il n'y en a pas six qui contiennent plus de cinq cents maisons. Gage assure que, deux ans avant son départ de Mexico, un travail extraordinaire pour faire un nouveau chemin au travers des montagnes avait fait périr un million d'Américains.

Tous les voyageurs placent dans la même province le fameux port d'Acapulco, quoiqu'il soit à quatre-vingts lieues de la capitale, sur le bord de la mer du Sud, c'est-à-dire à peu près au même éloignement de Mexico que le port de Vera-Cruz. On n'en trouve point d'autre raison que sa dépendance immédiate du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, comme la plus importante place de son gouvernement par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales et des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans à Mexico par les vaisseaux des Philippines et du Pérou ; cependant la description que Carréri nous en donne répond mal à cette grande idée.

« Acapulco, dit-il, mérite plutôt le nom d'un pauvre village de pêcheurs que celui de première foire de la mer du Sud et d'Echelle de la Chine. Ses maisons ne sont que de bois, de boue et de

paille. Il est situé au 17^e degré de latitude, moins quelques minutes, au pied de plusieurs montagnes fort hautes qui le couvrent du côté de l'est, mais qui exposent ses habitans à de grandes maladies depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mai. Au mois de janvier la chaleur y est au degré de la canicule en Europe ; elle vient de ce qu'il n'y tombe aucune pluie pendant ces sept mois, et que le reste même de l'année il n'en tombe point assez pour y rafraîchir l'air. Cette mauvaise qualité du climat, et la stérilité du terroir, obligent de tirer d'assez loin toutes les provisions nécessaires à la ville, et les y rendent par conséquent fort chères. On n'y saurait vivre à moins d'une piastre par jour, et les logemens n'y sont pas moins incommodes par leur malpropreté que par leur chaleur.

La ville n'est habitée que par des noirs et des mulâtres. Il est rare qu'on y voie des originaires du pays, et les marchands espagnols se retirent dans d'autres lieux, lorsque le commerce est fini avec les vaisseaux des Philippines et ceux du Pérou. Les officiers du roi et le gouverneur même du château prennent le même parti pour ne pas demeurer exposés au mauvais air. Acapulco n'a de bon que son port, dont le fond est égal, et dans lequel les vaisseaux sont renfermés comme dans une cour, et amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures, l'une au nord-ouest et l'autre au sud-est. Il est défendu par un château qui a quarante-deux pièces de canon de fonte et soixante soldats de garnison.

Cette place rapporte annuellement au gouverneur, qui est aussi alcade-major, vingt mille piastres et presque autant à ses principaux officiers. Le curé, qui n'a que cent quatre-vingt piastres du roi, en gagne quelquefois dans une année jusqu'à quatorze mille, parce qu'il fait payer fort cher la sépulture des étrangers, non-seulement de ceux qui s'arrêtent dans la ville, mais de ceux mêmes qui meurent en mer sur les vaisseaux des Philippines et du Pérou. Comme le commerce y monte à plusieurs millions de piastres, chacun fait en peu de temps d'immenses profits, suivant sa profession : enfin tout le monde y vit du port. Les vaisseaux du Pérou, qui apportent des marchandises de contrebande, vont mouiller, pour les vendre, dans le Port-Marquis, qui n'est qu'à deux lieues d'Acapulco.

Mechoacan, seconde province de la première audience, au nord-ouest de Mexico, à quatre-vingts lieues de tour. C'est un pays fertile en soie, en miel, en soufre, en cuirs, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent et de cuivre. On y excelle d'ailleurs à fabriquer ces ouvrages et ces étoffes de plumes dont l'invention est particulière aux Mexicains, et que tous les voyageurs ne se lassent point de vanter. Le langage de cette province est le plus élégant de la Nouvelle-Espagne, et ses habitans l'emportent sur le commun des Américains par la taille et la force autant que par l'esprit et l'adresse. Elle s'étend jusqu'à la mer du Sud, par quelques villes qu'elle a sur

ses bords, telles que Sacatula et Colima, sans compter deux fort bons ports qui se nomment *Saint-Antoine* et *Saint-Jago* ou *Saint-Jacques*. Sa capitale, qui portait autrefois le nom de *Mechoacan*, a reçu des Espagnols celui de *Valladolid*: c'est un riche évêché. Pasmarr, Saint-Miguel et Saint-Philippe, sont trois autres villes bien peuplées, et situées fort avantageusement dans les terres.

La troisième province est celle de Panuco, célèbre dans les annales de la Nouvelle-Espagne par les services que Cortez reçut de ses habitants. Elle s'étend fort loin dans les terres, c'est-à-dire qu'étant bordée au nord-est par le golfe du Mexique, elle court jusqu'au Mechoacan et jusqu'aux montagnes qui environnent le lac de Mexico. Ses principales places sont la Puebla de los Angeles, qui a dérobé le titre de *capitale* à l'ancienne ville de Tlascala; Cholula, Tlascala, Goacocingo, Ségura de la Frontera, Tepeaca, Xalappa et Vera-Cruz, principal port de la Nouvelle-Espagne sur le golfe du Mexique.

Tlascala est située sur le bord d'une rivière qui sort d'une montagne nommée *Atlancatepèque*, et qui, arrosant la plus grande partie de la province, va se jeter dans le golfe par Zacatulan. Carréri voulut voir les restes d'une république qui avait résisté de tout temps aux armes de l'empire mexicain, et qui avait aidé Cortez à le détruire. En venant de Mexico, il avait passé par Mexicalcingo, qui n'est aujourd'hui qu'un village, par Iztacpalapa et Chalco, qui ne soutiennent pas mieux leur ancienne réputation; par

Cordova, Rio-Frio, Temolucca et San-Martino, qui ne sont que des hameaux ou de mauvaises hôtelleries. Il ne lui restait que trois lieues, qu'il fit par des plaines marécageuses; et passant la rivière à gué, il entra dans une ville qu'il ne trouva pas différente d'un village. Le couvent des Cordeliers, et la figure du vaisseau qui apporta Cortez à la Vera-Cruz, gravée sur les murs de l'église paroissiale, furent les seuls objets qui lui parurent dignes de son attention. Cholula, que sa curiosité lui fit aussi visiter entre Tlascala et Puebla de los Angeles, a du moins l'avantage d'être rempli de beaux jardins, et quoiqu'il ne mérite pas non plus le nom de *ville*, il est habité par quantité de riches marchands: c'est tout ce qui reste de Tlascala.

L'ancienne Vera-Cruz, qui, dans son origine, avait été nommée aussi *Villa-Ricca*, et qu'on appelle aujourd'hui ordinairement *Vera-Cruz-Vieja*, pour la distinguer de la nouvelle, est située dans une grande plaine: elle a, d'un côté, la rivière, et de l'autre, des campagnes couvertes de sable, que la violence des vents y pousse des bords de la mer. Ainsi, le terroir est fort inculte aux environs; entre la mer et la ville est une espèce de bruyère remplie de daims rouges: la rivière coule au sud; et, pendant une partie de l'année, elle est presque sans eau; mais elle est assez forte en hiver pour recevoir toutes sortes de vaisseaux.

La ville contient encore quatre ou cinq cents maisons; une grande place qui en fait le centre offre

quelques arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air est si malsain dans l'intérieur des murs, que les femmes quittent toujours la ville dans le temps de leurs couches, parce que ni elles ni les enfans qu'elles mettent au monde ne peuvent résister alors à l'infection; et, par un usage extrêmement singulier, on fait passer, le matin, dans toutes les rues, des troupes de bestiaux fort nombreuses, pour leur faire emporter les pernicieuses vapeurs qu'on croit sorties de la terre.

Villa-Ricca, ou la vieille Vera-Cruz, étant dans cette mer le port le plus voisin de Mexico, qui n'en est éloigné que de soixante lieues d'Espagne, on a continué fort long-temps d'y décharger les vaisseaux; ensuite les dangers du port ont fait penser à choisir un autre lieu. Avant qu'on se fût déterminé à ce changement, les plus riches négocians ne venaient à l'ancienne ville que dans le temps où les flottes arrivaient d'Espagne: ils faisaient leur séjour habituel à Xalapa, ville située à seize milles de la mer, sur le chemin de Mexico; mais comme ils avaient besoin à cette distance de quatre ou cinq mois pour décharger les vaisseaux, et pour transporter les marchandises, une incommodité si nuisible au commerce les fit penser à prendre un lieu nommé *Buytron*, situé à dix-sept ou dix-huit milles plus bas sur la même côte, vis-à-vis de l'île Saint-Jean d'Ulúa, qui n'est guère à plus de huit cents pas du rivage. Outre la défense que le port y reçoit de cette île contre la fureur des vents du nord, on trouva qu'il n'y fallait que six semaines pour déclar-

ger les vaisseaux , et ces deux avantages firent prendre la résolution d'y bâtir une ville , qui est aujourd'hui Vera-Cruz.

En approchant de l'île d'Ulua , qui est à l'entrée du port , ou plutôt qui sert à le former , sa situation fait juger qu'il serait dangereux d'y vouloir entrer dans l'obscurité. On découvre à fleur d'eau quantité de petites roches , qui n'ont au-dehors que la grosseur d'un tonneau : l'île n'est elle-même qu'un rocher fort bas , qui n'a que la longueur d'un trait de flèche dans toutes ses dimensions. Ces défenses naturelles font la force de la ville ; cependant l'île d'Ulua contient un château carré qui en couvre presque toute la surface ; il est bien bâti , et gardé par quelques soldats , avec quatre-vingt-cinq pièces de canon et quatre mortiers. Les Espagnols confessent qu'il doit son origine à la crainte qu'ils eurent en 1668 d'un capitaine anglais nommé *Hawkins* , et Thompson nous apprend , en effet , dans la relation de ses voyages , qu'en 1556 , il ne trouva dans l'île qu'une petite maison avec une chapelle ; seulement , du côté qui fait face à la terre , on avait construit un quai de grosses pierres en forme de mur fort épais , pour se dispenser d'y entretenir , comme on l'avait fait long-temps , vingt Nègres des plus vigoureux , qui réparaient continuellement les brèches que la mer et le mauvais temps faisaient à l'île. Dans ce mur , ou dans ce quai , on avait entremêlé des barres de fer avec de gros anneaux auxquels les vaisseaux étaient attachés par des chaînes ; de

sorte qu'ils étaient si près de l'île, que les mariniérs pouvaient sauter du pont sur le quai. Il avait été commencé par le vice-roi don Antoine de Mendoza, qui avait fait construire deux boulevards aux extrémités. Hawkes, qui fit un voyage dans le golfe, en 1572, rapporte qu'on s'occupait alors à bâtir le château, et Philips rend témoignage qu'il était fini en 1582. C'est donc cette île qui défend les vaisseaux contre les vents du nord, dont la violence est extrême sur cette côte. On n'oserait mouiller au milieu du port même, ni dans un autre lieu, qu'à l'abri du roc d'Ulua : à peine y est-on en sûreté avec le secours des ancres et l'appui des anneaux qui sont aux murs du château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens, arrache les vaisseaux et les précipite contre les autres rochers, ou les pousse dans l'Océan : ces vents furieux ont emporté quelquefois des vaisseaux et des maisons bien loin dans les terres. Ils causent les mêmes ravages dans toutes les parties du golfe. Une tempête en fait souvent traverser toute l'étendue au navire le plus pesant. Depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre, les vents de bise y soufflent entre le nord-est et le sud-est ; mais, depuis septembre jusqu'au mois de mars c'est le vent du nord qui règne et qui produit d'affreux orages, surtout aux mois de novembre, de décembre et de janvier. Cependant il y a des intervalles de beau temps, sans quoi l'on n'oserait entreprendre de naviguer dans cette mer ; les marées mêmes et les courans y ont peu de régularité.

Le port de Vera-Cruz ne peut contenir aisément plus de trente ou trente-cinq vaisseaux : on y entre par deux canaux , l'un au nord , l'autre au sud. Outre l'île de Saint-Jean d'Ulua , il en renferme trois ou quatre petites que les Espagnols nomment *Cayos* , et les Anglais *Keys* ou *Clés*. La ville est située dans une plaine sablonneuse et stérile , environnée de montagnes au-delà desquelles on trouve des bois remplis de bêtes sauvages , et des prairies pleines de bestiaux. Du côté du sud sont de grands marais qui contribuent beaucoup à rendre l'air malsain. Le vent du nord pousse , comme à Villa-Ricca , tant de sable du bord de la mer , que les murs de la ville en sont presque entièrement couverts. Les églises sont fort ornées d'argenterie , et les maisons de porcelaine et de meubles de la Chine. Il y a peu de noblesse à Vera-Cruz ; mais les négocians y sont si riches , qu'il y a peu de villes aussi opulentes dans l'univers. Le nombre des Espagnols ne passe pas trois mille , la plupart mulâtres , quoiqu'ils affectent de se nommer blancs , autant parce qu'ils se croient honorés de ce titre que pour se distinguer des Américains et des esclaves nègres. On ne passe point pour un homme de considération parmi eux , lorsqu'on n'est pas riche de cinq ou six cent mille piastres. Leur sobriété va si loin , qu'ils se nourrissent presque uniquement de chocolat et de confitures. Les hommes sont fiers , et les femmes vivent retirées dans leurs appartemens d'en-haut pour éviter la vue des étrangers , qu'elles verraient néanmoins volon-

tiers, si leurs maris leur en laissent la liberté. Si elles sortent quelquefois, c'est dans une voiture, et celles qui n'en ont point sont couvertes d'une grande mante de soie, qui leur pend de la tête jusqu'aux pieds, avec une petite ouverture du côté droit pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur des maisons, elles ne portent sur leur chemise qu'un petit corset de soie, lacé d'un trait d'or ou d'argent; et pour toute coiffure, leurs cheveux sont noués d'un ruban sur la tête : avec un habillement si simple, elles ne laissent pas d'avoir une chaîne d'or autour du cou, des bracelets du même métal aux poignets, et des émeraudes fort précieuses aux oreilles. Les hommes entendent fort bien le commerce; mais leur indolence naturelle leur donne de l'aversion pour le travail. On leur voit sans cesse des chapelets et des reliquaires aux bras et au cou. Toutes leurs maisons sont remplies de statues et d'images de saints.

L'air est aussi chaud que malsain à Vera-Cruz, par toutes sortes de vents, excepté celui du nord, qui souffle ordinairement une fois tous les huit ou quinze jours, et qui dure l'espace de vingt ou vingt-quatre heures. Il est alors si violent, qu'on ne peut pas sortir d'un vaisseau pour aller au rivage, et le froid qu'il porte avec lui est très-perçant. Le temps où l'air est le plus malsain, est depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre, parce qu'alors les pluies sont continuelles. Depuis novembre jusqu'au mois d'avril, le vent et le soleil, qui se tempèrent mutuel-

lement, rendent le pays fort agréable. Ce climat chaud et malsain règne dans l'espace de quarante ou quarante-cinq milles vers Mexico ; après quoi, l'on se trouve dans un air plus tempéré. Les fruits, quoique excellens, y causent des flux dangereux, parce que tout le monde en mange avec excès, et qu'ensuite on boit trop avidement de l'eau. La plupart des vaisseaux étrangers perdent ainsi dans le port de Vera-Cruz une partie de leurs équipages ; mais les habitans mêmes ne tirent là-dessus aucun avantage de l'expérience. On découvre de la ville deux montagnes couvertes de neige, dont le sommet est caché dans les nues, et qu'on voit distinctement dans un temps clair, quoiqu'elles soient à plus de quarante milles sur la route de Mexico. C'est là que commence proprement la différence du climat.

Vera-Cruz est le principal port de la Nouvelle-Espagne dans le golfe. C'est là que se rendent toutes les richesses des Indes orientales par les vaisseaux qui arrivent des Philippines au port d'Acapulco. C'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique ; et la flotte y apporte annuellement d'Espagne des marchandises d'une immense valeur. Le commerce de Vera-Cruz avec Mexico ; par Mexico, avec les Indes orientales ; avec le Pérou, par Portobello ; avec toutes les îles de la mer du Nord, par Carthagène ; avec Zapotecas, Saint-Alphonse et Guaxaca, par la rivière d'Alvarado ; avec Tabasco, Los Zeques et Chiapa dos Indos, par la rivière de Grijalva ; enfin celui de la Vieille-Espagne, de Cuba,

de l'Espagnole , de l'Yucatan , rendent cette petite ville si riche , qu'elle peut passer pour le centre de tous les trésors et de toutes les commodités des deux Indes. Comme le mauvais air cause le petit nombre de ses habitans , leur petit nombre fait aussi qu'ils sont extrêmement riches , et qu'ils le seraient encore plus , s'ils n'avaient pas souffert des pertes irréparables causées par de fréquens incendies. Les marchandises qui viennent de l'Europe sont transportées de Vera-Cruz à Mexico , Xalipa , Puébla-de-los-Angelez , Zacatecas , San-Martino , et d'autres lieux , sur le dos des chevaux et des mulets , ou sur des chariots traînés par des bœufs. La foire ressemble à celle de Porto-Bello , mais elle dure plus long-temps ; car le départ de la flotte , quoique fixé au mois de mai , est quelquefois différé jusqu'au mois d'août. On n'embarque l'or et l'argent que peu de jours avant qu'on mette à la voile. Autrefois le trésor royal était envoyé de Mexico pour attendre à Vera-Cruz l'arrivée de la flotte : mais depuis que cette place fut surprise et pillée , en 1683 , par les boucaniers , il s'arrête à Puébla-de-los-Angelez , où il demeure jusqu'à l'arrivée des vaisseaux ; et , sur l'avis qu'on reçoit de Vera-Cruz , on l'y transporte pour l'embarquer sur-le-champ.

La cinquième province de l'audience de Mexico est située au sud-est , et porte le nom de *Guaxaca* , qu'elle tire de sa capitale. Elle contient quelques autres villes , dont les principales sont Antequerra , Nixapa , San-Jago , Aguatulco ou Guatulco , Tucu-

lula, Capalita et Tecoantepèque. Le pays est extrêmement fertile en froment, en maïs, en cochenille et en cacao. Quelques ports qu'il a sur la mer du Sud le mettent en commerce avec le Pérou. Il s'y trouve d'ailleurs des mines d'or, d'argent et de cristal. C'est dans cette province que se trouvent les fameuses montagnes Quélenès, sur la route de Chiapa. Le voyageur anglais Gage, qui les traversa, fait un récit très-curieux des dangers qu'il y courut. Nous ne changerons rien à sa narration.

« Quoique ces montagnes se fassent assez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aiguës, et qu'elles soient composées de quantité de têtes qui se joignent sous le nom de *Quélenès*, on ne connaît bien que celle qu'on appelle *Maquilapa*, parce que c'est la seule qu'on puisse traverser pour entrer dans la province de Chiapa. Après dîner, nous commençâmes à monter cette haute et raboteuse montagne, et nous nous arrêtâmes le soir dans un lieu plat qui ressemble à un pré, situé sur le penchant. Nos guides nous firent observer qu'il y avait apparence de beau temps pour le lendemain. Nous soupâmes joyeusement, et dans cette espérance les provisions furent peu ménagées. Nos mulets trouvèrent aussi de quoi paître. La nuit étant venue, nous nous endormîmes agréablement au bruit des fontaines qui coulaient entre les arbres. L'air du matin nous paraissant aussi calme que celui du jour précédent, nous achevâmes de manger ce qui nous restait de vivres, pour être en état d'avancer plus

légèrement ; mais nous n'eûmes pas fait mille pas , en continuant de monter , que nous entendîmes le vent qui commençait à souffler. Il devint plus impétueux à chaque pas que nous faisions , et bientôt il le fut tellement , que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos traces ou nous arrêter. Cependant les guides excitèrent notre courage , en nous disant que nous avions déjà fait la moitié du chemin. Ils nous assurèrent que ce qui pouvait nous arriver de pis , était de nous voir forcés de nous reposer un mille plus loin , près d'une fontaine , et dans une loge qu'on avait dressée sous des arbres pour les voyageurs qui se trouvaient surpris par la nuit ou arrêtés par la force du vent.

» Nous montâmes avec beaucoup de peine jusqu'au lieu qu'on nous annonçait , et nous le trouvâmes tel qu'on nous l'avait représenté. La fontaine et la loge nous furent également agréables ; mais le vent , dont la violence ne faisait qu'augmenter , redoubla si vivement nos craintes , qu'aucun de nous ne se sentit la hardiesse d'avancer ni de retourner en arrière. La nuit approchait , il ne nous restait rien pour souper. Tandis que nous nous regardions les uns les autres , sans savoir comment nous apaiserions la faim qui commençait à nous presser , nous aperçûmes entre les arbres un citronnier chargé de fruits. Les citrons étaient aigres ; mais nous ne lâsâmes point d'en manger avidement , assez satisfaits de la facilité que nous avions à les cueillir. Vers la pointe du jour , le vent devint plus impétueux que

jamais. Il était impossible d'avancer en montant, et presque aussi dangereux de descendre. Nous nous déterminâmes, par le conseil même de nos guides, à passer plutôt le jour entier dans la loge que de hasarder témérairement notre vie. Les citrons aigres et l'eau de fontaine furent notre seule nourriture. Cependant j'observai que les Américains mettaient dans leur eau une poudre dont ils avaient quelques sachets pleins. Ils avouèrent que c'était de la poudre de leurs gâteaux de maïs, dont ils étaient accoutumés à faire une petite provision pour ce voyage. Nous en achetâmes d'eux un sachet, qu'ils nous firent payer vingt fois au-dessus de son prix. Ce faible secours nous soutint pendant tout le jour; et vers le soir nous nous endormîmes dans la résolution de braver le lendemain tous les dangers, soit pour arriver au sommet de la montagne ou pour retourner à Tépéantepèque. Le vent ayant paru diminuer un peu dans le cours de la nuit suivante, nous nous disposions à partir le matin pour avancer, lorsqu'il redevint plus violent. Nous attendîmes jusqu'à midi. Comme il ne faisait qu'augmenter, l'impatience d'un de nos compagnons lui fit prendre le parti de monter à pied un mille ou deux plus haut, pour observer les passages, et nous en faire son rapport, dans l'idée qu'on avait pu grossir le danger. Il revint deux heures après, et nous dit que nous pouvions monter sans crainte en conduisant nos mulets par la bride; mais les Américains étaient d'un autre avis; ce qui nous fit passer le reste du jour en con-

testations. L'eau, les citrons aigres et la poudre de maïs furent encore notre unique ressource ; mais on ne s'endormit qu'après avoir absolument résolu de mépriser toutes les difficultés, si le vent n'était pas changé le lendemain. Il se trouva le même jeudi au matin , qui était le cinquième jour. Alors notre courage fut excité si vivement par la faim , qu'après avoir invoqué celui qui commande à la mer et aux vents, nous montâmes sur nos mulets pour nous avancer vers le sommet de la montagne. Ce ne fut pas sans avoir écrit sur l'écorce d'un grand arbre nos noms et le nombre de jours que nous avions passés à jeun dans la loge.

» Nous marchâmes assez long-temps, avec le seul embarras de résister au vent. Les bords de quelques sentiers étroits et taillés dans les rochers servaient à nous soutenir, et nous causaient moins de crainte que de fatigue. Aussi quittâmes-nous nos mulets pour marcher à pied, et le chemin nous en parut plus facile ; mais lorsque nous fûmes au sommet de Maquilapa, qui signifie dans la langue du pays une tête sans poil, nous reconnûmes la grandeur du péril dont on nous avait menacés. Nous regrettâmes la loge et nos citrons aigres. Cette terrible hauteur est véritablement chauve, c'est-à-dire sans arbres, sans pierres et sans la moindre inégalité qui puisse servir d'abri. Elle n'a pas plus de deux cent cinquante pas de long ; mais elle est si étroite, si rase et si élevée, qu'on se sent tourner la tête en y arrivant. Si l'on jette les yeux d'un côté, on découvre la vaste mer.

du Sud si fort au-dessous de soi, que la vue en est éblouie. De l'autre côté, on n'aperçoit que des pointes de rochers et des précipices de deux ou trois lieues de profondeur. Entre deux spectacles si capables de glacer le sang, le passage ou le chemin n'a pas dans quelques endroits plus d'une toise de largeur. Quoique le vent fût diminué, nous n'eûmes pas la hardiesse de passer sur nos mulets. Nous en laissâmes la conduite aux Américains, et nous courbant sur les mains et les genoux, sans oser jeter un regard de l'un ni de l'autre côté, nous passâmes aussi vite qu'il nous fut possible, l'un après l'autre, sur les traces et dans la posture des bêtes qui passèrent devant nous. Aussitôt que nous nous vîmes dans un lieu plus large, entre des arbres, où la crainte nous permit de nous relever, nous regardâmes plus hardiment derrière nous; mais nos premières réflexions tombèrent sur notre folie, qui nous avait fait prendre un si dangereux chemin pour gagner quelques jours de route que nous n'avions pas moins perdus. De là nous nous rendîmes sans peine à la ferme de don Juan de Tolède, où dans l'affaiblissement de nos forces par le jeûne, la fatigue et la crainte, notre estomac eut besoin de quelque temps pour souffrir d'autres nourritures que des bouillons et du vin ».

La sixième province, qui porte le nom de la seule ville qu'on y connaisse, occupe une grande côte du golfe de Mexique, à laquelle on donne environ quarante lieues de long, sur la même largeur; elle est

bordée au nord, par la baie de Campêche ; à l'est, par l'Yucatan ; au sud, par la province de Chiapa, et à l'ouest par celle de Cuaxaca. On vante sa fertilité surtout en cacao, qui fait sa principale richesse ; mais les pluies, qui durent neuf mois de l'année, y rendent l'air extrêmement humide. La ville de Tabasco, dont elle tire son nom, fut la première conquête des Espagnols sur cette côte, ce qui la fait nommer aussi *Nuestra Signora de la Victoria*. Elle est à dix-huit degrés de latitude nord ; sa rivière, qui se nomme aussi *Tabasco* ou Grijalva, forme avec celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul une île d'environ douze lieues de long et quatre de large.

L'Yucatan, septième province de l'audience de Mexico, est une presqu'île découverte en 1517, c'est-à-dire avant la Nouvelle-Espagne, par Hernandez de Cordoue, et située entre les golfes de Campêche et de Hondura. Sa capitale, nommée *Mérida*, résidence du gouverneur et de l'évêque de la province, est à douze lieues de la mer, à vingt degrés dix minutes de latitude nord ; elle est peuplée d'un mélange d'Espagnols et d'Américains : Campêche, Valladolid et Simancas sont ses autres villes. La première, qui se nomme aussi *San-Francisco*, est célèbre par le commerce du bois de teinture. Sa situation est sur la côte orientale de la baie de Campêche, à dix-neuf degrés vingt minutes de latitude. Quoique les Espagnols l'eussent rendue capable de défense, elle n'a pas résisté aux flibustiers qui l'ont surprise plusieurs fois, surtout en 1685, qu'ils la

brûlèrent , après en avoir fait sauter la citadelle. On place Valladolid sur les confins de Nicaragua , à treize degrés trente minutes.

Toutes les terres près de la mer ou des lacs sont chargés de mangliers, et toujours humides ; mais un peu plus avant , le terrain est sec et ferme , et n'est jamais inondé que dans la saison des pluies. C'est une argile forte et jaunâtre , dont la superficie est d'une terre noire , sans profondeur. Il y croît quantité d'arbres de différentes espèces , qui ne sont ni hauts ni forts gros ; ceux qui servent à la teinture , et qu'on appelle *bois de Campêche* , y profitent le mieux , et l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est plus grasse ; ils ressemblent assez à notre aubépine , mais ils sont généralement beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche et polie , avec quelques pointes néanmoins qui sortent de côté et d'autre , mais le corps et les vieilles branches sont noirâtres ; l'écorce en est plus raboteuse et presque sans aucune pointe. Les petites ressemblent à celles de l'aubépine : leur couleur est d'un vert pâle. On choisit pour la coupe les vieux arbres qui ont l'écorce noire , parce qu'ils ont moins de sève , et qu'ils donnent peu de peine à les couper ou à les réduire en morceaux ; la sève en est blanche et le cœur rouge : c'est le cœur qu'on emploie pour la teinture. On abat toute la sève blanche pour la transporter en Europe. Quelques temps après qu'il est coupé , il devient noir , et , s'il est mis dans l'eau , il lui donne une si vive couleur d'encre , qu'on s'en

sert fort bien pour écrire. Entre ces arbres, il s'en trouve de cinq ou six pieds de circonférence, dont on a beaucoup de peine à faire des bûches qui n'excèdent point la charge d'un homme; aussi les fait-on sauter avec de la poudre. Le bois est fort pesant; il brûle fort bien et fait un feu clair, ardent et de longue durée. Les flibustiers se servaient de ce feu pour endurcir le canon de leurs fusils, lorsqu'ils s'apercevaient de quelque défaut dans le fer. Dampier est persuadé que le véritable bois de Campêche ne croît que dans l'Yucatan. Les principaux endroits où il se trouve sont le cap de Cotoche, et la partie méridionale du pays dans le golfe de Honduras.

Les provinces de Guadalajara sont peu connues des étrangers et des Espagnols mêmes, qui n'en ont jamais fait de description régulière. Leur situation vers le nord ne tente point la curiosité des voyageurs; et les premiers historiens, ayant écrit sur des relations assez confuses, n'ont pu nous donner plus de lumières qu'ils n'en ont trouvé dans leurs mémoires. Ceux qui sont venus après eux, tels que Laët, Ogilby, les compilateurs hollandais, n'ont fait qu'augmenter l'obscurité, en altérant quelquefois les noms et les distances pour concilier les témoignages opposés, ou pour suppléer aux omissions par des conjectures. Ainsi, l'on est réduit à des bornes fort étroites quand on n'y veut rien faire entrer d'incertain.

La première province qui donne son nom à l'audience, et qui tire le sien de sa capitale, est repré-

sentée comme un pays sain et fertile, où l'on trouve quelques mines d'argent. La ville de Guadalajara est située sur la rivière de Barania, qui va se perdre soixante lieues au-dessous dans la mer du Sud. C'est le siège du gouverneur de la province, et d'un évêque suffragant de l'archevêché de Mexico. On la place à vingt degrés vingt minutes de latitude; son éloignement de Mexico est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Los Zacatecas, seconde province de l'audience de Guadalajara, tire son nom de celui de ses anciens habitans. Sa capitale, qui est un siège épiscopal et la résidence du gouverneur, se nomme aussi *Saint-Louis de Zacatas*, et ses autres villes sont : Xerès de la Frontera, Erena ou Ellerenas, Nombre de Dios et Avino, célèbre par ses mines d'argent. Le pays est sec et montagneux, mais fertile dans les vallées, et riches en mines; il s'étend du sud au nord, depuis la province du Guaxaca vers le golfe du Mexique.

La troisième province, nommée *Nueva-Biscaia*, ou Nouvelle-Biscaie, est contiguë au Nouveau Mexique, vaste pays septentrionale dont les bornes ne sont pas encore connues. Les mémoires de Lionnel Waffer nomment *Durango* pour capitale de la Nouvelle-Biscaie, et donnent plusieurs mines d'argent à cette province.

La province de Cinaola est la plus septentrionale de toute la Nouvelle-Espagne. Sa situation sur la mer de Californie la fait toucher aussi au Nouveau-Mexique; mais dans cet éloignement elle contient

fort peu d'Espagnols, quoique l'air y soit fort sain et qu'on vante sa fertilité en fruits, en légumes et en coton.

La cinquième province, qui se nomme *Culiacan*, n'est pas mieux connue que celle de *Cinaola*. On lui donne néanmoins quelques mines d'argent et deux villes, *Culiacan*, sa capitale, et *Saint-Miguel*. Comme elle est bordée aussi par la mer *Verneille*, ou de *Californie*, on trouve quelques détails sur ces côtes dans les voyages de *Dampier*, d'*Edouard Cooke*, de *Rogers* et des autres aventuriers anglais qui les ont visitées en divers temps ; mais, à l'exception des vues et des distances, qui paraissaient assez fidèlement recueillies dans la relation d'*Edouard Cooke*, il y a peu d'utilité à tirer, pour la géographie, de la plupart de ces observations, où l'ordre manque toujours, et qu'on a peine d'ailleurs à concilier, par la difficulté de reconnaître des noms que chaque nation défigure ou change entièrement dans sa langue.

Chiametlan, la sixième province située sur le bord de la même mer, est peuplée presque uniquement d'Américains. Les Espagnols y ont néanmoins deux villes ; *Saint-Sébastien*, qui en est la capitale, et *Aguacera*. On vante la fertilité du terroir, son miel, sa cire, et surtout ses mines d'argent, qui firent établir ces deux colonies espagnoles en 1554.

La dernière province de la seconde audience s'appelle *Xalisco*, de son ancien nom. Elle est située en partie sur la mer du Sud. Sa capitale est *Compos-*

tella Nueva, bâtie en 1531 par Nugnez Guzman, qui conquiert une partie de cette région.

C'est dans cette province, à 20 degrés 21 minutes du nord, suivant Dampier, qu'on place le cap de Corrientes, d'où la plupart des aventuriers ont marqué le point de leur départ pour passer de la mer du Sud aux Indes orientales. C'est à l'autre extrémité de cette province, ou dans la partie de celle de Méchoacan, qui touche aussi à la mer du Sud, qu'il faut placer le volcan de la ville espagnole de Colima, et dont le même voyageur fait la description suivante. « Nous » vîmes le volcan de Colima. C'est une fort haute » montagne vers les 18 degrés 36 minutes du nord, » à cinq ou six lieues de la mer, et au milieu d'un » agréable vallon. On y voit deux petites pointes, » de chacune desquelles sortent toujours des flammes » ou de la fumée. La ville du même nom est dans une » vallée voisine, qui passe pour la plus agréable et » la plus fertile du Mexique. Elle n'a pas moins de » dix lieues de large, près de la mer, où elle forme » une petite baie. On assure que la ville est grande, » riche et capitale du pays ».

On donne le premier rang, dans l'audience de Guatemala, à la province de Soconusco, qui est bordée au nord par celle de Chiapa; à l'est, par celle de Guatemala; au midi, par la mer du Sud; et à l'ouest, par la province de Guaxaca. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, à peu près sur la même largeur. Quoique le pays soit ouvert et plat, on n'y connaît d'autre ville espagnole que Soconusco.

La province de Chiapa est assez connue par la description de Gage , qui profita d'un assez long séjour dans la capitale pour connaître les richesses et le gouvernement du pays. On doit se rappeler que , dans la description de la province de Guaxaca , nous l'avons suivi jusqu'au sommet des Quélènes. Il descendit de là au bourg d'Acapala , situé sur la même rivière qui passe à Chiapa dos Indos. Ensuite , ayant traversé Chiapa el Réal , il passa par deux petites villes espagnoles nommées *Saint-Christophe* et *Saint-Philippe* , d'où il se rendit à Chiapa dos Indos , qui est à douze lieues de l'autre.

Ainsi cette province a deux villes principales qui lui donnent leur nom , ou dont elle tire le sien. Quoique , dans l'opinion des Espagnols , elle soit une des plus pauvres de l'Amérique , parce qu'on n'y a point encore découvert de mines , ni trouvé de sable d'or dans les rivières , et qu'elle n'a aucun port sur la mer du Sud , Gage assure qu'elle l'emporte sur beaucoup d'autres par la grandeur de ses villes et de ses bourgs , sans compter qu'étant placée entre celle de Mexico , de Guaxaca , de Soconusco , de Guatimala , d'Yucatan et de Tabasco , elle tire un grand avantage de cette situation. Le même voyageur ajoute que c'est de sa force ou de sa faiblesse que dépend toute la Nouvelle-Espagne , parce qu'on y peut entrer par la rivière de Tabasco et par l'Yucatan , et se trouver ainsi comme au centre de cette grande région.

Chiapa dos Indos est une des plus grandes villes que les Américains aient dans tout le continent. On

y compte au moins quatre mille familles, et les rois d'Espagne l'ont distinguée par divers privilèges. Mais quoiqu'elle soit gouvernée par des Américains, elle dépend du gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme à son gré des officiers de cette nation, et qui doit veiller sur leur conduite. Le principal, qu'on honore aussi du titre de gouverneur, est en possession depuis long-temps du droit de porter l'épée et le poignard. Celui qui était revêtu de cette dignité, du temps de Gage, se nommait *don Philippe de Guzman*. Il était si riche, qu'ayant gagné un procès à la chancellerie de Guatimala pour la défense des privilèges de sa ville, il fit faire, sur terre et sur l'eau, des fêtes aussi magnifiques que celles de la cour d'Espagne. Il n'y a point de ville où l'on trouve autant de noblesse américaine qu'à Chiapa dos Indos.

Le pays des Zoques, qui fait la plus riche partie de la province, s'étend d'un côté jusqu'à celle de Tabasco, d'où les marchandises du pays se transportent à Vera-Cruz par la rivière de Grijalva. Il commerce aussi avec l'Yucatan, par le havre de Port-Royal; mais les Espagnols y vivent dans la crainte continuelle de quelque invasion, à laquelle il leur serait difficile de s'opposer. Gage est persuadé qu'ils n'ont dû leur tranquillité, jusqu'à présent, qu'à la chaleur du climat, à l'incommodité des mouchérons, et peut-être au peu de profondeur de la rivière de Grijalva, qui ont empêché les Anglais et les Hollandais de pénétrer jusque dans le sein du pays; obstacles lé-

gers, et qui ne devaient pas leur faire abandonner une si belle entreprise.

Les bourgades des Zoques ne sont pas grandes, mais elles sont riches, parce qu'elles recueillent quantité de soie, et la meilleure cochenille de toute l'Amérique. On y voit peu d'Indiens dont les vergers ne soient bien plantés des arbres qui nous fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs, que les Espagnols achètent pour l'Espagne. Ces ouvrages sont d'une beauté qui pourrait servir de modèle aux meilleurs ouvriers de l'Europe. Les habitans des Zoques sont ingénieux et de belle taille. Le climat est chaud vers Tabasco; mais l'intérieur du pays jouit d'un air plus tempéré.

Le pays qu'on nomme les *Zeldales* est situé derrière celui des *Zoques*. Il s'étend depuis la mer du nord jusqu'à la province de Chiapa; et dans quelques endroits, vers le nord-ouest, il touche au canton de Comitlan. Vers le sud-ouest, il touche à des terres américaines, qui n'ont pas encore reçu le joug de l'Espagne, et dont les habitans font souvent des courses sur les peuples soumis. La principale ville des Zoques se nomme *Ococingo*, et sert de frontière contre ces ennemis. Ce pays est estimé des Espagnols, parce qu'il produit quantité de cacao, qu'ils recherchent beaucoup, et de graine d'achiote qu'ils emploient à colorer le chocolat. Ce qu'on nomme *achiote* dans la Nouvelle-Espagne, est la teinture qui se nomme *rocou* dans d'autres lieux, ou plutôt la graine dont elle se fait. Les bestiaux, la volaille, le gibier, le

maïs et le miel sont fort communs dans les Zoques. Quoique la plus grande partie du pays soit haute et montagneuse, Ococingo est situé dans une belle vallée, où se réunissent plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui ont fait croire ce lieu propre à la culture du sucre. Gage y vit commencer une machine dont on se promettait autant de profit que des moulins à sucre de Chiapa dos Indos. On y avait aussi du froment qui croît fort bien, et dont la qualité se trouve excellente.

On donne à la province de Vera-Paz environ trente-cinq lieues de long sur la même largeur. Elle est bordée au nord, par l'Yucatan; à l'est, par le Honduras et la province de Guatemala; au sud, par celle de Soconusco; et à l'ouest, par celle de Chiapa. C'est un pays montagneux et rempli de bois, qui produit néanmoins du maïs, et tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, lorsqu'ils eurent achevé la conquête de Guatemala et des pays voisins. Cependant il est resté, entre cette province et celle de l'Yucatan, une région qu'ils n'ont encore pu subjuguier, malgré l'intérêt qu'ils ont à s'ouvrir un chemin de ce côté-là jusqu'à Campen, ville de l'Yucatan, qui fournirait aux négocians de Vera-Paz et de Guatemala une voie plus sûre que le golfe pour conduire leurs marchandises à la Havanne. Gage raconte qu'un religieux de ses amis, nommé *François Moran*, hasarda de traverser avec deux ou trois Américains tout ce pays jusqu'à Campen, où il trouva quelques

Espagnols qui admirèrent son audace. Étant retourné ensuite à Vera-Paz, il se loua du traitement qu'il avait reçu des habitans ; mais comme il entendait leur langue, il avait déconvvert que le motif qu'ils avaient eu pour le traiter avec tant de douceur, était la crainte d'exciter les Espagnols à reprendre les armes contre leur nation. Il assura que leur pays était incomparablement meilleur que la partie de cette province dont les Espagnols sont en possession, et qu'il y avait vu, dans une belle vallée, sur le bord d'un grand lac, une ville qui ne contenait pas moins de douze mille habitans. La connaissance qu'il avait acquise du pays le fit passer en Espagne pour engager la cour à tenter encore une fois cette conquête. On n'a point appris que son zèle ait eu le succès qu'il s'était promis. Mais, quoique cette barrière subsiste toujours entre Vera-Paz et l'Yucatan, les Espagnols de Vera-Paz ont, d'un autre côté, le passage libre pour se rendre au golfe, d'où ils apportent assez facilement les marchandises qui leur viennent par les vaisseaux d'Espagne.

La province de Guatimala est une des plus grandes et des plus riches de la Nouvelle-Espagne. Depuis sa capitale, qui porte le nom, et qui est le siège de l'audience, la juridiction s'étend, suivant Gage, l'espace de trois cents lieues au sud vers Nicaragua, Costa-Ricca et Véragua, cent lieues au nord, vers les Zoques de Chiapa, soixante vers Vera-Paz et Golfo-d'Olce, à l'est, et dix à douze à l'ouest, vers la mer du Sud.

Depuis Tecoantepèque dans Guaxaca, il y a cent vingt lieues de côte, sans aucun port, jusqu'au hâvre

de la Trinité. Cependant toute cette côte est fort riche par la culture de l'indigo, qui passe dans le golfe de Honduras pour être transporté en Espagne, et par la multitude de ses bestiaux. Mais la principale partie de Guatimala est celle qui s'étend à l'est vers Golfo-Dolce, grand lac navigable, qui a son embouchure dans le golfe de Honduras. C'est la plus fréquentée des marchands et des voyageurs, parce que Mexico est à trois cents lieues au nord de la capitale de cette province, et que ce lac n'en est éloigné que de soixante, sans aucun embarras sur la route, avec l'avantage d'ouvrir une voie continuelle pour le commerce avec l'Espagne. Dans le cours de juillet et d'août, il y aborde ordinairement deux ou trois navires qui déchargent leurs marchandises au bourg de Saint-Thomas de Castille, dans de grands magasins bâtis exprès pour la conservation de ce dépôt : ils se chargent de celles qu'on y envoie de Guatimala, et qui attendent quelquefois leur arrivée pendant deux ou trois mois.

Saint-Jacques de Guatimala (c'est le nom que lui donnent les Espagnols) est situé dans une vallée qui n'a pas tout-à-fait une lieue de largeur, et qui est bordée des deux côtés par de hautes montagnes. Les deux qui s'approchent le plus de la vallée et de la ville portent le nom de volcans, quoiqu'il convienne peu à l'une, qui n'est, suivant l'expression de Gage, qu'un volcan d'eau ; mais l'autre est un volcan réel qui brûle et qui jette du feu ; elles sont à peu près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés

de la vallée. La montagne d'eau , qui est du côté du sud , pend presque perpendiculairement sur la ville. Celle de feu est un peu plus bas , et plus proche du faubourg ou de la vieille ville. La première est plus haute que l'autre , et fort agréable à la vue par la verdure dont elle est presque toujours couverte ; on y trouve des champs semés de blé d'Inde ; et dans quantité de petits villages qui occupent les pentes et les sommets , des roses et des lis , et d'autres fleurs , avec une grande abondance d'excellens fruits. Les Espagnols lui donnent le nom de volcan d'eau , parce qu'il en sort quantité de ruisseaux vers le bourg de Saint-Christophe , et qu'il se forme de ses eaux un grand lac d'eau douce proche d'Amatitlan et de Pé-tapa ; du côté de Guatimala et de la vallée , elle produit un si grand nombre de fontaines , qu'elles composent une rivière qui court dans la vallée , et qui fait tourner les moulins de Xocotenango. Cette rivière n'était pas connue au temps de la conquête. Mais autant que la montagne d'eau a d'agrément , autant l'aspect de l'autre est épouvantable. On n'y voit que des cendres et des pierres calcinées : jamais il n'y paraît de verdure. Nuit et jour on y entend le bruit d'une espèce de tonnerre que les habitans attribuent aux métaux qui s'y fondent ; on en voit sortir des flammes avec des torrens de soufre qui brûlent sans cesse , et qui remplissent l'air d'une vapeur mortelle. Guatimala est situé , suivant le proverbe du pays , entre le paradis et l'enfer ; il s'était fait , avant l'arrivée de Gage , une fort large ouverture , par la-

quelle il était sorti tant de cendres embrasées , que non-seulement toutes les maisons voisines en avaient été couvertes , mais que les arbres et les plantes s'en étaient ressentis. Une nuée de pierres qui les avait accompagnées n'aurait pu manquer de ruiner la ville , si l'action du feu les eût portées vers les édifices ; mais elles tombèrent à côté dans un fond où elles sont encore , et où ceux qui les voient ne se lassent point d'admirer que la seule impétuosité des flammes ait pu transporter des masses de la grosseur d'une maison , et que vingt mulets , comme on l'a tenté plusieurs fois , n'ont pas la force de remuer. Cette violence du feu n'est pas toujours égale , et celle du bruit ne l'est pas non plus ; mais il augmente en été , c'est-à-dire depuis octobre jusqu'à la fin d'avril. Gage , qui s'y était accoutumé par un long séjour , ne regarde pas moins Guatimala comme la plus agréable ville qu'il ait vue dans tous ses voyages ; le climat y est fort tempéré ; Mexico et Guaxaca ne jouissent pas d'un air si sain , et ne reçoivent pas avec plus d'abondance toutes les commodités de la vie : il n'y a point de bestiaux , de volaille et de gibier qui ne soient communs dans la province. La mer du Sud , les rivières et les lacs d'eau douce fournissent toutes sortes de poissons.

On compte , dans toute l'étendue de la ville et des faubourgs , environ sept mille familles , entre lesquelles il s'en trouve plusieurs dont le bien monte à cinq cent mille ducats : aussi le commerce y est-il florissant. Elle tire par terre les meilleures marchan-

dises de Mexico , de Guaxaca , de Chiapa , de Nicaragua et de Costa-Ricca ; du côté de la mer , elle communique avec le Pérou par le port de la Trinité , qui appartient à la province , et par Réalejo , port de Nicaragua sur la même côte.

Le port de la Trinité est moins renommé par ses avantages maritimes , quoiqu'il soit le seul où les grand vaisseaux puissent aborder sur la côte de Guatimala , que par une espèce de volcan qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue , et que les Espagnols croient une des bouches de l'enfer. Ce n'est point une montagne , comme la plupart des lieux auxquels on donne le même nom ; au contraire , le terrain en est fort bas et n'est voisin d'aucune hauteur ; mais il en sort continuellement une fumée noire et épaisse qu'il jette une forte odeur de soufre , et dans laquelle il se mêle souvent des flammes ; les Indiens même n'osent s'en approcher ; et ceux qui l'ont entrepris ont payé leur hardiesse par une mort subite ou par d'affreuses maladies dont ils ont eu beaucoup de peine à se rétablir. Un religieux , ami de Gage , n'ayant pas laissé de tenter l'aventure , fut arrêté à la distance d'environ deux cent cinquante pas , par l'épaisseur d'une puante fumée qui le fit tomber presque sans force et sans connaissance. Il se releva néanmoins ; mais il revint avec une fièvre chaude qui mit sa vie fort en danger.

La cinquième province , qu'on nomme *Honduras* et *Hibueras* , est située sur le golfe du même nom , qu'elle a presque au nord , comme elle est à peu près

au sud-est de Guatimala , à l'est de Vera-Paz et au nord-est de Nicaragua. On ne lui donne pas moins de cent cinquante lieues de long sur quatre-vingts de large. Dans cette étendue , elle est presque déserte , quoique très-fertile en maïs et en bestiaux ; mais si l'on en croit Barthélemi de Las-Casas , c'était autrefois un des pays les plus peuplés de l'Amérique lorsqu'il fut découvert en 1502 , dans le quatrième voyage de Christophe Colomb , et la diminution de ses habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. Corréal , voyageur de cette nation , avoue de bonne foi que de son temps on n'y aurait pas trouvé quatre cents Américains capables de porter les armes ; que le fer , le feu , le travail des mines et les rigueurs de l'esclavage en avaient fait périr un nombre infini , et que le reste s'était sauvé dans des bois et des rochers impénétrables. Cependant les Espagnols ont bâti plusieurs villes dans cette grande province. Les principales sont Truxillo , Valladolid , ou Comayaga , siège épiscopal , dont le prélat porte ordinairement le titre d'évêque de Honduras ; San-Pédro , Picerto de Cavallos , Naco et Triomfo de la Cruz.

De Honduras , on prend par les mines de Chalattecca pour entrer dans la province de Nicaragua , qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. Cette province passe pour une des plus belles de la Nouvelle-Espagne. Mais la chaleur y est si grande , qu'on n'y peut voyager de jour en été. Il y pleut l'espace de six mois ; et cette saison , qu'on y nomme l'hiver , commence

ordinairement au mois de mai. Le reste de l'année se passe dans une continuelle sécheresse ; ce qui n'empêche point que la cire, le miel et les fruits n'y soient en abondance. Il s'y trouve de si gros arbres, que s'il faut en croire un célèbre voyageur, douze hommes peuvent à peine les embrasser. On y voit peu de gros bestiaux ; mais les porcs, dont les premiers y sont venus d'Espagne, ont extrêmement multiplié. Corréal, qui paraît avoir observé soigneusement le pays, ne croit point qu'il ait jamais produit d'or, quoique les premiers voyageurs de la nation se vantent d'y en avoir trouvé. Mais il convient que l'abondance et la tranquillité qui règnent dans cette province la rendent digne du nom de *paradis terrestre* qu'on lui donne : aussi les habitans y sont-ils fort voluptueux. On y parle quatre langues, dont la principale est le mexicain, qui s'étend dans une grande partie des deux Amériques l'espace de quinze cents lieues à la ronde. La capitale de Nicaragua se nomme *Léon* ; et ses autres villes, sur la mer du Sud, sont *Grenade*, *Segovica-nueva*, *Nicaragua*, *Realejo*, ou *Rialexa*, *Nicoya*, *Masoya*, ou *Masava*, *Jaen* et *Porto-san-Juan*, à l'embouchure du lac, sur la mer du Nord.

Léon est situé entre Réalejo et Grenade, et à la distance d'une journée de ces deux places, sur le bord et comme à la naissance d'un grand lac, qui, traversant la province dans sa plus grande longueur, va se jeter dans l'Océan septentrional par une embouchure qui se nomme le *Désaguadore*. Les mai-

sons de cette ville sont fort bien bâties , mais basses , parce qu'on y est dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On en compte plus de douze cents , la plupart accompagnées de jardins et de beaux vergers. Le commerce des deux mers y fait régner l'abondance ; et la beauté du climat se joignant aux commodités de la vie pour faire un heureux sort aux habitans , ils s'abandonnent à la mollesse , dans leurs délicieux jardins , où ils passent la plus grande partie du jour à dormir , à nourrir des oiseaux , à faire bonne chère du poisson du lac , et des autres productions admirables du pays. Ce voluptueux repos n'est troublé que par la crainte d'un volcan voisin , qui leur a souvent causé beaucoup de mal , quoiqu'il soit devenu moins ardent , et qu'il n'en sorte aujourd'hui que de la fumée ; mais elle fait juger qu'il y reste encore du soufre , et tôt ou tard on s'attend à de nouvelles éruptions.

De Léon à Grenade , le chemin est d'une beauté qui cause de l'admiration aux voyageurs ; et tous les agrémens de la nature s'y trouvent joints à l'abondance. Grenade est une ville mieux bâtie encore et plus peuplée que Léon. Les négocians y sont plus riches , les églises plus belles , et les couvens y jouissent d'un immense revenu. Le principal commerce de cette ville est à Carthagène , à Guatimala , à San-Salvador et à Comayagua. Le même voyageur y vit entrer , dans un seul jour , plus de trois cents mulets , qui venaient de San-Salvador et de Comayagua , chargés d'indigo , de cochenille et de cuirs. Deux

jours après, il en vit arriver de Guatimala trois autres troupes, dont l'une portait les revenus du roi; la seconde, une grande quantité de sucre; et la troisième, de l'indigo. Il ajoute qu'au départ des frégates, Grenade est une des plus riches villes de l'Amérique septentrionale. L'inquiétude des négocians pour leurs marchandises, qu'ils craignent de voir tomber entre les mains des ennemis de l'Espagne dans le golfe de Honduras, porte le plus grand nombre à les envoyer par le lac à Carthagène; et souvent même on fait prendre la même route aux revenus de la couronne. Cependant, quoique les navires fassent voile en assurance sur le lac de Nicaragua, leur descente est retardée si long-temps par la chute des eaux, qui les oblige souvent à décharger et à recharger, à l'aide des mulets dont ils se font suivre pour transporter alors une partie des marchandises, que cette incommodité détermine les plus hardis à prendre la voie du golfe.

En avançant de la province de Nicaragua au sud-est vers l'isthme de Darien, on entre dans la septième province, qui s'appelle *Costa Rica*; nom que Lionnel Waffer prend pour une ironie, parce que, loin d'y avoir observé des marques d'opulence, il la trouva pauvre et stérile, ou du moins sans autre richesse qu'une grande quantité de bestiaux. Elle dépend, pour le spirituel, de l'évêché de Léon, ou de Nicaragua. Sa capitale se nomme *Carthago*; et ses autres villes, sans mériter beaucoup ce titre, sont *Espanza*, *Aranjuez* et *Castro d'Austria*. On doit juger, par

la situation qui est resserrée entre la mer du Sud et celle du Nord, qu'elle a des ports sur l'une et sur l'autre.

Le voyageur Oëxmelin rapporte des détails curieux sur les singes qu'il vit dans la baie de Blaksuel, sur la côte occidentale de Véragua. « Lorsqu'ils voyaient approcher les chasseurs, dit-il, ils se joignaient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables. Ils jetaient sur leurs ennemis des branches sèches, qu'ils rompaient avec beaucoup de force. Quelques-uns faisaient leur fiente dans leurs pattes et nous la jetaient à la tête. Je remarquai qu'ils ne se séparent jamais, et qu'ils sautent de branche en branche avec une légèreté qui éblouit la vue. On n'en voit pas tomber un seul; s'ils glissent quelquefois en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue: aussi ne gagne-t-on rien à les blesser. Un coup de fusil qui ne les tue pas sur le champ n'empêche pas qu'ils ne demeurent accrochés à leur branche; ils y meurent et n'en tombent que par pièces. Mais je vis avec plus d'étonnement qu'aussitôt qu'on en blessait un, ses voisins s'assemblaient autour de lui, mettaient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder, et que s'il en coulait beaucoup de sang, ils la tenaient fermée pendant que d'autres apportaient quelques feuilles qu'ils mâchaient un moment, et qu'ils poussaient fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spectacle que j'ai eu plusieurs fois, et qui m'a toujours causé de l'admiration. »

On trouve sur toute cette côte, jusqu'à celle de Honduras, une espèce de singes qu'on a nommés *paresseux*, parce qu'ils ne quittent point le même arbre aussi long-temps qu'il y reste une feuille à manger, et qu'ils mettent plus d'une heure à faire un pas, lorsqu'ils lèvent les pattes pour se remuer : leurs cris sont fort perçans ; ils ne sont différens des autres que par une extrême maigreur, qui rend leur figure hideuse. Oëxmelin juge qu'ils sont sujets à quelque mal des jointures, tel que la goutte. Il en prit plusieurs, qu'il eut soin de bien nourrir, et qui n'en conservèrent pas moins leur sécheresse et leur lenteur. Les jeunes ne sont pas plus agiles que les vieux : on les prend assez facilement avec les mains, sans qu'ils se défendent autrement que par des cris.

Au cap de Gracias à Dios, on trouve une nation d'Américains célèbres dans les relations anglaises, sous le nom de *Mosquitos*, et qu'Oëxmelin nomme *Moustiques*. Ils ont toujours résisté aux armes des Espagnols ; mais ils traitent sans répugnance avec les Français et les Anglais.

Le gouvernement de cette nation est absolument républicain : elle ne reconnaît aucune sorte d'autorité. Dans les guerres qu'elle a souvent contre d'autres Américains, et qui nuisent beaucoup à sa multiplication, elle choisit pour commandant le plus brave et le plus expérimenté de ses guerriers. Après le combat, son pouvoir cesse. Le pays que les Mosquites occupent n'a pas plus de quarante ou cinquante lieues d'étendue, et la nation n'est composée

que d'environ quinze cents hommes, qui forment comme deux colonies : l'une, qui habite le Cap ; l'autre, établie dans le canton, qui se nomme proprement *Mosquite* ou *Mousquite* : mais, dans les deux habitations, il y a beaucoup de Nègres, libres ou esclaves, dont la race est venue de Guinée par une aventure extraordinaire. Un capitaine portugais, qui apportait de Guinée des Nègres au Brésil, les observa si mal, qu'ils se rendirent maîtres du vaisseau. Ils jetèrent leurs conducteurs dans les flôts ; mais, ignorant la navigation, ils se laissèrent conduire par le vent, qui les porta au cap de Gracias à Dios, où ils tombèrent entre les mains des Mosquites. Ils ne purent éviter l'esclavage ; mais ils se crurent encore assez heureux. On en compte plus de deux cents, qui parlent la langue du pays, et qui mènent une vie assez douce, sans autre assujétissement que d'aider leurs maîtres à la pêche, et de partager les travaux communs de la nation.

Dampier avoue ; comme Oëxmelin, que les Mosquites n'ont aucun principe de religion. Cependant on a découvert que leurs ancêtres avaient des dieux et des sacrifices. Ils donnaient tous les ans à leurs prêtres un esclave qui représentait leur principale divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin, on le revêtait des habits et des ornemens de l'idole ; on lui imposait le même nom ; il recevait pendant toute l'année le même culte et les mêmes honneurs. Une garde de douze hommes veillait sans cesse autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir que

pour fournir à ses besoins, et lui rendre un hommage continuel : il occupait le plus honorable appartement du temple. Les principaux Mosquitoes l'y servaient régulièrement. S'il lui prenait envie d'en sortir, il était accompagné d'un grand nombre de courtisans ou d'adorateurs : on lui mettait entre les mains une petite flûte, qu'il touchait par intervalles ; pour avertir le peuple de son passage. A ce son, les femmes sortaient avec leurs enfans dans les bras, et les lui présentaient pour les bénir. Tous les habitans du bourg marchaient sur ses traces ; mais on lui faisait passer la nuit dans une étroite prison, à laquelle on donnait le nom de *sanctuaire*. Ces soins et ces adorations duraient jusqu'au jour de la fête : on le sacrifiait alors dans une assemblée générale des deux parties de la nation. Un de leurs usages, qui n'est pas moins singulier, est celui qui regarde les femmes veuves. Après avoir enterré leurs maris, et leur avoir porté sur la fosse à boire et à manger pendant quinze lunes, elles sont obligées, à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement et de les lier ensemble, pour les porter sur leurs dos aussi long-temps qu'ils ont été en terre : ensuite elles les placent au sommet de leur cabane, si elles en ont une, ou sur celle de leur plus proche parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre mari qu'après s'être acquittées de ce devoir.

Il ne reste, pour achever ce tableau de la Nouvelle-Espagne que d'y joindre quelques traits de

Lionnel Waffier, qui ne se trouvent dans aucune autre relation. Il assure que cette vaste région contient plus de quarante mille églises, quatre-vingt-cinq villes considérables, cinquante-huit petites, et un nombre infini de bourgs et de villages. Aux trois audiences, qui forment son gouvernement, il ajoute celles de l'île espagnole et des Philippines, auxquelles il prétend que le vice-roi peut nommer provisionnellement des gouverneurs et d'autres officiers, lorsque ces places deviennent vacantes par la mort de ceux qui les possèdent. Indépendamment de cette prérogative, il compte encore cent trente-cinq villes, où ce dépositaire de l'autorité suprême établit des chefs civils et militaires par son propre choix, et sans la participation de la cour. Il en nomme quatorze, dans lesquelles il comprend Manille, Saint-Domingue, la Havane et Portoric, où il met des trésoreries royales. Les autres sont Mexico, Guaxaca, Vera-Cruz, Mérida, Guadalajara, Guatimala, Chiapa, Durango, San-Luis, Zacatecas et Tasco. Les trésoriers-généraux de ces quatorze villes ont chacun leur juridiction, qui s'étend sur un grand nombre de trésoriers subalternes. C'est par cette voie que les tributs, les impôts et les autres droits de la couronne sont rassemblés tous les ans, pour attendre l'arrivée de la flotte qui les transporte en Espagne.

CHAPITRE II.

Origine, monarchie, chronologie, cour impériale, revenus de l'empire, et gouvernement des anciens Mexicains.

LA tradition d'un déluge universel, reçue chez presque tous les peuples de la terre, se trouve aussi dans les fables qui enveloppent l'origine des Mexicains. Il paraît évident à tous les historiens espagnols que les premiers habitans de la Nouvelle-Espagne ont été des sauvages qui habitaient des montagnes, sans cultiver la terre, sans religion et sans gouvernement, se nourrissant de leur chasse et de racines, d'où leur sont venus les noms d'*Otomies* et de *Chichimèques*, et dormant dans des grottes ou des huissons. Les femmes s'occupaient des mêmes exercices, et laissaient leurs enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui, dans le Nouveau-Mexique, des hommes de cette race qui sont restés dans un pays stérile et montagneux, sans penser à chercher des habitations plus douces. Ils vivent des animaux qu'ils tuent dans leurs chasses, et ne s'assemblent que pour voler et tuer les voyageurs; les Espagnols n'ont pu les subjuguier dans l'épaisseur des bois qui leur servent de retraite.

On donne le nom de *Navatlaques*, pour les distinguer des Chichimèques ; à cette race d'hommes plus polis et plus sociables qu'on fait descendre de sept chefs, qui se déterminèrent à chercher de meilleures terres. Plusieurs nations se rassemblèrent autour du lac, nommé aujourd'hui *Mexico*. Celle qui avait pour chef Mexi, qui donna son nom aux Mexicains, subjuga successivement toutes les autres. Elle avait eu huit rois depuis qu'elle était assujettie au gouvernement monarchique ; mais ces rois étaient électifs. Le cinquième, Montézuma 1^{er}, avait ajouté beaucoup à la splendeur et à la puissance de l'empire. Il avait immolé d'innombrables victimes à l'idole Visihpustli, et c'était lui qui avait institué les cérémonies de ces barbares sacrifices. Elles consistaient à fendre l'estomac du prisonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur et pour en frotter la face de l'idole. Tlacaellel, son oncle, l'empêcha, par des raisons de politique, de soumettre la province de Tlascala : il lui fit comprendre que, le nouvel empire ne pouvant se soutenir que par les armes, il était important de se conserver toujours des ennemis belliqueux, pour aiguïser le courage des Mexicains, sans compter la nécessité qu'il avait imposée à ses successeurs de fournir des victimes pour les sacrifices. Ce fut aussi pour exercer le courage de ses sujets qu'il institua l'usage de se tirer un peu de sang de quelque endroit du corps, dans les bassins qui servaient au culte des idoles. Il fallait que les offrandes fussent

toujours sanglantes, et lorsque le sang ennemi manquait dans les temples, il n'y avait point de Mexicain qui ne fût prêt à répandre une partie du sien.

Les Mexicains, n'ayant point de lettres, employaient des figures hiéroglyphiques pour exprimer les choses corporelles, et se servaient de divers caractères pour l'expression des idées. Leur manière d'écrire était de bas en haut. Ils avaient une sorte de roues peintes, qui contenaient l'espace d'un siècle distingué par années avec des marques particulières, pour y dessiner avec des caractères établis, le temps où chaque chose arrivait. Ce siècle était composé de cinquante-deux années solaires, chacune de trois cent soixante-cinq jours. La roue était divisée en quatre parties, dont chacune contenait treize ans ou une indiction, et répondait à une des quatre parties du monde. Cette roue ou ce cercle était environné d'un serpent, et c'était le corps du serpent qui contenait les quatre divisions : la première, qui marquait le midi, avait pour hiéroglyphe un lapin sur un fond bleu, et s'appelait *tochtli* ; la seconde, qui signifiait l'orient, était marquée par une canne, sur un fond rouge, et s'appelait *acalt* ; l'hiéroglyphe du nord était une épée à pointe de pierre sur un fond jaune, et se nommait *tecpatl* ; celui de l'occident était une maison sur du vert, et portait le nom de *cagli*.

Ces quatre divisions étaient le commencement des quatre indictions qui composaient un siècle. Il y avait entre l'une et l'autre douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms étaient suc-

cessivement distribués, chacun avec sa valeur numérique, jusqu'à 13, qui était le nombre dont une indication était composée. Cette manière de compter par 13 s'observait, non-seulement dans les années, mais même dans les mois; et, quoique le mois des Mexicains ne fût que de 20 jours, ils recommençaient lorsqu'ils arrivaient à 13. Si l'on demande d'où leur venait cet usage, on répond qu'ils suivaient apparemment le calcul de la lune. Ils divisaient le mouvement de cette planète en deux temps : le premier, du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui était 13 jours; et l'autre, du sommeil, d'autant de jours jusqu'à son coucher du matin : peut-être aussi n'avaient-ils pas d'autre vue que de donner à chacun de leurs dieux du premier ordre, qui étaient au nombre de treize, le gouvernement des années et des jours; mais ils ignoraient eux-mêmes l'origine et le fondement de leur méthode.

Il naît d'autres difficultés : la première, pourquoi ils commençaient à compter leurs années du midi; la seconde, pourquoi ils se servaient des quatre figures, d'un lapin, d'une canne, d'une pierre, d'une maison. Ils répondaient à la première par des traditions fauleuses qui leur faisaient conclure que la lumière du soleil avait commencé dans son midi; d'ailleurs, ils croyaient que l'enfer était du côté du nord, et cette idée suffisait seule pour leur persuader que le soleil n'avait pu naître que du côté opposé, qu'ils regardaient comme la demeure des dieux. Ils ajoutaient que le soleil se renouvelait à la fin de chaque

siècle, sans quoi le temps aurait fini avec un vieux soleil. C'était un ancien usage dans la nation de se mettre à genoux le dernier jour du siècle, sur le toit des maisons, le visage tourné du côté de l'orient, pour observer si le soleil recommencerait son cours, ou si la fin du monde était arrivée. Le soleil d'un nouveau siècle était un nouveau soleil, qui, suivant l'ordre de la nature, devait reproduire tous les ans, après le mois de janvier, la verdure sur les arbres, et, poussant encore plus loin cette analogie entre le siècle et l'année, ils voulurent que, comme il y a quatre saisons dans l'année, il y en eût aussi quatre dans le siècle : tochtli fut établi pour le printemps; ou la jeunesse de l'âge du soleil, comme son commencement dans la partie méridionale; acatl, pour son été; tecpatl, pour son automne, et cagli, pour son hiver, ou sa vieillesse. Ces quatre figures, dans le même ordre, étaient encore les symboles des quatre élémens, c'est-à-dire que tochtli était consacré à Tevacayohua, dieu de la terre; acatl à Tlalocate-tultli, dieu de l'eau; tecpatl à Chetzalcoatl, dieu de l'air; et cagli à Xinlstecuhil, dieu du feu.

A l'égard de leurs mois, qu'ils ne composaient que de vingt jours, il est clair que ce calcul était fort régulier, puisqu'ils en comptaient dix-huit, qui reviennent aux douze mois égyptiens de trente jours : ces mois ne se divisaient pas en semaines. Quoiqu'il n'y eût que vingt jours dans ceux des Mexicains, leur division était aussi par treize, apparemment pour éviter la confusion; car, avec cette méthode, il suf-

fisait de donner le nom de quelque jour que ce fût, avec son nombre correspondant, selon cette distribution de treize en treize jours, pour savoir à quel mois il appartenait sans aucun risque d'erreur; mais, outre la division des jours par treize, il y en avait une autre de cinq en cinq, qui servait à régler les tianguetz, c'est-à-dire les marchés. C'était le 3, le 8, le 13 et le 18 de chaque mois, jours dédiés aux quatre figures, tochtli, acatl, tecpatl et cagli. Cette règle était invariable, quand même les années n'auraient pas commencé par tochtli.

Aux dix-huit mois qui faisaient trois cent soixante jours les Mexicains ajoutaient, à la fin de chaque année, cinq autres jours, qu'ils appelaient *nenontemi*; non-seulement ces cinq autres jours avaient leur nom propre, mais ils entraient aussi dans le compte des treize. Ceux qui savent dans quelles erreurs la plupart des nations orientales sont tombées sur cette matière, ne verront point sans admiration le cercle artificiel des Mexicains. Leur année bissextile avait aussi ses règles: la première année du siècle commençait le 10 avril; la seconde et la troisième de même; mais la quatrième, qui est la bissextile, commençait au 9; la huitième au 8; la douzième au 7; la sixième au 6, et de même jusqu'à la fin du siècle, qui se terminait le 28 mars, jour auquel on commençait la célébration des fêtes qui duraient les treize jours de bissextile jusqu'au 10 avril.

Avant de commencer le nouveau siècle, on rom-pait tous les vases et l'on éteignait le feu, dans l'idée

que le monde devait finir avec le siècle; mais aussitôt que le premier jour commençait à luire, on entendait retentir les tambours et les autres instrumens, pour remercier les dieux d'avoir accordé au monde un autre siècle. On achetait de nouveaux vaisseaux, et l'on allait recevoir du feu des prêtres, dans des processions solennelles.

Montézuma II, qui s'était attaché plus que ses prédécesseurs à relever la majesté de l'empire, avait inventé de nouvelles cérémonies; non-seulement il avait augmenté le nombre des officiers de sa maison, mais il en avait exclu les personnes d'une naissance commune, et il ne voulait voir autour de lui que des seigneurs du premier ordre. Il avait deux sortes de gardes : l'une de soldats, qui occupaient toutes les cours de son palais; l'autre intérieure, et composée de deux cents nobles, qui entraient chaque jour au matin dans les appartemens. Leur service se faisait tour à tour, et par brigades, qui comprenaient toute la noblesse de l'empire : ils venaient successivement des provinces les plus éloignées. Leur principal poste était les antichambres, où ils étaient nourris de tout ce qui sortait de la table de leur maître, qui leur permettait quelquefois d'entrer dans sa chambre, ou qui les y faisait appeler. Son dessein, comme il l'apprit lui-même aux Espagnols, était moins de les favoriser que de les accoutumer à la soumission, et de connaître par ses propres yeux ceux qui méritaient d'être employés. Ses audiences publiques étaient rares, mais elles du-

raient une grande partie du jour, et les préparatifs en étaient imposans. Tous les grands qui avaient l'entrée du palais recevaient ordre d'y assister, et les conseillers d'état y devaient être rangés autour du trône, pour être prêts à donner leurs avis sur les points importans ou difficiles. Quantités de secrétaires, placés suivant leurs fonctions, marquaient avec les caractères qui leur servaient de lettres, les demandes des supplians et les réponses ou les arrêts du prince. Ceux qui voulaient se présenter avaient donné leurs noms à des officiers chargés de ce soin. Ils étaient appelés l'un après l'autre; chacun entrait nu-pieds et les yeux baissés, en faisant successivement trois révérences, à la première desquelles il disait *seigneur*, à la seconde *monseigneur*, à la troisième *grand-seigneur*. Après avoir exposé sa demande et reçu la réponse, à laquelle il ne lui était pas permis de répliquer, il se retirait, en répétant les trois révérences sans tourner le dos, et surtout sans oser lever la vue. La moindre faute dans l'observation de ces cérémonies était punie sur-le-champ avec une extrême rigueur, et les exécuteurs du châtimement attendaient le coupable à la porte. L'empereur écoutait les moindres affaires avec beaucoup d'attention; mais il affectait de répondre avec sévérité. Cependant, s'il remarquait quelque trouble dans le visage ou la voix de celui qui parlait, il l'exhortait à se rassurer; et lorsque cette exhortation ne suffisait pas, il nommait un des ministres pour l'écouter dans un autre lieu. Montézuma faisait beaucoup va-

loir aux Espagnols la patience avec laquelle il écoutait les plus ridicules demandes de son peuple.

Il mangeait seul, et quelquefois en public; mais toujours avec le même air de grandeur. On lui servait ordinairement environ deux cents plats, si bien assaisonnés, que non-seulement ils plurent aux Espagnols, mais qu'ensuite l'usage de les imiter passa jusqu'en Espagne. Avant de se mettre à table, Montézuma faisait la revue de tous les mets, qui étaient rangés d'abord autour de la salle sur plusieurs buffets. Il marquait ceux qui lui plaisaient le plus. Le reste était distribué entre les nobles de sa garde; et cette profusion, qui se renouvelait tous les jours, était la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux que leur devoir appelait autour de sa personne étaient nourris au palais. La table de l'empereur était grande, mais fort basse, et son siège n'était qu'un tabouret. Après ses repas, il prenait ordinairement d'une espèce de chocolat, qui consistait dans la simple substance du cacao, battue en écume. Ensuite il fumait du tabac mêlé d'ambre gris, et cette vapeur l'excitait à dormir. Lorsqu'il avait donné quelques momens au repos, on faisait entrer les musiciens, qui chantaient au son des instrumens diverses poésies, dont les vers avaient leur nombre et leur cadence. Le sujet ordinaire de ces compositions était quelque trait de l'ancienne histoire du pays, ou des conquêtes du monarque et de ses prédécesseurs.

Les revenus de la couronne devaient être im-

menses, puisque avec tant de frais pour l'entretien de la cour, ils suffisaient non-seulement à tenir sans cesse deux ou trois grosses armées en campagne, et des garnisons dans les principales villes, mais encore à former un fonds considérable qui croissait chaque année de ce qu'on mettait en réserve. Les mines d'or et d'argent apportaient beaucoup de profit. Les salines et tous les anciens droits de l'empire n'en produisaient pas moins; mais les principales richesses venaient des nouveaux tributs que Montézuma poussait à l'excès. Tous les paysans payaient le tiers du revenu des terres qu'ils faisaient valoir. Les ouvriers rendaient autant de la valeur de leurs manufactures; les pauvres mêmes étaient taxés à des contributions fixes, qu'ils se mettaient en état de payer, soit en mendiant, soit par de rudes travaux. Il y avait divers tribunaux répandus dans toutes les parties de l'empire, qui recueillaient les impôts avec le secours des juridictions ordinaires, et qui les envoyaient à la cour. Ces ministres, qui dépendaient du tribunal de l'Épargne, anciennement établi dans la capitale, rendaient un compte rigoureux du revenu des provinces, et leurs moindres négligences étaient punies. De là toutes les violences qu'ils exerçaient dans la levée des droits impériaux, et la haine qu'elles avaient attirée à Montézuma, sous le règne duquel l'indulgence, dans ces odieuses commissions, n'était pas un moindre crime que la fraude et le larcin. Montézuma n'ignorait pas la misère et les plaintes de ses sujets; mais il mettait l'oppression entre les

maximes de sa politique. Les places voisines de la capitale lui fournissaient des matériaux et des ouvriers pour ses édifices, qu'il multipliait par des travaux continuels.

Le tribut des nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans l'intérieur du palais, et de servir dans ses armées avec un certain nombre de leurs vassaux, consistait à lui faire quantité de présents, qu'il recevait comme volontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étaient obligés. Ses trésoriers, après avoir délivré tout ce qui était nécessaire pour la dépense de sa maison et pour l'entretien des troupes, portaient le reste au trésor, et le réduisaient en espèces, surtout en pièces d'or, dont les Mexicains connaissaient la valeur, sans en faire néanmoins beaucoup d'usage.

Le gouvernement de l'empire était remarquable par le rapport de toutes ses parties. Comme il y avait un premier conseil des finances, dont toutes les cours subalternes étaient dépendantes, il y avait un conseil suprême de justice, un conseil de guerre, un conseil de commerce, et un conseil d'état, où non-seulement les grandes affaires étaient portées directement, mais où les sentences des tribunaux inférieurs pouvaient être relevées par des appels; ce qui n'empêchait point que chaque ville n'eût d'autres ministres particuliers, sous l'autorité de son propre tribunal, pour toutes les causes qui demandaient une prompte expédition. Ces officiers, qui répondaient aux prévôts de l'Europe, faisaient régulièrement leurs rondes,

armés d'un bâton , qui était la marque de leur charge , et suivis de quelques sergens. Quoique leur pouvoir ne regardât que la police, ils avaient une cour , dont les jugemens étaient sommaires et sans écriture. Les parties s'y présentaient avec leurs témoins et la contestation était décidée sur-le-champ. Mais il restait toujours la voie de l'appel au tribunal supérieur ; et le seul frein de la chicane était une augmentation de peine ou d'amende pour ceux qui , s'obstinant à changer de juges , étaient également condamnés dans tous les tribunaux. L'empire n'avait point de lois écrites. L'usage tenait lieu de droit , et ne pouvait être altéré que par la volonté du prince. Au reste , tous les conseils étaient composés , non-seulement de citoyens riches , qu'on supposait à l'épreuve de la corruption , mais de ceux qui s'étaient distingués par leur conduite dans les temps de paix ou de guerre. Leurs fonctions ne s'étendaient pas moins à récompenser le mérite qu'à punir le crime. Ils devaient connaître et vérifier les talens extraordinaires , pour en informer la cour. Le principal objet de leur zèle était la punition de l'homicide , du vol et de l'adultère , et des moindres irrévérences contre la religion et la majesté du prince. Les vices se pardonnaient aisément , parce que la religion désarmait la justice en les permettant ; mais on punissait de mort tous les défauts d'intégrité dans les ministres. Il n'y avait point de faute légère pour ceux qui exerçaient des offices publics. Montézuma poussait la rigueur si loin , qu'il faisait lui-même des re-

cherches secrètes sur la conduite des juges , jusqu'à les tenter par des sommes considérables , qu'il leur faisait présenter sourdement par différentes mains dont ils ne pouvaient se défier; et le supplice du coupable faisait aussitôt éclater son crime.

Le conseil d'état n'était composé que des électeurs de l'empire , dont les deux principaux étaient les caciques de Tézeuco et de Tacuba , par une ancienne prérogative qui se transmettait avec le sang. Ils n'étaient appelés néanmoins que dans les occasions extraordinaires , et pour les affaires de la plus haute importance ; mais les autres , au nombre de quatre , étaient logés et nourris dans le palais , pour se trouver toujours prêts à paraître devant l'empereur , qui n'ordonnait rien sans les avoir consultés. C'étaient ordinairement des princes du sang impérial qui remplissaient de grandes dignités : ils étaient distingués par des titres fort étranges , composés de plusieurs idées qui ne formaient qu'un mot dans la langue du pays : l'un se nommait *prince des lances à jeter* ; un autre , *coupeur d'hommes* ; le troisième , *épancheur de sang* ; et le quatrième , *seigneur de la maison noire*. Tous les autres conseils relevaient d'eux. Il ne se passait rien dans l'empire dont on ne leur rendît compte. Leur principale attention regardait les sentences de mort , qui ne s'exécutaient que par un ordre formel de leur main.

Les empereurs mexicains ne recevaient la couronne que sous des conditions fort onéreuses. Après l'élection , le nouveau monarque était obligé de

se mettre en campagne à la tête de ses troupes, et de remporter quelque victoire sur les ennemis de l'état, ou de conquérir quelque nouvelle province. C'était par cette politique militaire que l'empire avait reçu tant d'accroissement dans les derniers règnes. Aussitôt que le succès des armes avait justifié le choix des électeurs, l'empereur rentrait triomphant dans la capitale : tous les nobles, les ministres et les sacrificateurs l'accompagnaient au temple du dieu de la guerre. On y sacrifiait, sous ses yeux, une partie des prisonniers. Il était revêtu du manteau impérial : on lui mettait dans la main droite une épée d'or, garnie d'une pierre à fusil, qui était le symbole de la justice ; et dans la main gauche, un arc et des flèches qui désignaient le commandement suprême. Alors le cacique de Tézouco lui couvrait la tête d'une riche couronne ; un des principaux seigneurs, que son éloquence faisait choisir pour cette fonction, lui adressait un long discours, par lequel non-seulement il le félicitait de sa dignité au nom de ses peuples, mais il lui représentait les devoirs qui s'y trouvaient attachés. Ensuite, le chef des sacrificateurs s'approchait pour recevoir un serment dont on ne connaît pas d'autre exemple dans tous les gouvernemens humains. Outre la promesse de maintenir la religion de ses ancêtres, d'observer les lois de l'empire, et de rendre la justice à ses sujets, on lui faisait jurer que, pendant tout le cours de son règne, les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point

de ravages par leurs débordemens, les campagnes ne seraient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air et du soleil. Un historien prétend que l'intention des Mexicains, dans un serment si bizarre, n'était que de faire comprendre à leur souverain que, les malheurs d'un état venant presque toujours du désordre de l'administration, il devait régner avec tant de modération et de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une punition de ses dérèglemens.

On ne connaissait point de plus grand bonheur au Mexique que celui de plaire à l'empereur, et surtout d'obtenir son estime par la voie des armes. C'était l'unique chemin qui fût ouvert au peuple pour s'élever au rang des nobles, et aux nobles mêmes pour arriver aux plus hautes dignités de l'empire. Montézuma, ayant compris de quelle importance il était, pour le soutien de sa grandeur, d'entretenir cette idée parmi ses sujets, avait inventé des prix d'honneur pour ceux qui se distinguaient à la guerre. C'était une espèce de chevalerie ou d'ordres militaires; qui était distinguée par un habillement particulier et par d'autres marques. Les historiens nomment trois de ces ordres sous les titres de *chevaliers de l'Aigle, du Tigre et du Lion*, qui portaient la figure de ces animaux pendue au cou, et peinte sur leurs habits. Le même prince avait fondé un ordre supérieur pour les princes et les nobles, où il s'était

enrôlé lui-même, pour lui donner plus de considération. Les chevaliers avaient une partie de leurs cheveux liés d'un ruban rouge et de gros cordons de même couleur, qui, sortant d'entre les plumes dont leur tête était ornée, pendaient plus ou moins sur leurs épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguait par le nombre des cordons. On augmentait ce nombre avec beaucoup d'appareil, à mesure que le chevalier se distinguait par de nouvelles vertus, réserve fort adroite qui mettait des degrés dans l'honneur même, et qui ne laissait jamais refroidir l'émulation. Gomara, qui ne pouvait tenir le détail du couronnement que du témoignage d'autrui, assure qu'il fut témoin des cérémonies avec lesquelles on créait les chevaliers du grand ordre. On les nommait *Tecuitles*; et cette dignité, qui était la première après l'empereur, n'était accordée qu'aux fils des principaux seigneurs de l'empire. Le récit des épreuves par lesquelles il fallait passer rappelle, quoique avec quelque différence celles que l'on faisait subir, chez un des peuples de l'Afrique, à celui que l'on choisissait pour roi. Celles-ci étaient plus cruelles; les autres étaient plus longues. Les unes et les autres prouvent que, chez les peuples dont la police est imparfaite, le courage de la douleur passe pour la première des qualités morales. Trois ans avant l'initiation, celui qui était destiné à la chevalerie invitait à la fête ses parens, ses amis, les seigneurs de la province et tous les anciens tecuitles. Il paraît que cet intervalle était établi pour donner le

temps au public de faire des recherches sur la conduite du novice, et pour former des objections contre son courage et ses mœurs. On m'observait pas moins, surtout entre les parens et les amis, s'il n'arrivait rien dans un si long espace qui dût passer pour un mauvais augure. Le jour de l'assemblée, tous ceux qui la composaient, parés de leurs plus riches ornemens, conduisaient le novice à l'autel. Il se mettait à genoux avec une égale affectation de grandeur d'âme et de piété. Un prêtre qui se présentait aussitôt lui perçait le nez d'un os pointu de tigre, ou d'un ongle d'aigle, et mettait de petites pièces d'ambre noir dans les trous. Après cette douloureuse opération, qu'il devait souffrir sans aucune marque d'impatience, le prêtre lui adressait un discours aussi ennuyeux par sa longueur que piquant par les injures dont il était rempli; et passant des paroles aux actions, il lui faisait diverses sortes d'outrages, qui aboutissaient à le dépouiller de tous ses habits. Il se retirait nu dans une salle du temple, où il s'asseyait à terre pour y passer le reste du jour en prières. Pendant ce temps-là, toute l'assemblée faisait un grand festin, auquel il n'avait aucune part; et quoique la joie fût poussée fort loin en sa présence, c'était sans lui adresser un seul mot. A l'entrée de la nuit, tout le monde se retirait sans le regarder et sans lui dire adieu. Alors les prêtres apportaient un manteau fort grossier pour le vêtir, de la paille sur laquelle il devait coucher, et une pièce de bois fort dur pour lui servir de chevet. Ils lui donnaient de la teinture pour se frotter le

corps , des poinçons pour se percer les oreilles , les bras et les jambes , un encensoir et de la poix grossière pour encenser les idoles. Ils ne lui laissaient pour compagnie que trois vieux soldats des plus endurcis aux fatigues de la guerre , qui étaient chargés non-seulement de l'instruire , mais de troubler continuellement son sommeil , parce qu'il ne devait dormir que quelques heures , et assis pendant l'espace de quatre jours. S'il paraissait un peu s'assoupir , ils le piquaient avec des poinçons pour le réveiller. A minuit , il devait encenser les idoles , et leur offrir quelques gouttes de son sang. Il faisait une fois , pendant la nuit , le tour de l'enclos du temple , et creusant la terre en quatre endroits , il y enterrait des cannes et des cartes teintes du sang de ses oreilles , de ses pieds , de ses mains et de sa langue. Ensuite il prenait son repas , qui consistait en quatre épis de maïs et un verre d'eau. Ceux qui voulaient se distinguer par leur force et leur courage ne prenaient rien pendant quatre jours. A la fin de ce pénible terme , le chevalier demandait congé aux prêtres pour aller continuer son noviciat dans les autres temples. Ses exercices y étaient moins rigoureux , mais ils duraient pendant tout le reste de l'année ; et dans une si longue pénitence , il ne pouvait aller à sa maison ni s'approcher de sa femme. Vers la fin de l'an , il commençait à chercher un jour heureux pour sortir avec des augures aussi favorables qu'il était entré ; et lorsqu'il croyait avoir fait un bon choix , il en faisait avertir ses amis , qui venaient le prendre à la pointe du jour.

On le lavait ; on le nettoyait soigneusement. On le remenait, au milieu des instrumens et des cris de joie , au premier temple , qui était celui de l'idole Camatlé. Là, ses amis le dépouillaient de l'habit grossier qu'il avait porté si long-temps , et lui en faisaient prendre un très-riche. Ils lui liaient les cheveux d'un ruban rouge , et le couronnaient des plus belles plumes ; on lui mettait un arc dans la main gauche , et des flèches dans la droite. Le grand-prêtre lui faisait une longue harangue , qui ne contenait que des éloges de son courage et des exhortations à la vertu. Ils lui recommandaient particulièrement la défense de sa patrie et de sa religion , et lui rappelant qu'il avait eu le nez percé d'un os de tigre et d'une griffe d'aigle , le nez , c'est-à-dire la partie de l'homme qui se présente la première , il l'avertissait qu'aussi long-temps qu'il porterait les cicatrices de ces glorieuses blessures , il devait faire éclater dans toutes ses actions la noblesse de l'aigle et l'audace du tigre. Enfin , le grand-prêtre lui donnait un nouveau nom et le congédiait en le bénissant. Qui croirait que le seul prix de tant de souffrances n'était autre chose que le droit de préséance dans les assemblées , et le privilège de faire porter un siège à leur suite pour s'asseoir lorsqu'ils le désireraient ? Si les ordres de l'Europe n'avaient pas d'autres prérogatives , il est probable qu'ils seraient moins recherchés.

CHAPITRE III.

*Religion, divinités, temples, prêtres, sacrifices
et fêtes des Mexicains.*

SOLIS prétend que , malgré la multitude des dieux du Mexique , que les premières relations font monter jusqu'à deux mille , on ne laissait pas de reconnaître dans toutes les parties de l'empire une divinité supérieure à laquelle on attribuait la création du ciel et de la terre ; mais que cette première cause de tout ce qui existe était pour les Mexicains un dieu sans nom , parce qu'ils n'avaient point dans leur langue de terme pour l'exprimer. Ils faisaient seulement comprendre qu'ils la connaissaient , en regardant le ciel avec vénération. Cette idée servit peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut toujours très-difficile de leur persuader que le même pouvoir qui avait créé le monde fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croyaient oisif dans le ciel. Ce qui paraît de plus clair dans leurs opinions sur l'origine des divinités qu'ils adoraient , c'est que les hommes commencèrent à les connaître à mesure qu'ils devinrent misérables , et que leurs besoins se multiplièrent. Ils les regardaient comme des génies bienfaisans dont ils ignoraient la nature , et qui se produisaient lorsque les mortels avaient besoin de leur assistance.

Ils ne laissaient pas de reconnaître l'immortalité des âmes, et de les croire destinées à des punitions ou à des récompenses. Toute leur religion était fondée sur ce principe. Ils distinguaient divers lieux où l'âme pouvait passer en sortant du corps. Ils en mettaient un près du soleil, qu'ils nommaient la *maison du soleil même*, et qui était le partage des gens de bien, de ceux qui étaient morts aux combats, et de ceux qui avaient été sacrifiés par leurs ennemis. Les méchans étaient relégués dans des lieux souterrains. Leurs enfans, et ceux qui naissaient sans vie, avaient leur demeure marquée. Ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie en avaient une autre. Ceux qui s'étaient noyés, ceux qui étaient punis de mort pour le vol ou l'adultère, ceux qui avaient tué leur père, leur femme ou leurs enfans, leur seigneur ou un prêtre; enfin tous avaient leur demeure dans des lieux séparés qui convenaient à leur âge, à la conduite de leur vie et au genre de leur mort.

La principale idole des Mexicains, qu'ils traitaient de Tout-Puissant seigneur du monde, était adorée sous le nom de *Witziliputzli*. C'était une statue de bois, taillée en forme humaine, assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un brancard, de chaque coin duquel sortait un serpent de bois. Elle avait le front azuré, et par-dessus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendait d'une oreille à l'autre; sa tête était couronnée de grandes plumes dont les pointes étaient dorées; elle portait dans la main gauche une

rondache blanche , avec cinq figures de pomme de pin disposées en croix , et au sommet , une sorte de cimier d'or accompagné de quatre flèches que les Mexicains croyaient envoyées du ciel ; dans la main droite, elle avait un serpent azuré. Witziliputzli était le dieu de la guerre. Tescatilputza , qui paraît avoir tenu le second rang , était le dieu de la pénitence ; les Mexicains s'adressaient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette idole était de pierre noire , aussi luisante qu'un marbre poli , vêtue et parée de rubans. Elle avait à la lèvre d'en bas des anneaux d'or et d'argent , avec un petit tuyau de cristal , d'où sortait une plume verte qu'on changeait quelquefois pour une bleue ; la tresse de ses cheveux , qui lui servait de bande , était d'or bruni ; et du bout de cette tresse pendait une oreille d'or , un peu souillée d'une espèce de fumée qui représentait les prières des pécheurs et des affligés. Entre cette oreille et l'autre , on voyait sortir des aigrettes ; et la statue avait au cou un lingot d'or qui descendait assez pour lui couvrir tout le sein ; ses bras étaient ornés de chaînes d'or ; une pierre verte , fort précieuse , lui tenait lieu de nombril. Elle portait dans la main gauche un chasse-mouche de plumes vertes , bleues et jaunes , qui sortaient d'une plaque d'or si bien brunie , qu'elle faisait l'effet d'un miroir ; ce qui signifiait que d'un seul coup-d'œil l'idole voyait tout ce qui se passait dans l'univers. Elle tenait dans la main droite quatre dards , qui marquaient le châtiement dont les pécheurs étaient menacés. Tescatil-

putza était le dieu le plus redouté des Mexicains , parce qu'ils appréhendaient qu'il ne révélât leurs crimes; et sa fête, qu'on célébrait de quatre en quatre ans , était une espèce de jubilé qui apportait un pardon général. Il passait aussi pour le dieu de la stérilité et du deuil. Dans les temples où il était honoré à ce titre, il était assis dans un fauteuil avec beaucoup de majesté, entouré d'un rideau rouge sur lequel étaient peints des cadavres et des os de morts. On le représentait aussi tenant de la main gauche un bouclier avec cinq pommes de pin, et de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortaient du bouclier. Sous toutes ces formes, il avait l'air menaçant, le corps noir, et la tête couronnée de plumes de caille.

Il paraît d'ailleurs que le peuple adorait tout ce qu'il croyait utile ou nuisible aux hommes, le feu, l'eau, la terre, les météores, les animaux. A l'égard des temples, leur architecture était d'une magnificence bizarre dont il serait difficile de donner une idée. On ne peut mieux faire que de renvoyer le lecteur au dessin gravé qui représente le principal temple de Mexico, dans la description d'Herréra. Ils avaient tous des tours où l'on montait par degrés. On y voyait non-seulement quantité d'autels qui offraient les images et les statues des dieux, mais plusieurs rangs de chapelles, qui servaient de sépultures pour les seigneurs; comme les cours et les espaces voisins du temple étaient le cimetière du peuple.

A chacune des quatre portes du grand temple on trouvait une vaste salle , et des chambres hautes et basses , qui servaient de magasins d'armes : car les temples étaient tout à la fois des lieux de prières et des forteresses où l'on portait pendant la guerre toutes sortes de munitions pour la défense de la ville. Quantité d'autres édifices aboutissaient de toutes parts aux murs d'enclos , et servaient de logement aux ministres des idoles. On y voyait de grandes cours , des jardins , des étangs , et toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes qu'on y entretenait pour le service de la religion. Ils jouissaient du revenu de plusieurs villages , qui les mettait dans une abondance réservée dans toutes les nations pour les chefs du clergé.

Quoique Witziliputzli fût le principal dieu des Mexicains , on conservait , dans un des étages qui étaient au-dessus des deux autels du grand temple , une idole plus chère encore à la nation , mais dont le culte était moins régulier , et n'avait que des jours solennels , où la dévotion du peuple éclatait avec beaucoup d'ardeur. Elle était composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des hommes , moulues et pétries ensemble avec du sang des jeunes enfans , des veuves et des vierges sacrifiées. Les prêtres la faisaient sécher soigneusement , et toute grande qu'elle était , elle pesait peu. Le jour de la consécration , non-seulement tous les habitans de Mexico , mais ceux de toutes les villes voisines , assistaient à cette fête avec des réjouis-

sances extraordinaires ; les plus dévots approchaient de l'idole , la touchaient avec la main , appliquaient à ses principales parties divers bijoux qu'ils croyaient sanctifiés par sa vertu , et les regardaient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie , l'idole était renfermée dans un sanctuaire , dont l'entrée était interdite aux séculiers , et même au commun des prêtres. On bénissait en même temps , avec de grandes cérémonies , un vase plein d'eau qu'on gardait dans le même lieu. Cette eau sacrée n'avait que deux usages , l'un pour le couronnement de l'empereur , et l'autre pour l'élection du général des armées : on en arrosait les soldats et l'on en faisait boire au général. L'idole étant d'une matière que le temps ne manquait point d'altérer , on la renouvelait quelquefois avec les mêmes formalités. Alors la vieille était mise en pièces , qu'on distribuait comme de précieuses reliques entre les premiers seigneurs de l'empire , surtout aux officiers militaires. On faisait aussi dans le grand temple , à certains jours de l'année , une idole dont la matière pouvait se manger , et que les prêtres dépeçaient , pour en donner les fragmens à ceux qui venaient les recevoir : c'était une espèce de communion à laquelle on se préparait par des prières et des purifications établies : l'empereur même assistait à cette cérémonie avec une partie de sa cour.

Quoiqu'une partie des victimes humaines fût sacrifiée dans le grand temple , et que les Mexicains eussent l'horrible usage d'en manger la chair , ils

réseraient les têtes, soit comme un trophée qui faisait honneur à leurs victoires, soit pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu qui contenait cet affreux dépôt était devant la principale porte du temple, à la distance d'un jet de pierre. C'était une espèce de théâtre de forme longue, bâti de pierre, à chaux et à ciment; les degrés par lesquels on y montait étaient aussi de pierre, mais entremêlés de têtes d'hommes dont les dents s'offraient en dehors. Aux côtés du théâtre, ils y avait quelques tours qui n'étaient fabriquées que de têtes et de chaux. Les murailles étaient revêtues d'ailleurs de cordons de têtes en plusieurs compartimens, et de quelque côté qu'on y jetât les yeux, on n'y voyait que des images de morts. Sur le théâtre même, plus de soixante poutres, éloignées de quatre à cinq palmes les unes des autres, et liées entre elles par de petites solives qui les traversaient, offraient une infinité d'autres têtes enfilées successivement par les tempes. Le nombre en était si grand, que les Espagnols en comptèrent plus de cent trente mille, sans y comprendre celles dont les tours étaient composées. La ville entretenait plusieurs personnes qui n'avaient point d'autre fonction que de remplacer les têtes qui tombaient, d'en remettre de nouvelles, et de conserver l'ordre établi dans cet abominable lieu.

Après avoir parlé tant de fois des sacrifices du Mexique et des victimes humaines, on doit au lecteur une peinture de ces épouvantables fêtes. Tous les historiens conviennent qu'il ne s'en trouve point d'exem-

ple aussi révoltant pour l'humanité, dans les plus barbares nations de l'Afrique et des deux Indes. C'était dans la vue d'immoler paisiblement des hommes à leurs dieux que les Mexicains épargnaient le sang de leurs ennemis pendant la guerre, et qu'ils s'efforçaient de faire un grand nombre de prisonniers vivans. Montézuma ne fit pas difficulté d'avouer à Cortez que, malgré le pouvoir qu'il avait de conquérir la province de Tlascala, il se refusait cette gloire, pour ne pas manquer d'ennemis et pour assurer des victimes à ses temples; et l'on a vu que le premier devoir des empereurs, après leur élection, était d'enlever des captifs et de les présenter au couteau des prêtres.

Herréra décrit les cérémonies du sacrifice. On faisait une longue file des victimes, environnées d'une multitude de gardes. Un prêtre descendait du temple, vêtu d'une robe blanche bordée par le bas de gros flocons de fil, et portant dans ses bras une idole composée de farine de maïs et de miel; elle avait les yeux verts et les dents jaunes. Le prêtre descendait les degrés du temple avec beaucoup de précipitation; il montait sur une grande pierre qui était comme attachée à une plate-forme fort haute, au milieu de la cour, et qui se nommait *quahitxicalli*; il passait sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre ses bras; et se tournant vers les captifs, il la montrait à chacun l'un après l'autre, en leur disant : *C'est ici votre Dieu*. Ensuite, descendant de la pierre par un second escalier opposé à l'autre, il se mettait à leur tête pour se

rendre, par une marche solennelle, au lieu de l'exécution, où ils étaient attendus par les ministres du sacrifice. Le grand temple en avait six qui étaient revêtus de cette dignité ; quatre pour tenir les pieds et les mains de la victime ; le cinquième, pour la gorge, et le sixième, pour ouvrir le corps. Ces offices étaient héréditaires, et passaient aux fils aînés de ceux qui les possédaient. Celui qui ouvrait le sein des victimes tenait le premier rang, et portait le titre suprême de topilzin ; sa robe était une sorte de tunique rouge et bordée de flocons ; il avait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes ; et sur la lèvre inférieure, un petit tuyau de pierre de couleur bleue céleste ; son visage était peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avaient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue et renversée par des bandes de cuir qui leur ceignaient le milieu du front : ces bandes soutenaient de petits boucliers de papier, peints de différentes couleurs, qui ne passaient pas les yeux ; leurs robes étaient des tuniques blanches, entremêlées de noir. Le topilzin avait la main droite armée d'un couteau de caillou, fort large et fort aigu ; un autre prêtre portait un collier de bois de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussitôt que les captifs étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter l'un après l'autre, par un petit escalier, nus et les mains libres. On étendait successivement chaque victime

sur une pierre ; le prêtre de la gorge lui mettait le collier , et les quatre autres la tenaient par les pieds et les mains : alors le topilzin appuyait le bras gauche sur son estomac , et lui ouvrant le sein de la main droite , il en arrachait le cœur qu'il présentait au soleil , pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait ; après quoi , se tournant vers l'idole , qu'il avait quittée pendant l'opération , il lui en frottait la face , avec quelques invocations mystérieuse. Les autres prêtres jetaient le corps du haut en bas de l'escalier , sans y toucher autrement qu'avec les pieds ; et les degrés étaient si roides , qu'il était précipité dans un instant. Tous les captifs destinés au sacrifice recevaient le même traitement jusqu'au dernier. Ensuite ceux qui les avaient livrés aux prêtres enlevaient les corps pour les distribuer entre leurs amis , qui les mangeaient solennellement. Dans toutes les provinces de l'empire , ce cruel usage était exercé avec la même ardeur. On voyait des fêtes où le nombre des victimes était de cinq mille , rassemblées soigneusement pour un si grand jour. Il se faisait des sacrifices à Mexico qui coûtaient la vie à plus de vingt mille captifs. Si l'on mettait trop d'intervalle entre les guerres , le topilzin portait les plaintes des dieux à l'empereur , et lui représentait qu'ils mouraient de faim. Aussitôt on donnait des avis à tous les caciques que les dieux demandaient à manger. Toute la nation prenait les armes ; et , sous quelque vain prétexte , les peuples de chaque province commençaient à faire

des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques historiens prétendent que la plupart des Mexicains étaient las de cette barbarie, et que, s'ils n'osaient témoigner leur dégoût dans la crainte d'offenser les prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du christianisme.

Il y avait d'autres sacrifices, qui ne se faisaient qu'à certaines fêtes, et qui se nommaient *racaxipe velitzly*, c'est-à-dire écorchement d'hommes. On prenait plusieurs captifs, que les prêtres écorchaient réellement; et de leur peau ils revêtaient autant de ministres subalternes, qui se distribuaient dans tous les quartiers de la ville; en chantant et dansant à la porte des maisons. Chacun devait leur faire quelque libéralité; et ceux qui ne leur offraient rien étaient frappés au visage d'un coin de la peau, qui leur laissait quelques traces de sang. Cette cérémonie, qui ne finissait que lorsque le cuir commençait à se corrompre, donnait le temps aux prêtres d'amasser de grandes richesses. Dans quelques autres fêtes, on faisait un défi entre le sacrificateur et la victime. Le captif était attaché par un pied à une grande roue de pierre. On l'armait d'une épée et d'une rondache; celui qui s'offrait pour le sacrifier paraissait avec les mêmes armes, et le combat s'engageait à la vue du peuple. Si le captif demeurait vainqueur, non-seulement il échappait au sacrifice, mais il recevait le titre et les honneurs que les lois du pays accordaient aux plus fameux guerriers, et le vaincu servait de victime.

La principale fête à l'honneur du dieu Witziliputzli était célébrée régulièrement au mois de mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles, consacrées au service du temple, pétrissaient, avec du miel, de la farine de maïs, dont on faisait une grande idole. Tous les seigneurs assistaient à la composition. On faisait ensuite des morceaux de la même pâte, pétris en forme d'os, qu'on nommait *la chair de Witziliputzli*. Les prêtres les coupaient en pièces et les distribuaient au peuple, sans distinction d'âge ni de sexe : chacun recevait le sien avec des apparences de piété qui allaient jusqu'aux larmes, le mangeait avec la même dévotion, et croyait avoir mangé la chair de son dieu. On en portait même aux malades : c'était un péché du premier ordre de prendre quelque autre nourriture avant midi. Tout le monde était averti de s'en garder, et chacun prenait soin de cacher jusqu'à l'eau pour en priver les enfans. La solennité finissait par un sermon du grand-prêtre, qui recommandait l'observation des lois et des cérémonies (1).

(1) On aurait eu peine à rapporter cette espèce d'imitation du plus saint des sacrements du christianisme sur tout autre témoignage que celui du P. Acosta ; mais il insiste sur ces récits avec d'autant plus de force, qu'il croit trouver une preuve de la sainteté même de nos institutions dans la malice du diable qui les contrefait. « Par cela seul, dit-il, » on voit clairement vérifié que Satan s'efforce, autant qu'il » peut, d'usurper l'honneur et le service qui est dû à Dieu » seul, quoiqu'il y mêle toujours ses cruautés et ses ordu-

De quatre en quatre ans, les Mexicains célébraient une fête qu'Acosta nomme *Jubilé*. Elle commençait le 10 de mai, et sa durée était de neuf jours. Un prêtre sortait jouant d'une flûte, et se tournait successivement vers les quatre parties du monde; ensuite s'inclinant vers l'idole, il prenait de la terre et la mangeait; le peuple faisait la même chose après lui, en demandant pardon de ses péchés, et priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats demandaient la victoire dans leurs guerres, et des forces pour enlever un grand nombre de prisonniers qu'ils pussent offrir aux dieux. Ces prières se faisaient pendant huit jours avec des gémissemens et des larmes. Le neuvième, qui était proprement celui de la fête, on s'assemblait dans la cour du grand temple; et le principal objet de la dévotion publique était de demander de l'eau; ce qui faisait donner à cette fête le nom de *Toxcoalt*, qui signifie sécheresse. Cette fête finissait par des sacrifices humains, comme celle des marchands, en l'honneur de *Quatzalcoatl*, dieu des marchandises. Quarante jours avant la célébration, ils achetaient un captif de belle taille; ils le paraient des habits de l'idole, et, dans cet intervalle, ils s'attachaient soigneusement à le purifier,

» res ». Il pousse cette idée beaucoup plus loin, lorsqu'il prétend reconnaître dans diverses pratiques de l'idolâtrie mexicaine les sacremens de la pénitence et de l'extrême-onction, la confession auriculaire, le mystère de la Sainte-Trinité, et la plupart des objets de la foi chrétienne.

en le lavant deux fois chaque jour dans l'étang du temple. Il était traité avec toutes sortes d'honneurs et bien nourri. La nuit, on le tenait enfermé dans une cage, et pendant le jour, on le conduisait par la ville au milieu des chants et des danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux prêtres venaient lui annoncer son sort. Il devait répondre qu'il l'acceptait avec soumission : s'il s'en affligeait, son chagrin passait pour un mauvais augure, et les prêtres faisaient diverses cérémonies par lesquelles on supposait qu'ils avaient changé ses dispositions. Le sacrifice se faisait à minuit, et son cœur était offert à la lune. On portait le corps chez le principal marchand ; il y était rôti, et préparé avec divers assaisonnemens. Les convives dansaient en attendant le festin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils allaient saluer l'idole au lever du soleil.

Outre les six sacrificateurs du grand temple, dont la succession était héréditaire, chaque quartier et chaque temple avaient leurs prêtres, qui étaient appelés à cet office par élection, ou qui s'y consacraient dans leur jeunesse par un vœu particulier. Leur fonction ordinaire était d'encenser les idoles. Ils renouvelaient cet exercice quatre fois le jour, c'est-à-dire au lever du soleil, à midi, au soleil couchant, et à minuit. A chacune de ces heures, on entendait dans les temples le son des trompettes, des tambours et d'autres instrumens, qui formaient un bruit fort lugubre : c'était le signal auquel le prêtre désigné pour la semaine se mettait en mar-

che, vêtu d'une robe blanche, avec son encensoir à la main. Il prenait du feu dans un grand brasier qui brûlait continuellement devant l'autel; et de l'autre main il tenait un vaisseau dans lequel était l'encens. Il encensait seul, quoiqu'il fût accompagné de tous ses collègues : ensuite on lui présentait un linge, dont il frottait l'autel et les rideaux. Après cette cérémonie, ils allaient ensemble dans un lieu secret, où ils faisaient quelque rude pénitence, telle que de se meurtrir la chair et de se tirer du sang de quelque partie du corps. L'office de la nuit s'observait scrupuleusement : chaque temple avait ses revenus, et les prêtres étaient bien payés pour les rigueurs qu'ils exerçaient sur eux-mêmes ; d'ailleurs on a déjà remarqué qu'une partie commune de la piété des Mexicains consistait à se tirer du sang.

L'usage des prêtres était de s'oindre depuis les pieds jusqu'à la tête, et les cheveux même, d'une graisse claire et liquide, qui leur faisait croître le poil dans toutes les parties du corps, et qui le faisait dresser comme le crin des chevaux. Ils en étaient d'autant plus incommodés, qu'il ne leur était pas permis de le couper jusqu'à la mort, ou du moins jusqu'à leur dernière vieillesse, temps auquel ceux qui voulaient quitter leur profession étaient exempts de toute sorte de travail, et jouissaient d'une distinction proportionnée à l'opinion qu'on avait de leur vertu. Ils tressaient leurs cheveux avec des bandes de coton larges de six doigts. L'encens qu'ils employaient ordinairement n'étant que de la résine,

leur teint, naturellement basané, en devenait presque noir. Lorsqu'ils allaient rendre hommage aux idoles, qu'ils tenaient dans des caves, dans des bois touffus ou sur des montagnes, ils s'y disposaient par une autre onction, composée de la cendre de plusieurs bêtes venimeuses, de tabac et de suie, pétris ensemble. Le peuple était persuadé que cette préparation les élevait au-dessus du commun des hommes, et les mettait en commerce avec les dieux. Leur imagination se remplissait de la même idée, car ils perdaient alors toute sorte de crainte; et se croyant respectés de toute la nature, ils se hasardaient la nuit au milieu des bois les plus sauvages, dans la confiance que les tigres, les ours et les lions ne pouvaient leur nuire. Que d'extravagances et d'horreurs! et que l'histoire de l'esprit humain est souvent humiliante!

L'enceinte du grand temple de Mexico contenait deux monastères ou deux maisons de retraite, l'une de jeunes filles entre douze et treize ans, et l'autre de jeunes garçons. Ces deux établissemens, qui regardaient le service du temple, étaient vis-à-vis l'un de l'autre, mais sans aucune communication : ils avaient leurs supérieurs du même sexe. L'emploi des filles était d'apprêter à manger pour les idoles, c'est-à-dire pour les prêtres, auxquels il n'était permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'autel. La plupart de ces alimens étaient une espèce de pâtisserie de maïs et de miel. Ces jeunes filles se faisaient couper les cheveux en entrant au service des idoles;

ensuite on leur permettait de les laisser croître. Elles se levaient la nuit pour prier, et pour se tirer du sang, dont elles étaient obligées de se frotter les joues; mais elles se lavaient aussitôt avec de l'eau consacrée par les prêtres. Leur habillement était une robe blanche : on les occupait à faire de la toile pour le temple; elles étaient élevées d'ailleurs dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étaient punies avec la dernière rigueur, et la mort était infaillible pour celles qui manquaient à l'honneur. S'il se trouvait dans le temple quelque chose de rongé par un rat ou une souris, c'était un signe de la colère du ciel; qui faisait juger qu'il était arrivé quelque désordre parmi les jeunes religieuses. On recherchait les coupables; et malheur, dans ces circonstances, à celles qui étaient soupçonnées de quelque dérèglement! On ne recevait dans ce monastère que des filles de Mexico : leur clôture durait un an, au bout duquel elles sortaient pour se marier.

Les jeunes garçons devaient être âgés de dix-huit à vingt ans. Ils avaient les cheveux coupés en couronne, et ne les laissaient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille, mais plus longs sur la nuque du cou, jusqu'à les pouvoir mettre en tresse. Leur nombre était de cinquante, et leur clôture ne durait qu'un an, comme celle des filles; mais ils étaient assujettis, dans cet espace, aux plus rigoureuses lois de la chasteté, de l'obéissance et de la pauvreté. Leur office particulier était de servir les prêtres

dans tout ce qui concernait le culte. Ils balayaient les lieux saints; ils fournissaient de bois le brasier qui brûlait sans cesse devant la grande idole. La modestie leur était recommandée si soigneusement, que c'était un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. On les employait à demander l'aumône dans les maisons de la ville : ils marchaient quatre ou six ensemble d'un air humble et mortifié; cependant s'ils n'obtenaient rien de la charité d'autrui, ils avaient droit de prendre ce qui leur était nécessaire pour se nourrir; parce qu'ayant fait vœu de pauvreté, on supposait leurs besoins toujours pressans. On savait d'ailleurs que leur pénitence était continuelle : ils étaient chargés de se lever la nuit pour faire retentir les trompettes et les autres instrumens. Ils veillaient successivement autour de l'idole, dans la crainte que le brasier ne s'éteignît; ils assistaient à l'encensement des prêtres, après lequel ils entraient aussi dans un lieu qui leur était destiné, pour s'y tirer du sang avec des pointes aiguës, et s'en frotter les tempes jusqu'au bas des oreilles. Leur habit était un cilice blanc, mais fort rude.

A certaines fêtes de l'année, les prêtres du grand temple et tous les jeunes religieux du monastère s'assemblaient dans un lieu environné de sièges, armés de cailloux pointus et d'autres lancettes, avec lesquelles ils se tiraient, depuis l'os de la jambe jusqu'au mollet, quantité de sang dont ils devaient, non-seulement se frotter les tempes, mais aussi

teindre les lancettes ; ils les fichaient ensuite dans des boules de paille , entre les créneaux de la cour , afin que le peuple jugeât de leur ardeur pour la pénitence. Le lieu où ils se baignaient après cette opération portait le nom d'*Ezapan* , qui signifie eau de sang. Une même lancette ne servait jamais deux fois : ils en avaient un grand nombre en réserve. Avant les mêmes fêtes , ils jeûnaient rigoureusement cinq ou six jours ; ils se réduisaient à l'eau ; ils dormaient peu ; ils se mortifiaient le corps par de fréquentes disciplines. Le peuple avait aussi cet usage aux processions solennelles , surtout pendant la fête du *Toxcoatl* ou du jubilé. Leurs disciplines étaient composées de fil de maguey , toutes neuves , longues d'une brasse , et terminées par des nœuds , dont ils se donnaient de grands coups sur les épaules. Quoique les prêtres ne fussent obligés par aucune loi de se priver du commerce des femmes , ils y renonçaient dans ces grandes occasions , et quelques-uns y formaient des obstacles invincibles par des blessures volontaires , qui leur ôtaient pour quelque temps l'usage et le goût du plaisir.

Le soin des funérailles appartenait aussi aux prêtres ; mais leur méthode n'avait rien d'uniforme , et dépendait presque toujours de la dernière volonté des mourans. Les uns voulaient être enterrés dans leurs héritages , ou dans les cours de leurs maisons ; d'autres se faisaient porter dans les montagnes , à l'imitation des empereurs , qui avaient leurs tombeaux dans celle de *Chapultépèque* ; d'autres ordonnaient que

leurs corps fussent brûlés, et que les cendres fussent enterrées dans les temples, avec leurs habits et ce qu'ils avaient de plus précieux. Aussitôt qu'un Mexicain avait rendu l'âme, on appelait les prêtres de son quartier, qui le mettaient à terre de leurs propres mains, assis à la manière du pays, et revêtu de ses meilleurs habillemens. Dans cette posture, ses parens et ses amis venaient le saluer et lui faire des présens; si c'était un cacique, ou quelque autre seigneur, on lui offrait des esclaves, qui étaient sacrifiés sur-le-champ, pour l'accompagner dans un autre monde. Chaque seigneur ayant une espèce de chapelain pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on tuait aussi le prêtre domestique et les principaux officiers qui avaient servi dans la même maison; les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur maître, les autres pour lui servir de cortége; et c'était dans la même vue que toutes les richesses du mort étaient enterrées avec lui. Si c'était un capitaine, on faisait autour de lui des amas d'armes et d'enseignes. Les obsèques duraient dix jours, et se célébraient par un mélange de pleurs et de chants: les prêtres chantaient une sorte d'office des morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur, et levaient plusieurs fois le corps avec un grand nombre de cérémonies. Ils faisaient de longs encensemens, ils jouaient des airs lugubres sur le tambour et la flûte. Celui qui tenait le premier rang était revêtu des habits de l'idole que le seigneur mort avait plus particulièrement honorée, et dont il avait

été comme l'image vivante , car chaque noble représentait une idole ; et de là venait l'extrême vénération que le peuple avait pour la noblesse. Lorsqu'on brûlait le corps , un prêtre recueillait soigneusement ses cendres , et se couvrant d'un habit terrible , il les remuait long-temps avec le bout d'un bâton , et d'un air qui répandait la frayeur dans toute l'assemblée.

Lorsque l'empereur paraissait atteint d'une maladie mortelle , on mettait des masques sur la face des principales idoles , et cette cérémonie durait jusqu'à sa mort ou sa guérison : s'il mourait , on en donnait avis aussitôt à toutes les provinces de l'empire , non-seulement pour rendre le deuil public , mais pour convoquer tous les seigneurs à la cérémonie des funérailles. Ceux qui n'étaient éloignés que de quatre journées du lieu de sa mort devaient s'y rendre les premiers : c'était en leur présence qu'après avoir lavé le corps et l'avoir parfumé pour le garantir de toute pourriture , on le plaçait assis sur une natte où il était veillé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs et de gémissemens. On coupait une poignée de ses cheveux , qui se conservait sous une garde pour l'usage qu'on en devait faire ; on lui mettait dans la bouche une grosse émeraude ; et , dans la posture où il était , on lui couvrait les genoux de dix-sept couvertures fort riches , dont chacune avait son allusion ; par-dessus on attachait la devise de l'idole , qui était l'objet particulier de son culte , ou dont il avait été l'image. On lui couvrait

Le visage d'un masque , enrichi de perles et de pierres précieuses. Ensuite on tuait , pour première victime , l'officier qui avait eu l'emploi d'entretenir les lampes et les parfums du palais , afin que le voyage du monarque dans un autre monde ne se fît point dans les ténèbres , ni sur une route où son odorat fût blessé. Alors on portait le corps au grand temple ; et tous ceux qui composaient le cortège étaient obligés de donner des marques extérieures d'affliction par des cris ou des chants lugubres. Les seigneurs et les chevaliers étaient armés , et tous les domestiques du palais portaient des masses , des enseignes et des panaches. On arrivait dans la cour du temple , où l'on trouvait un grand bûcher auquel les prêtres mettaient le feu ; et pendant que la flamme s'y répandait , le grand-sacrificateur proférait d'une voix plaintive des prières et des invocations. Enfin , lorsque le bûcher était bien allumé , on y jetait le corps avec tous les ornemens dont il était couvert ; et dans le même instant , chacun y jetait aussi ses armes , ses enseignes et tout ce qu'on avait apporté dans le convoi. On y jetait un chien pour annoncer par ses aboiemens l'arrivée de l'empereur dans les lieux par lesquels il devait passer. C'était alors que les prêtres commençaient le grand sacrifice : il fallait que le nombre des victimes fût au moins de deux cents ; on leur ouvrait la poitrine , pour en arracher le cœur , qui était jeté aussitôt dans le feu , et les corps étaient déposés dans des charniers , sans qu'il fût permis d'en manger la chair.

Ceux qui avaient l'honneur d'être sacrifiés étaient non-seulement des esclaves , mais des officiers du palais entre lesquels il y avait aussi plusieurs femmes. Le lendemain on se rassemblait après avoir fait garder le bûcher pendant toute la nuit ; on ramassait la cendre du corps , surtout les dents , qui ne se consomment point par le feu , et l'émeraude qu'on avait enfoncée dans la bouche. Les prêtres mettaient ces respectables dépouilles dans un vase , qu'ils portaient solennellement à la montagne de Chapultépeque ; ils les y renfermaient avec la poignée de cheveux qu'on avait coupée à l'empereur le jour de son couronnement , et qu'on gardait toujours pour cette dernière cérémonie sous une petite voûte dont l'intérieur était revêtu de peintures bizarres. Ils en bouchaient soigneusement l'entrée ; et par-dessus ils plaçaient une statue de bois qui représentait assez naturellement la figure du mort. Les solennités continuaient l'espace de quatre jours , pendant lesquels ses femmes , ses filles et ses plus fidèles sujets venaient faire de grandes offrandes qu'ils mettaient devant la voûte , sous les yeux de la statue. Le cinquième jour , les prêtres faisaient un sacrifice de quinze esclaves. Le vingtième , ils en sacrifiaient cinq , trois le soixantième ; et neuf vingt jours après , pour terminer la cérémonie : tous ces usages ont fait place , par degrés , aux instructions du christianisme.

CHAPITRE IV.

*Figure , habillement , caractère , usages ,
mœurs , arts et langues des Mexicains.*

QUOIQUE l'espace d'environ deux siècles n'ait pu mettre beaucoup de changement dans les qualités naturelles des Mexicains, la domination et le commerce de l'Espagne ayant presque entièrement changé leurs usages, il n'est pas surprenant qu'une si grande révolution dans leurs habitudes morales ait eu quelque influence sur le fond de leur caractère et sur leur figure même, qui dépendent assez souvent, dans les hommes, des occupations et du genre de vie dans lesquelles ils se trouvent engagés. Aussi les peintures des historiens et des voyageurs diffèrent-elles beaucoup suivant la différence des temps. On lit, dans les premières relations, que les hommes du Mexique étaient d'une taille médiocre et plus gras que maigres; que la couleur de leur teint tirait sur celle du poil de lion; qu'ils avaient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats et diversement coupés; qu'ils étaient sans barbe, ou qu'ils en avaient fort peu, parce qu'ils se l'arrachaient, ou qu'ils s'ognaient la peau d'un onguent qui l'empêchait de sortir. Il s'en trouvait peu d'aussi blancs que les Européens. Leur usage commun était de se peindre le corps, et de se couvrir la tête, les bras et

les jambes, de plumes d'oiseaux, ou d'écailles de poisson, ou de poils de tigres ou d'autres animaux. Ils se perçaient les oreilles, le nez et le menton même, pour y porter, dans de grandes ouvertures, des pierrieres, ou de l'or, ou quelques ossemens. On y voyait aux uns, les ongles et le bec d'un aigle; aux autres, les dents mâchelières de quelque animal, ou des arêtes de divers poissons. Les seigneurs y portaient des pierres très-fines, et de petits ouvrages d'or d'un travail fort recherché.

La taille et la couleur des femmes étaient peu différentes de celles des hommes; mais elles entretenaient leurs cheveux dans toute leur longueur, avec un soin extrême de les noircir par diverses sortes de poudre et d'onguent. Les femmes mariées se les liaient autour de la tête, et s'en faisaient un nœud sur le front. L'usage des filles était de les porter flottans sur le sein et sur les épaules. A peine étaient-elles devenues mères, que leurs mamelles croissaient jusqu'à pouvoir en nourrir les enfans qu'elles portaient sur le dos. Elles mettaient leur principale beauté dans la petitesse du front; et, par des onctions continuelles, elles faisaient croître leurs cheveux jusque sur les tempes. Il ne manquait rien à leur propreté. Elles se baignaient souvent; et cette habitude était si forte, qu'en sortant du bain chaud, elles entraient sans danger dans un bain froid, pour se farder ensuite avec un lait de grains et de semences, qui servait moins à les embellir qu'à les garantir, par son amertume, de la piquûre des mouches et d'autres insectes.

Le commun des Mexicains avait le corps et les pieds nus, à l'exception des soldats, qui, pour se rendre plus terribles, se couvraient de la peau entière de quelque animal, dont ils ajustaient même la tête sur la leur. Cette parure, avec un cordon de coeurs, de nez et d'oreilles d'hommes en bandoulière, terminée par une tête qu'ils y portaient suspendue, leur donnait un air de férocité. Les empereurs mêmes et les seigneurs ne se couvraient que d'une sorte de manteau, composé d'une pièce de coton carrée et nouée sur l'épaule droite. Ils avaient, pour chaussure, des sandales assez semblables à celles que les Espagnols nomment *apostoliques*. Sur la tête, ils ne portaient que des plumes et quelques légers cordons qui servaient à les soutenir. Les femmes du peuple étaient aussi presque nues : elles avaient une espèce de chemise à demi-manches qui leur tombait sur les genoux, mais ouverte sur la poitrine, et si mince, qu'étant ajustée sur la peau, à peine en paraissait-elle distinguée ; elles ne portaient pas d'autres coiffures que leurs cheveux : sur quoi les Espagnols observèrent qu'elles avaient la tête plus forte et le crâne plus endurci que les hommes.

Si l'on consulte des relations plus modernes, tous les Mexicains, hommes et femmes, sont naturellement d'une couleur brune. La plupart sont d'assez haute taille, surtout dans les provinces qui regardent le nord. Ils se garantissent les joues du froid et de la piqure des mouches en se frottant avec des herbes pilées. Ils se barbouillent aussi d'une terre liquide,

pour se rafraîchir la tête et se rendre les cheveux noirs et doux. « Leur habillement consiste aujourd'hui dans un pourpoint court et des hauts-de-chausses fort larges. Ils portent sur les épaules un manteau de diverses couleurs ; qu'ils appellent *tilma*, et qui, passant sous le bras droit, se lie sur l'épaule gauche par les extrémités. Ils sont chaussés, mais ils se servent de bottines au lieu de souliers. Jamais ils ne quittent leurs cheveux quand la pauvreté les obligerait d'être nus ou de se couvrir de haillons. Les femmes portent le *guaipil*, qui est une espèce de sac sous la *cobixa*, fine étoffe de coton, à laquelle elles en ajoutent une autre sur les épaules lorsqu'elles paraissent en public. A l'église, elles relèvent la dernière jusqu'à s'en couvrir la tête. Leurs jupes sont étroites, ornées de figures de lions, d'oiseaux ou de fleurs, et comme tapissées, en plusieurs endroits, de belles plumes de canards. Les femmes des métis, des noirs et des mulâtres, qui sont en fort grand nombre, ne pouvant prendre l'habit espagnol, et dédaignant celui des Américains, ont inventé le ridicule usage de porter une espèce de jupe en travers sur les épaules et sur la tête. Mais leurs maris et leurs enfans du même sexe sont parvenus par degrés à s'attribuer le droit de suivre tous les usages d'Espagne, et sans posséder aucun emploi, ils s'honorent entre eux du titre de *capitaine* ».

Un des premiers historiens attribue aux femmes mexicaines deux pernicieuses pratiques, dont la figure et la santé de leurs enfans ne pouvaient manquer de

se ressentir. Pendant leur grossesse, elles se médicamentaient les unes et les autres avec différentes herbes, qui produisaient d'aussi mauvais effets sur les mères que sur le fruit qu'elles portaient dans leur sein; et, lorsque les enfans commençaient à voir le jour, non-seulement elles s'efforçaient de leur raccourcir la nuque du cou, en la comprimant vers les épaules, mais elles la liaient dans le berceau d'une manière qui l'empêchait de croître. On n'en rapporte pas d'autre raison qu'un préjugé naturel, qui leur faisait attacher des grâces à cette difformité. A peine les garçons étaient nés, qu'on appelait un prêtre pour leur faire, aux oreilles et aux parties viriles, une petite incision, de laquelle il devait couler quelques gouttes de sang. Après les avoir lavés lui-même, le prêtre mettait à ceux des nobles et des guerriers une petite épée dans la main droite, et un petit bouclier dans la gauche. Aux enfans du commun il mettait les outils de la profession de leur père. Toutes les filles recevaient des instrumens pour filer, pour coudre et pour d'autres occupations de leur sexe. C'était la mère qui devait les nourrir de son lait; mais si quelque accident la forçait d'employer une nourrice, elle faisait tomber sur son ongle quelques gouttes du lait étranger; et si son épaisseur l'empêchait de couler, la nourrice était reçue sans objection. Une femme qui nourrissait un enfant devait toujours manger des mêmes viandes jusqu'à ce qu'il fût sevré; et ce temps était de quatre années entières, pendant lesquelles Herréra

fait admirer l'amour maternel, qui faisait éviter aux femmes toute sorte de commerce avec leurs maris, dans la crainte d'une nouvelle grossesse. Il ajoute que celles qui devenaient veuves dans cet intervalle n'avaient pas la liberté de se remarier. Tous les enfans étaient soigneusement recommandés à la protection des dieux. On faisait des offrandes, des vœux et des sacrifices pour leur fortune et leur santé. On leur mettait au cou des billets et d'autres amulettes, qui contenaient des figures d'idoles et des caractères mystérieux.

Chaque temple avait une école où les jeunes garçons du quartier allaient recevoir les instructions des prêtres. On leur apprenait, non-seulement la religion et les lois, mais tous les exercices qui pouvaient être utiles à la nation, tels que la danse, le chant, l'art de tirer des flèches, de lancer le dard et la zagaie, de se servir de l'épée et du bouclier, etc. On les faisait coucher souvent sur la dure, manger peu et se remuer beaucoup. Il y avait un séminaire particulier pour les enfans nobles, où leur nourriture était portée de leur maison; ils y étaient instruits et gouvernés par d'anciens chevaliers qui les élevaient dans les plus rudes travaux, et qui joignaient à leurs leçons de grands exemples de toutes les vertus. On les envoyait, dès leur première jeunesse, au milieu des armées, pour y porter des vivres aux soldats: cet emploi, qui leur donnait occasion de prendre quelque idée des exercices et des périls militaires, servait aussi à faire connaître leur vigueur, leur cou-

rage et leurs inclinations. Ils trouvaient souvent dans ces essais le moyen de se distinguer par des actions d'éclat ; et celui qui était parti sous un vil fardeau revenait quelquefois avec le titre de capitaine. Après le cours des instructions, ceux qui marquaient du penchant pour le service du temple entraient dans le monastère de leur sexe ; et s'ils se destinaient au sacerdoce, ils avaient des maîtres particuliers qui leur apprenaient les secrets et les cérémonies de la religion ; mais lorsqu'ils s'étaient consacrés à cette profession, ils devaient y persévérer jusqu'à la vieillesse.

Les filles n'étaient pas élevées avec moins d'honneur et de retenue. Dès l'âge de quatre ans on les formait, dans la solitude, aux travaux de leur sexe, à la pratique de la vertu, et la plupart ne sortaient point de la maison de leur père jusqu'au temps du mariage. On les menait rarement aux temples ; ce n'était que pour accomplir les vœux de leurs mères, ou pour implorer le secours des dieux dans leurs maladies. Elles y étaient accompagnées de plusieurs vieilles femmes, qui ne leur permettaient point de lever les yeux ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles et les garçons ne mangeaient ensemble avant de se marier. Les seigneurs observaient cette loi jusqu'au scrupule. Leurs maisons étant fort grandes, ils y avaient des jardins et des vergers où l'appartement des femmes était séparé des autres édifices. Celles qui faisaient un pas hors de leur enceinte étaient châtiées sévèrement ; dans leurs promenades

même , elles ne devaient jamais hausser les yeux ni tourner la tête en arrière ; elles étaient punies lorsqu'elles quittaient le travail sans permission : on leur faisait regarder le mensonge comme un si grand vice , que , pour une faute de cette nature , on leur fendait un peu la lèvre.

L'âge de se marier , pour les hommes , était vingt ans , et quinze pour les jeunes filles. Cette cérémonie se faisait par le ministère d'un prêtre qui prenait les deux parties par les mains , en leur demandant quelle était leur intention. Sur la réponse du jeune homme , il prenait le bord de la robe dont il devait être revêtu pour la fête , et le bout d'un voile que la jeune fille portait aussi dans cette occasion ; il liait l'un à l'autre , et conduisant les mariés à la maison qu'ils devaient habiter , il les faisait tourner sept fois autour d'un fourneau. Rien ne manquait alors à leur union : mais ils devaient avoir obtenu la permission de leurs pères et celle du capitaine de leur quartier. Si leurs pères étaient pauvres , ils s'engageaient , en les quittant , à leur faire part du bien qu'ils pourraient acquérir ; comme les pères qui étaient riches joignaient au bien qu'ils leur donnaient la promesse de ne les jamais laisser tomber dans la misère. Un homme avait la liberté de prendre plusieurs femmes , et quoique la plupart n'en eussent qu'une , on ne s'étonnait point d'en voir quelques-uns qui n'en avaient pas moins de cent cinquante. Les degrés de mère et de sœurs étaient les seuls défendus. On n'a pas point connu d'hommes plus dé-

licats sur la virginité. Une femme suspecte était renvoyée à ses parens le lendemain de ses noccs, et celle dont le mari était satisfait recevait à ce titre des présens et des honneurs extraordinaires. Aussi la crainte d'y être trompés faisait-elle tenir aux hommes un compte exact de tout ce qu'ils donnaient dans l'engagement, pour se faire restituer jusqu'aux moindres bijoux, si la sagesse de leurs femmes ne répondait point à leurs espérances. Après le divorce, il leur était défendu de se rejoindre, sous peine de mort; mais les femmes avaient la liberté de se remarier lorsqu'elles en trouvaient l'occasion; et ceux dont la délicatesse allait si loin pour les filles prenaient sans peine une veuve, ou la femme qu'un autre avait répudiée. Une mère, en mariant sa fille, lui recommandait particulièrement la propriété, le culte des dieux et les soins intérieurs de sa maison. Un père exhortait ses fils à bien vivre avec leurs femmes, à se rendre aimables à leurs voisins, et surtout à respecter leurs supérieurs. Il y avait des formules d'exhortations pour les pères et les mères, comme des règles de conduite pour les enfans; elles se conservaient dans les familles, et les jeunes gens ne quittaient point la maison paternelle pour s'établir ou pour changer d'état, sans en prendre une copie dans les caractères qui servaient d'écriture à la nation.

Acosta ne parle jamais sans étonnement de l'art avec lequel un peuple enseveli d'ailleurs dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie avait

trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avait au Mexique une sorte de livres par lesquels on perpétuait non-seulement la mémoire des anciens temps, mais encore les usages, les lois et les cérémonies. La ville d'Amatitlan, dans la province de Guatimala, était célèbre par l'habileté de ses habitans à composer le papier et les pinceaux : On trouvait dans plusieurs autres villes des bibliothèques, ou des amas d'histoires, de calendriers, et des remarques sur les planètes et sur les animaux. c'étaient des feuilles d'arbres équarries, pliées et rassemblées. Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de *pédans*, prirent les figures qu'elles contenaient pour des caractères magiques, et livrèrent au feu tout ce qu'ils en purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zèle, en déplorèrent beaucoup les effets. Un Jésuite, dont on ne rapporte point le nom, assembla, dans la province de Mexique, les anciens des principales villes, et se fit expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans un petit nombre de livres qui leur restaient. Il y vit plusieurs de ces roues qui représentaient leurs siècles, et dont on trouve un exemple dans Garréri. Il y admira d'ingénieux hiéroglyphes, qui représentaient tout ce qui peut être conçu. Les choses qui ont une forme paraissaient sous leurs propres images, et celles qui n'en ont point étaient représentées par des caractères qui les signifiaient. C'est ainsi qu'ils avaient marqué l'année où les Espagnols étaient entrés dans leurs pays, en peignant

un homme avec un chapeau et un habit rouge au signe de la roue qui courait alors. Mais ces caractères ne suffisant point pour exprimer toutes les parples, ils ne rendaient que la substance des idées. Cependant, comme les Mexicains aimaient à faire des récits et à conserver la mémoire des événemens, leurs orateurs et leurs poètes avaient composé des discours, des poèmes et des dialogues, qu'on faisait apprendre par cœur aux enfans. C'était une partie de l'éducation qu'ils recevaient dans les collèges, et toutes les traditions se conservaient par cette voie. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique, et s'y furent établis, ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avaient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos livres. Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caractères, surtout dans les provinces éloignées de la capitale.

Il était défendu au commun des Mexicains d'élever leurs maisons au-dessus du rez-de-chaussée, et d'y avoir des fenêtres et des portes. La plupart n'étant composées que de terre, et couvertes de planches qui formaient une espèce de plate-forme, à laquelle tous les historiens donnent le nom de terrasse, on conçoit que la commodité n'y était pas plus connue que l'élégance; dans les plus pauvres néanmoins, l'intérieur était revêtu de nattes de feuilles. Quoique la cire et l'huile fussent en abondance au Mexique, on n'y employait pour s'éclairer que des torches de

bois de sapin. Les lits étaient de nattes ou de simple paille, avec des couvertures de coton. Une grosse pierre ou quelque billot de bois tenait lieu de chevet. Les sièges ordinaires étaient de petits sacs pleins de feuilles de palinier. Il y en avait aussi de bois, mais fort bas, avec un dossier d'un tissu des plus grosses feuilles; ce qui n'empêchait point que l'usage commun ne fût de s'asseoir à terre, et même d'y manger. On reproche aux Mexicains d'avoir été fort sales dans leurs repas. Ils mangeaient peu de chair; mais quoiqu'ils eussent du dégoût pour celle de mouton et de chèvre, parce qu'ils la trouvaient puante, ils ne rejetaient aucune autre espèce d'animaux vivans. Leur principale nourriture était le maïs en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. Ils y joignaient toutes sortes d'herbes, sans autre exception que les plus dures, et celles qui sont de mauvaise odeur. Le plus délicat de leurs breuvages était une composition d'eau et de farine de cacao, à laquelle ils ajoutaient du miel. Ils en avaient plusieurs autres, mais incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étaient si rigoureusement défendues, que pour en boire il fallait obtenir la permission des seigneurs ou des juges. Elle ne s'accordait qu'aux vieillards et aux malades, à l'exception néanmoins des jours de fête et de travail public, où chacun avait sa mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passait pour le plus odieux de tous les vices. La peine de ceux qui tombaient dans l'ivresse était d'être rasés publiquement; et pendant l'exécution, la maison du coupable

était abattue , pour faire connaître qu'un homme qui avait perdu le jugement ne méritait plus de vivre dans la société humaine. S'il possédait quelque office public , il en était dépouillé , et l'interdiction durait jusqu'à sa mort. Cette loi s'étant affaiblie depuis la conquête , on observe que les Mexicains sont aujourd'hui les plus grands ivrognes de l'Amérique.

Leur ancienne sobriété n'empêchait point qu'ils ne fussent passionnés pour la danse , pour divers sortes de jeux et pour les tours d'adresse et d'agilité , que l'empereur honorait souvent de sa présence , et pour lesquels on distribuait des prix.

Chaque province du Mexique ayant été réunie successivement au corps de l'empire , il n'est pas surprenant qu'il y restât des différences considérables dans les lois et les usages. La religion étant l'unique point sur lequel il paraît que la politique des empereurs , plutôt que le penchant des peuples ou la persuasion , était parvenue à faire régner l'uniformité. A l'égard des successions , par exemple , dans la capitale et tout le reste de son ressort , elles suivaient les degrés du sang. Le fils aîné entraînait tous les droits de son père , lorsqu'il était capable de les maintenir. Autrement le second fils prenait sa place , et s'il n'y avait point d'autre mâle , c'étaient les neveux qui se voyaient appelés à l'héritage. Au défaut de neveux , on appelait les frères du père. S'il n'en restait point , surtout entre les seigneurs qui jouissaient de quelque gouvernement par le droit de leur naissance , tous les vassaux avaient re-

cours à la voie de l'élection, pour faire tomber leur choix sur le plus digne, dans l'opinion que l'intérêt public devait l'emporter sur les droits d'une parenté fort éloignée. Dans le pays de Tlascala, de Guacoxingo et de Cholula, on suivait la même règle, avec cette différence, que celui qu'on substituait au véritable sang était soumis à de rigoureuses épreuves.

Le Mexique avait une sorte de seigneurs qu'Herrera compare aux commandeurs de Castille, c'est-à-dire qui recevaient de la faveur du souverain, ou pour récompense de leurs services, des terres dont ils n'avaient la propriété que pendant leur vie. Il y avait un autre ordre qui se nommait, en langage du pays, *les grandes parentés*, et qui était composé des cadets du premier ordre. Il était subdivisé en quatre autres classes, qui répondaient aux quatre premiers degrés de parenté, et qui tiraient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ceux qui descendaient le plus loin étaient compris dans la quatrième classe. Outre le droit de pouvoir succéder aux chefs de leur race lorsqu'ils y étaient appelés, leur noblesse les exemptait de tributs. La plupart étaient employés dans les armées; et c'était parmi eux qu'on choisissait les ambassadeurs, les officiers des tribunaux de justice; et tous les ministres publics. Les chefs de races étaient obligés de leur fournir le logement et la subsistance.

Tous les caciques jouissaient du droit de la sou-

veraineté dans l'étendue de leur domaine. Ils tiraient un tribut de tous leurs vassaux, sans en excepter cette espèce de seigneurs dont les biens ne se transmettaient pas par succession, et qui n'en jouissaient que par la donation de l'empereur. Les officiers même payaient le tribut de leurs offices, comme les marchands celui de leur commerce ; mais ils n'étaient pas obligés à d'autres services, tels que les ouvrages publics, le labourage pour les seigneurs, et divers assujettissemens qui étaient le partage du peuple. Ils avaient même entre eux une espèce de syndic choisi dans leurs corps, pour traiter de leurs affaires avec les seigneurs, et pour régler annuellement leurs comptes. Le plus malheureux ordre des tributaires était celui des laboureurs qui tenaient les terres d'autrui ; ils se nommaient *mayèques*. Tous les autres vassaux pouvaient avoir des terres en propre ou en commun ; mais il n'était permis aux *mayèques* que de les tenir en rente. Ils ne pouvaient quitter une terre pour en prendre une autre, ni jamais abandonner celles qu'ils labouraient, et dont ils payaient la rente en nature, par d'anciennes conventions dont l'origine était inconnue. Leurs seigneurs avaient sur eux la juridiction civile et criminelle. Ils servaient à la guerre, parce que personne n'en était exempt ; mais on apportait beaucoup d'attention à ne pas trop diminuer leur nombre, et le besoin de troupes devait être fort pressant pour faire oublier que les *Mayèques* étaient nécessaires à l'agriculture.

L'exemption du tribut n'était accordée qu'aux en-

fans qui étaient sous le pouvoir de leurs pères , aux orphelins , aux vieillards décrépits , aux veuves et aux blessés. Il se levait avec beaucoup d'ordre dans les villages comme dans les villes. Le plus commun était celui de maïs , de fasséoles et de coton. Les marchands et les ouvriers le payaient de la matière ordinaire de leur commerce ou de leur travail. On ne l'imposait point par tête , mais chaque communauté avait sa taxe , qui se divisait entre ses membres ; et tous les particuliers faisaient leur premier devoir de payer leur portion. Les tributs des grains étaient recueillis au temps de la récolte ; ceux des marchands et des ouvriers se délivraient de vingt en vingt jours , c'est-à-dire de mois en mois : ainsi l'on portait des tributs pendant toute l'année. La même règle s'observait pour les fruits , le poisson , les oiseaux , les plumes et la vaisselle de terre ; les maisons des seigneurs se trouvaient fournies sans embarras et sans interruption. Dans les années stériles et dans les maladies contagieuses, non-seulement on ne levait rien ; mais si les vassaux d'un cacique avaient besoin d'être secourus , il fournissait de ses magasins des alimens aux plus pauvres , et des graines aux autres pour semer. Le service personnel des mayèques consistait à bâtir pour leurs seigneurs , et surtout à leur porter chaque jour de l'eau et du bois. Ce dernier office était réparti entre les villages et les quartiers ; de sorte que le tour de chacun ne revenait pas souvent. S'il était question d'un édifice , ils s'y employaient avec autant de satisfaction que de

zèle. Hommes , femmes et enfans , ils mangeaient à des heures réglées. On a souvent observé qu'ils sont peu laborieux lorsqu'on les applique seuls au travail , et que six Mexicains occupés séparément , avancent beaucoup moins qu'un Espagnol. Comme ils mangent peu , leurs forces semblent proportionnées à leur nourriture. Cependant, lorsqu'on trouve le moyen de les faire travailler ensemble , et par quelque intérêt différent de la crainte , ils ne perdent pas un instant. Leur respect étant presque égal pour leurs caciques et pour leurs dieux , ils n'épargnaient pas leurs peines dans la construction des temples et des palais. On les voyait sortir de leurs villages au lever du soleil. Après avoir laissé passer le froid du matin , ils mangeaient sobrement quelques provisions qu'ils portaient avec eux. Ensuite chacun mettait la main à l'ouvrage , sans attendre qu'il fût pressé par l'ordre ou les menaces des chefs , et le travail continuait jusqu'à la première fraîcheur de la nuit. La moindre pluie leur faisait chercher à se mettre à couvert ; parce qu'étant nus , et connaissant le dangereux effet de leurs pluies , ils craignaient d'y être long-temps exposés ; mais il revenaient gaîment aussitôt qu'ils voyaient le temps s'éclaircir ; et le soir , retournant sans impatience à leurs maisons , où leurs femmes leur faisaient du feu , et leur apprêtaient à souper , ils s'y amusaient innocemment au milieu de leur famille.

Leurs idées sur l'origine des choses avaient des rapports singuliers avec les livres de Moïse : ils

racontaient que Dieu avait créé de terre un homme et une femme ; que ces deux modèles de la race humaine , s'étant allés baigner , avaient perdu leur forme dans l'eau , mais que leur auteur la leur avait rendue , avec un mélange de certains métaux , et que le monde était descendu d'eux ; que les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs et de leur origine , ils avaient été punis par un déluge universel , à l'exception d'un prêtre américain , nommé *Tezpi* , qui s'était mis avec sa femme et ses enfans dans un grand coffre de bois , où il avait rassemblé aussi quantité d'animaux et d'excellentes semences ; qu'après l'abaissement des eaux il avait lâché un oiseau nommé *aura* , qui n'était pas revenu , et successivement plusieurs autres , qui ne s'étaient pas fait revoir ; mais que le plus petit , et celui que les Mexicains estiment le plus pour la variété de ses couleurs , avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les prêtres de Méchoacan portaient des tonsures , comme ceux de l'église romaine.

Les peuples de la province de Mistèque avaient treize langages différens. On attribue cette étrange variété à la disposition du pays , qui , étant rempli de montagnes fort hautes , rendait le commerce fort difficile d'un canton à l'autre. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes et des labyrinthes de plus d'une lieue de longueur , avec de grandes places et des fontaines d'excellente eau. Dans la partie des montagnes , qui se nomment aujourd'hui *Saint-Antoine*,

les Américains n'habitaient que des antres de dix ou vingt pieds de circonférence, qu'ils paraissaient avoir creusés, par un long travail, dans les plus durs rochers. On remarque deux montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui sont fort éloignées l'une de l'autre par le pied, mais dont les sommets s'approchent si fort, que les Indiens sautent d'un côté à l'autre.

Les Tlascalans, dont on a vanté le courage et la fidélité, n'avaient pris des Mexicains que l'horrible usage de sacrifier leurs ennemis, et d'en manger la chair. Il paraît même qu'ils ne s'y étaient accoutumés que par représailles, pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils ne cessaient pas d'en recevoir. On a vu que l'amour de la liberté avait donné naissance à leur république, et que la valeur et la justice en étaient comme le soutien. Les relations espagnoles s'étendent beaucoup sur leur caractère : ils mangeaient peu, et leurs alimens étaient très-légers. La plupart étaient industrieux, et capables d'apprendre et d'imiter tout ce qu'on leur montrait. Ils punissaient de mort le mensonge, dans un sujet de la république ; mais ils le pardonnaient aux étrangers, comme s'ils ne les eussent pas crus capables de la même perfection qu'un Tlascalan. Aussi tous leurs traités publics s'exécutaient-ils de bonne foi. La franchise ne régnait pas moins dans leur commerce : c'était un sujet d'opprobre entre leurs marchands que d'emprunter de l'argent ou des marchandises, parce que l'emprunt expose toujours à l'im-

puissance de rendre. Ils chérissaient les vieillards : ils châtiaient rigoureusement l'adultère et le larcin. Les jeunes seigneurs qui manquaient de respect et de soumission pour leurs pères étaient étranglés par un ordre secret du sénat, comme des monstres nais-sans qui pouvaient devenir pernicieux à l'état lorsqu'ils seraient appelés à le gouverner. Ceux qui nuisaient au public par quelque désordre qui ne méritaient pas la mort, étaient relégués aux frontières, avec défense de rentrer dans l'intérieur du pays; et c'était le plus honteux de tous les châtimens, parce qu'il supposait des vices dont on craignait la contagion. On faisait mourir avec les traîtres tous leurs parens jusqu'au septième degré, dans l'idée qu'un crime si noir ne pouvait venir à l'esprit de personne, s'il n'y était porté par l'inclination du sang. Les débauches qui blessent la nature étaient punies de mort, comme des obstacles à la propagation des citoyens, dans le nombre desquels la république faisait consister toutes ses forces. Entre mille sujets de haine, les Tlascalans reprochaient aux Mexicains d'avoir infecté leur nation de ce détestable vice. L'ivrognerie était si rigoureusement défendue, qu'il n'était permis de boire les liqueurs fortes qu'aux vieillards qui avaient épuisé leurs forces dans la profession des armes. Le territoire de la république ne produisant point de sel, ni de coton, ni de cacao, ni d'argent, il n'y avait point d'excès ou de luxe à craindre dans la bonne chère et dans les habits. Cependant les lois y avaient

pourvu, en défendant de porter des étoffes de coton, de boire du cacao, et d'employer de l'or et du sel, si ces richesses n'avaient été gagnées par les armes. Les Tlascalans n'étaient pas nus; ils portaient une camisole fort étroite, sans collet et sans manches, avec une ouverture pour y passer la tête : elle descendait jusqu'aux genoux, et par-dessus, ils avaient une sorte de soutane d'un tissu de fil.

La liberté qui régnait à Tlascala, et les avantages d'un bon gouvernement, y attirant de toutes parts quantité d'étrangers qui cherchaient à se garantir de la tyrannie de leurs caciques, ils y étaient reçus, à la seule condition de s'y conformer aux lois. On y comptait, parmi la noblesse, environ soixante seigneurs qui s'étaient mis volontairement sous la protection de la république en qualité de vassaux. Elle avait des chevaliers qui avaient mérité ce titre par des actions héroïques ou des conseils salutaires, et qui en avaient été revêtus dans le temple avec beaucoup de cérémonies. Les riches marchands obtenaient aussi des distinctions, qui les élevaient par degrés à la noblesse : mais quelque pauvre que fût le noble, il ne pouvait exercer aucun office mécanique. Les seuls degrés défendus par le mariage étaient ceux de mère, de sœur, de tante et de belle-mère. L'héritage ne passait point aux enfans, mais aux frères du père, et plusieurs frères pouvaient épouser successivement leur belle-sœur. Non-seulement les lois permettaient la pluralité des femmes, mais elles y exhortaient ceux qui pouvaient en

nourrir plus d'une. Xicotencal en avait cinq cents ; cependant il n'y en avait que deux qui portassent le titre d'épouse ; elles étaient respectées de toutes les autres , et leur mari ne devait pas coucher avec une concubine sans les avoir averties. Un enfant était plongé dans l'eau froide au moment de sa naissance , et les femmes s'y lavaient aussi dès qu'elles étaient délivrées. Rien n'est égal à l'attention qu'on apportait à les faire vivre dans la modestie et la propreté.

Entre les flèches qu'ils portaient dans leur carquois , ils en avaient deux qui représentaient les deux fondateurs de la ville. Ils en tiraient d'abord une , et s'ils tuaient ou blessaient quelque ennemi , c'était un heureux présage. L'inutilité du premier coup passait pour un mauvais augure ; mais chacun se faisait une loi d'honneur de reprendre sa première flèche , et ce préjugé contribuait souvent à la victoire.

Les extravagances de leur polythéisme ne les empêchaient pas de reconnaître un dieu supérieur , mais sans le désigner par aucun nom. Ils admettaient des récompenses et des peines dans une autre vie , des esprits qui parcouraient l'air , neuf cieux , pour leur demeure et pour celle des hommes vertueux après leur mort. Ils croyaient la terre plate ; et n'ayant aucune idée de la révolution des corps célestes , ils étaient persuadés que le soleil et la lune dormaient tous les jours , à la fin de leur course : c'étaient pour eux le roi et la reine des étoiles. Ils

regardaient le feu comme le dieu de la vieillesse, parce qu'il n'y a point de corps qu'il ne consume. Le monde était éternel dans leurs idées; mais ils croyaient, sur d'anciennes traditions, qu'il avait changé deux fois de forme; l'une par un déluge, et l'autre par la force du vent et des tempêtes. Quelques hommes, qui s'étaient mis à couvert dans les montagnes, y avaient été convertis en singes; mais, par degrés, ils avaient repris la figure humaine, la parole et la raison. La terre devait finir par le feu, et demeurer réduite en cendres jusqu'à de nouvelles révolutions qu'ils faisaient profession d'ignorer.

Les Otomies, que leur haine pour les Mexicains, le séjour de leurs montagnes et leur ancienne simplicité semblaient devoir préserver du barbare usage d'immoler des victimes humaines, sont ceux qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne sacrifiaient, à la vérité, que les captifs qu'ils faisaient dans leurs guerres; mais ils les hachaient en pièces, qui se vendaient toutes cuites dans les boucheries publiques. Quelques missionnaires espagnols, qui s'étaient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, commençaient à s'applaudir du succès de leur zèle, lorsque, dans une maladie contagieuse, qui faisait beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la nation rassemblée sur une haute montagne : c'était pour y sacrifier une jeune fille à leurs anciennes divinités. Les missionnaires s'efforcèrent en vain de les arrêter; on leur répondit qu'en embrassant un nouveau culte, l'an-

cien ne devait pas être oublié; et la jeune fille eut le sein ouvert à leurs yeux. Après le sacrifice, tous les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction. La plus singulière de leurs coutumes était celle qui regardait les mariages : ils vivaient librement avec toutes les femmes, jusqu'au jour qu'ils choisissaient pour se marier; mais lorsqu'ils étaient déterminés à l'engagement conjugal, ils passaient une nuit avec la femme dont ils voulaient faire leur épouse; et s'ils lui trouvaient quelque défaut, ils étaient libres de la renvoyer : au contraire, s'ils déclaraient le lendemain qu'ils en fussent contens, il ne leur était plus permis d'en prendre une autre; alors ils commençaient à faire pénitence de tous les péchés de leur vie, surtout des libertés qu'ils avaient prises avec d'autres femmes; elle consistait à se priver pendant vingt ou trente jours de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, et à se tirer du sang des oreilles et des bras. La femme exerçait aussi toutes ces rigueurs sur elle-même; ensuite ils se rejoignaient pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il paraît néanmoins que cette loi ne regardait que le peuple, car les chefs de la nation avaient plusieurs femmes.

Carréri observe que l'industrie des Mexicains d'aujourd'hui diffère beaucoup de celle des anciens, qui cultivaient les arts avec autant de succès que de goût. Ils sont plongés à présent dans l'oisiveté; cependant le petit nombre de ceux qui s'attachent au travail prouve encore qu'ils ne sont pas sans talens;

les uns composent plusieurs sortes de figures avec des plumes de différentes couleurs , surtout avec celles d'un oiseau que les Espagnols nomment *chupafloor* ou *suce-fleur*. D'autres travaillent fort délicatement en bois ; mais la plupart ne sont propres qu'aux plus vils travaux , où les Espagnols ne cessent point de les employer.

A l'égard de l'état actuel des Espagnols au Mexique , on ne peut citer un témoignage plus authentique que celui de Corréal , l'un des sujets les plus zélés que l'Espagne ait jamais eus. Tous ces peuples , dit-il , que nous regardons comme des esclaves fort soumis , conspirent notre perte. Jusqu'à présent la hardiesse et les forces leur ont manqué ; mais je suis sûr qu'avec quelques troupes bien disciplinées qu'on ferait entrer dans le pays , surtout par Costa-Ricca , où sont les Américains que nous nommons *Bravos* ou *Indios de guerra* , et du côté de Guatimala , en suivant la côte de l'une ou de l'autre mer , on exciterait tout d'un coup à la révolte , non-seulement les anciens naturels , les esclaves Nègres et les Métis , mais une partie même des Créoles. Il suffirait de leur fournir des armes , de la poudre , du plomb , et de les traiter avec assez de douceur et de désintéressement pour leur ôter la prévention dans laquelle ils sont tous aujourd'hui que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive , que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'intérieur des terres et dans des montagnes in-

accessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les voyageurs espagnols.

L'autorité royale est comme anéantie par l'insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. Dans l'éloignement où les officiers royaux se voient du prince, ils ne consultent que leur intérêt pour l'interprétation des lois. Les vice-rois sont d'intelligence avec les ministres subalternes; ils épuisent les peuples par leurs exactions; ils vendent la justice; ils ferment les yeux et les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts une infinité de misérables que l'indigence réduit au désespoir, et qui font retentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance est égale à l'injustice et à la cruauté. « J'ai vu porter, dans le même tribunal et presque à la même heure, une même sentence sur deux cas directement opposés. En vain s'efforça-t-on d'en faire comprendre la différence aux juges. Cependant le chef, sortant enfin des ténèbres, se leva sur son siège, retroussa sa moustache, et jura par la sainte Vierge et par tous les saints que les Luthériens anglais lui avaient enlevé, parmi ses livres, ceux du pape Justinien, dont il se servait pour juger les causes équivoques; mais que, si ces chiens reparaissaient dans la Nouvelle-Espagne, il les ferait brûler tous ».

D'une si mauvaise administration il résulte que les places importantes sont mal munies, presque sans soldats, sans armes et sans magasins. Les troupes n'ont point de paye réglée, leur ressource est de piller les habitants; jamais on ne les forme à l'exci-

cice des armes , à peine sont-elles vêtues : aussi les prendrait-on moins pour des soldats que pour des mendiants ou des voleurs. Les fortifications sont absolument négligées , parce que la Nouvelle-Espagne n'a point d'ingénieurs ; elle n'est pas mieux fournie d'artisans pour les ouvrages militaires et pour les besoins les plus communs. On n'y trouve personne qui sache faire un bon instrument de chirurgie. La fabrique de ceux qui regardent les mathématiques et la navigation n'y est pas moins ignorée ; le commerce même n'y consiste que dans l'art de tromper , parce qu'il n'a point de règles bien établies , ou s'il en reste d'anciennes , elles sont méprisées. Le quint de l'or et de l'argent qui doit entrer dans les coffres du roi est continuellement diminué par la fraude ; il ne revient point au trésor un quart de ses droits. Les gouverneurs , leurs officiers et les riches négocians se prêtent la main pour supprimer les ordonnances royales , ou pour les faire tomber dans l'oubli. De là viennent tous les avantages que les Français et les Anglais tirent des établissemens espagnols pour leurs propres colonies. La plupart des enregistremens sont faux dans les ports espagnols : un passeport des officiers royaux fait passer toutes sortes de marchandises à la vue de ceux qui n'ignorent pas l'imposture ; les curés et les religieux se mêlent aussi de commerce , avec d'autant plus de licence et d'impunité , qu'ils se font redouter par la sainteté de leur ministère et par l'abus des armes ecclésiastiques : ils arrachent d'ailleurs des Américains tout

ce que ces malheureux gagnent par leur travail. Rien n'est égal à leur avidité, que leur luxe, leur passion emportée pour le plaisir, et leur profonde ignorance : aussi tous les Mexicains qu'ils paraissent convertir n'en demeurent-ils pas moins idolâtres. Les Créoles ne sont pas mieux instruits ; mais ils sont ignorans, sans honte ; et les idées qu'ils ont des choses divines et humaines sont également ridicules. Si l'on y joint l'ardeur du climat, qui leur brûle souvent le cerveau, dit Corréal, on dira d'eux, sans injustice, qu'ils n'ont presque pas le sens commun. Il leur est défendu d'avoir des livres, et dans toute la Nouvelle-Espagne on en voit très-peu d'autres que des heures, des missels et des breviaires (1). Un Créole qui meurt croit son âme en sûreté lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'Eglise. Ses créanciers et ses parens sont souvent oubliés, et la plus grande partie des biens passe toujours aux couvens. Enfin le désordre est si général, et ses racines, qui sont la sensualité, l'avarice et l'ignorance, ont acquis tant de force depuis deux siècles, que tout le pouvoir des hommes n'y pou-

(1) Le hasard, dit Corréal, fit tomber un jour les *Métamorphoses* d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce livre à un religieux qui ne l'entendait pas mieux, et qui fit croire aux habitans de la ville que c'était une bible anglaise. Sa preuve était les figures de chaque métamorphose, qu'il leur montrait en disant : *Voilà comme ces chiens adorent le diable qui les change en bêtes.*

vant apporter de remède , et la nature même du mal ne permettant point d'en espérer du ciel , il ne faut pas douter que les affaires des Espagnols , dans cette grande partie de leurs établissemens , ne soient menacées de leur ruine.

Entre les raisons de cette extrême décadence , il faut aussi compter la haine qui subsiste depuis longtemps entre les Espagnols venus de l'Europe et les Créoles ; elle vient , dans ceux-ci , du chagrin qu'ils ont de se voir exclus de toutes sortes d'emplois : il est inouï qu'on prenne parmi eux des gouverneurs et des juges. Quoiqu'il s'y trouve des Cortez , des Gironne , des Alvarado , des Gusman , c'est-à-dire des familles réellement descendues de tous ces grands capitaines , ils sont regardés des Espagnols européens comme à demi-barbares , et incapables des soins du gouvernement. D'un autre côté , ceux qui arrivent d'Espagne , ne reconnaissant point leurs usages et leurs goûts dans les Créoles , s'attachent de plus en plus à cette opinion , et persistent non-seulement à les éloigner de toutes les charges publiques , mais à redouter leur nombre , qui peut faire appréhender qu'avec de justes sujets de ressentiment ils ne tentent un jour de secouer le joug. Gage est persuadé que tôt ou tard cette seule division fera perdre une si belle conquête à l'Espagne. Il est aussi aisé , dit-il , de soulever les Créoles que les Américains ; il leur a souvent entendu dire qu'ils aimeraient mieux se voir soumis à tout autre pouvoir qu'à celui de l'Espagne.

Ce mépris de tout ce qui n'est pas venu d'Espagne s'est répandu jusqu'à l'église : rarement un Créole est pourvu d'un canonicat , et bien moins d'un évêché. Dans les couvens mêmes on s'est long-temps efforcé d'abaisser les Créoles qu'on y avait reçus , de peur que , par le mérite ou le nombre , ils ne l'emportassent sur les Espagnols. Quoiqu'on ne pût se dispenser d'en admettre quelques-uns , tous les supérieurs étaient envoyés d'Espagne. Cependant , peu d'années avant les observations de Gage , les Créoles avaient pris l'ascendant dans plusieurs provinces , et s'étaient tellement multipliés , qu'ils avaient refusé de recevoir les religieux qui venaient de l'Europe. Dans la province du Mexique , qui a des Jacobins , des Augustins , des Cordeliers , des Carmes , des pères de la Merci et des Jésuites , il n'y avait que les Jésuites et les Carmes qui eussent conservé la supériorité aux Européens , en faisant venir annuellement d'Espagne deux ou trois recrues de leur ordre. La dernière que Gage vit arriver pour les religieux de la Merci vécut en si mauvaise intelligence avec les Créoles , qu'à l'élection de leur provincial commun ils en vinrent aux mains , prêts à s'entre-tuer , si le vice-roi ne se fût rendu à leur assemblée , et n'en eût mis quelques-uns dans les chaînes. Les Créoles l'emportèrent à la fin par la pluralité des suffrages , et jusqu'à présent ils ont rejeté tout ce qui leur est venu d'Espagne , sous prétexte que , ne manquant point de sujets de leur nation , ils n'ont pas besoin de secours étrangers. On les laisse paisibles dans la

possession de cette liberté , parce qu'avec beaucoup de soumission pour le Pape, ils envoient à Rome autant de présens que les Espagnols.

En supposant ces récits exagérés, on peut encore en conclure que , dans une si grande étendue de pays qui reconnaît la domination espagnole, cette couronne n'a de véritables sujets que ceux qu'elle y fait passer pour retenir les autres sous le joug , et qu'une autorité si faible diminuant tous les jours, il ne serait pas surprenant qu'elle éprouvât une révolution.

CHAPITRE V.

Climat, vents, arbres, plantes, fruits et fleurs.

ON n'entreprendra point de représenter toutes les variétés du climat dans un pays auquel on donne plus de quatre cents lieues de longueur de l'est à l'ouest, et deux cents de largeur du nord au sud; mais en prenant le centre pour règle moyenne, la province du Mexique, qui est située entre 19 et 20 degrés de latitude septentrionale, jouit d'un air si tempéré, que, suivant l'expression d'un voyageur, on y a presque toujours froid et chaud dans le même temps; froid à l'ombre, et chaud lorsqu'on s'expose au soleil. Ainsi, ni l'un ni l'autre n'est excessif dans aucune saison. Cependant, depuis le mois de mars, jusqu'à celui de juillet, la mollesse des habitans les

rend plus sensibles au froid le matin , et leur fait trouver la chaleur trop vive pendant le jour. Après le mois de juillet , des pluies abondantes rafraîchissent l'air , comme dans les parties des Indes orientales dont la situation est la même. Depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars , elles deviennent tout à la fois plus rares et moins fortes. Les Américains donnent le nom d'*hiver* ou de saison froide aux douces nuits qui commencent en novembre , et qui durent jusqu'au mois de février ; mais c'est la saison dont les Européens s'accoutument le mieux. En général , ils se trouvent bien d'un climat qui n'est jamais incommodé par l'excès ni du chaud ni du froid ; d'autant plus , ajoute le même écrivain , que l'eau qu'on y boit n'y est jamais plus froide que l'air. Il n'y a point d'année où la terre n'y donne trois récoltes. La première , qui se fait au mois de juin , des grains semés en octobre , se nomme *moisson de Riégo* ou d'arrosement ; la seconde , nommée *del Temporal* ou de saison , se fait en octobre de ce qu'on a semé au mois de juin ; pour la troisième , qu'on appelle *Aventurera* ou accidentelle , parce qu'elle est moins certaine , on sème en novembre sur la pente des montagnes fraîches , et le temps de la récolte dépend des qualités de l'air. Une expérience constante a fait reconnaître que le maïs , qui est la principale nourriture des habitans , rapporte beaucoup plus lorsqu'il est semé entre les mois de mars et de mai. C'est alors que les volcans , qui sortent en si grand nombre dans la Nouvelle-Espa-

gne, font leurs plus grandes irrutions; d'où l'on conclut que les souffres de la terre sont dans une agitation favorable à cette espèce de grain.

On distingue, dans le golfe du Mexique, trois sortes de tempêtes, sous les noms de *nords*, de *suds* et d'*ouragans*; elles reviennent à peu près dans les mêmes saisons, et, suivant l'observation commune, elles sont annoncées quelques heures auparavant par divers présages.

Les *nords* sont des vents d'une violence extrême, qui soufflent fréquemment dans le golfe entre le mois d'octobre et celui de mars. On s'y attend alors vers la pleine ou la nouvelle lune; mais les plus violens arrivent aux mois de décembre et de janvier. Quoiqu'ils s'étendent plus loin que le golfe, c'est là qu'ils sont plus fréquens et qu'ils causent les plus grands ravages.

Les Anglais ont trouvé l'art de se servir heureusement des *nords* pour revenir chargés de Campêche à la Jamaïque, et quoiqu'ils arrivent quelquefois fort maltraités, ils se vantent de n'avoir jamais perdu de vaisseau dans les tempêtes; mais les Espagnols, dont la manœuvre est différente, en souffrent beaucoup, et passent rarement une année sans perdre quelques-uns de leurs meilleurs bâtimens.

Les *suds* sont aussi fort violens; leur saison est dans le cours de juin, juillet et août, temps où les *nords* ne soufflent jamais. Comme leur plus grande violence est au sud, il y a beaucoup d'apparence que c'est de là qu'ils tirent leur nom.

Les ouragans sont les plus terribles tempêtes qui menacent le golfe du Mexique et toutes les Antilles ; elles arrivent ordinairement aux mois de juillet , d'août et de septembre , toujours annoncées comme les nords et les suds , par des signes qui leur sont propres .

Les effets des ouragans sont trop connus pour en répéter ici la peinture. Dampier est persuadé que l'ouragan des Indes occidentales , et le typhon des grandes Indes , sont la même tempête sous des noms différens.

La situation des principales provinces de la Nouvelle-Espagne , et les qualités du climat , ne doivent laisser aucune défiance des voyageurs , lorsqu'ils nous représentent cette grande région comme une des plus agréables et des plus fertiles du globe terrestre. Outre ses productions naturelles , on se persuade aisément que , depuis la conquête des Espagnols , elle est enrichie de la plupart des plantes de l'Europe qui ont dû prospérer sous un si beau ciel ; mais cet article ne contiendra que les productions particulières au pays , et celles qui se font distinguer par leur excellence ; toutes les autres sont renvoyées à l'article général de l'histoire naturel de l'Amérique.

Donnons le premier rang au cacaotier , qui tire proprement son origine du Mexique , comme il en fait une des principales richesses. On nous donne non-seulement sa figure , mais la manière dont les Mexicains le cultivent ; on sème les grains de cacao dans une terre chaude et humide , l'œil en haut et

bien couvert de terre. Les arbrisseaux paraissent vers le quinzième jour ; mais ils sont deux ans à croître de la hauteur de trois palmès ; on les transplante alors en les arrachant avec toute la terre qui couvre leurs racines ; on les met en alignement , à dix-huit palmes l'un de l'autre ; avec un échalas à chacun pour les supporter , et des platanes ou d'autres arbres fruitiers alentour ; parce qu'ils demandent de l'ombre. On retranche du pied tous les rejetons qui les empêcheraient de s'élever ; on nettoie le terrain de toutes sortes de mauvaises herbes , et l'on s'attache surtout à garantir les plantes du froid , de l'excès d'eau , et de certains vers qui les rongent. Dans l'espace de cinq ans , elles deviennent hautes de sept palmes et grosses comme le poing ; c'est alors qu'elles commencent à porter du fruit. Leurs feuilles ressemblent à celles du châtaignier , mais elles sont un peu plus étroites ; la fleur croît , comme aux jasmins , sur le tronc et sur les branches , mais à peine reste-t-il un quart du nombre : il s'en forme une gousse de la forme de l'épi du blé d'Inde , verdâtre avant sa maturité , ordinairement brune lorsqu'elle est mûre , mais quelquefois jaune , blanche et bleue. Cette gousse contient les grains , ou les amandes du cacao , couverts d'une substance mucilagineuse dont ils tirent leur nourriture. La récolte s'en fait un peu avant la nouvelle lune. On ouvre les gousses avec un couteau , on en tire le fruit , qu'on fait sécher à l'ombre pendant trois jours , et pendant trois jours au soleil , et cette opération se

renouvelle alternativement jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait sec. On remarque que les cacaotiers ne rendent pas l'air fort sain.

La vanille est une canne d'Inde de la grosseur du doigt, que les Espagnols nomment *vexuco* ou *banilla*, et qui s'entortille comme le lierre autour des orangers. Elle produit des gousses vertes quand on les prend sur l'arbre, mais qui, étant séchées au soleil avec le soin de les étendre pour les empêcher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures et noires. Les Espagnols jettent dessus, par intervalles, du vin fort, après y avoir fait bouillir une des gousses coupée en plusieurs pièces. La vanille croît particulièrement sur la côte méridionale de la Nouvelle-Espagne.

L'achiote croît aussi sur un arbrisseau, dans des gousses rondes et remplies de grains rouges qu'on réduit premièrement en pâte ; ensuite, après l'avoir fait sécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux ou de petites briques.

C'est particulièrement des trois graines précédentes que les Mexicains composaient la fameuse liqueur à laquelle ils donnaient le nom que les Espagnols ont emprunté d'eux en adoptant le même usage, et qu'ils ont communiqué à toute l'Europe. On le croit formé du mot indien *atl* ou *atte*, qui signifie de l'eau, et du bruit ou du son que l'eau rend dans le vaisseau où l'on met le chocolat lorsqu'on le remue avec un moulinet pour le faire bouillonner en écume. Le principal ingrédient est le cacao.

Ce fruit, s'il n'est ni moulu, ni remué, ni com-

posé, comme il est dans le chocolat, mais seulement mangé suivant l'usage des femmes américaines, cause des obstructions qui rendent le teint fort pâle; d'où l'on peut conclure que, ne produisant point le même effet lorsqu'il est préparé, il doit une partie de ses vertus au mélange dont les Mexicains ont l'ancien usage. L'arbre qui le porte est si tendre, et le terroir dans lequel on lui fait prendre naissance est ordinairement si chaud, que, pour le garantir des ardeurs du soleil, on y plante d'autres arbres qui s'appellent *mères du cacao*. On attend même, pour semer les cacaotiers, que ces autres arbres soient d'une hauteur dont ils puissent recevoir de l'ombrage. Le fruit ne vient pas nu. Il est enveloppé comme dans une grande gousse, et chaque amande est revêtue d'une peau blanche, pleine de jus, que les femmes sucent avec délices, parce qu'il fond dans la bouche et répand une charmante fraîcheur.

Les Mexicains sont partagés sur les ingrédients qui doivent entrer dans la composition du chocolat. Quelques-uns y mettent du poivre noir, que d'autres n'approuvent point, parce qu'il est chaud et sec, on qu'ils ne donnent qu'à ceux qui ont besoin de secours pour la chaleur naturelle. Au lieu de ce poivre, ils y mettent ordinairement du poivre rouge et long, qu'on nomme *piment*, dans lequel ils croient avoir reconnu des qualités froides et humides, quoiqu'il ait une vive chaleur dans la bouche. Ils y font entrer aussi du sucre blanc, de la cannelle, du girofle, de l'anis et des amandes communes, des noisettes, de

l'orejevala, de la vanille, du sapoyal, de l'eau de fleur d'orange, du musc, et ce qu'il faut d'achiote pour lui donner la couleur d'une brique rouge; mais la dose de ces ingrédients est proportionnée au tempérament de ceux qui doivent en user.

Chacun consulte aujourd'hui son goût et son tempérament pour faire entrer plus ou moins de tous ces ingrédients dans la composition du chocolat; mais les Américains n'y mettent encore que du cacao, de l'achiote, du maïs, avec un peu de piment et d'anis. Ils broient le cacao et tout le reste sur une large pierre qu'ils appellent *métalt*, et qui ne sert point à d'autre usage; mais avant cette opération, ils font sécher tout sur le feu, à l'exception de l'achiote, en remuant incessamment la matière, dans la crainte qu'elle ne se brûle ou se noircisse : car trop desséchée, elle devient amère et perd sa force. La cannelle, le piment et l'anis sont broyés à part avant qu'on les mêle avec le cacao. Ensuite on recommence à piler tout ensemble, avec un soin extrême de le réduire en poudre très-fine. L'achiote y est mis par intervalles, broyé aussi, mais sans avoir été séché, afin que la matière en prenne plus aisément la couleur. Ils la mettent alors dans un vaisseau de terre, pour la brasser avec une juste quantité d'eau sur un fort petit feu, et cette seconde opération se fait avec une espèce de cuiller. Lorsque tout est bien incorporé, ce qu'ils connaissent à la qualité de la pâte, qui devient courte, ils en font des tablettes, s'ils n'aiment mieux la mettre dans des boîtes, où elle durcit en refroidissant.

La manière de boire le chocolat n'est pas la même parmi tous les Américains de la Nouvelle-Espagne. La plus commune est de faire chauffer l'eau et d'en remplir la moitié d'une coupe; d'y faire dissoudre une tablette ou plus, jusqu'à ce que l'eau soit bien épaissie; de remuer et de battre le tout, pour faire naître l'écume, et d'y remettre alors de l'eau pour achever de remplir la coupe. Gage, de qui l'on emprunte ce détail, proteste qu'ayant employé pendant douze ans cette préparation, il a joui d'une parfaite santé dans la Nouvelle-Espagne. Son usage était de prendre un verre de chocolat le matin, un autre deux heures avant le dîner, un autre encore deux heures après, et un quatrième vers le soir. S'il avait dessein de donner toute la soirée à l'étude, il en prenait encore un verre sur les sept ou huit heures; après quoi il bravait le sommeil et toute sorte d'appesantissement jusqu'à minuit. Au contraire, lorsqu'il manquait à prendre cette liqueur favorite, aux mêmes heures, il sentait des faiblesses d'estomac, des maux et des défaillances de cœur.

Il y a quelque différence dans le récit des voyageurs sur une des meilleures plantes du Mexique, que les uns confondent avec le maghey de l'île espagnole, et que d'autres nomment *metl*, en prétendant que sa ressemblance avec le maghey, par un grand nombre de propriétés communes, n'empêche point qu'elle n'en diffère essentiellement. Gage, qui connaissait le pays par un si long séjour, ne lui donne point d'autre nom que *metl*, et laisse douter s'il le

croît connu hors de la Nouvelle-Espagne, lorsqu'il dit simplement qu'il croît aux environs de Mexico beaucoup mieux qu'ailleurs. Suivant sa description, la vanille est un excellent arbrisseau qu'on plante et qu'on cultive comme les vignes en Europe. Il a près de quarante feuilles, différentes les unes des autres, qui servent à quantité d'usages. Dans leur jeunesse, on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre et de l'eau-de-vie. Elles sont armées d'une sorte d'épines si fortes et si aiguës, qu'on en fait une espèce de scie pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures; et la gomme qui sort des branches est un excellent antidote contre toute sorte de poison: Carréri prend cet arbrisseau pour le maghey. La liqueur qu'on en tire est aussi douce que le miel, lorsqu'elle sort de la plante. En peu de temps elle prend la force de l'hydromel et devient excellente pour diverses maladies. Les Américains y mettent une racine qui la fait bouillir et fermenter comme le vin; aussi est-elle alors capable d'enivrer: elle se nomme *poulcré*. On en fait une eau-de-vie très-forte; et ce n'est pas sans raison qu'on nomme la plante *vigne de l'Amérique*.

L'*atole*, qui se nomme aussi *anate*, est une fleur rouge qui croît sur un arbrisseau de même nom; et qui sert non-seulement au chocolat des Mexicains, mais à la composition d'une autre liqueur et à la teinture. Elle croît particulièrement dans la Nouvelle-Espagne, surtout aux environs de Guatimala, d'où

elle s'est répandue dans la terre ferme et dans les îles. L'arbrisseau s'élève de sept ou huit pieds. On jette la fleur, comme l'indigo, dans une citerne remplie d'eau, avec cette différence qu'elle est sans tige et sans tête, parce qu'elle se détache elle-même du bouton. On la laisse pourrir dans l'eau, où, par le soin qu'on prend de l'agiter, elle se réduit en substance liquide comme l'indigo. Lorsqu'elle est rassise et qu'on en a tiré l'eau, on en fait des tourteaux et des briques, qu'on laisse sécher au soleil. Dampier, de qui l'on emprunte cette description, avait vu tenter inutilement d'élever des atoles dans quelques plantations anglaises, et ne connaissait cette teinture que dans la Nouvelle-Espagne, d'où, sortant par le commerce, elle se vendait cinq schellings à la Jamaïque.

Le *sylvestre* est la graine d'un autre arbre du Mexique qui ressemble beaucoup au cochenillier; sa fleur est jaune et son fruit rouge. Le fruit s'ouvre dans sa maturité; et comme il est plein de cette graine qui n'est pas moins rouge que lui, la moindre agitation suffit pour la faire tomber : les Indiens mettent une toile ou des plats sous l'arbre et le secouent. Huit ou dix de ces fruits ne produisent pas plus d'une once de graine. La teinture du *sylvestre* est presque égale en beauté à celle de la cochenille, et lui ressemble assez pour être une source d'erreur; cependant elle est beaucoup moins estimée. Les Espagnols ont affecté si long-temps de cacher la naissance du *sylvestre* et de la cochenille, que, jusqu'au temps de Dampier, personne n'en avait été bien instruit. Il

reçut les lumières qu'on donne ici sur le sylvestre d'un gentilhomme espagnol, dont il eut occasion de connaître la bonne foi, et qui avait passé plusieurs années dans les lieux où croît cet arbre.

Quoique la cochenille soit aujourd'hui mieux connue, on ne doit pas dérober au Mexique la gloire de son origine et de son premier usage. Dampier apprit du même Espagnol ce qu'on ignorait avant lui, c'est-à-dire que c'est un insecte qui s'engendre dans une espèce de fruit. L'arbrisseau qui le porte est armé d'épines et d'environ cinq pieds de haut. Il ressemblerait au poirier, si ses feuilles étaient plus larges et son fruit plus gros : il porte des fleurs rouges au sommet. Dans leur maturité, ces fleurs se renversent sur le fruit, qui commence alors à s'ouvrir, et le couvrent si parfaitement, que ni la pluie ni la rosée ne peuvent mouiller l'intérieur. Le lendemain, ou deux jours après que la fleur est tombée, ce qui la fait rôtir aussitôt par les ardeurs du soleil, le fruit s'ouvre de la largeur d'environ deux pouces, et tout y est plein de petits insectes rouges, dont les ailes sont d'une petitesse curieuse. Comme ils y sont nés, ils y mourraient faute de nourriture, ayant déjà dévoré le fruit qui leur a donné la vie, et bientôt ils pourriraient dans leurs enveloppes, si les Mexicains, qui font de grandes plantations de ces arbres, n'avaient soin de les en tirer lorsqu'ils voient le fruit ouvert. Ils étendent sous l'arbre un grand drap ; ensuite, agitant les branches avec des bâtons, ils forcent l'insecte de sortir et de voltiger autour de

son arbre. L'ardeur du soleil fait tomber presque aussitôt ces petits animaux sur le drap qu'on a tendu pour les recevoir; ils y meurent, et les Mexicains les y laissent sécher deux ou trois jours. De rouges qu'ils étaient en volant, ils deviennent noirs lorsqu'ils sont tombés, et peu après ils blanchissent en séchant, quoiqu'ils prennent ensuite une autre couleur. C'est cet insecte qui fait l'écarlate. Les Espagnols donnent le nom de *tuna* au cochenillier. On en voit de vastes plantations dans les provinces de Guatimala, de Chiapa et de Guaxaca.

Un arbre des plus particuliers à la Nouvelle-Espagne, et qu'on ne voit aux Philippines et dans les îles de la mer du Nord que parce qu'on a pris soin de l'y transplanter, est l'*aguacate* ou l'*avocat*. Il ressemble au noyer, mais il est plus touffu. La figure de son fruit, qui porte le même nom, est celle d'une poire, et quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en dehors, verte et blanche en dedans, avec un gros noyau dans le centre. On le mange cuit ou cru en y joignant un peu de sel, parce qu'il est doux et huileux. D'autres y mêlent du sucre, du jus de limon et de la banane rôtie. Tous les voyageurs conviennent que le goût en est délicieux, et que l'Europe n'a rien qu'on lui puisse comparer.

Le *sapotier* tient le second rang pour le goût. Son fruit se nomme *sapotille*. On en distingue quatre sortes: l'une, qu'on appelle *sapotille noire*, dont l'arbre est touffu et de la grandeur d'un noyer; mais ses feuilles sont plus petites et plus vertes. Le fruit

est rond et revêtu d'une écorce verte très-fine ; sa pulpe a la couleur et le goût de la casse, avec quatre petits noyaux. Avant sa maturité, il empoisonne le poisson ; et lorsqu'il est mûr, on en fait prendre aux malades. La seconde espèce est la *sapotille blanche*, qui croît sur une espèce de poirier, et qui ne diffère de l'autre que par la blancheur de sa pulpe ; on lui attribue la qualité de provoquer le sommeil. La troisième, qui se nomme *sapotille ivrogne*, est le fruit d'un arbre qui ressemble au précédent, mais dont les branches sont beaucoup plus belles. Son goût, qui tire un peu sur l'aigre, est extrêmement agréable. Son écorce est jaune et verte ; sa pulpe est blanchâtre, et n'a que deux petits noyaux. La quatrième est la petite espèce, qu'on appelle simplement *sapotille*. Son arbre est grand, et plus touffu que les trois autres. Le fruit est purpurin en dehors, et d'un pourpre encore plus vif en dedans. Il a quatre petits noyaux placés chacun dans une sorte de niche. Carréri lui donne la préférence pour le goût sur tous les fruits des régions chaudes. On en fait une composition fort agréable, que les dames prennent plaisir à mâcher, et qui leur tient les dents nettes.

Le fruit que les Espagnols ont nommé *granadille* croît dans la Nouvelle-Espagne sur une plante semblable au lierre, qui, s'entortillant autour d'un arbre, le couvre tout-à-fait de ses feuilles. Il est de la grosseur d'un œuf, aussi uni, jaune et vert en dehors, blanchâtre en dedans, avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint à la dou-

ceur de son goût une charmante acidité, qui le fait aimer beaucoup des femmes. On croit distinguer dans la fleur tous les instrumens de la passion, comme dans celle de la grenadille chinoise.

Le fruit qui porte le nom de *nuchtli*, et dont on croit que Mexico avait tiré celui de *tenuchtilitan*, est aujourd'hui répandu dans toute l'Amérique; mais il paraît originaire de la Nouvelle-Espagne, ou du moins il y est plus commun et meilleur que dans toute autre contrée. C'est une sorte de figue dont la pulpe est mêlée de plusieurs grains, mais plus gros que ceux des figues. Il est couronné comme la nêfle. On en distingue plusieurs espèces, dont les noms ne sont pas moins différens que la couleur. Les uns sont verts en dehors, d'autres jaunes, d'autres tachetés; mais quoiqu'ils soient tous d'un goût excellent, c'est au blanc qu'on donne la préférence. On lui trouve le goût de la poire et du raisin. Il se conserve long-temps. Sa principale qualité est de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'été. Le meilleur est celui qui croît dans les terres labourées. Gage parle d'une espèce rouge qu'il ne trouve pas d'un mauvais goût, mais dont on fait peu d'usage, parce qu'elle teint de couleur de sang la bouche, le linge et l'urine. Ces effets donnèrent de l'inquiétude aux premiers Espagnols. Ils avaient recours aux médecins pour arrêter le sang qu'ils croyaient perdre, et les remèdes qu'ils employaient à la guérison d'un mal imaginaire leur causaient de véritables maladies. La peau extérieure de

la nuchtli est épaisse et remplie de petites pointes ; mais en l'ouvrant jusqu'aux grains , on en tire aisément le fruit sans la rompre. Aujourd'hui les Espagnols se font un jeu de ce qui les a jetés long-temps dans une vive alarme. Il n'arrive point d'étranger auquel ils ne prennent plaisir à présenter des nuchtli rouges. Ils agitent aussi le fruit entier dans une serviette. Les petites pointes, qui sont presque imperceptibles, s'y attachent sans être aperçues, et ceux qui emploient la serviette à s'essuyer la bouche se trouvent tout d'un coup les lèvres collées et comme cousues, jusqu'à perdre le pouvoir de parler. Ils n'en ressentent aucune douleur ; mais ce n'est qu'après s'être lavés et frottés long-temps qu'ils se délivrent de cet embarras.

La vigne de la Nouvelle-Espagne, ou du moins l'arbre qui porte une espèce de raisin, a deux ou trois pieds de circonférence. Il s'élève de sept ou huit pieds ; et de cette hauteur il pousse quantité de branches dont les rameaux sont gros et épais. Ses feuilles ressemblent assez à celles du lierre ; mais elles sont plus larges et plus fermes. Le fruit est de la grosseur ordinaire du raisin, et croît en grappes sur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en mûrissant, quoique intérieurement rougeâtre. Un noyau fort gros lui laisse peu de substance ; mais elle est agréable et saine. Le tronc et les branches font un bon bois de chauffage.

Les pins de la Nouvelle-Espagne sont d'une hauteur médiocre, et ne portent pour pignons qu'une

espèce de pommes vides, qui croissent sur les bosses, les nœuds et les autres excroissances de l'arbre. Les feuilles de ce fruit en sortent comme enveloppées les unes dans les autres jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe : elles sont d'une bonne épaisseur, longues de dix à douze pouces, et si serrées, qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déjà remarqué que c'est une admirable ressource pour ceux qui sont pressés de la soif. Un couteau qu'on enfonce dans les feuilles en fait sortir l'eau de pluie, qu'on reçoit dans son chapeau pour la boire.

Les provinces méridionales produisent en abondance une sorte de cèdre, auquel les Espagnols donnent du moins ce nom, quoiqu'il ressemble peu à ceux du Mont-Liban. Labat est persuadé que c'est le même arbre qu'on appelle *acajou* dans les îles du Vent. Les feuilles en sont petites, longues et étroites, à peu près comme celles du pêcher : elles croissent par bouquets ; leur couleur est un vert pâle ; elles sont minces, souples, frisées vers la pointe ; et lorsqu'on les froisse dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse d'une odeur aromatique. L'écorce de l'arbre est épaisse, rude, tailladée, grise, assez adhérente. On prétend qu'il est mâle et femelle, et que le mâle est non-seulement plus rouge, mais plus compacte, ce qui le rend plus facile à travailler que l'autre, qui est quelquefois un peu cotonneux. Il devient très-grand, surtout dans les terres arides, qu'il paraît aimer plus que les

bonnes ; et peut-être sert-il beaucoup à leur sécheresse, en attirant toute la substance par ses racines, qu'il étend fort loin du tronc. On le vante pour toutes sortes d'usages : les Espagnols en font des poutres, des chevrons, des planches, des cloisons et des meubles. Les Américains n'en connaissent pas de meilleur pour en faire des canots et des pirogues de toute sorte de grandeurs, capables de porter beaucoup de monde et de faire de longs trajets ; outre qu'étant léger et flottant sur l'eau, il est comme à l'épreuve du naufrage. On ne lui trouve pas d'autre défaut que de se fendre aisément ; mais on y remédie en garnissant l'intérieur des canots, et serrant les deux extrémités avec quelques bandes de fer. Son odeur, qui lui a fait donner le nom de *cèdre*, est extrêmement agréable. Il passe aussi pour incorruptible, ou du moins d'une très-longue durée ; et l'on croit en trouver la cause dans une humeur gommeuse, très-âcre et très-amère, qui en éloigne les vers et les poux de bois, et qui communique de l'amertume jusqu'aux alimens qu'on fait cuire sur un feu de son bois. A l'égard de son odeur, elle ne se fait sentir que lorsqu'il est bien sec ; et, comme le bois de Sainte-Lucie, il en jette une fort mauvaise et fort désagréable, jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son humidité. Le tronc et les grosses branches du *cèdre* de la Nouvelle-Espagne jettent par intervalles des grumeaux d'une gomme claire, nette et transparente, qui durcit à l'air, et qu'on emploie aux mêmes usages que la gomme arabique.

Peut-être en tirerait-on beaucoup plus par incision.

On vante un arbuste de la province de Méchoacan, nommé *chupiri*, et par d'autres, *charapeti*, qui pousse une longue et grosse racine d'un blanc sale en dehors, et rougeâtre en dedans, d'où sortent quantité de petits rameaux d'un vert obscur, tirant sur le bleu, ronds, unis, qui se couvrent de feuilles à peu près semblables à celles de l'oranger, et qui portent des fleurs blanchâtres en forme d'étoiles, mais sans goût et sans odeur. Les Américains font un cas extrême de cette plante, et la préfèrent à toutes les autres pour les accidens du mal vénérien : ils emploient sa racine en décoction, avec un régime convenable au pays. Non-seulement elle guérit les tumeurs, les plaies et les autres effets de ce mal, mais elle arrête la dysenterie, elle rétablit les forces, elle excite l'appétit, elle chasse la gale et les maladies les plus obstinées de la peau.

Quoique la province de Guaxaca soit fort montagneuse, à l'exception du marquisat del Valle, elle est fertile en fruits, et surtout en plantes salutaires, entre lesquelles il s'en trouve aussi de fort vénéneuses. La vallée en produit une dont on croit la propriété sans exemple : sa force, pour empoisonner, dépend du temps qui s'est écoulé depuis qu'elle est cueillie, c'est-à-dire que, pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle ait été cueillie depuis un an, ou depuis six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme. On l'em-

plioie fraîche pour ceux dont on veut se défaire sur-le-champ.

Le savonnier, ou l'arbre qui produit une sorte de petites avelines, dont l'écume est un excellent savon pour nettoyer les habits, croît abondamment dans les Mistèques et les Zapotèques. Les coques exposées au soleil prennent un très-beau noir, et ne se fendent jamais : on les fait polir et percer pour en faire des grains de chapelets.

Les provinces que les Espagnols comprennent sous le nom de *Nouvelle-Galice*, et qui touchent à la mer de Callifornie et au Nouveau-Mexique, produisent plus heureusement que les autres toutes les espèces de fruits qu'on y a portés de l'Europe. On y trouve des arbres d'une grandeur surprenante. Tous les tunas des mêmes provinces donnent d'excellens fruits. Les oliviers sont les seuls arbres de l'Europe qui n'y en produisent point ; ce qu'on attribue à l'instinct qui porte les fourmis à se nicher sous leurs racines. Tous les champs produisent sous terre une espèce de truffes que les Espagnols nomment *castanvelam*, et qui engraisent merveilleusement les bestiaux. La peste de ces provinces, pour les fruits et pour les grains, est non-seulement l'abondance des fourmis, mais encore plus une multitude incroyable de petites pies de la grosseur de nos moineaux, qui ravagent les moissons, sans que rien puisse les éloigner. En récompense, les abeilles, dont le nombre est prodigieux, y sont sans aiguillon, et font leur miel dans le tronc des arbres.

La province de Vera-Paz produit des cannes d'une si singulière grandeur, qu'il s'en trouve de cent pieds de haut, et si grosses, que d'un nœud à l'autre elles peuvent contenir ce que les Espagnols nomment *une arobe d'eau* ; aussi les Américains s'en servent-ils pour leurs édifices.

On doit compter entre les plantes de la Nouvelle-Espagne cellé du tabac, qui paraît avoir été découverte, pour la première fois, en 1520, dans la province d'Yucatan, et que les Espagnols y cultivent encore avec tant de succès, qu'ils en tirent une partie du tabac qu'on nomme *de la Havane*.

Avant l'arrivée des Espagnols, les Mexicains n'avaient point de jardins potagers : l'empereur même et les caciques, qui faisaient cultiver si soigneusement des fleurs et des simples dans les grands jardins dont on a donné la description, n'y entretenaient aucune sorte de légumes et de racines pour l'usage de leur table. Ils recevaient de leurs vassaux une partie de ces secours, qui était comprise dans le tribut, et le reste leur venait des marchés publics. Mais après le maïs, qui faisait la principale nourriture du pays, c'étaient les racines et les légumes, dont la culture était la plus commune en plein champ ; sans compter ce que la nature offrait d'elle-même dans un terrain où l'union continuelle de la chaleur et de l'humidité était extrêmement favorable à toutes ces productions. Acosta s'est contenté d'en nommer un grand nombre, sans se croire obligé de les décrire : mais il ne cesse point de répéter que

de tous les climats du monde, il n'y en a point de plus riche en plantes, ni dans lequel toutes celles de l'Europe aient fructifié avec plus de perfection et d'abondance.

Peu de nations ont autant de goût que les Mexicains pour les fleurs : ils en font des bouquets fort galans et des couronnes, qu'ils appellent *suchiles*. On a vu que les jardins de l'empereur Montézuma offraient plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles et de fleurs. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, surtout dans les couvens et les monastères de tous les ordres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature, qu'il trouva répandus dans plusieurs maisons de campagne, où les religieux qui se destinent à la mission des Philippines font un séjour de quelques mois, pour se disposer, par une vie douce, aux fatigues de leur entreprise ; mais rien ne paraît approcher de la description qu'il fait du désert des Carmes, qui est à trois lieues de Mexico, au nord-ouest. Ce lieu, dit-il, est d'une beauté d'autant plus étonnante, qu'il est situé sur une montagne au milieu d'une chaîne de rochers. Les Carmes, qui s'y sont bâtis un magnifique couvent, ont fait faire, entre les rochers qui environnent l'édifice, des caves ou des grottes en forme de petites chambres, qui servent de logemens à leurs ermites, et plusieurs chapelles ornées de statues et de peintures, avec des disciplines de fil-de-fer, des haïres, des ceintures garnies de pointes, et d'autres instrumens de morti-

fication, qui sont exposés à la vue du public, pour faire connaître l'austérité de leur vie. Ce sanctuaire de la pénitence est entouré de vergers et de jardins remplis de fleurs et de fruits, qui contiennent près d'une lieue de tour : on y trouve en plusieurs endroits des fontaines qui sortent des rochers, et dont l'eau est d'une fraîcheur qui, jointe à l'ombrage des arbres, rend cet ermitage une des plus délicieuses retraites du monde. On ne s'y promène qu'entre les jasmins, les roses et les plus belles fleurs du pays : il n'y manque rien qui puisse donner du plaisir aux sens, et satisfaire la vue ou l'odorat. Les ermites sont relevés chaque semaine, c'est-à-dire qu'après huit jours de solitude, ils retournent au couvent, pour faire place à ceux qui leur succèdent.

On met au premier rang des fleurs mexicaines, celles d'un arbre que les Espagnols ont nommé *floripondio*, et qui ne porte aucun autre fruit. Elles sont un peu plus grandes que le lis, à peu près de la même forme, d'une blancheur éblouissante, avec de grandes étamines comme celles du lis ; leur odeur est charmante, surtout pendant la fraîcheur du matin. Ce bel arbre fleurit sans interruption pendant toute l'année.

Les Espagnols ont donné le nom de *flor de la oreja*, à la fleur d'un autre arbre que les Mexicains nomment *xuchinacaztli*, parce qu'elle représente en effet l'oreille humaine. Les pétales sont d'un beau pourpre en dedans et verts en dehors ; l'odeur en est extrêmement agréable.

Entre les arbres transplantés , ceux qui ont fructifié avec le plus d'abondance , sont les orangers , les limoniers et les citronniers ; on en vit bientôt des forêts. Acosta , étant au Mexique , demanda d'où venaient tant d'orangers. On lui répondit que c'était l'effet du hasard , et que , les oranges étant tombées à terre où elles s'étaient pourries , leurs semences , dispersées par les eaux et le vent , avaient germé d'elles-mêmes. Il ne visita aucune partie de la Nouvelle-Espagne , où les deux qualités dominantes du pays , qui sont la chaleur et l'humidité , n'aient multiplié ces arbres et leurs fruits avec le même succès : cependant ils ne croissent pas facilement dans les montagnes. On les y transplante des vallées et des côtes maritimes.

Les figues , les pêches , les presses , les abricots , et les grenades même , ne se sont pas ressentis moins avantageusement de la faveur du climat : mais il n'en est pas de même des pommes et des poires , des prunes et des cerises ; soit que leur culture ait été négligée , ou que , dans une grande région dont la température est inégale , on n'ait pas assez distingué celle qui leur convient.

CHAPITRE VI.

Animaux et raretés.

LE principal ornement des Mexicains consistant dans les belles plumes qu'ils emploient non-seulement à se parer, mais à faire des étoffes et des tableaux, dont on a vanté mille fois la beauté, on ne regardera point comme une exagération dans les voyageurs ce qu'ils racontent de l'excellence et de la variété des oiseaux de la Nouvelle-Espagne. Acosta déclare que l'Europe n'a rien qui en approche. Carrière prononce que le reste de l'univers n'a rien qu'on puisse leur comparer.

On donne le premier rang au *sensoutlé*. Cet oiseau joint à l'éclat du plumage un chant si agréable, qu'on n'a pas cru pouvoir mieux le représenter que par son nom, qui signifie *cinq cents voix*. Il est un peu moins gros que la grive, et d'un cendré très-luisant, avec des taches blanches fort régulières aux ailes et à la queue.

On n'admire pas moins le beau noir qui fait la couleur du *gorion* que les agrémens de son ramage, surtout du mâle, qui est de la grosseur d'un moineau.

Le *cardinal* chante bien aussi, mais il est moins distingué par cette qualité que par sa figure. Il est

de la grandeur de l'alouette des bois ; son plumage et son bec sont du plus beau rouge , et sa tête est ornée d'une très-belle huppe de la même couleur. On le prend dans les parties tempérées de la Nouvelle-Espagne et de la Floride. Les Espagnols achètent cet oiseau jusqu'à dix ou douze piastres , pour le transporter en Europe. On en distingue un plus petit , qui est de la même couleur , mais qui ne chante jamais.

Le chant du *tigrillo* est estimé ; et sa couleur , qui est un véritable tigré , ne l'est pas moins. Il est de la grosseur d'une grive.

Le *cuirlacoe* a les ailes brunes et les yeux rouges ; il est aussi grand que le sensoutlé , mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en gage , on est obligé d'y mettre une pierre de ponce , afin qu'il puisse y limer son bec , dont la longueur l'empêcherait de manger.

Entre les alouettes des bois il s'en trouve de jaunes et noires , qui font leur nids à certaines plantes , en les y suspendant avec des crins tissus en forme de bourse. Elles chantent bien.

On distingue plusieurs belles espèces de perroquets. Les *caterinillas* ont le plumage entièrement vert. Les *loros* l'ont vert aussi , à l'exception de la tête et de l'extrémité des ailes , qui sont d'un beau jaune. Les *periccos* sont de la même couleur , et n'ont que la grosseur d'une grive. Les *guavamayas* ont celle d'un pigeon , et sont d'une parfaite beauté. Leur couleur est un mélange de plumes incarnates ,

vertes et jaunes, avec une très-belle queue de la longueur de celle du faisan ; mais ils n'apprennent point à parler.

On voit au Mexique deux espèces de faisans : l'une, qui se nomme *grittone*, a la queue et les ailes noires, et le reste du corps brun ; l'autre, nommée *réale*, est d'une couleur plus claire, relevée par une espèce de couronne qu'elle a sur la tête.

L'oiseau que les Mexicains nomment *viciçili*, paraît peu différent de celui que les Européens ont nommé *rené* dans d'autres lieux, et *tomincios* au Pérou. Gomara le décrit : « Il n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe, son bec est long et très-délié ; il se nourrit de la rosée et de l'odeur des fleurs, en voltigeant sans jamais se reposer ; son plumage est une espèce de duvet, mais varié de différentes couleurs qui le rendent fort agréable. Les Américains l'estiment beaucoup, surtout celui du cou et de l'estomac, qu'ils mettent en œuvre avec l'or. Le *viciçili* meurt, ou plutôt s'endort au mois d'octobre, sur quelque branche à laquelle il demeure attaché par les pieds jusqu'au mois d'avril, principale saison des fleurs. Il se réveille alors, et de là vient son nom qui signifie *ressuscité* ».

Le *cozquauhli*, qui se nomme vulgairement *aure*, est un grand oiseau, fort commun dans toute la Nouvelle-Espagne, et de la grosseur d'une poule d'Inde. Tout le plumage de son corps est noir, à l'exception du cou et de la poitrine, où il tire sur le rouge ; ses ailes sont noires vers la jointure, et tout

le reste est mêlé de couleur de cendre , de jaune et de pourpre ; il a les ongles fort crochus , le bec des perroquets, noir à l'extrémité, les narines fort épaisses, la prunelle des yeux jaune, les paupières rougeâtres, le front couleur de sang et sillonné de rides, qu'il ouvre et qu'il resserre à son gré, et sur lesquelles flottent quelques poils crépus ; sa queue, qui est celle de l'aigle, est moitié noire et moitié cendrée ; il se nourrit de serpens, de lézards et d'excrémens humains ; il vole presque continuellement, avec une force qui le fait résister au vent le plus impétueux ; sa chair ne peut être mangée, et jette une odeur fort puante.

Les bois et les campagnes du Mexique, sont remplis de coqs-d'Inde sauvages, qu'on tue facilement pendant le clair de lune, lorsqu'ils sont sur les arbres où ils passent la nuit. S'il en tombe un, on ne doit pas craindre que le bruit de l'arme à feu fasse partir les autres.

On compte diverses sortes de grives, les unes noires, et si familières, qu'elles entrent dans les maisons : d'autres ont les ailes rouges ; d'autres, la tête et l'estomac jaunes : leur chair se mange sans être aussi fine que celle des nôtres.

Le Mexique a son pivert, qui n'est pas plus grand que la tourterelle, mais qui a le bec aussi long que le corps : son plumage est entièrement noir, à l'exception de la gorge, où il est jaune.

Le *guachichil*, dont le nom signifie *suce-fleur*, est un petit oiseau qu'on voit sans cesse en mouve-

ment autour des fleurs et qui vit de leur suc. On prétend que, pour dormir, il se tient par le bec entre les petites branches de quelque arbre; les Américains emploient ses plumes à leurs plus beaux ouvrages.

L'oiseau que Dampier nomme *bourdonnant*, sans nous apprendre son nom mexicain, a le plumage fort joli, le bec noir et fort délié, les jambes et les pieds d'une extrême délicatesse; sa grosseur est celle d'un hanneton: dans son vol, il ne bat point des ailes, mais, les tenant toujours étendues, il se meut avec beaucoup de vitesse, sans cesser jamais de faire entendre une sorte de bourdonnement. On ne le voit qu'au milieu des fleurs et des fruits, voltigeant alentour, et paraissant les examiner sous toutes leurs faces; quelquefois il y pose un pied ou tous les deux, se retire tout d'un coup, et y revient avec la même légèreté; chaque fleur l'arrête ainsi pendant cinq ou six minutes. On en distingue deux ou trois espèces, dont les unes sont plus grosses que les autres, et n'ont pas le même plumage; mais elles sont toutes fort petites: la plus grosse est noirâtre.

On nomme *subtiles* une espèce de corneilles qui sont de la grosseur d'un pigeon; leur plumage est noirâtre, mais le bout des ailes et le bec tirent sur le jaune: elles ont une manière extraordinaire de bâtir leurs nids; ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, et même à l'extrémité des plus hautes et de celles qui s'écartent le plus du

trunc. Ce qu'ils ont d'étrange, c'est qu'on les voit toujours à deux ou trois pieds de la branche à laquelle ils sont suspendus, et qu'ils ont la figure d'un saladier rempli de foin : les fils qui attachent le nid à la branche, et le nid même, sont composés d'une herbe longue, fort adroitement entrelacée, et déliés proche de la branche, mais plus gros vers le nid. On aperçoit à côté du nid un trou qui sert d'entrée à l'oiseau, et le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids suspendus, qui forment un spectacle fort agréable.

Les corneilles carnassières sont noirâtres, à peu près de la grosseur de nos corbeaux ; elles ont la tête sans plumes, et le col si chauve et si rouge, qu'en les voyant pour la première fois, on les prend pour des coqs d'Inde. Les Espagnols du pays défendent aux habitans, sous de grosses peines, de tirer les corneilles, parce qu'ils les croient utiles à garantir l'air de l'infection des charognes. Quoique les Anglais, qui viennent couper du bois à Campêche, ne croient pas devoir beaucoup de soumission à cette loi, ils ne laissent pas de s'y assujettir par un sentiment de superstition qui leur fait regarder la mort d'une corneille comme le présage de quelque désastre.

L'oiseau qu'on nomme *tout-bec*, tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps.

Le faucon pêcheur ressemble, par la figure et la couleur, à nos plus petits faucons ; il en a le bec et

les serres. On le trouve ordinairement perché sur le tronc des arbres, ou sur les branches sèches qui tombent sur l'eau, près de la mer ou des rivières. Dès qu'il aperçoit quelque poisson, il y vole à fleur d'eau, il l'enfile avec ses griffes et l'élève aussitôt en l'air, sans toucher l'eau de ses ailes. Il n'avale pas le poisson entier, comme d'autres oiseaux qui en vivent, mais il le déchire de son bec pour le manger en morceaux.

La *boubie* est un oiseau aquatique, un peu moins gros qu'une poule, et d'un gris clair. C'est un oiseau fort stupide, et qui s'écarte à peine du chemin par lequel il voit venir les hommes. Du côté de la mer du Sud, il fait son nid à terre, et dans la mer du Nord, il le fait sur des arbres. Sa chair est noire et plaît à ceux qui aiment le poisson, parce qu'elle en a le goût.

Le *guerrier*, autre oiseau aquatique, est de la grosseur d'un milan, auquel il ressemble aussi par la forme; mais il est noir, à l'exception du cou qu'il a rouge : il vit de poisson. Dampier rapporte des particularités singulières des boubies et des guerriers : « Je remarquai, dit-il, que les guerriers et les boubies laissaient toujours des gardes près de leurs petits, surtout dans le temps où les vieux allaient faire leurs provisions sur mer. On voyait un assez grand nombre de guerriers malades ou estropiés, qui paraissaient hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir. J'en vis un jour plus de vingt sur une des îles, qui faisaient de temps en temps des sorties

en plate campagne pour y chercher du butin ; mais ils se retiraient presque aussitôt. Celui qui surprenait une jeune boubie sans garde lui donnait d'abord un grand coup de bec sur le dos , pour lui faire rendre gorge , ce qu'elle faisait à l'instant. Elle rendait quelquefois un poisson ou deux , de la grosseur du poignet , et le vieux guerrier l'avalait encore plus vite. Les guerriers qui sont dans l'âge de la force jouent le même tour aux vieilles boubies qu'ils trouvent sur mer. J'en vis un moi-même qui vola droit contre une boubie , et qui , d'un coup de bec , lui fit rendre le poisson qu'elle venait d'avalier. Le guerrier fondit si rapidement sur sa proie , qu'il s'en saisit en l'air avant qu'elle fût tombée dans l'eau ».

Ximénès décrit un oiseau du Mexique qu'il appelle *monstrueux* , de la grandeur du plus gros coq d'Inde , et presque de la même forme ; son plumage est blanc , moucheté de quelques petites taches noires ; il a le bec d'un épervier , mais plus aigu ; il vit de proie sur mer et sur terre : son pied gauche ressemble à celui de l'oie , et lui sert à nager ; du pied droit , qui est semblable à celui du faucon , il tient sa proie dans l'eau comme dans les airs.

Acosta distingue trois sortes d'animaux dans la Nouvelle-Espagne , ceux qu'on y porte d'Europe , ceux de la même espèce qu'on y a trouvés , et ceux qui sont propres au pays. Il met dans la première classe les vaches , les brebis , les chèvres , les porcs ,

les chevaux, les ânes, les chiens et les chats. Rien ne cause tant d'admiration que la facilité avec laquelle ils s'y sont multipliés : le nombre des brebis est au-dessus de l'imagination ; il se trouve des particuliers qui en possèdent jusqu'à cent mille, avec peu de difficulté pour les nourrir, dans le choix d'une infinité de pâturages communs, où chacun a la liberté de faire paître ses troupeaux. Les laines seraient une richesse pour l'Europe, si la qualité des herbes, qui sont fort hautes et souvent trop dures, ne rendait cet avantage presque inutile ; on l'a même négligé long-temps, jusqu'à laisser périr toutes les laines qui paraissaient trop sèches et trop grossières pour être employées ; mais à la fin, quelques Espagnols ont trouvé l'art d'en faire des draps et des couvertures qui ne servent néanmoins qu'aux Mexicains, et qui n'empêchent point que les draps d'Espagne ne se vendent fort cher. Ainsi, la principale utilité qu'on tire de ces troupeaux innombrables, est d'en avoir à vil prix la chair, le lait et le fromage.

Les vaches ne se sont pas moins multipliées dans la proportion de leur espèce, et rapportent plus d'avantages à la Nouvelle-Espagne. On distingue les vaches domestiques, dont on tire le lait, la chair et les veaux, comme en Europe, tandis qu'on emploie les bœufs au travail, et les vaches sauvages qui habitent les montagnes et les forêts où, n'ayant point de maîtres, elles sont comptées au rang des bêtes de chasse, qui appartiennent à ceux qui les

domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les campagnes, et les Espagnols ne leur font la guerre que pour enlever leurs peaux : la manière de les tuer mérite une description. Ceux qui s'y plaisent, ou qui s'en font un métier, ont des chevaux élevés à cette chasse, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le cavalier n'a pas d'embarras à les conduire. Les armes sont de la figure d'un croissant, dont le tranchant est fort aigu, et qui a six ou sept pouces de large d'une corne à l'autre; ce fer est enchâssé par une douille, au bout d'une hampe de quatorze ou quinze pieds de long : le chasseur pose son épieu sur la tête de son cheval, le fer devant, et court après la bête. S'il la joint, il lui enfonce son fer au-dessus du jarret, dont il tâche de couper les ligamens; son cheval fait aussitôt un tour à gauche, pour éviter l'animal furieux qui ne manque point, lorsqu'il se sent blessé, de courir sur lui de toute sa force : si les ligamens ne sont pas tout-à-fait coupés, il ne manque presque jamais de les rompre, à force d'agiter sa jambe; où s'il continue de courir vers son ennemi, ce n'est plus qu'en boitant et sur trois pieds. Le chasseur, après s'être éloigné au grand galop, se rapproche à petits pas, et le frappe de son fer sur une des jambes de devant : ce coup le renverse; il ne reste alors qu'à descendre, en tirant un grand couteau fort pointu dont tous les chasseurs sont armés, et dont ils se servent avec beaucoup d'adresse : un seul coup dans la nuque, un peu au-

dessous des cornes, lui abat la tête ; c'est ce qui se nomme décapiter. Le vainqueur remonte ensuite à cheval et va chercher une autre proie , pendant que les écorcheurs, dont il est toujours suivi , dépouillent celle qu'il leur laisse. L'oreille droite du cheval qui sert à cette chasse est ordinairement abattue , ce qui vient de la pesanteur de l'épieu qu'on tient longtemps sur sa tête : c'est à cette marque qu'on connaît les chevaux bien exercés.

La guerre qu'on fait sans cesse à ces animaux les a rendus si féroces, qu'il y a du danger , pour un homme seul , à les tirer dans les savanes. Les vieux taureaux qui ont déjà reçu quelques blessures n'attendent pas toujours qu'ils soient attaqués pour se précipiter sur leurs ennemis. Lorsqu'on approche d'un troupeau , toutes les bêtes qui le composent se rangent comme en bataille, et se tiennent sur la défensive ; les vieux taureaux sont à la tête, les vaches viennent ensuite, et le jeune bétail est à la queue : si l'on tourne à droite ou à gauche, pour donner sur l'arrière-garde, les taureaux ne manquent point de tourner en même temps et de faire face aux chasseurs. Aussi ne les attaque-t-on presque jamais en troupes : on les observe du bord d'un bois pour surprendre ceux qui s'écartent dans les savanes. Les cuirs qu'on transporte en Europe font une des plus constantes richesses de la Nouvelle-Espagne.

Les chèvres, qui sont aussi en fort grand nombre, fournissent non-seulement du lait et des cabris, mais

un fort bon suif, dont on fait plus d'usage que de l'huile pour s'éclairer et pour la préparation du ma-roquin dont on se chauffe.

Le climat s'est trouvé si propre aux chevaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuse propagation, la plupart des provinces en ont d'aussi bonne race que l'Espagne. On s'en sert communément pour voyager, et l'on n'emploie que des mulets pour le transport des marchandises et du bagage.

Il se trouve aussi des chevaux sauvages dans la Nouvelle-Espagne, mais en moindre nombre que dans l'île espagnole, où les relations assurent que l'on en voit quelquefois courir des troupes de cinq cents. Lorsqu'ils découvrent un homme à quelque distance; un d'entre eux se détache, approche de la personne qu'il a vue; se met à souffler des naseaux, et prend ensuite une autre route en courant de toute sa force : à l'instant tous les autres le suivent. Quoique ces animaux soient de la même race que les chevaux domestiques, ils ont dégénéré dans les forêts qu'ils habitent; la plupart ont la tête fort grosse et les jambes raboteuses, les oreilles et le cou longs. Ils sont d'ailleurs assez propres au travail, et s'apprivoisent facilement. Pour les prendre, on tend des lacs de cordes sur les routes qu'ils fréquentent. Ils ne manquent point d'y donner; mais ils s'étranglent quelquefois lorsqu'ils sont arrêtés par le cou. Aussitôt qu'on les a pris, on les attache au tronc d'un arbre pour les y laisser deux jours sans boire et sans manger. Dès le troisième, à la vue de

la nourriture qu'on leur présente , ils deviennent aussi doux que s'ils avaient toujours vécu parmi les hommes. On raconte même que ceux qu'on a quelquefois lâchés , après les avoir nourris pendant plusieurs jours , sont revenus ensuite dans les mêmes lieux , qu'ils ont reconnu leurs maîtres , et que , les venant flairer , ils se sont laissé reprendre.

On voit dans la Nouvelle-Espagne , comme au Pérou et dans l'Ile espagnole , quantité de chiens sauvages , dont on attribue l'origine à ceux des premiers Castellans , qui peuvent avoir quitté leurs maîtres et s'être égarés dans les bois. Ils marchent en troupes , et la plupart ressemblent à nos levriers. Quoique extrêmement voraces , ils manquent de hardiesse ou de force pour attaquer les chevaux et les vaches ; mais ils mangent les veaux et les poulains. Un sanglier même les effraie peu.

On ne peut douter , sur le témoignage des premiers conquérans , que la Nouvelle-Espagne n'eût avant leur arrivée des lions , des tigres , des ours , des sangliers , des cerfs et des renards.

Les lions mexicains ne sont pas roux ; ils n'ont pas ces crins , avec lesquels on représente ceux de notre continent. Leur couleur est grise ; et loin d'être aussi furieux que les lions d'Afrique et d'Asie , ils se laissent prendre , ou tuer à coups de pierres ou de bâtons , dans un cercle d'hommes , où l'on n'a pas de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des chiens , ils grimpent sur les arbres , d'où le

plus timide chasseur les abat facilement à coups de lance et d'arquebuse.

Les tigres ont la couleur de ceux d'Afrique, et ne sont pas moins dangereux par leur adresse et leur cruauté; mais ils n'ont pas la même grosseur. On prétend qu'ils portent une haine particulière aux naturels du pays; et qu'au milieu de plusieurs Espagnols, ils choisissent toujours un Américain pour le dévorer.

Les ours ont la figure et la férocité des nôtres; mais on en rencontre peu. Ils se terrissent et ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Les sangliers, que les Mexicains nomment *sainos*, sont beaucoup moins gros qu'en Europe, et diffèrent plus encore par une propriété fort étrange, qui est d'avoir le nombril sur le dos. Ils vont en troupes dans les bois. Leurs dents sont tranchantes, et les rendent d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent point qu'on les offense pour attaquer les chasseurs. Ceux qui leur font la guerre sont obligés de monter sur des arbres, où ces furieuses bêtes ne les ont pas plutôt découverts qu'elles accourent en grand nombre. Elles mordent le tronc, lorsqu'elles ne peuvent nuire à l'homme. Mais on les tue facilement dans cette situation; et la vue de celles qui tombent; ou le bruit des armes à feu, éloigne enfin toutes les autres. Leur chair est excellente; mais si l'on ne prend soin de leur couper le nombril qu'ils ont sur l'épine du dos, elle se corrompt avant la fin du jour.

Les renards ne sont pas plus grands que nos chats;

ils ont le poil blanc et noir, et la queue très-belle. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils s'arrêtent après avoir un peu couru; et pour leur défense, ils rendent une urine si puante, qu'elle empoisonne l'air dans l'espace de cent pas. S'il en tombe sur un habit, on est forcé de l'ensevelir long-temps sous terre pour en dissiper la puanteur.

Les loups de la Nouvelle-Espagne, s'il faut s'en rapporter à Gemelli Carréri, ressemblent au léopard.

On trouve dans la province de Vera-Paz un animal sauvage qui n'est pas moins gros que l'ours, et qui a le poil noir, la queue large, des mains et des pieds presque de la forme humaine, la face large, sans poil, ridée, et le nez camus à peu près comme les Nègres.

La province de Guatimala produit une espèce de daims qui ont reçu de la nature deux ventricules, l'un pour la digestion des alimens, l'autre qui sert de réceptacle, comme on l'a souvent observé, à diverses sortes de bois pourri, sans qu'on puisse deviner le but de la nature dans une organisation si singulière.

Le fourmiliér est une autre bête à quatre pieds, de la grosseur d'un chien de bonne taille. Il a le poil rude, et d'un brun qui tire sur le noir, les jambes courtes, le museau long, de petits yeux, la gueule fort petite, et la langue aussi déliée qu'un ver de terre de cinq ou six pouces de long. Cet animal se nourrit de fourmis, et ne se trouve guère qu'auprès des fourmilières. Il couche son museau à terre sur

le bord du sentier où les fourmis passent. Il pousse sa langue au travers du sentier. Les fourmis s'y arrêtent, et dans un instant elle en est couverte. Il la retire alors pour les avaler ; ensuite il recommence le même exercice aussi long-temps qu'il est pressé de la faim. Ces animaux jettent une forte odeur.

Le chat-tigre, qui est commun dans la province de l'Yucatan, est un animal farouche, de la grosseur de nos mâtins. Il a les jambes courtes et le corps ramassé comme un mâtin ; mais par la tête, le poil, et la manière de chercher sa proie, il ressemble fort au tigre. Le nombre en est si grand dans la baie de Campêche, qu'ils y seraient redoutables aux habitants, s'ils n'avaient pour leur nourriture les jeunes veaux sauvages qu'ils trouvent en abondance. Ils ont le regard si farouche, que les voyageurs ne les rencontrent jamais sans frémir.

Outre les chèvres communes, qui paraissent venues d'Espagne, on en trouve une espèce fort singulière, que les Espagnols ont nommée *corneras de terra*, et dont quelques-uns rapportent l'origine à celles qui portent le même nom au Chili, d'où elles peuvent avoir été transportées. Waffer nous en donne la description. Ces bêtes sont fort majestueuses, et n'ont pas moins de quatre pieds et demi de haut. Elles s'apprivoisent si facilement, que, se laissant brider, elles portent sur le dos deux hommes des plus robustes. Pendant que le cavalier est dessus, leur pas est l'amble ou le petit galop. Leur museau ressemble à celui du lièvre ; elles remuent même

comme lui les deux lèvres en broutant, mais leur tête approche beaucoup de celle des gazelles. Elles sont armées de cornes torses, qu'elles posent tous les ans, et qui, n'étant d'aucun usage, demeurent dispersées dans les lieux qu'elles habitent. Leurs oreilles sont celles de l'âne : elles ont le cou délié comme les chameaux, et le portent droit comme les cygnes ; la poitrine large comme le cheval, le dos à peu près semblable à celui d'un beau levrier. Leurs fesses et leurs queues ne ressemblent pas mal à celles du daim. Elles ont le pied fourchu comme la brébis, avec un éperon en dedans, de la grosseur du doigt, aussi pointu que ceux de l'aigle. Ces éperons, qui sont d'environ deux pouces au-dessus de l'endroit où la corne du pied se divise, leur servent à grimper sur les rochers, et à se tenir fermes dans toutes leurs situations. Le poil qu'elles ont sous le ventre à douze ou quatorze pouces de long ; mais elles ont sur le dos une espèce de laine plus courte, à demi-frisée. Ce sont des animaux fort innocens, d'un grand usage, et propres à toutes sortes de fatigues. Leur chair a le goût de celle du mouton. Waffer en tua plusieurs, et dans l'estomac de l'une il trouva treize pièces de bézoards de différentes figures, dont quelques-unes ressemblaient au corail. Quoiqu'elles fussent entièrement vertes lorsqu'il les découvrit, elles devinrent ensuite de couleur cendrée. Il apprit des Espagnols qu'ils emploient fort utilement ces bêtes aux mines du Pérou. Elles leur servent à transporter le métal aux villes situées vers la mer ; par des précipices et

des chemins si rompus, que les hommes et les animaux n'y peuvent passer. On les conduit chargées jusqu'à l'entrée de ces lieux inaccessibles, où les maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un espace de seize lieues, tandis qu'ils sont obligés d'en faire plus de cinquante par de longs détours, au bout desquels ils les retrouvent. Les mêmes Espagnols assuraient que, dans une ville de la côte qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de distance, on dresse ces chèvres à l'aller prendre sans guide, avec deux jarres sur le dos; qu'en arrivant à la rivière, elles s'y enfoncent assez pour remplir les jarres, et qu'elles les rapportent pleines chez leur maître. Ils ajoutaient qu'elles refusent de travailler aussitôt que le jour a disparu, et que la force est inutile pour les y contraindre. Waffer eut la curiosité de vérifier une partie de ce récit. Il les trouva si rétives le soir, qu'il les frappait en vain pour les faire lever; les unes poussaient un cri, les autres un soupir, et quoiqu'elles n'eussent rien fait de fatigant pendant tout le jour, il lui fut impossible de les mettre en mouvement.

Les serpens sont en si grand nombre au Mexique, et distingués par tant de noms différens, que, pour éviter une multitude de mots barbares qu'il y a peu d'utilité à recueillir, on prend, avec quelques voyageurs, le parti de les diviser en quatre espèces principales, qui sont les jaunes, les verts, les bruns, et ceux qui sont mêlés de quelques taches blanches et jaunes. Les premiers sont ordinairement aussi gros que la partie inférieure de la jambe humaine, et longs

de six ou sept pieds. Ils sont lâches et si paresseux, qu'ils ne s'éloignent guère du même lieu, lorsqu'ils peuvent y vivre de lézards, de guanos et d'autres animaux qui passent dans leur retraite. Cependant la faim les fait quelquefois monter sur les arbres, pour surprendre les gros oiseaux et d'autres bêtes qui s'y retirent. On assure que, dans cette situation, ils ont la force d'arrêter une vaché qui s'approche de l'arbre, et que, s'entortillant tout à la fois autour d'une branche et d'une des deux cornes, ils se rendent maîtres de leur proie. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair.

Les serpens verts n'ont qu'environ la grosseur du pouce, quoiqu'ils aient quatre ou cinq pieds de long. Leur dos est d'un vert fort vif; mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, où ils vivent des petits oiseaux qui viennent s'y percher. Ils sont extrêmement venimeux.

Le serpent brun est un peu plus gros que le vert, mais il n'a pas plus d'un pied et demi, ou deux pieds de long. Il doit être peu dangereux, puisqu'on ne s'étonne point de le voir entrer dans les maisons, et qu'on ne s'attache pas même à le tuer. Il fait la guerre aux souris, qu'il prend avec beaucoup d'adresse.

Il n'y a point de serpens tachetés de jaune qui ne soient redoutables aux Mexicains : celui qu'ils appellent *calète* est une espèce de lézard; il est long de près d'une aune, mais sa queue fait la plus

grande partie de cette longueur. Il a la langue d'un rouge ardent, la peau fort dure, tachetée de jaune et de blanc : l'aspect en est effrayant ; cependant ses morsures ne sont que douloureuses, ou ne deviennent mortelles que pour ceux qui négligent trop long-temps d'y remédier : d'ailleurs il ne blesse que ceux qui l'offensent.

Les galipègues sont une espèce de lézards tachetés de brun obscur et de jaune, qui ont la grosseur du bras d'un homme, quatre jambes, et la queue fort courte. Ils vivent dans les troncs creux des vieux arbres, surtout dans les endroits marécageux ; et les Américains n'en approchent jamais sans précaution, parce qu'ils les croient fort venimeux.

Un des plus terribles serpents de la Nouvelle-Espagne, est celui que les Espagnols appellent *vipère*, par la seule raison que ses morsures causent infailliblement la mort ; il ne ressemble pourtant aux vipères que par la tête. Sa longueur ordinaire est d'environ seize pouces, sa grosseur médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre, les côtés revêtus d'une espèce d'écailles blanches, rayées par intervalles de lignes noires ; le dos tigré, avec des lignes brunes qui aboutissent à l'épine. On en distingue plusieurs espèces, qui ne diffèrent que par la couleur. Il se remue fort lentement entre les rochers, ou dans les masses, et plus lentement encore dans les lieux plats. Chaque année lui apporte, au bout de la queue, une espèce de sonnette qui se joint, en forme d'anneau, à celles qui y sont déjà ;

elles se succèdent comme les nœuds de l'épine du dos, et rendent un son lorsqu'il se remue : ses yeux sont noirs et d'une moyenne grandeur ; il a deux dents à la mâchoire supérieure, par lesquelles on croit qu'il jette son venin, et cinq de chaque côté des mâchoires, qu'on aperçoit aisément lorsque sa gueule s'ouvre. Ceux qui sont mordus de ce terrible animal meurent dans de cruels tourmens, avant l'espace de vingt-quatre heures. Lorsqu'il est irrité, il secone violemment ses sonnettes, qui font alors beaucoup de bruit. On prétend que la province de Panuco a les plus gros serpens de cette espèce, et que les Américains en mangent la chair après en avoir ôté le poison.

Le canton d'Yzalcos, dans la province de Guatimala, produit des scorpions de la grosseur d'un lapin, et des crapauds qui, n'étant guère moins gros, sautent comme des oiseaux sur les branches des arbres, où ils font un étrange bruit dans les temps pluvieux. Il se trouve dans le même canton une espèce de grandes fourmis que les habitans mangent, et qui se vendent au marché.

Dans les montagnes des Mistèques, les Américains en montrent deux remplies de serpens, qui s'y tiennent renfermés, et dont aucun animal n'ose approcher.

On voit dans plusieurs provinces une sorte d'araignées dont le corps est de la grosseur du poing, et dont les jambes sont aussi déliées que celles des araignées de l'Europe ; elles ont deux dents, ou plutôt

deux cornes longues d'un pouce et demi, d'une grosseur proportionnée, noires, polies et fort pointues. On garde toujours ces dents, lorsqu'on tue les araignées; quelques-uns les portent dans leur sac à tabac, pour nettoyer leurs pipes; d'autres s'en nettoient les dents, dont on prétend qu'elles guérissent la douleur. Le dos de ces insectes est couvert d'un duvet jaunâtre et fort doux. On n'a point constaté s'ils étaient venimeux ou non.

Quoique les parties de la Nouvelle-Espagne qui regardent la mer du Nord soient souvent exposées à l'inondation, elles sont remplies de diverses sortes de fourmis. On distingue les grosses et les petites, les noires et les jaunes, etc. La piqure des grosses fourmis noires est presque aussi dangereuse que celle des scorpions; et les petites fourmis noires ne sont guère moins nuisibles: leur aiguillon perce comme le fer: elles sont en si grand nombre sur les arbres, qu'on s'en trouve quelquefois couvert avant qu'on les ait aperçues; mais elles piquent rarement sans être offensées. Dans les provinces méridionales, c'est sur les grands arbres qu'elles font leurs nids, entre le tronc et les branches. Elles y passent l'hiver, c'est-à-dire la saison pluvieuse, avec leurs œufs, qu'elles conservent soigneusement. Les Espagnols font beaucoup de cas de ces œufs pour nourrir leurs poules. Pendant la saison sèche, elles se répandent dans tous les lieux qui ont des arbres, et jamais on n'en voit dans les savanes. Les bois sont alors remplis de leurs sentiers, qui

sont aussi battus que nos grands chemins , et larges de trois ou quatre pouces. Elles partent fort légères , mais elles reviennent chargées de pesans fardeaux , tous de la même matière et d'une égale grosseur. On ne leur a jamais vu porter que des monceaux de feuilles vertes, si gros, qu'à peine voit-on l'insecte par-dessous. Cependant elles marchent fort vite dans une fort longue file , et comme empressées à se devancer mutuellement.

On distingue une autre espèce de grosses fourmis noires , qui ont les jambes longues et qui marchent en troupes. Elles paraissent occupées d'un objet commun , qu'elles cherchent avec les mêmes mouvemens et la même inquiétude ; ce qui ne les empêche point de suivre régulièrement leurs chefs. Elles n'ont pas des sentiers battus , et leur marche est comme incertaine. Dans l'Yucatan , où elles sont en fort grand nombre , on en voit quelquefois entrer des bandes entières dans les cabanes , où elles s'arrêtent à fureter et à piller jusqu'à la nuit. L'habitude où l'on est de les voir partir avant la fin du jour , rend les habitans tranquilles , sans compter qu'il serait difficile de les chasser. Dampier en vit des bandes si nombreuses , que , malgré la vitesse de leur marche , elles employaient deux ou trois heures à passer.

Les abeilles ne s'écartent guère des bois , où elles se nichent dans le creux des arbres ; cependant les Américains ont trouvé le moyen d'en apprivoiser une espèce , en leur creusant des tronc d'arbres

pour servir de ruches. Ils posent sur un ais l'un des bouts de ce tronc, après l'avoir scié fort également, et laissent, pour l'entrée et la sortie des abeilles, un trou sur le bout supérieur qu'ils couvrent d'un autre ais. Ces abeilles privées ressemblent aux nôtres, avec cette seule différence qu'elles sont d'une couleur plus brune, et que leur aiguillon n'est pas assez fort pour percer la peau d'un homme. Elles ne s'en jettent pas avec moins de furie sur ceux qui les inquiètent, mais leur piqure n'est qu'un chatouillement dont il ne reste aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel, et la couleur en est blanche; celles des bois sont de deux sortes, les unes assez grosses et capables de piquer fortement, les autres de la grosseur de nos mouches noires, mais plus longues. Quantité d'Américains s'occupent à chercher le miel qu'elles déposent dans les arbres creux, le vendent fort bien, et vivent honnêtement de cette profession.

Quoique l'animal amphibie, que la plupart des nations nomment *alligator*, soit commun à la plus grande partie de l'Amérique, son abondance est si singulière dans la Nouvelle-Espagne, où l'on ne trouve point de baies, de rivières, de criques, de lacs et d'étangs qui n'en soient peuplés, que c'est proprement ici l'occasion d'éclaircir un point sur lequel plusieurs naturalistes ont comme affecté de se partager. Il est question d'examiner s'il est vrai qu'il y ait entre l'alligator et le crocodile, tant de ressemblance par la figure et le naturel, qu'on doive

les prendre pour deux animaux de même espèce , et supposer que l'un est le mâle et l'autre la femelle. Un voyageur fort célèbre en appelle aux observations suivantes :

De plusieurs milliers d'alligators qu'il avait vus dans ses courses , il n'en avait jamais trouvé un qui eût plus de seize ou dix-sept pieds de long , ni qui fût plus gros qu'un poulain de bonne taille. Cet animal a la figure du lézard ; sa couleur est d'un brun fort sombre ; il a la tête grosse , les mâchoires longues , de grosses et fortes dents , deux desquelles sont d'une longueur considérable , et placées au bout de la mâchoire inférieure , dans la partie la plus étroite , une de chaque côté. La mâchoire supérieure a deux trous pour les recevoir , sans quoi la gueule ne pourrait se fermer ; il a quatre jambes courtes , de larges pattes et la queue longue : son dos , de la tête jusqu'au bout de la queue , est couvert d'écailles assez dures et jointes ensemble par une peau fort épaisse ; au-dessus des yeux il a deux bosses dures et couvertes d'écailles , de la grosseur du poing ; depuis la tête jusqu'à la queue , l'épine est comme formée de ces nœuds d'écailles qui ne branlent pas comme celles des poissons , et qui sont si fortement unies à la peau , que , ne faisant qu'un tout , elles ne peuvent être séparées qu'avec un couteau fort tranchant. De l'épine sur les côtes , et vers le ventre , qui est d'un jaune obscur comme celui des grenouilles , il se trouve aussi plusieurs de ces écailles , mais moins épaisses et moins ramassées ; aussi ne l'empê-

chent-elles point de se tourner avec une extrême vitesse, si l'on considère la longueur de son corps ; lorsqu'il marche, sa queue traîne derrière lui. La chair de ces animaux jette une forte odeur de musc, surtout quatre glandes, deux desquelles viennent dans l'aîne près de chaque cuisse, et les deux autres vers la poitrine, sur chaque jambe de devant ; elles sont de la grosseur d'un œuf de jeune poule : on les porte comme un parfum, mais la force de cette odeur ne permet de manger la chair que dans une extrême nécessité.

Les crocodiles n'ont aucune de ces glandes, et leur chair ne jette aucune odeur de musc. Leur couleur est jaune ; ils n'ont point de longues dents à la mâchoire inférieure ; leurs jambes sont plus longues que celles de l'alligator. Lorsqu'ils courent, ils tiennent la queue retroussée et recoquillée en forme d'arc par le bout ; les nœuds de leurs écailles sur le dos sont beaucoup plus épais, plus gros et plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Dans la baie de Campêche, par exemple, où le nombre des alligators est infini, on n'a jamais vu de crocodiles ; au contraire, il y a des crocodiles dans quelques endroits de la même mer, où l'on ne voit point d'alligators. Les Espagnols donnent aux uns et aux autres le nom de *caïmans*, qu'ils ont emprunté des Américains ; et c'est apparemment cette appellation commune qui a donné naissance à l'erreur.

D'un autre côté, Dampier convient que les œufs des deux amphibies se ressemblent si parfaitement,

qu'on ne peut les distinguer à la vue ; ils sont de la grosseur des œufs d'oie , mais beaucoup plus longs. Les uns et les autres sont un très-bon aliment , quoique ceux de l'alligator aient l'odeur du musc. Ces animaux vivent tous deux sur terre et dans l'eau , avec la même indifférence pour l'eau douce et l'eau salée ; ils aiment également la chair et le poisson. De tous les amphibies , on n'en connaît aucun qui s'accommode mieux de toute sorte de séjour et d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du chien. La plupart des voyageurs observent que les chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes rivières et les anses où les crocodiles et les alligators peuvent se tenir cachés. Ils s'arrêtent à quelque distance du bord : ils aboient assez long-temps avant que d'en approcher. Si la soif les force , la seule vue de leur propre ombre les fait reculer avec de nouveaux aboiemens. Dampier assure que dans la saison sèche , où l'on ne trouve de l'eau douce que dans les étangs et les rivières , il était obligé d'en faire apporter à ses chiens. Souvent , lorsqu'il était à la chasse , et qu'il avait à traverser une crique à gué , ses chiens ne voulaient pas le suivre , et l'obligeaient de les faire porter.

Mais ce qui détermine absolument Dampier à regarder le crocodile et l'alligator comme deux animaux d'espèce différente , c'est que le premier est bien plus féroce et plus hardi que l'autre. On sait qu'il poursuit également les hommes et les bêtes , au lieu

que l'alligator ne cause jamais de mal que lorsqu'on l'offense.

Quoiqu'on ne puisse douter que, dans le grand nombre de rivières qui traversent une si vaste contrée il n'y ait quantité de poissons aussi singuliers que les plantes et les animaux des terres qu'elles arrosent, les Espagnols ont négligé jusqu'à présent de les observer. On n'en connaît pas de plus remarquable que celui que les Mexicains nomment *ato-loth*, et les Espagnols *inguete de agua*. Il a la peau fort unie, mouchetée sous le ventre de petites taches dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa longueur est d'environ six doigts, et son épaisseur de deux. Il a quatre jambes comme le lézard : sa queue est longue et fort menue par le bout ; ses pieds, qui lui servent à nager, sont divisés en quatre doigts, comme ceux de la grenouille. Il a la tête plus grosse qu'il ne convient à la grosseur du corps, la gueule noire et presque toujours ouverte. On prétend, sur de fréquentes observations, qu'il a un *utérus* et ses mois comme les femmes. Sa chair est fort bonne et d'un goût qui tire sur celui de l'anguille.

Les tortues de toute espèce sont en grande quantité au Mexique. Dampier nous apprend qu'elles travaillent dans l'eau à la propagation de leur espèce, que le mâle est neuf jours sur la femelle, et qu'il ne l'abandonne pas aisément dans cette situation. « J'ai pris, dit-il, des mâles dans cette posture. On perce facilement le mâle, car il n'est pas sauvage. La fe-

melle , à la vue d'un canot , fait des efforts pour s'échapper ; mais il la retient avec ses deux nageoires de devant. Lorsqu'on les surprend accouplés , le plus sûr est de darder la femelle ; on est sûr alors du mâle ».

Gage fait observer que , dans la première ivresse du triomphe , les Espagnols apportèrent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystère des richesses qu'ils découvriraient de jour en jour , ils les publiaient avec ostentation ; et pendant quelques années , leurs plus célèbres historiens n'eurent pas d'autre objet : mais la politique se fit entendre , après avoir été long-temps étouffée par la joie , et porta sa jalousie jusqu'à défendre aux sujets de l'Espagne d'écrire ou de parler publiquement de ce qui se passait au Mexique. Ainsi , l'on n'a guère d'autres lumières sur l'or et l'argent du pays , que celles qui se sont conservées dans les anciennes histoires , joint à quelques traits dont on est redevable aux voyageurs étrangers.

La province de Guaxaca renferme une montagne nommée *Cocola* , proche du canton de Guaxolotitlan , à dix-huit degrés de latitude nord , dans laquelle on a découvert plusieurs mines d'or et d'argent , du cristal de roche , du vitriol , et différentes sortes de pierres précieuses. A six lieues d'Antequerra , dans la même province , entre les montagnes que les Espagnols ont nommées *Penolas* , il s'en trouve une qui a conservé le nom mexicain d'*Itzquitépèque* , où l'on ne fouille pas long-temps sans

apercevoir des paillettes d'or, mais en moindre abondance que les veines de plomb qui s'y offrent de toutes parts.

Léon, ville de la même province, à soixante lieues de Mexico, renferme dans son canton un grand nombre de mines d'argent. Guanaxati et Talpuiaga sont deux autres mines fort célèbres : la première, à vingt-huit lieues de Valladolid, au nord ; l'autre, à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux au Méchoacan.

Tout le canton de Colima, surtout vers Acatlan, est rempli de deux sortes de cuivre : l'un, si mou et si ductile, que les habitans en font de très-beaux vases ; l'autre, si dur, qu'ils l'emploient au lieu de fer, pour tous les instrumens de l'agriculture.

Toutes les recherches des Espagnols ne leur ont jamais fait trouver des mines d'aucun métal dans la province d'Yucatan.

Dans la province de Guadalajara, vers les Zacatèques, la nature a placé une montagne d'une lieue de hauteur, inaccessible de toutes parts aux voitures, et même aux bêtes de charge, couverte de pins et de chênes d'une grandeur extraordinaire, et sans autres habitans qu'un prodigieux nombre de loups. Elle renferme quantité de mines d'argent et de cuivre, qui sont mêlées de beaucoup de plomb.

La province de Xalisco, qui ne fut conquise qu'en 1554, par François de Ybarra, passe pour une des plus riches de la Nouvelle-Espagne, par ses mines d'argent, autour desquelles il s'est formé

des habitations nombreuses, avec des fonderies, des moulins, et tout ce qui est nécessaire au travail.

Les Zacatèques sont un grand nombre de petits cantons, qui forment, sous ce nom commun, la plus riche province de la Nouvelle-Espagne : on y compte douze ou quinze mines d'argent.

La province qui porte le nom de *Nouvelle-Biscaye*, et qui en comprend une autre nommée *Topia*, offre les mines d'Ende, de Saint-Jean et de Sainte-Barbe; les deux dernières, à trois lieues l'une de l'autre, et toutes deux à vingt lieues de celle d'Ende. Elles sont d'une abondance extraordinaire, et voisines de plusieurs mines de plomb, qui sont d'une extrême utilité pour la purification de l'argent.

Tous les historiens de la conquête assurent que la province de Guatimala était remplie d'idoles d'or, que les Mexicains livrèrent volontairement aux Espagnols; mais il ne paraît point qu'on n'y ait jamais découvert de mines, ni que cette belle contrée ait aujourd'hui d'autres sources de richesses que son commerce et la culture de ses terres.

La province de Chiapa était autrefois riche en or, en argent, en étain, en plomb, en vif-argent et en cuivre. Ses principales mines sont épuisées.

Tout particulier qui découvre une mine d'or ou d'argent peut y faire travailler, en payant au roi le cinquième du produit; mais s'il l'abandonne, elle tombe trois mois après au domaine. Le roi accorde

quatre cents pieds de terrain vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire; ensuite un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle à dix-huit pieds de la première, et, quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrain du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses ouvriers; alors il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre : mais si la mine qu'il ouvre au-dessous est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixième partie de ce qu'il tire, et si l'eau venait de la mine supérieure, le possesseur de cette mine est obligé de la faire vider.

Tout l'or et l'argent qui sort des mines de la Nouvelle-Espagne doit être porté à Mexico, et déclaré à l'hôtel de la monnaie. Un voyageur célèbre a publié, vers la fin du dernier siècle, qu'il y entrait chaque année deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passait par des voies indirectes, et qu'on en frappait tous les ans à la monnaie sept cent mille marcs en pièces de huit.

Les propriétaires ne payent pas seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au quint, qui est le droit royal de l'ancienne déclaration, une réale qu'on nomme *le droit de vasselage*. Quoique chaque particulier puisse faire fabriquer de la monnaie, on travaille presque uniquement pour les marchands : ils achètent tout le métal qu'on veut leur

vendre, en retenant deux réales par marc, l'une pour le droit du roi, et l'autre pour la fabrique. A l'égard de l'or, qui est beaucoup moins abondant, on en fait des pièces de seize, de huit, de quatre et de deux pièces de huit, qui se nomment des *écus d'or*. La différence pour les droits est d'une réelle et demie qu'on paye de plus pour les pièces d'or. Le titre auquel il doit être pour recevoir la marque est vingt-deux carats, et celui de l'argent deux mille deux cents maravédís.

On apprend du même voyageur, sur les informations qu'il reçut d'un gentilhomme espagnol qui avait exercé pendant trente ans l'office d'essayeur, qu'il y a dans Mexico huit fourneaux pour la monnaie, et dans l'hôtel qui les contient, un chef, sous le titre de trésorier, avec huit ou dix principaux officiers qu'il commande. On consigne au chef des barres d'argent; elles sont pesées devant lui, il tient compte du poids.

On fait cinq sortes de monnaies : des pièces de huit, de quatre, de deux, des pièces simples et des deniers. Lorsqu'elles ont leur juste poids, on les remet au trésorier, qui les reçoit de la main même du peseur, sous les yeux du secrétaire et des autres officiers. Comme l'argent se noircit par le mélange de l'écume de cuivre qui sert à la séparation, on envoie d'abord la monnaie aux blanchisseurs : elle passe ensuite chez les gardes qui vérifient le poids; de là elle est consignée aux monnayeurs, qui travaillent dans une même salle, et qui ont aussi,

pendant le jour , les cinq coins , nommés *truxales*, dont les gardes sont chargés pendant la nuit , et dont ils répondent sur leur tête. Après ces formalités, la monnaie retourne entre les mains du trésorier pour la délivrer aux propriétaires ; mais il en retire auparavant ce qui revient aux officiers , c'est-à-dire à lui-même , à l'essayeur , au coupeur , au secrétaire , au peseur , aux deux gardes , au mérino , qui est un sous-secrétaire ; à un alcade , aux forgerons et aux monnayeurs. Cette déduction n'est pas une perte pour le propriétaire , puisqu'elle se fait sur les deux réales qu'on ajoute à la valeur de l'argent avant qu'il soit frappé. Le payement se fait aux officiers par *maravédis* et par rations.

Tous les hauts officiers sont nommés par le roi , et les autres achètent leurs places du trésorier, pour la somme de trois mille pièces de huit : les premiers répondent solidairement des fraudes de leurs associés. Quoique toutes ces charges , et celles même qui s'achètent , ne soient pas héréditaires , chaque officier a le droit de résigner la sienne ; mais , pour la validité de la résignation , elle doit être signée vingt jours avant sa mort. Celui que cette faveur regarde est obligé d'en informer le vice-roi dans le terme de soixante jours ; il doit payer au roi un tiers de la valeur de sa charge , et les deux autres tiers au propriétaire ou à ses héritiers , sans quoi elle retourne à la couronne. Aussi les possesseurs donnent-ils chaque mois leur démission , pour éviter toute ombre de difficulté sur les vingt jours qu'ils

doivent survivre. Le revenu annuel du trésorier est d'environ soixante mille pièces de huit ; les charges d'essayeur et de fondeur , qui appartiennent en propriété au couvent des Carmes Déchaux de Mexico , et qui sont exercées par un seul officier , rapportent seize mille pièces ; celle du coupeur , dix mille ; et les autres , environ trois mille cinq cents. Les forgerons ou les maîtres des huit fourneaux et les monnayeurs , qui sont au nombre de vingt , ont chacun depuis huit cents jusqu'à mille pièces. Il n'y a point de si bas offices qui ne valent par jour une pièce de huit ; mais comme la plupart de ceux qui les possèdent sont des esclaves du trésorier , il en tire ouvertement le profit.

Cette vaste étendue de pays offre des raretés de toute espèce. Dans le voisinage de Chiautla , qui appartient à la province du Mexique , c'est-à-dire au milieu du continent , on voit un grand puits d'eau salée dont les habitans font d'excellent sel. Les montagnes de Contacomapa et de Qualtéèque , qui sont à peu de distance , fournissent un beau jaspe vert qui approche du porphyre.

Dans un bourg , nommé *Guadalupa* , on voit une source d'eau très-froide , qui guérit de la fièvre ceux qui en boivent , et qui ne sort jamais de son lit , quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords.

A Queretaro , dans le canton de Xilotéèque , on trouve une sorte d'eau chaude qui est capable de brûler en sortant de terre , et qui , étant bue tiède

par les bestiaux , sert merveilleusement à les engraisser. Une autre source du même canton coule en abondance pendant quatre ans , et tarit alternativement pendant quatre autres années. Il doit paraître encore plus singulier que , pendant qu'elle coule , elle n'est jamais plus abondante que dans les temps de sécheresse.

Proche de l'ancien volcan de Nixapa , dans la province de Guatimala , un torrent d'excellente eau qui descend de la montagne même du volcan coule régulièrement pendant la nuit , et cesse de couler pendant le jour. Un autre , dans le canton de Chuletèque , coule chaque jour jusqu'à midi , et sèche ensuite jusqu'au soir.

L'Yucatan jouit d'un air si sain dans les montagnes , qu'on y a trouvé des vieillards de cent quarante ans. Un missionnaire franciscain a rendu témoignage qu'en prêchant l'Evangile aux montagnards , il avait vu parmi eux un homme qui , de son propre aveu , et sur les informations de ses voisins , n'avait pas vécu moins de trois siècles : il avait le corps si courbé , que ses genoux touchaient à sa tête , et la peau si dure , qu'on l'aurait crue couverte d'une écaille.

Dans la province de Vera-Paz , proche d'une ville espagnole , qui se nomme *Saint-Augustin* , on voit , entre deux montagnes , une caverne formée dans le roc , assez spacieuse pour contenir un grand nombre d'hommes , dans laquelle il sort continuellement des diverses fentes une liqueur qui se change bientôt en

pierre fort dure et de la blancheur de l'albâtre. Les divers obstacles que cette liqueur trouve dans son cours lui font prendre différentes formes dans sa transmutation. On trouve, à peu de distance, des colonnes et jusqu'à des statues qui paraissent l'ouvrage de la nature. Le froid est si vif dans l'intérieur de la caverne, que l'homme le plus robuste n'y peut résister long-temps. On y entend d'ailleurs un bruit confus d'eaux qui semblent couler alentour, et qui, sortant des lieux voisins par quantité de torrens, se précipitent d'abord au fond d'un abîme où elles forment une sorte de lac, et s'échappent ensuite par un canal qu'elles se sont ouvert d'elles-mêmes, assez grand pour recevoir toutes sortes de barques.

On admire que l'eau de Golfo-Dolce, qui touche au golfe de Honduras, soit parfaitement douce, comme on en doit juger par son nom. Cette singularité ne peut venir que de la multitude et de l'impétuosité des torrens qui forment ce golfe en sortant des montagnes, et qui ont assez de force pour repousser constamment l'eau salée. Quelques étrangers se sont flattés de pouvoir pénétrer par cette voie jusqu'à la mer du Sud. Deux Anglais, Antoine Sherley et Guillaume Parker, en avaient formé l'espérance; mais, s'étant avancés l'espace de trente milles avec quelques bâtimens légers, ils apprirent des habitans de la côte qu'il ne leur restait pas moins de vingt lieues de terre, et que la route était coupée par des montagnes inaccessibles, sans compter que la mauvaise qualité de l'air, et les attaques des plus cruelles mouches

du monde, les forcèrent d'abandonner leur résolution.

Non-seulement c'est à Guaxaca que se fait le meilleur chocolat de toutes les Indes; mais on y compose une excellente poudre, nommée *polvilla*, qui est la plus exquise de toutes les odeurs. Elle est si recherchée, et par conséquent si chère, que la livre en coûte autant que six de chocolat. Il s'en fait un débit surprenant dans toutes les provinces du Mexique, au Pérou, et même en Espagne. Il n'y a que les religieuses de Sainte-Catherine de Guaxaca qui en aient la composition : celles des autres monastères de la ville ne peuvent y parvenir.

A Pascaro, ville éloignée d'environ huit lieues du port d'Acapulco, on admire les orgues de bois, composées par un habile Indien, qui rendent des sons aussi harmonieux que les meilleures orgues de l'Europe : la curiosité porte tous ceux qui arrivent dans la Nouvelle-Espagne à les visiter.

On a parlé de quelques petites îles flottantes sur le lac de Mexico; mais elles n'approchent point de celles d'un autre lac, que Waffer nomme *Mexical-singo*, dont l'eau est si favorable à la végétation, que les Américains l'ont presque changé en jardins. Ce spectacle cause de l'admiration. Ils étendent, sur trois ou quatre grosses cordes, un grand nombre d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de soixante pieds en carré et d'un demi-pied de hauteur : ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac et couvrent cette machine de gazon, sur

lequel ils répandent de la terre et du fumier; ensuite ils y sèment des fleurs et des légumes qui croissent d'une singulière abondance. De tant de matières différentes, il se forme avec le temps une masse épaisse et solide sur laquelle ils se construisent des maisons de bois accompagnées de petits bâtimens pour la volaille et des colombiers. Il arrive quelquefois que le maître d'une île, étant allé vendre ses denrées dans son canot avec sa femme et ses enfans, ne retrouve plus à son retour son habitation dans le lieu où il l'avait laissée, parce que les cordages qui l'arrêtaient se sont rompus de pourriture, et l'ont abandonnée à l'inconstance du vent. Alors il demande à ses voisins s'ils n'ont pas vu passer son île; et la retrouvant, à force de recherches et d'informations, il la remorque avec de nouvelles cordes.

Entre les volcans qui sont en si grand nombre dans la Nouvelle-Espagne, et dont les éruptions causent tant de ravages, Waffer fait admirer celui du lac de Nicaragua, qui, étant situé dans une île au milieu du lac, paraît vomir ses flammes du sein des eaux. Le même écrivain donne quatre-vingts lieues de tour à ce lac, et Laët cent trente milles (ou quarante-trois lieues). Quoique l'eau en soit douce dans toute son étendue, il a son flux et son reflux comme la mer. On sait que sa tête n'est séparée de la mer du Sud que par trois ou quatre lieues de terre; mais aucun voyageur n'a marqué la longueur du Desaguador, qui est le canal par lequel il se jette dans celle du Nord, et qui sert au commerce de la province avec Cartha-

gène et Porto-Bello. On le représente long et fort étroit. Alfonse Carréra et Didace Machica de Suaso sont les premiers Espagnols qui ont découvert cette voie de communication, et qui en ont surmonté les dangers.

Ce mélange de singularité, dont la plupart ne sont connues qu'imparfaitement par les observations des étrangers, doit augmenter le regret de voir tant d'utiles connaissances absolument négligées des Espagnols, et comme perdues entre leurs mains pour le reste de l'univers.

LIVRE QUATRIÈME.

PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte et conquête du Pérou par François Pizarre et don Diègue d'Almagro.

Si les premiers pas de Vasco Nugnez sur les côtes de la mer du Sud firent honneur à son courage, ils n'avaient pas encore donné de grandes espérances. Les terres où il avait abordé et par lesquelles on s'ouvrit dans la suite le chemin du Pérou n'avaient offert que des bois stériles et des marais. Ce fut en 1514 que François Pizarre, Almagro et Fernand de Luques, prêtre fort riche, tous trois établis à Panama, déjà possesseurs d'une fortune assez considérable qu'ils brûlaient d'augmenter, et dévorés de cette soif d'aventures et de découvertes qui se fait sentir lorsqu'une fois on a passé de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, se présentèrent au vice-roi de Panama, nommé *Pédro Arias Davila*, et plus communément *Pédrarias*, et lui firent agréer leurs prières. Le nom de Pizarre est devenu assez célèbre pour qu'on soit curieux de connaître son origine. Il était fils naturel de Gonzale Pizarre, habitant de Truxillo dans l'Es-

tramadoure, ancien capitaine d'infanterie. Il avait un frère bâtard comme lui, nommé *Gonzale Pizarre*, comme leur père, et qui joua aussi un grand rôle dans l'histoire du Pérou, et deux frères légitimes. Nous les verrons bientôt le suivre tous dans son expédition : mais alors il n'eut pas d'autre compagnon que Fernand de Luques et Almagro. Ils firent entre eux une association dont les principaux articles portaient : « Que Pizarre, connu pour homme de main, » et long-temps exercé dans les guerres contre les » Américains, serait chargé de l'expédition, qu'Almagro fournirait toutes les provisions, et prendrait » soin des préparatifs ; et que Fernand de Luques » ferait les autres dépenses ». Pour cimenter leur association, Fernand de Luques dit la messe, sépara l'hostie en trois, en prit une partie, et donna les deux autres à ses associés.

La flotte consistait en un seul vaisseau, qu'ils avaient acheté, et deux canots. Le pilote était Fernand Pennate ; l'enseigne, Salzedo ; le trésorier, Nicolas de Ribera ; et le visiteur, Jean Carillo, qui devait tenir les comptes pour le quint du roi. Almagro fut laissé à Panama pour former un renfort de matelots, de soldats et de vivres avec lesquels il avait promis de suivre.

Pizarre fit voile vers l'île de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de Panama, et passa douze lieues plus loin, aux îles des Perles, ainsi nommées par Vasco, qui les avait découvertes. Il y fit de l'eau et du bois ; il y prit du fourrage pour les chevaux, et

douze autres lieues au-delà, il trouva un port, qu'il nomma *de las Pinas* ; parce qu'il trouva quantité de pommes de pin dans le voisinage. Tous les soldats descendirent, et l'équipage resta seul à bord. Ils remontèrent pendant trois jours la rivière de Bine ; leur fatigue fut extrême, dans des terres pierreuses et stériles, sans aucun chemin, souvent entre des précipices où ils ne trouvaient pas le moindre rafraîchissement. Moralez, un des soldats, mourut de ses peines. Ils cherchaient le cacique de la province ; le peuple avait abandonné les cabanes et les champs. Dans le désespoir de ne rien trouver, ils retournèrent à leur vaisseau, accablés de faim et de lassitude.

Mais loin de se rebuter, ils continuèrent leur navigation vers le sud. A dix lieues, ils entrèrent dans un autre port, où ils chargèrent du bois et de l'eau ; ensuite, n'ayant pas cessé d'avancer pendant dix jours, les vivres leur manquèrent, jusqu'à les obliger de réduire les portions à quatre onces de maïs par jour. La viande était consommée, et comme ils avaient peu de futailles, l'eau vint à manquer aussi. Ils tombèrent dans une si affreuse misère, qu'ils se virent forcés de brouter des bourgeons de palmier, qui étaient d'une extrême amertume. Ils prirent néanmoins un peu de poisson ; mais une continuelle fatigue jointe à de si mauvais alimens ne tarda point à les épuiser. Ils avaient envoyé le vaisseau à l'île des Perles, pour y prendre quelques provisions. En attendant son retour, Pizarre s'efforça de soulager

les plus faibles , prit sur lui les plus grands travaux , et secourut particulièrement les malades. Un jour ils aperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit avec lui quelques braves , et marcha vers l'endroit d'où la lumière semblait partir : il y trouva quantité de cocos. Le vaisseau revint d'ailleurs avec des vivres , et sa vue seule ranima les malades : mais il était déjà mort vingt-cinq hommes à son arrivée. Ce désastre fit donner au port le nom de *Puerto de la hambre* , c'est-à-dire , Port de la famine. Ils continuèrent d'avancer ; et le jour de la Chandeleur ils se rendirent dans une terre qu'ils en prirent occasion de nommer *La Candelaria* , terre si dangereuse par son humidité , que leurs habits y pourrissent en peu de jours , et si coupée de montagnes et de bois , qu'il leur fut impossible d'y pénétrer. Ils remirent en mer pour débarquer plus loin. Un chemin qui s'offrit aux plus pressés , les conduisit , après deux lieues de marche , dans un petit village sans habitans , mais dans lequel ils trouvèrent beaucoup de maïs , de la chair de porc , des pieds et des mains d'hommes ; ce qui leur fit connaître qu'ils étaient chez une nation d'anthropophages. Ils retournèrent vers la mer , et bientôt ils arrivèrent dans un lieu qu'ils nommèrent *Pueblo-Quemado* , c'est-à-dire , peuple brûlé. Les habitans du pays leur firent une guerre opiniâtre , et leur tuèrent tant de monde , qu'ils furent contraints de se retirer dans le pays de Chincana.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la for-

tune, Almagro était parti de Panama sur un vaisseau qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Il suivit les côtes jusqu'à la rivière Saint-Jean ; et ne trouvant point Pizarre , il retourna sur ses traces en continuant de le chercher jusqu'à Pueblo-Quemado , où diverses marques lui firent connaître qu'il y était venu des Espagnols. Les habitans du pays , animés par le succès qu'ils avaient obtenu contre Pizarre , ne reçurent pas ses associés avec moins de bravoure. Ils renouvelèrent si souvent leurs attaques , qu'Almagro se vit forcé d'abandonner la côte après avoir perdu un œil dans la dernière action. Il apprit dans l'île des Perles que Pizarre était à Chincana , qui fait face à cette île ; il n'eut d'empressement que pour le rejoindre.

La joie de se revoir leur fit oublier toutes leurs peines ; mais tant de fâcheuses aventures leur ayant appris qu'ils n'avaient pas trop de toutes leurs forces ensemble pour pénétrer dans des pays si bien défendus , ils recommencèrent à suivre la côte avec leur petite flotte , composée de deux vaisseaux , trois canots et deux cents Espagnols. La fortune leur paraissait encore bien des peines. Ils trouvèrent quantité de rivières qui ont , à leur embouchure , des caïmans , sorte de crocodiles toujours prêts à dévorer les hommes. Après avoir consommé leurs provisions , ils n'eurent pour ressource que le fruit des mangles , dont ce pays est couvert , et dont les racines , abreuvées d'eau de mer , donnent au fruit un goût fort amer. Leurs canots , qui ne pouvaient aller

qu'à la rame, travaillaient sans cesse contre les courans, par lesquels ils étaient emportés vers le nord. Les habitans ne perdaient pas une occasion de les attaquer, et leur reprochaient d'être des paresseux qui aimaient mieux ravager les terres d'autrui que de cultiver le pays de leur naissance. La perte de plusieurs Espagnols, qui périssaient de misère, ou par les armes de ces barbares, fit régler entre les deux capitaines qu'Almagro retournerait à Panama pour en tirer des vivres et des recrues. Il revint avec quatre-vingts hommes; et ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le pays de Catamez, terre médiocrement peuplée, dans laquelle ils trouvèrent abondamment des vivres. D'ailleurs, ils étaient soutenus par la vue de l'or, qui était fort commun dans la plupart des nations qu'ils avaient visitées, et dont ils se procuraient quelquefois une quantité considérable par des échanges paisibles ou par la force. Les Américains eux-mêmes qui les attaquaient avaient le visage parsemé de clous d'or, enchassés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour y mettre cet ornement.

Après la découverte du Catamez, les deux capitaines jugèrent encore qu'ils avaient besoin de plus de monde; et Almagro fit une seconde course à Panama pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite île qu'ils nommèrent *Gallo*. Mais il était arrivé beaucoup de changement dans la Castille d'or. Pedrarias avait cessé d'y commander, et Pedro de los Rios était re-

venu d'Espagne pour succéder au gouvernement. Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les découvertes. En effet, après lui avoir accordé d'abord quelques secours, qui ne suffisaient pas à la grandeur de l'entreprise, ni même pour soulager la misère où Pizarre se trouvait dans l'île del Gallo, il refusa ouvertement de consentir à de nouvelles levées. Quelques-uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avaient souffert, et tremblant pour l'avenir, avaient écrit à leurs amis de Panama, qui supplièrent le gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse expédition, et lui demandèrent ses ordres pour faire revenir ceux qui s'y étaient malheureusement engagés. Los Rios envoya un lieutenant nommé *Tafur*, natif de Cordoue, chargé de ramener ceux qui n'étaient pas contents de leur sort. *Tafur*, malgré l'intention qu'il avait de les emmener tous, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui le pria de lui en laisser quelques-uns. Il se mit à l'un des bouts du navire; puis, ayant tracé une ligne, il mit à l'autre bout le capitaine Pizarre avec ses soldats, et ordonna que ceux qui voudraient aller à Panama passassent de son côté. Il ne resta près de Pizarre que treize Espagnols et un Mulâtre, qui s'offrirent de mourir pour lui, et de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. Ils se flattèrent du moins de retenir un des vaisseaux que *Tafur* avait amenés; mais toutes leurs prières et celles de Pizarre ne purent fléchir cet officier, qui

craignait de déplaire au gouverneur. Il leur promit seulement pour les consoler, qu'Almagro, dont il connaissait les dispositions, leur en enverrait un de Panama. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une île, qu'il avait nommée la *Gorgone*, où il était sûr de trouver de l'eau, et de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Le mauvais état de son bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Américains des deux sexes qu'il avait pris sur la côte de Tumbez. En quittant Tafur, il lui confia deux lettres, l'une pour le gouverneur, auquel il reprochait de lui avoir enlevé ses gens, et de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettait à son entreprise ; l'autre pour Almagro et Fernand de Lucques, qu'il pressait instamment de le secourir.

L'île de Gorgone, que ceux qui l'ont vue comparent à l'enfer, est effrayante par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, ses pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le soleil ne pénètre jamais l'épaisseur, et surtout par la prodigieuse quantité de moucheron et de reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à trois degrés du nord, et son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asile que Pizarre choisit dans son chagrin, autant pour se dérober aux attaques des Américains dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau, qui lui avait manqué dans l'île del Gallo.

Tafur, retourné à Panama, fit au gouverneur une

peinture du courage et de la misère de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait, en lui offrant l'occasion de revenir; et pour réponse, il dit que c'était sa faute s'il périssait. Ceux que Tafur avait ramenés faisaient un récit si touchant de tout ce qu'ils avaient souffert, qu'on ne pouvait les entendre sans une extrême compassion. Almagro et de Luques furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sollicitèrent le gouverneur, ils lui représentèrent le tort qu'il faisait à la couronne, ils le menacèrent même d'en porter leurs plaintes à l'empereur; enfin, soit pitié, soit crainte de la cour, soit passion pour l'or, dont les déserteurs étaient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un navire; mais, soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'était pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre à Castaneda de visiter ce vaisseau avec un charpentier, et de dire qu'il n'était pas propre à la navigation. Mais ces deux hommes eurent la fermeté de répondre que le bâtiment était bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter; et sa dernière ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de lui venir rendre compte de son expédition dans six mois. On reconnaît dans cette conduite du gouverneur l'embarras d'un chef qui souhaite une entreprise, et qui ne veut point se charger de l'événement.

Cependant Pizarre et ses compagnons voyant pas-

ser plusieurs mois sans apparence de secours , commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir , ils pensèrent à faire un radeau des débris de leur navire , qui n'avait pu résister aussi long-temps qu'eux au climat de la Gorgone , pour s'approcher de la côte et descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée lorsqu'ils découvrirent le vaisseau qu'on leur envoyait. Ils ne le prirent d'abord que pour quelque monstre marin , ou pour une poutre chassée par les flots. A la vue même des voiles , ils n'osaient se persuader ce qu'ils désiraient avec tant de passion. Enfin l'ayant reconnu , ils se livrèrent à des transports de joie. Pizarre forma aussitôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs prisonniers dans l'île , sous la garde de Paëz et de Truxillo , dont la santé s'était affaiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la mer , et d'aller droit à Tumbez , sous la direction de deux hommes de cette contrée , qu'il s'était attachés par ses caresses , et qui commençaient à savoir un peu d'Espagnol.

Il prit sa route au sud-est , en remontant la côte , et vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une île située devant Tumbez , proche de Puna ; il la nomma *Sainte-Claire* : elle n'était pas peuplée , mais regardée des habitans du pays voisin comme un sanctuaire , parce qu'en certain temps ils y faisait de grands sacrifices à quelques idoles de pierre , que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avait une tête d'homme de forme monstrueuse. Mais ils remarquèrent avec

plus de joie que leurs guides ne les avaient pas trompés dans l'opinion qu'ils leur avaient donnée de cette côte. En plusieurs endroits de l'île, ils trouvèrent quantité de petits ouvrages d'argent et d'or, tels que des mains, des têtes, et surtout un vase d'argent d'une grandeur assez considérable. Ils trouvèrent aussi des couvertures de laine, fort propres et bien travaillées. Leur admiration fut extrême; et Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelque entreprise importante. Les habitants l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit vers neuf heures du matin un radeau si grand, qu'il le prit pour un navire; bientôt il en découvrit quatre autres: chacun était monté de quinze Américains, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorsqu'ils eurent aperçu deux hommes de leur nation sur le vaisseau castillan. Ils allaient à Puna pour faire la guerre aux peuples de ce canton; mais leur curiosité pour la fabrique du vaisseau et pour l'habillement des Espagnols les fit retourner aisément vers la côte. Le pilote Barthélemi Ruiz observa la terre à son approche; et ne voyant aucune apparence de danger, il mouilla dans la rade de Tumbez. Alors Pizarre fit dire aux Américains des radeaux que son dessein était de rechercher leur amitié, et qu'il les priait d'en avertir leur cacique.

On ne fut pas long-temps à voir paraître une foule

d'autres Américains qui venaient admirer les barbes et les habits des étrangers. Le cacique voisin les croyant envoyés du ciel, ne tarda point à leur faire porter sur dix ou douze radeaux toutes sortes de viandes et de fruits, et divers breuvages dans des vases d'or et d'argent. Entre ces rafraîchissemens, Pizarre fut étonné de voir un mouton : c'était un présent des vierges du temple. Un officier du cacique assura les Espagnols qu'ils pouvaient descendre sans défiance, et prendre ce qu'ils jugeraient nécessaire à leurs besoins. Pizarre envoya dans la chaloupe un matelot nommé *Bocca-Négra*, que les Américains aidèrent de bonne grâce à charger vingt pipes d'eau. L'officier, qui se nommait *Orgo*, continua de s'expliquer par les interprètes ; il fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit qu'il venait de Castille ; qu'il était sujet d'un roi fort puissant ; et que, par ses ordres, il avait fait le tour d'une grande partie du monde pour venir apprendre aux Américains que les divinités qu'ils adoraient étaient faussés, et pour leur faire connaître un Dieu créateur du ciel et de la terre, qui promettait une éternité de bonheur à ceux qui observaient ses lois. Il parla d'un lieu obscur et plein de feu, destiné à la punition de ceux qui ne les reconnaissaient pas. Orgo parut épouvanté de ce qu'on lui faisait entendre, et n'en prit pas moins de plaisir à boire du vin de Castille, qu'il trouvait fort au-dessus du sien. On lui fit présent d'une hache de fer dont il parut faire beaucoup de cas, et de quel-

qués bijoux de l'Europe pour son cacique. En se retirant, il pria le capitaine de laisser descendre à terre quelques-uns de ses gens. Alphonse de Molina consentit à le suivre, avec un Nègre qui servait Pizarre.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Américains qui s'y étaient assemblés marquèrent une égale admiration pour la blancheur de l'un et pour la noirceur de l'autre; ils lavaient le Nègre pour essayer s'ils feraient disparaître sa couleur. Molina ne fit pas difficulté de se laisser conduire dans une habitation voisine, qu'Herréra nomme *le fort de Tumbes*, parce qu'on y entrait par trois portes, et qu'elle était entourée de cinq ou six murs. Il y vit de fort beaux édifices de pierre, des canaux, des fruits extraordinaires, des moutons qui ressemblaient à de petits châteaux, et des femmes dont il admira la parure et la beauté. Les vases d'or et d'argent y étaient fort communs, et tout y présentait une grande apparence de richesses. Le récit que l'Espagnol en fit à son retour excita des transports de joie dans le vaisseau, et fit encore gémir Pizarre d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens : l'état de ses forces ne lui donnant aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte, il se réduisit à faire descendre Pedro de Candie, ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses observations, et reconnaître surtout par où l'on pourrait tenter l'attaque de la place lorsqu'on y reviendrait avec une flotte plus nombreuse. Voilà sans

doutel'hospitalité de ces bonnes gens bien noblement récompensée !

Candie , accompagné du même Nègre , fut agréablement reçu des Américains : ils le menèrent aussitôt à l'habitation. Le cacique auquel il fut présenté , le voyant armé d'un fusil , voulut en savoir l'usage : Candie en tira un coup vers une planche voisine , que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit et l'effetsaisirent les Américains d'une telle frayeur , que les uns se laissèrent tomber , et les autres poussèrent un grand cri. Le cacique plus résolu , mais gardant un silence d'étonnement , fit amener un tigre et un lion qu'il avait entre plusieurs bêtes féroces , et pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Américains , mais effraya les deux animaux jusqu'à les faire approcher de Candie avec un air de douceur : le cacique ordonna qu'ils fussent ramenés ; et se tournant vers l'étranger , auquel il fit présenter une liqueur du pays : « Bois donc , lui dit-il , d'un » air d'admiration , puisque tu fais un bruit si terrible : tu ressembles , en vérité , au tonnerre du » ciel ». Candie visita la place , et fut conduit dans un monastère de vierges nommées *Mamaconas* , qui étaient consacrées au service des idoles , et qui avaient fait demander au cacique la permission de le voir ; elles s'occupaient à faire des ouvrages de laine , et la plupart étaient d'une rare beauté. Enfin Candie , retournant au vaisseau , y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premières ; il

avait vu non-seulement des vases d'argent et d'or, mais plusieurs orfèvres et d'autres ouvriers. Les mêmes métaux éclataient dans le temple, en plaques diversement enchâssées. La beauté des mamaconas, dont le nom signifiait *vierges du soleil*, frappa surtout l'imagination des Castillans. Ils demandèrent au ciel, par de ferventes prières, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si charmante contrée, et de les en rendre maîtres. Mais, ayant appris que le cacique de Tumbez avait envoyé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au roi Huayna-Capac. ils jugèrent qu'en si petit nombre, la prudence ne leur permettait pas de s'exposer aux caprices d'un prince, dont toutes les apparences leur faisaient redouter le pouvoir.

Ils gardèrent un des habitans de Tumbez; et remettant à la voile, ils s'avancèrent jusqu'au cinquième degré de latitude méridionale, où ils découvrirent le port de Payta, si célèbre depuis dans toutes les relations de cette côte. Plus loin, ils trouvèrent celui de Jangérata, vers lequel ils mouillèrent sous une petite île, composée de grandes roches, où ils entendirent d'épouvantables hurlemens. Mais étant accoutumés à ne s'étonner de rien, ils y envoyèrent quelques braves dont ils apprirent bientôt que le bruit venait d'une prodigieuse quantité de loups marins. Ils doublèrent le cap, qu'ils nommèrent *El Aguza*, et continuant de ranger la côte, ils entrèrent dans un port qui reçut d'eux le nom de *Sainte-Croix*. Déjà la renommée d'un petit

nombre d'étrangers, qui paraissaient pour la première fois dans cette mer, s'était répandue dans tous les pays voisins. « On y publiait qu'ils étaient blancs et barbus; qu'ils ne faisaient de mal à personne; qu'ils ne dérobaient et ne tuaient point; qu'ils donnaient libéralement ce qu'ils avaient; qu'ils étaient pieux et humains ». Cette réputation, qu'ils ne devaient pas conserver long-temps, fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient sur aucune côte où les peuples n'accourussent en foule, et ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Plus loin, au sud, un vent contraire jeta pendant quinze jours les Castellans dans le dernier embarras : ils ne firent que tourner, sans pouvoir aborder à la côte, qu'ils ne perdaient pas de vue. Les bois et les vivres commençaient à leur manquer. Enfin, s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jeté l'ancre, qu'ils furent entourés de radeaux chargés de toutes sortes de rafraîchissemens; mais comme il fallait aussi du bois, Pizarre fit descendre avec les Américains Alfonse Molina, pour leur en faire apporter. Dans l'intervalle, les vagues devinrent si fortes, que, dans la crainte de perdre ses câbles et de se briser sur les rochers de la côte, il ne put se dispenser de faire lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Américains; mais on le crut en sûreté chez une nation si douce. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara et Chimo, lieux où les villes de

Truxillo et San-Miguel ont été fondées depuis. Les habitans de cette terre marquèrent tant d'humanité par leur empressement à fournir du bois et des vivres, que le matelot nommé *Boca-Negra*, charmé de leur naturel et de l'abondance du pays, quitta volontairement le bord, et fit dire au capitaine de ne pas l'attendre, parce qu'il était résolu de demeurer avec de si bonnes gens. Pizarre envoya aussitôt à terre, pour s'informer si ce n'était pas quelque artifice des Américains, qui le retenaient peut-être malgré lui; mais La Torre, qu'il avait chargé de cet ordre, lui rapporta que le matelot s'applaudissait de sa résolution, qu'il était gai et dispos, et que les habitans, charmés de l'affection qu'il marquait pour eux, l'avaient mis sur un brancard, et le portaient sur leurs épaules, pour le faire voir dans le pays. La Torre avait remarqué des troupeaux de brebis, des terres bien cultivées, quantité de ruisseaux dont les bords étaient ornés d'arbres fort verts, et toutes les apparences d'une contrée riant et fertile. Les premiers Castellans donnèrent le nom d'*ovejas* à ce qu'on nommait ici *llanos*, parce que ces animaux portent une belle laine, et qu'ils sont doux et domestiques, quoique par la forme ils ressemblent moins à des brebis qu'à des chameaux d'une petite espèce.

Pizarre n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la rivière de la Chica, y prit quelques Américains pour les in-

struire et s'en faire des interprètes; et bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens, qui demandaient leur retour, en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une région qu'ils reconnaissaient pour la meilleure et la plus riche du Nouveau-Monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer *Birou*, du nom d'une rivière; et de là vient, avec quelque changement, celui de Pérou, sous lequel on a compris plusieurs états qui portaient alors des noms différens. Tous les historiens espagnols observent que les Américains n'en avaient point de général pour cette vaste étendue de pays, qui est bornée au nord par le Popayan, au sud par le Chili, à l'est par le pays des Amazones, et à l'ouest par la mer du Sud.

Quoique Pizarre n'eût pas fait une route si longue et si pénible sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama, vers la fin de 1526, qu'il ne l'était en partant d'Espagne pour aller chercher la fortune dans le Nouveau-Monde. Ses associés, qui avaient été les plus riches habitans de la Castille d'or, avaient employé comme lui tout leur bien à leur entreprise commune, et s'étaient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le gouverneur paraissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle expédition, il ne vit point d'autre ressource, pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un voyage à la cour. Etant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris et ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès,

et les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le gouvernement du pays qu'il avait découvert, et qu'il espérait de conquérir. Cette faveur lui fut accordée, aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines et les dangers de la conquête; sur quoi plusieurs historiens observent avec admiration que ni Colomb, ni Cortez, ni Vasco-Nugnez, ni Pizarre, ni tant d'autres aventuriers qui procurèrent à l'État plus de millions que les rois d'Espagne n'avaient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sou du Gouvernement pour les encourager; trop heureux quand, après un succès dont on était charmé de profiter, on leur laissait une partie des avantages qui leur avaient été promis, et qu'ils avaient achetés si cher. Tels étaient alors les principes de la cour d'Espagne. Pizarre, muni des lettres qui l'établissaient gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la compagnie de ses trois frères, qu'il avait engagés dans ses grandes vues.

En partant pour Panama, il eut le crédit d'engager au même voyage quantité de volontaires de Truxillo, de Cacerès et de quelques autres lieux de la province. Outre la qualité de gouverneur-général, François Pizarre avait obtenu celle d'adelantade; et, quoique Diègue d'Almagro eût partagé ses travaux, il n'était pas nommé dans les patentes royales. On peut juger de son mécontentement lorsqu'il vit ses

intérêts absolument oubliés, Pizarre fit ses efforts pour le consoler, en l'assurant que Sa Majesté n'avait pas eu d'égard aux représentations qu'il lui avait faites en sa faveur, et jura de lui remettre la dignité d'adelantade, si la cour y consentait. Almagro parut content de cette satisfaction, parce qu'il n'en pouvait exiger d'autre ; il concerta même avec lui les moyens de faire valoir avantageusement la concession impériale : mais, dès ce jour, jamais la bonne foi n'eut part à leurs conventions.

Il se passa quelques mois avant qu'ils pussent équiper un seul vaisseau. Le souvenir du passé décourageant les plus braves, ils eurent beaucoup de peine à s'associer un juste nombre de guerriers et de matelots déterminés à tenter fortune. Almagro, de son côté, craignant qu'ils ne se rendissent tout-à-fait indépendans de son secours, se hâta d'armer, et trouva le moyen de fournir quelques bâtimens.

Cette petite flotte mit à la voile au commencement de l'année 1531. Le dessein de François Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de Molina et de Candie lui faisaient espérer de grandes richesses ; mais, ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, et de débarquer ses gens et ses chevaux pour suivre la côte par terre. De larges rivières qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes et chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse et son courage pour

inspirer de la résolution à ses soldats : il aidait lui-même à nager ceux qui se défiaient de leur habileté ; il les soutenait , il les conduisait jusqu'à l'autre bord : enfin , ils arrivèrent sans perte dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer , et presque sous l'équateur. Outre les vivres qu'ils y trouvèrent en abondance , ils y firent un tel butin , que , pour donner une haute opinion de leur entreprise , et faire naître l'envie de les suivre , ils renvoyèrent deux de leurs vaisseaux , l'un à Panama , l'autre à Nicaragua , dont la charge montait à plus de 30,000 castillans d'or. Il s'y trouva aussi quelques émeraudes ; mais les aventuriers en perdirent plusieurs en voulant les essayer. Ils étaient si mal instruits , que , pour faire cas de ces pierres , ils croyaient qu'elles devaient avoir la dureté du diamant , et résister au marteau : ainsi , craignant que les Américains ne pensassent à les tromper , ils en brisèrent un grand nombre ; qu'ils jugeaient fausses , et leur ignorance leur causa une perte inestimable. Cependant ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le butin dont ils avaient envoyé les prémices leur vaudrait des secours. Les capitaines Belalcazar et Jean Torrez arrivèrent à Nicaragua avec quelques gens de pied et de cheval.

Pizarre , sans quitter la côte , s'avança dans une province qu'il nomma *Puerto-Viejo*, Port-Vieux , et ne trouva point d'obstacle à sa marche. De là , il se proposait d'aller au port de Tumbez ; mais se souvenant de la petite île de Puna , qui est vis-à-vis

de ce port , il crut que la prudence l'obligeait de commencer par s'y faire un établissement. La difficulté n'était que d'y passer , parce que le fond y manquait pour les grands vaisseaux ; il prit le parti de faire construire des barques plates ou des radeaux , à l'imitation des Américains. Le danger ne fut pas moindre en passant ce petit bras de mer. On découvrit que les guides avaient concerté entre eux de couper les cordes des barques pour faire périr hommes et chevaux. Pizarre , à qui l'on attribue la découverte de ce complot , donna ordre à tous ses gens d'avoir l'épée nue , et de tenir les yeux constamment attachés sur les guides ; ils arrivèrent dans l'île , qui n'a pas moins de cinquante lieues de tour , et les habitans leur ayant demandé la paix , ils crurent leurs vues heureusement remplies ; mais dès le même jour , Pizarre fut informé que ces insulaires avaient des troupes cachées pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua lui-même , les défit et se saisit du cacique : ce qui n'empêcha point que le jour suivant il n'eût à combattre une multitude de nouveaux ennemis ; il fut même obligé d'envoyer du secours aux vaisseaux , qui essayèrent aussi l'attaque d'un grand nombre d'Américains dans leurs barques plates ; mais les Espagnols se défendirent avec tant de résolution , qu'après avoir fait ruisser le sang , ils virent disparaître ceux qui étaient échappés à leur vengeance. Cependant Pizarre perdit quelques soldats , et parmi les blessés , Gonzale , son frère , le fut dangereusement au genou.

Le capitaine Fernand de Soto , étant arrivé de Nicaragua quelques heures après l'action , avec un renfort considérable d'infanterie et de cavalerie , rien ne pouvait empêcher Pizarre d'exécuter son premier dessein ; mais lorsqu'il fut informé que les insulaires se tenaient autour de l'île , avec leurs barques plates cachées derrière ces arbres qu'on appelle *mangles* , et qui ont le pied dans l'eau , la difficulté de les forcer dans cette retraite lui fit prendre la résolution de retourner à la côte. Il avait eu le temps d'ailleurs de reconnaître que l'air de l'île était malsain , et l'or qu'il avait trouvé devenait un nouvel aiguillon pour ses gens , qui n'aspiraient qu'à se voir dans Tumbez.

Les insulaires de Puna devaient être redoutables aux peuples mêmes du continent , puisqu'ils avaient dans leurs prisons plus de six cents personnes de l'un et de l'autre , qu'ils avaient prises en guerre ; il se trouvait , entre ces prisonniers , quelques habitants de Tumbez : Pizarre les mit tous en liberté ; et dans le dessein qu'il avait de les gagner par la douceur ; il les pria de prendre dans leur barque trois de ses gens qu'il voulait envoyer à leur cacique. Ils y consentirent ; mais ce fut pour payer d'une horrible ingratitude le bienfait qu'ils venaient de recevoir. A peine furent-ils arrivés dans leur ville , qu'ils sacrifièrent ces trois députés à leurs idoles. Fernand Soto fut menacé du même sort : il s'était mis avec quelques Américains sur une autre barque , accompagné d'un seul valet ; et dans l'empressement d'arriver à Tumbez , il entrait déjà dans la rivière , lors-

qu'il fut aperçu de Diègue d'Aguezo et de Rodrigue Lozan, qui, étant sortis des vaisseaux, se promenaient vers l'embouchure; ils firent arrêter la barque, sans autre motif que la prudence, puisqu'ils ignoraient encore le malheur des trois autres Espagnols; ils lui conseillèrent de ne pas risquer inutilement sa vie, qu'il aurait perdue sans doute par la même trahison.

Après cette action, on doit bien juger que les Américains n'étaient pas disposés à fournir des barques pour la descente des troupes : aussi ne reçut-on d'eux aucune offre de secours. Pizarre, Fernand et Jean, ses frères, Vincent de Valverde, Soto, et les deux Espagnols dont le conseil lui avait sauvé la vie, furent les seuls qui passèrent la nuit à terre : ils la passèrent à cheval. Pizarre, ses deux frères et Valverde, étaient fort mouillés, parce que la barque sur laquelle ils étaient venus, et que les Espagnols ne savaient point gouverner, s'était renversée lorsqu'ils en étaient sortis. Fernand demeura au rivage, pour faire débarquer les troupes à mesure qu'elles arrivaient de l'île, et des vaisseaux. Le gouverneur ou le général, titre qu'on donne indifféremment à Pizarre, pour le distinguer de ses frères, s'avança pendant ce temps plus de deux lieues dans les terres sans rencontrer un seul homme : témérité qui ne peut recevoir d'excuse dans un chef; il découvrit que les Américains s'étaient retirés sur des hauteurs voisines. A son retour vers la mer, il rencontra les capitaines Mena et Jean de Salcedo qui le

cherchaient , à la tête de quelque cavalerie qui venait de débarquer ; et le reste des troupes n'ayant pas tardé à prendre terre , il résolut de former un camp régulier , pour se donner le temps d'observer le pays et ses habitans.

Il y passa plus de trois semaines à faire solliciter le cacique d'écouter ses propositions et de le reconnaître pour ce même étranger qui s'était déjà présenté sur la côte. Il lui faisait offrir son amitié avec les mêmes civilités ; mais soit que ces offres , qui étaient portées par des prisonniers , lui fussent mal expliquées , et que le récit de ce qui s'était passé dans l'île de Puna lui fit regarder les Espagnols comme des brigands auxquels il ne pouvait accorder de confiance , il ne fit aucune réponse ; et ses gens , dispersés en pelotons , continuaient de menacer tout ce qui sortait du camp. On en découvrit un gros de l'autre côté de la rivière ; et les prisonniers jugèrent à diverses marques qu'il était commandé par le cacique. Pizarre , irrité de son obstination , prit enfin le parti de l'attaquer. Il fit préparer secrètement quelques barques plates , et passant la rivière à la fin du jour , avec deux de ses frères et cinquante cavaliers , il marcha toute la nuit par des chemins fort difficiles. Le matin , à la pointe du jour , se trouvant fort près du camp des Américains , il y fondit avec une impétuosité qui leur ôta la hardiesse de résister. Après les avoir dispersés , il en tua un grand nombre dans leur fuite ; et pendant quinze jours , il ne cessa point de leur faire une cruelle

guerre , pour venger du moins la mort des trois Espagnols qu'ils avaient sacrifiés. Le cacique , effrayé de tant d'hostilités , fit demander enfin la paix , et joignit à ses prières quelques présens d'or et d'argent. Pizarre partit aussitôt avec la plus grande partie de ses troupes ; il laissa le reste dans le même lieu , sous le commandement d'Antoine de Navarre et d'Alfonse Requelme. Pour lui , s'avancant jusqu'à la rivière de Chica , à trente lieues de Tumbez , il envoya Soto vers les peuples qui habitent ses bords , et quelques légères rencontres firent tant d'honneur à ses armes , qu'on lui demanda la paix dans toute l'étendue de cette province. Il paraît que son dessein avait été de pénétrer jusqu'à Payta , et qu'il alla effectivement jusqu'à ce port ; mais quelques envoyés qu'il reçut de Cusco , de la part d'un prince nommé *Huascar* , qui lui faisait demander du secours contre Atahualpa , son frère , changèrent tout d'un coup ses résolutions. La mésintelligence de ces deux princes servit encore mieux les Espagnols au Pérou que les divisions des Tlascalans et de Montézuina n'avaient fait au Mexique. Il convient d'expliquer en peu de mots l'origine de cette querelle.

Huayna Capac , souverain de Cusco , avait soumis plusieurs provinces à son empire , et sa domination comprenait une étendue de cinq cents lieues , à compter depuis sa capitale. Le pays de Quito avait ses souverains particuliers. Il résolut de le conquérir. Cette entreprise lui réussit ; et le pays lui plut tant , qu'ayant laissé à Cusco *Huascar* , son fils aîné , Manco

Inca et quelques autres de ses enfans, il se remaria dans le pays de Quito avec la fille du souverain qu'il avait détrôné, et il eut d'elle un fils nommé *Atahualpa*, qu'il aima fort tendrement. Pendant un voyage qu'il fit à Cusco, il laissa ce fils sous des tuteurs, et revint quelques années après dans sa nouvelle capitale, où il ne cessa plus de demeurer jusqu'à sa mort. En mourant, il ordonna que l'Inca Huascar, son fils aîné, posséderait ses états, avec les provinces qu'il y avait ajoutées, à la réserve du royaume de Quito. Il ne voulut pas même que ce pays fût compté entre les provinces de l'empire. Il en disposa en faveur d'Atahualpa, son fils, dont les ancêtres maternels l'avaient possédé.

Après sa mort, Atahualpa s'assura de l'armée et des trésors de son père. La plus grande partie des richesses d'Huayna Capac était restée à Cusco, et demeura au pouvoir d'Huascar. Atahualpa se hâta d'envoyer des ambassadeurs à son aîné pour lui annoncer la mort de leur père commun, lui faire hommage et demander la confirmation du testament. Huascar ne goûta point cette proposition. Il répondit que, si son frère voulait lui marquer sa soumission, venir à Cusco, et lui remettre l'armée, il lui ferait un parti convenable à sa naissance, mais qu'il ne pouvait lui céder la province de Quito, qui, étant frontière de son empire, devait être nécessairement gardée pour sa conservation et sa défense; il ajouta que, si son frère s'obstinait dans ses prétentions, il marcherait contre lui avec toutes ses forces. La guerre

s'engagea ; Atahualpa , après avoir été pris dans une bataille , s'était sauvé de sa prison , et avait fait son frère Huascar prisonnier à son tour.

Telle était la situation des affaires, lorsque les deux frères eurent recours à Pizarre. Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Espagnols. Dans l'idée que la maison royale de Cusco était descendue d'un fils du soleil, ils donnèrent la même qualité aux Castillans, et la raison qu'ils en apportaient était fondée sur une tradition fort respectée. Dans les anciens temps, disaient-ils, l'aîné des fils d'un Inca, nommé *Yahuarhuacar*, avait vu un fantôme d'une physionomie fort différente de celle des habitans du pays. Ils n'ont point de barbe, et leurs habits ne passent pas le genou; au contraire, ce fantôme, qui s'appelait *Viracocha*, portait une barbe fort longue, et sa robe lui descendait jusqu'aux pieds; il menait d'ailleurs en lesse un animal inconnu au jeune prince. Cette fable était si généralement répandue, qu'à l'arrivée des Espagnols, qui avaient de grandes barbes, les jambes couvertes, et des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'inca Viracocha, fils du soleil. Garcilasso fait entendre que ces impressions remplirent Atahualpa de frayeur, et lui ôtèrent le courage de se défendre, en lui persuadant que les guerriers inconnus étaient envoyés par le soleil pour le venger de mille offenses qui l'avaient irrité contre la nation.

La députation d'Huascar étant arrivée au port de Payta, le gouverneur, qui reconnut aussitôt de quelle

importance elle était pour ses desseins, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait laissées à Tumbez, et s'occupa jusqu'à leur arrivée à jeter sur la rivière de Payta les fondemens d'une ville qu'il nomma *Saint-Michel*. Il voulait que les vaisseaux qui lui viendraient de Panama, comme il lui en était déjà venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre à leur arrivée. Ensuite, ayant distribué entre ses gens l'or et l'argent qui était le fruit de son expédition, il ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinait à l'habiter.

Les députés d'Huascar lui avaient appris qu'Atahualpa était alors dans la province de Caxamalca. Ses troupes ne furent pas plutôt arrivées de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce prince. Un désert de vingt lieues qu'il eut à traverser dans des sables brûlans, sans eau et sans secours contre l'extrême ardeur du soleil, fit beaucoup souffrir l'armée; mais à l'entrée d'une province, nommée *Motupe*, il commença heureusement à trouver des vallons peuplés, où les rafraîchissemens étaient en abondance. De là les Espagnols s'avancèrent vers une montagne, sur laquelle ils rencontrèrent un envoyé d'Atahualpa, qui présenta au gouverneur des brodequins très-riches et des bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenterait devant l'inca, auquel cette marque le ferait connaître. L'envoyé était lui-même inca, c'est-à-dire prince de la race royale, et se nommait *Titu Autachi*. Son compliment roula sur la parenté des Espagnols et de son

maître, en qualité d'enfans de Viracocha et du soleil. Les présens consistaient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'oiseaux et d'autres animaux du pays; des vases, des coupes, des plats et des bassins d'or et d'argent, quantité de turquoises et d'émeraudes. L'abondance et l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols que le prince qui les envoyait devait posséder d'immenses trésors. Ils en conclurent qu'il était alarmé du traitement qu'on avait fait aux habitans de Puna et de Tumbez, et cette conjecture était juste; mais ils ignoraient encore que les peuples les regardant comme fils du soleil et comme exécuteurs de ses vengeances, y mêlaient un motif de religion, et que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes qu'ils pouvaient envelopper aisément, mais d'apaiser la colère du soleil qu'ils adoraient et qu'ils croyaient irrité contre eux.

Pizarre n'avait pour interprète qu'un jeune Américain de Puna, qui ne savait guère ni la langue de Cusco, qui était celle de la cour, ni celle des Espagnols. Quoique baptisé sous le nom de *Philippe*, d'où lui vint celui de *Philippillo*, il était fort mal instruit des mystères de la religion. Enfin, ne sachant que le jargon de son île, où l'on doit même supposer qu'il était né dans la lie du peuple, il ne put rendre exactement le discours de l'inca; aussi les Espagnols ne demeurèrent-ils pas fort éclaircis après son départ. Ils délibérèrent sur le jugement qu'ils devaient porter de cette démarche; les uns jugèrent que plus les pré-

sens étaient riches , plus ils devaient inspirer de défiance , et que c'était peut-être une amorce pour les faire donner dans quelque piège ; d'autres pensèrent qu'il ne fallait pas juger si mal des intentions d'un si grand prince ; que , sans négliger de justes précautions , on devait employer toutes les voies pacifiques avant d'en venir à la guerre , et que l'obscurité qu'on trouvait dans les termes de l'inca n'était peut-être que dans l'explication de l'interprète. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamalca , où l'on espérait toujours trouver le prince. Dans tous les lieux du passage , l'accueil des habitans fut magnifique. Ils apportaient diverses sortes de viandes et de liqueurs , et l'on remarquait de toutes parts qu'ils n'avaient rien épargné pour les préparatifs. Ayant observé que les chevaux mâchaient leur frein , ils s'imaginèrent que ces animaux extraordinaires se nourrissaient de métaux : ils allaient leur chercher de l'argent et de l'or en abondance , et les leur présentaient. Les Espagnols , comme on se l'imagine , se gardèrent bien de les détromper.

Pour répondre à la députation du prince , le gouverneur lui envoya Fernand , un de ses frères , et Soto. Ils ne le trouvèrent point dans la ville de Caxamalca. L'espérance d'affermir sa domination le retenait successivement en d'autres lieux , occupé à faire égorger tout ce qui tombait entre ses mains de la famille royale et des partisans de son frère. On ne saurait désavouer que cet emportement sanguinaire

n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le *curaca*, ou seigneur particulier de la ville, avait ordre de recevoir le fils du soleil avec toute la distinction qu'on devait à ce titre. Il envoya au-devant d'eux quelques officiers, et arrivant bientôt lui-même, il les conduisit à quelque distance, vers un palais où le prince était revenu sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la plaine, ils virent des gens de guerre envoyés pour leur faire honneur. Soto, qui ne pouvait deviner quel était leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'officier qui les commandait. Les Américains s'écartèrent, autant parce qu'ils avaient ordre de les respecter, que par la crainte qu'ils devaient ressentir à la première vue d'un cheval en course. L'officier péruvien leur fit un salut, qui était une espèce d'adoration, et les accompagna jusqu'au palais avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'inca était assis sur un siège d'or. Il se leva pour les embrasser, et leur dit : *Capac Viracocha, soyez les bienvenus dans mes états*. On leur présenta des sièges d'or; et l'inca se tournant vers quelques seigneurs américains qui étaient près de lui : « Vous voyez, leur dit-il, la figure et l'habit » de notre dieu Viracocha, tels que notre prédécesseur l'inca Yahuarhuacar a voulu qu'ils fussent » représentés dans une statue de pierre ». Deux princesses d'une grande beauté présentèrent des liqueurs, et ces rafraîchissemens furent suivis d'un

festin. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment. Il parla des deux puissances, le pape et l'empereur, qui concouraient à tirer les Américains de l'esclavage du démon. Pouvait-il se flatter, remarque l'historien, de faire entendre, par un discours de quelques lignes, des matières si nouvelles à cette nation ? Philippillo, qui n'y entendait pas beaucoup plus que l'inca même, lui en donna une explication à laquelle le prince ne comprit rien. Il y répondit néanmoins par un discours très-raisonnable, dans lequel il recommandait ses sujets à la générosité des fils du soleil. Rien de plus pathétique que ce que Garcilasso lui fait dire en faveur de ses peuples ; ses officiers en furent touchés, et ne purent retenir leurs larmes. Il promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur chef. Ils se retirèrent plus charmés des richesses qu'ils avaient vues que sensibles à l'opinion qu'on avait d'eux.

Le gouverneur, apprenant que le prince devait venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, dont toute sa cavalerie était composée, en trois compagnies de vingt chacune. Il leur donna pour commandans Fernand Pizarre, Soto et Belalcazar, qui se rangèrent derrière un vieux mur pour n'être pas vus d'abord des Américains, et leur causer plus de surprise en se montrant tout d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent hommes, dont il fit un bataillon ; et dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un prince qui venait avec des troupes nombreuses. La marche

d'Atahualpa fut si lente, qu'il employa quatre heures à faire une lieue. Il avait autour de lui les principaux seigneurs de sa cour. Ses gens de guerre étaient rangés en quatre corps de huit mille hommes, dont le premier composait l'avant-garde, et deux autres marchaient à ses côtés. Le quatrième, qui faisait l'arrière-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Atahualpa, s'étant avancé avec les trois premiers, et voyant les Espagnols en bataille, dit à ses officiers : « Ces gens sont les messagers des dieux ; gar- » dons-nous bien de les offenser ; il faut au contraire » que nos civilités les apaisent ». En même temps Vincent de Valverde marcha vers lui une croix de bois dans une main, et son bréviaire dans l'autre. Ses cheveux coupés en couronne étonnèrent l'inca, qui, pour ne pas manquer à ce qui lui était dû, voulut savoir de quelques Américains familiers avec les Espagnols quelle était sa condition. Ils lui dirent que c'était un messenger de Pachacamac. Valverde ayant demandé et obtenu la permission de parler, commença un assez long discours, divisé en deux parties, que Garcilasso nous a conservé. Son exorde roule sur la nécessité de la foi catholique : il passe ensuite à la trinité, aux châtimens et aux récompenses d'une autre vie, à la création, à la chute d'Adam, dans laquelle toute sa race est comprise, à l'exception de Jésus-Christ. Il parle de la naissance de l'Homme-Dieu, de sa mort pour la rédemption des hommes, de sa résurrection, des apôtres, enfin de

la primauté de saint Pierre. Dans la seconde partie, il dit que le pape, successeur de saint Pierre, informé de l'idolâtrie des Américains, et voulant les attirer à la connaissance du vrai Dieu, a chargé l'empereur Charles, monarque de toute la terre, d'envoyer son lieutenant pour les soumettre, et les faire entrer volontairement ou de force dans la seule bonne voie, qui est celle qu'on leur vient annoncer. Il apporte l'exemple du Mexique et d'autres pays. Enfin il déclare à l'inca que, s'il s'endurcit contre l'Évangile, il périra comme Pharaon. Cette foule de mystères, présentés rapidement et sans préparation, ne devait pas jeter beaucoup de lumière dans l'esprit du prince ; et l'ignorance de l'interprète n'y pouvait guère mettre plus de clarté. Atahualpa, qui n'y avait rien trouvé d'intelligible pour lui que la menace de ravager son pays, fit un profond soupir. Il comprit bien que l'interprète savait mal la langue de Cusco, dont il s'était servi pour lui parler ; et dans la crainte qu'il n'altérât de même sa réponse, il la fit, ou du moins il l'expliqua dans une langue plus commune. Cette réponse, telle que Garcilasso et d'autres la rapportent, marque assez que Philippillo avait fait une étrange explication de nos mystères.

Cependant les Espagnols, ennuyés d'une si longue conférence, n'attendirent point les ordres du général pour quitter leurs rangs, et quelques-uns montèrent sur une petite tour, où ils avaient découvert une idole enrichie de plaques d'or et de pierres précieuses qu'ils se mirent à piller. Leur audace irrita

les Péruviens , et la plupart se disposaient à punir ce sacrilège ; mais l'inca défendit que les Espagnols fussent maltraités. Valverde , alarmé du bruit , se leva brusquement du siège qu'on lui avait donné pour parler , et dans ce mouvement il laissa tomber la croix et son bréviaire. Il se baissa pour les relever : ensuite courant vers les Espagnols , il leur cria de ne faire aucun mal aux Américains. Sa course et ses cris furent mal expliqués , et passèrent au contraire pour une exhortation à la vengeance. On fondit de tous côtés sur les Américains ; et ce qui est bien remarquable , c'est que malgré une attaque si furieuse , l'ordre qu'avait donné Atahualpa de ne pas frapper les Espagnols fut généralement observé. Cent soixante Espagnols enveloppés par une armée n'eurent ni mort ni blessé , à la réserve du gouverneur , qu'un de ses propres soldats blessa légèrement à la main. Ils ne trouvèrent aucune sorte de résistance. Les Péruviens se contentèrent d'entourer la litière du prince pour empêcher qu'elle ne fût renversée ; mais le gouverneur s'étant fait jour jusqu'à la litière , prit Atahualpa par la manche de sa robe , tomba et l'entraîna sur lui. Les sujets de ce malheureux prince , le voyant au pouvoir des Espagnols , ne pensèrent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte pour les dérober à la fureur de leurs ennemis. Il y en eut plus de trois mille cinq cents passés au fil de l'épée. Des enfans , des vieillards , des femmes , que la curiosité avait attirés à ce spectacle , furent étouffés , au nombre de plus de

quinze cents, par la foule des fuyards. Près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille qui se renversa sur eux. Cette boucherie dura jusqu'à la fin du jour. Le commandant de l'arrière-garde, nommé *Ruminagui*, entendant le bruit et voyant un Espagnol précipiter d'un lieu élevé un Péruvien qu'on y avait mis pour avertir lorsqu'il serait temps d'avancer, conclut que son maître était défait; et loin de marcher à son secours, il prit, avec le corps qu'il commandait, la route de Quito, qui était à plus de deux cent cinquante lieues du champ de bataille.

Tel est le récit de Garcilasso. On peut le soupçonner de favoriser les Péruviens ses compatriotes. Il contredit évidemment le récit de Zarate, historien Espagnol, qui assure qu'Atahualpa avait pris ses mesures pour faire envelopper les Espagnols à un certain signal et les exterminer tous. Entre ces deux versions si différentes, rapportons en une qui n'est suspecte d'aucune impartialité; c'est celle de Jérôme Benzoni, Milanais, qui, voyageant au Pérou peu d'années après cet événement, avait connu la plupart des acteurs Espagnols et Péruviens. Son récit porte un air de vérité qu'on ne peut mieux lui conserver, qu'en le donnant dans les termes de *Chauveton*, son vieux traducteur. L'importance de l'événement permet ces détails. « Cependant il venait nouvelles sur nouvelles au roi Atabaliba (1)

(1) Prononciation corrompue d'*Atahualpa*.

comme les Chrétiens s'avançaient. On lui donnait à entendre qu'ils étaient en petit nombre, las, et qu'ils ne pouvaient cheminer, s'ils n'étaient montés sur de grands daces (ils appellent ainsi les chevaux en ce pays-là). Quand il ouït cela, il se mit à rire de ces barbus, et cependant il renvoya d'autres ambassadeurs vers les Espagnols, leur dire que, s'ils aimaient la vie, ils se donnassent bien garde de passer plus avant. Pizarre leur répondit qu'il n'y avait remède, et qu'il fallait qu'il vît la grandeur et magnificence de Sa Majesté, avec honneur et révérence toutes fois, qu'à si grand seigneur appartenait; et quant et quant fait doubler le pas à ses gens, et pique lui-même. Comme il approchait de Cassiamalca, il envoie quelques capitaines et chevaux-légers devant pour reconnaître un peu l'état et la contenance du roi, lequel s'était restré à demi-lieue de là pour la venue des étrangers. Ces capitaines Espagnols, comme ils furent à la vue des gens du roi, commencèrent à manier leurs chevaux, les faire passer et voltiger devant eux, dont les pures Américains étaient aussi ébahis que s'ils eussent vu quelques monstres tout nouveaux; mais le roi n'en fit point d'autre semblant, ni ne changea sa contenance pour cela, ains se courrouça seulement du peu de respect et révérence que ces barbus avaient porté à Sa Majesté. Fernand Pizarre, qui était là, lui fit entendre par truchement qu'il était le frère du colonel de l'armée des Espagnols, lequel était venu de la Castille, par commandement du pape et de l'empereur qui dési-

raient avoir son alliance. Et pourtant qu'il plût à Sa Majesté s'en venir jusqu'en la ville de Cassiâmalca, pour entendre là de grandes choses que le colonel avait charge de lui dire, et que puis après il s'en retournerait en son pays. Atabaliba répondit en deux mots qu'il ferait tout cela, moyennant que l'autre se retirât et sortît de son pays.

» Fernand Pizarre s'en retourna vers ses gens avec si courte réponse ; bien ébahi au reste de la richesse et magnificence superbe de la cour et du train de ce roi Atabaliba, et en fit aussi émerveiller beaucoup d'autres Espagnols quand il le leur conta. Quant à la réponse et volonté du roi, il leur dit en somme, qu'il en était là résolu de ne souffrir point de gens barbus en son pays. Cette résolution entendue, les capitaines employèrent toute cette nuit là à préparer armes, mettre leurs gens en ordre et les encourager, leur montrant qu'il ne fallait point douter que la victoire ne fût à eux, que c'étaient pources bêtes à qui ils avaient à combattre, et qu'au premier ronfler des chevaux ils les verraient fuir comme un troupeau de moutons. Quand tous les rangs furent dressés, et quelques pièces d'artillerie braquées droit contre les portes du palais où devait entrer Atabaliba, François Pizarre défendit à ses gens que nul ne se bougeât, ni ne tirât avant que le signal fût donné.

» Le jour venu, voici arriver le roi Atabaliba, avec plus de vingt-cinq mille Américains que l'on portait en triomphe sur les épaules, accoutré de

belles plumes de toutes couleurs, avec force pendans et bijoux d'or, vêtu d'une camisole sans manches; les parties naturelles couvertes d'une bande de coton, avec un floquet rouge de fine laine qui lui pendait sur la joue gauche et lui ombrageait les sourcils, et une belle paire d'escarpins aux pieds, presque faits à l'apostolique. En tel équipage Atabaliba fit son entrée triomphante dedans la ville de Cassiamalca, ne plus ne moins qu'en pleine paix jusqu'à ce qu'il arriva au palais, là où il devait donner audience à l'ambassade de ces barbus.

» Pendant toute cette magnificence il y eut un Jacobin, nommé frère *Vincent de Vanverde*, lequel fendant la presse, fit tant, qu'il s'approcha du roi, avec une croix et un bréviaire à la main, *cuidant peut-être que ce roi fût devenu, en un instant, quelque grand théologien* : et lui fit entendre par un truchement, comme il était venu vers son excellence par le commandement de la sacrée majesté de l'empereur, son souverain seigneur, avec l'autorité du pape de Rome, vicaire du sauveur Jésus-Christ, lequel lui avait donné ce pays-là jadis inconnu, à la charge d'y envoyer personnes dignes et de savoir, pour y prêcher et publier son saint nom, et en chasser leurs fausses et damnables erreurs. Et quant et quant en disant cela lui va montrer son bréviaire, lui disant que c'était là la loi de Dieu, et que c'était ce Dieu là qui avait créé toutes choses de rien, et sur cela lui va faire un grand sermon, en commençant depuis Adam et Eve, de la

création de l'homme et de sa chute , et comme depuis Jésus-Christ était descendu du ciel et avait pris chair au ventre d'une vierge ; puis qu'il était mort en la croix et ressuscité des morts pour la rédemption du genre humain , et finalement monté au ciel. Delà il vint à parler de la résurrection et de la vie éternelle , et comme Jésus-Christ avait laissé son église en garde à Saint-Pierre , son premier vicaire , et conséquemment à ses successeurs , sur quoi il n'oublia pas à prouver l'autorité du pape ; finalement lui faisant la puissance du roi d'Espagne la plus grande qu'il pouvait , l'appellant grand empereur et monarque du monde , il conclut qu'il se devait faire son ami et son tributaire , se soumettant à la religion chrétienne et renonçant à ses faux dieux ; et dit que s'il ne le faisait pas de bon gré , qu'on lui ferait bien faire par force.

» Le roi ayant entendu tout cela depuis un bout jusqu'à l'autre , fit réponse : « Que quant à lui il se-
» rait volontiers ami de ce monarque du monde ,
» mais qu'il ne lui semblait pas advis qu'un roi libre
» comme lui , dût payer tribut à celui qu'il ne vit
» jamais , et au reste *que le pape devait bien être*
» *quelque grand fat , de donner ainsi libéralement*
» *ce qui n'était pas à lui*. Quant à ce fait de la religion , il dit tout net , qu'il ne lairrait jamais la
» sienne , et que si les Chrétiens croyaient en un
» Jésus-Christ qui était mort en croix , lui croyait
» au soleil qui ne mourait jamais ». Delà il vint à demander au moine comment il savait que le Dieu

des Chrétiens eût fait le monde de rien , et qu'il fût mort en croix. Le moine lui répondit que ce livre-là le disait : et quant et quant lui présente son bréviaire. Atabaliba prend ce livre , et le regarde de côté et d'autre , puis se prenant à rire : ce livre ne me dit rien de tout cela , dit-il , et en disant cela vous jette le bréviaire par terre. Le moine ramasse son livre , et s'en va criant vers tant de gens qu'il put : vengeance , mes amis ! vengeance , Chrétiens ! voyez-vous comme il a méprisé et jeté les évangiles par terre ? tuez-moi ces chiens mécréans qui foulent ainsi aux pieds la loi de Dieu.

» Adonc François Pizarre fit arborer les enseignes et hausser le signal du combat comme il avait proposé. Quant et quant toute l'artillerie joua pour commencer par étonner les Américains , et comme ils étaient déjà fort épouvantés de ce tonnerre , voici arriver les chevaux avec force sonnettes au cou et aux jambes , et un bruit mêlé de trompettes et de tambours qui les mirent du tout hors de sens. Et tout à l'heure même , les Espagnols mettant la main aux armes , donnent dedans , frappent dessus et font une horrible boucherie de ces pources Américains , qui furent si étourdis tout en un coup de la foudre des canons , de la furie des chevaux et des grands coups de ces lames tranchantes , qu'ils n'eurent onc le cœur , ni le sens de se défendre , ains ne pensèrent qu'à se sauver ; et s'enfuirent en si grand désordre , s'embarrassant et se renversant les uns sur les autres , qu'ils donnèrent beau loisir aux Espagnols de cha-

mailler sur eux tout à leur aise : ainsi la victoire ne leur coûta guère.

» Quand les gens de cheval eurent ainsi écarté les uns et renversé les autres à grands coups de lances et de coutelas, voici François Pizarre avec toute l'infanterie, qui vint après et tire tout droit vers la part où était le roi, lequel avait beaucoup d'Américains autour de soi ; mais si étonnés, qu'il n'y en avait pas un qui se mit en défense. Les Espagnols n'avaient autre chose à faire qu'à tuer ; et à mesure que ces Américains tombaient, le chemin se faisait jusqu'à ce qu'ils approchèrent tout auprès de la personne d'Atabaliba. Ce fut à qui le prendrait le premier ; et mes Espagnols de charger sur ces pources Pérussins qui le portaient pour le faire tomber en bas ; si branlait déjà fort la portoire, là où il était élevé ; quand voici François Pizarre lui-même qui s'approche, et vous attire Atabaliba si rudement par sa camisole, qu'il l'amène quant et quant. En cette façon se laissa prendre le pource roi Atabaliba ; et se rendit sans qu'il y mourût ni fût blessé aucun Espagnol, excepté Pizarre ; parce que, quand il voulut prendre le roi, il y eut un soudard qui le blessa en la main, pensant frapper un Américain.

» Fernand Pizarre ne cessa de courir tout ce jour avec la cavalerie après les fuyans ; et partout où il trouvait des Américains, il les taillait en pièces sans en épargner un seul. Quant au moine *qui avait commencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, et d'animer les soudards,*

leur conseillant de ne jouer que de l'estoc , et ne s'amuser à tirer des taillades et coups fendans , de peur qu'ils ne rompissent leurs épées. Les Espagnols ayant gagné une si sanglante victoire sur cette pource et misérable gent , à si bon marché , ne firent autre chose toute la nuit que danser , ivrognier , paillarder et mener une fête désespérée ».

Les Espagnols allèrent piller le lendemain le camp d'Atahualpa , où ils trouvèrent une quantité surprenante de vases d'or et d'argent , des tentes fort riches , des étoffes , des habits et des meubles d'un prix inestimable. La seule vaisselle d'or du roi valait soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes se remirent volontairement entre leurs mains. Atahualpa supplia le gouverneur de le traiter généreusement , et proposa pour sa rançon de remplir d'or une salle où ils étaient alors , jusqu'à la hauteur où son bras pouvait atteindre ; et l'on fit autour de la salle une marque à la même hauteur. Il promit d'y ajouter tant d'argent , qu'il serait impossible aux vainqueurs de tout emporter. Cette offre fut acceptée ; et bientôt on ne vit plus , dans les campagnes , que des Péruviens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportaient de toutes parts. Mais , comme il fallait le rassembler des extrémités de l'empire , les Espagnols trouvèrent qu'on ne répondait point à leur impatience , et commencèrent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualpa , qui crut s'apercevoir du mécontentement , dit à Pizarre que la ville de Cusco étant à deux cents lieues et les chemins fort difficiles ,

il n'était pas surprenant que ceux qu'il avait chargés de ses ordres tardassent à revenir; mais que, s'il voulait y envoyer lui-même deux de ses gens, ils verraient, de leurs propres yeux, qu'il était en état de remplir sa promesse; et, voyant balancer les Espagnols sur le danger d'une si longue route, il leur dit, en riant: « Que craignez-vous? Vous me tenez ici dans les » fers, moi, mes femmes, mes enfans, mes frères, » ne sommes-nous pas des otages suffisans? » Soto et Pierre de Varco s'offrèrent enfin pour cette course, et l'inca voulut qu'ils fissent le voyage dans une de ses litières, afin qu'ils fussent plus respectés.

A quelques journées de Caxamalca, ils rencontrèrent un corps de ses troupes qui conduisaient prisonnier son frère Huascar. Ce malheureux prince, apprenant qui étaient ceux qu'il voyait dans des litières, souhaita de leur parler; et les deux Espagnols l'ayant assuré que l'intention de l'empereur, leur maître, et celle du général Pizarre, était de faire observer la justice à l'égard des Américains, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son frère, et les pria de retourner vers le général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que, si Pizarre voulait se déclarer en sa faveur, il s'engageait à remplir d'or la salle de Caxamalca, non-seulement jusqu'à la ligne qu'on avait marquée, qui était à la hauteur d'un homme, mais jusqu'à la voûte, ce qui était le triple de plus. « Atahualpa, dit-il, sera obligé, pour exécuter son » engagement, de dépouiller le temple de Cusco,

» en faisant enlever les plaques d'or et d'argent dont
» il est revêtu; et moi, j'ai dans ma puissance tous
» les trésors et toutes les pierreries de mon père ». En effet, les ayant reçus par héritage, il les avait cachés sous terre, dans un lieu qui n'était connu de personne; et Zarate assure qu'il avait fait tuer ceux qu'il avait employés à cet office.

Les deux capitaines avaient leurs ordres, auxquels ils n'osèrent manquer pour retourner sur leurs pas. D'un autre côté, de fidèles serviteurs d'Atahualpa croyant sa délivrance prochaine, et regardant les offres de son frère comme un obstacle à son rétablissement, lui donnèrent avis de cette explication. Il jugea comme eux, qu'il lui était fort important que le gouverneur n'en fût pas informé. Mais avant de suivre les inspirations d'une barbare politique, il voulut essayer comment les Espagnols prendraient la mort de son frère. Il feignit une extrême affliction; et lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il déclara tristement que ses gens le voyant dans les chaînes, et jugeant qu'Huascar profiterait de l'occasion pour se délivrer des siennes, avaient ôté la vie à ce cher frère, dont il n'avait jamais souhaité la perte et qu'il regrettait amèrement. Pizarre donna dans le piège, et ne pensa qu'à le consoler, jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Mais Atahualpa n'eut rien de plus pressé que d'ordonner la mort de son frère; et cet ordre fut exécuté si promptement, qu'il fut difficile de vérifier si ses fausses plaintes avaient précédé ce meurtre.

On rapporte que le malheureux Huascar dit en mourant : « Je n'ai pas régné long-temps ; mais le traître » qui dispose de ma vie, quoiqu'il ne soit que mon » sujet , n'aura pas un plus long règne ». Cette espèce de prédiction , qui fut bientôt accomplie , rappela aux Péruviens celle qu'on a rapportée de Hayna Capac , et les confirma dans l'opinion que les incas étaient les vrais fils du soleil , et inspirés par la Divinité.

Pendant que Soto et Varco continuaient leur voyage , le gouverneur envoya son frère avec une partie de la cavalerie , pour découvrir les provinces intérieures. Ce détachement , ayant pris vers Pachacama , qui est à cent lieues de Caxamalca , rencontra dans le pays de Guamacucho un frère d'Atahualpa , nommé *Illescas Incas* , qui conduisait pour la rançon de son frère , deux ou trois millions en or , avec une très-grande quantité d'argent. Après une marche fort difficile , Fernand Pizarre arriva dans la ville de Pachacama , où il trouva un temple rempli de richesses , dont il enleva une partie ; et les Péruviens portèrent le reste pour la rançon. Culicuchima , l'un des deux généraux d'Atahualpa , était dans le pays avec une armée assez nombreuse. Fernand le fit prier de le venir voir ; et l'Américain l'ayant refusé par orgueil ou par crainte , il ne fit pas difficulté de l'aller trouver lui-même au milieu de son armée , où il prit tant d'ascendant sur lui , qu'il l'engagea non-seulement à congédier ses troupes , mais à le suivre jusqu'à Caxamalca. On reproche cette hardiesse à don

Fernand , comme une témérité dont il y avait peu de fruit à recueillir. Cependant elle lui réussit avec tant de bonheur , qu'ayant pris à son retour par des montagnes couvertes de neige , dont les moindres difficultés étaient celles du chemin , et d'un froid excessif , il marcha comme en triomphe dans des lieux où Culicuchima pouvait lui faire trouver sa perte. Lorsque ce général se vit à la porte du palais qui servait de prison à son maître , il ôta sa chaussure pour se présenter à lui ; et se jetant à ses pieds , il lui dit , les larmes aux yeux , que , s'il avait été près de sa personne , les Chrétiens ne l'auraient jamais pris. Atahualpa répondit qu'il reconnaissait dans sa disgrâce un petit châtiment de la négligence qu'il avait eue pour le culte du soleil.

Dans l'intervalle , Almagro , informé des premiers progrès de son associé , était parti de Panama dans l'espoir de se mettre en possession du pays qui était au-delà des bornes du gouvernement de Pizarre ; car , malgré le soin que le gouverneur avait eu de cacher ses patentes , on savait qu'elles ne lui accordaient que deux cent cinquante lieues de long du nord au sud , à compter de la ligne équinoxiale. Mais en arrivant à Puerto-Viejo , où le bruit de la défaite d'Atahualpa , et de l'engagement qu'il avait pris pour sa rançon s'était déjà répandu , Almagro , comptant que la moitié des trésors lui appartenait , et qu'elle ne lui serait pas contestée , changea de dessein , et se rendit à Caxamalca. Il y trouva une grande partie de la rançon d'Atahualpa qu'on y avait déjà rassem-

blée. Quelle fut son admiration à la vue de ces prodigieux monceaux d'or et d'argent ! Mais sa surprise fut encore plus grande , lorsque les soldats de Pizarre lui déclarèrent que de nouveau-venus ne devaient pas espérer d'entrer en partage avec les vainqueurs. Cette contestation eut de tristes suites ; cependant Pizarre , qui se voyait le plus fort par le nombre et la faveur des troupes , feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'Almagro , et prit occasion de son arrivée pour envoyer Fernand , son frère , en Espagne. Il était question de rendre compte à la cour des progrès de la conquête , et de faire à l'empereur une riche part du butin. Cette résolution ne fut affligeante que pour Atahualpa , qui se voyait enlever , dans Fernand Pizarre , le seul Espagnol auquel il eût accordé sa confiance. D'ailleurs , une comète qui paraissait depuis quelque temps l'avait jeté dans une nouvelle consternation. Lorsqu'il vit don Fernand prêt à partir , il lui dit : « Vous me quittez , » capitaine ! je suis perdu. Je ne doute point qu'en » votre absence ce gros ventre et ce borgne ne me » fassent tuer ». Le borgne était don Diègue d'Almagro , qui avait perdu un œil dans une action contre les Américains ; et le gros ventre , Alfonse de Requelme , trésorier de l'empereur.

Le gouverneur embarqua pour l'Espagne cent mille pesos d'or , et cent mille autres en argent , à déduire sur la rançon d'Atahualpa. On choisit pour cela les pièces les plus massives , et qui avaient le plus d'apparence : c'étaient des cuvettes , des ré-

chauds, des caisses de tambour, des vases, des figures d'hommes et de femmes. Chaque cavalier eut pour sa part douze mille pesos en or, sans compter l'argent; c'est-à-dire deux cent quarante marcs d'or, et l'infanterie à proportion; et toutes ces sommes ne faisaient pas la cinquième partie de la rançon. Soixante hommes demandèrent la liberté de retourner en Espagne pour y jouir paisiblement de leurs richesses; et Pizarre, prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manquerait pas de lui attirer un grand nombre de soldats, ne fit pas difficulté de l'accorder.

Avant le départ de don Fernand, Soto et Varco étaient revenus de la capitale, l'imagination remplie de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avaient vue dans les temples et dans les palais. Leur récit augmenta dans Pizarre et d'Almagro l'impatience de se saisir de toutes ces richesses; ce n'était néanmoins qu'une petite partie de celles des anciens incas; car Huascar était mort sans avoir révélé dans quel lieu il avait caché les trésors de ses pères; mais les temples avaient été respectés, et chaque palais avait conservé ses meubles. Un ordre d'Atahualpa pouvait faire mettre à couvert ces précieux restes: c'était la crainte d'Almagro; et dans son inquiétude il voulait que, sans attendre plus long-temps ce qui manquait encore à la rançon du roi, on se défît de ce prince pour s'affranchir tout d'un coup des embarras qu'il pouvait causer. Tous les Espagnols qui étaient venus avec lui tenaient le même langage, parce qu'ils jugeaient qu'aussi long-temps que l'inca vi-

vrait, on ne cesserait pas de prétendre que tout ce qui viendrait d'or ou d'argent serait pour sa rançon, et que par conséquent ils n'y auraient jamais aucune part. Pizarre lui-même s'intéressait si peu pour son prisonnier, que dès le premier moment de sa victoire, s'il en faut croire Benzoni, il avait pensé à s'en délivrer; mais Garcilasso donne une autre cause à sa haine. Atahualpa était homme d'esprit; entre les arts qu'il voyait exercer aux Espagnols, celui de lire et d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le prit d'abord pour un don de la nature. Pour s'en assurer, il pria un soldat espagnol de lui écrire sur l'ongle du pouce le nom de son dieu; le soldat n'ayant pas fait difficulté de le satisfaire, il en vint un autre auquel il montra son ongle, en lui demandant ce que signifiaient les caractères: celui-ci le dit d'abord; et trois ou quatre qui suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le même mot. Enfin le gouverneur étant entré, Atahualpa le pria aussi de lui expliquer ce qui était sur son ongle. Pizarre, qui ne savait pas lire, eut de l'embarras à lui répondre. Non-seulement l'inca comprit que ce don était un talent acquis, et un fruit de l'éducation; mais, poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un homme à qui l'éducation avait manqué devait être d'une basse extraction, et d'une naissance inférieure à celle des soldats qu'il voyait mieux instruits; ce qui lui donna pour le gouverneur un fonds de mépris qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

D'un autre côté, Philipillo, pour qui la confiance

de Pizarre était excessive, vint jeter d'autres alarmes dans l'esprit des Espagnols. Il prétendit avoir découvert qu'Atahualpa prenait des mesures secrètes pour les faire massacrer tous, et qu'il avait déjà fait cacher dans plusieurs endroits un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendaient que l'occasion. Tous les historiens conviennent que l'examen des preuves ne pouvant se faire que par cet interprète, il était maître de tout expliquer suivant ses intentions : aussi n'est-on jamais parvenu à découvrir exactement la vérité de son accusation, ni celle de ses motifs. Quelques-uns ont cru qu'étant amoureux d'une des femmes de l'inca, et s'en étant fait aimer, il avait voulu s'assurer un commerce paisible avec elle par la mort de ce prince. On assure même qu'Atahualpa, informé de cette intrigue, en avait fait des plaintes amères au gouverneur, en lui représentant qu'il ne pouvait souffrir, sans un mortel chagrin, de se voir outragé par un vil sujet, qui n'ignorait pas d'ailleurs la loi du pays; qu'elle condamnait au feu, non-seulement ceux qui se rendaient coupables d'un si grand crime, mais ceux même qu'on pouvait convaincre de l'intention de le commettre; que, pour en témoigner plus d'horreur, on faisait mourir le père, la mère, les enfans et les frères de l'adultère, et que la rigueur s'étendait jusqu'à sa maison, ses bestiaux et ses arbres, qu'on détruisait sans en laisser aucune trace. Mais, juste ou non, l'accusation de Philipillo fut écoutée; en vain le malheureux prince s'efforça de se justifier :

sa mort était résolue. Cependant , pour donner une couleur de justice à cette violence , on observa quelques formalités dans le procès. Pizarre nomma des commissaires pour entendre l'accusé , et lui donna un avocat pour le défendre ; comédie barbare , puisque toutes ses réponses devaient passer par la bouche de son accusateur : elles ne laissèrent point de lui faire des partisans. Quelques gens de bien , qui n'entraient point dans le conseil inique de leurs chefs , déclarèrent qu'on ne devait point attenter à la vie d'un souverain , sur lequel on n'avait pas d'autre droit que celui de la force ; que s'il paraissait coupable , on pouvait l'envoyer à l'empereur , et lui en abandonner le jugement ; que l'honneur de la nation espagnole y était engagé ; qu'il était odieux de faire périr un prisonnier après avoir touché une grande partie de la rançon dont on était convenu pour sa vie et sa liberté ; enfin , qu'une action si noire allait ternir la gloire des armes de l'Espagne , et ne manquerait pas d'attirer la malédiction du ciel. Pour conclusion , ils appelaient du procès et de la sentence à la personne même de l'empereur ; et , dans l'acte d'opposition et d'appel , ils nommaient Jean d'Herrada pour protecteur de l'inca.

Ils ne se bornèrent point à faire cette déclaration de vive voix ; ils la donnèrent par écrit et la signifièrent aux juges , avec protestation contre les suites de la sentence. On n'épargna rien pour les effrayer : ceux qui avaient le pouvoir en main menacèrent de

les traduire à la cour, comme des traîtres qui 'opposaient à l'agrandissement de leur patrie; et mêlant la persuasion aux menaces, ils s'efforçaient de leur faire entendre que la mort d'un seul homme assurait leur vie et leur conquête; au lieu que, pendant qu'il subsisterait, l'une et l'autre seraient en danger. La dissension alla si loin, qu'elle aurait produit une rupture ouverte, si quelques esprits modérés n'eussent entrepris d'arrêter les plus ardens. Ils représentèrent aux partisans de l'inca que l'intérêt de l'empereur et de la nation étant mêlé dans cette affaire, ils entreprenaient trop à s'y opposer, et qu'outre les suites fâcheuses de leur opposition du côté de l'Espagne, ils hasardaient leur vie à pure perte, puisque, étant en si petit nombre, ils ne sauveraient point celle de l'inca. Ce dernier raisonnement, qui était sans réplique, les força de céder au torrent; et les ennemis d'Atahualpa se hâtèrent de le faire étrangler.

Quelques barbaries que ce prince eût exercées contre son frère, les historiens donnent des éloges à ses talens pour commander. Il était digne du trône, s'il s'y était élevé par d'autres voies. La mort d'Huascar et celle d'un grand nombre d'incas qu'il avait fait égorger méritaient la vengeance du ciel; mais appartenait-il aux Espagnols de s'en rendre les ministres? Une aveugle superstition les lui avait fait recevoir au milieu de ses états; et quoiqu'il y ait de l'obscurité dans le récit des historiens, il paraît évidemment qu'à l'entrevue de Caxamalca, s'il avait

pris quelques précautions pour la sûreté de sa personne, son dessein n'était pas de commencer la querelle, ni d'employer la force ou la ruse contre des étrangers qu'il respectait. Défendre à ses gens de les attaquer; écouter paisiblement leur orateur; et, soit frayeur ou religion, ne pas rétracter ses ordres en leur voyant commencer les hostilités; ensuite paraître ferme dans sa disgrâce; convenir du prix de sa liberté, en presser le payement, et contenir ses sujets dans la soumission pendant qu'on dépouillait ses palais et ses temples, ce n'était pas marquer de la haine aux Espagnols, ni leur faire soupçonner de pernicious dessein: aussi les historiens les plus dévoués à l'Espagne traitent-ils ses juges de tyrans cruels et perfides, et remarquent-ils que tous ceux qui avaient eu part à cette sentence atroce n'échappèrent point à la punition.

La mort des deux frères laissant le Pérou sans chef, il ne se trouva personne qui entreprît de venger celle d'Atahualpa. La plupart remplis de l'idée du fantôme de Viracocha, et persuadés, par la conduite même des deux derniers rois, que les Espagnols étaient fils du soleil, leur rendaient des hommages peu différens de l'adoration. Cependant quelques généraux tentèrent de se soutenir du moins dans l'indépendance. Ruminagui, qui s'était retiré à Quito avec cinq mille hommes, s'y saisit des enfans d'Atahualpa, et ne se promit pas moins que de s'emparer du trône. Ce prince, peu de temps avant sa mort, lui avait envoyé Illescas, son frère, pour

lui recommander ses fils et le charger de leur éducation. Ruminagui les fit arrêter ; ensuite , apprenant la mort de son maître , il fit étrangler ces jeunes princes. Quelques officiers péruviens ne laissèrent point de transporter à Quito le corps d'Atahualpa pour l'ensevelir près de son père et de ses ancêtres maternels , suivant l'ordre qu'il en avait laissé en mourant , et Ruminagui affecta de le recevoir avec de grands témoignages de respect : il lui fit de magnifiques funérailles , et le déposa lui-même dans le tombeau de ses pères ; mais il termina cette solennité par un grand festin , où tous les capitaines furent égorgés avec Illescas.

Quisquiz , autre général , assembla quelques troupes , et s'était déjà fait un parti considérable , lorsque Pizarre , se hâtant de faire le partage de tout l'or qu'on avait rassemblé , marcha contre lui avec toutes ses forces. On craignait de grands obstacles de la part d'un vieux guerrier dont la prudence et le courage étaient célèbres dans la nation. Il n'attendit pas les Espagnols ; mais en se retirant dans la vallée de Xauxa , qui est plus loin au midi , il trouva occasion d'attaquer leur avant-garde , et leur tua quelques hommes : Soto , qui la commandait , était perdu lui-même , s'il n'eût été secouru par don Diègue d'Almagro , qui s'avança heureusement avec quelque cavalerie. Tout le reste de cette marche fut extrêmement difficile : les Péruviens profitaient des montagnes et des passages ; mais l'arrière-garde étant arrivée avec Pizarre , on en tua un si

grand nombre , que le reste ne tarda pas à se dissiper. De deux frères d'Atahualpa qui vivaient encore , Quisquiz , ne cherchant qu'un fantôme sous le nom duquel il pût régner , avait choisi l'inca Paulu pour lui mettre la frange qui servait de diadème. Ce jeune prince , élevé dans le respect pour l'inca Manco , son aîné , qu'il reconnaissait pour légitime successeur , après la mort de ses deux autres frères , parut peu touché d'un honneur qui ne lui appartenait pas , et dont il comprit qu'on ne lui laisserait que le titre. Il profita de la retraite de Quisquiz pour venir au - devant de Pizarre ; il lui demanda la paix , et prévenant jusqu'à ses défiances , il lui apprit qu'il s'était rassemblé à Cusco un grand nombre de Péruviens dont il croyait pouvoir garantir la soumission , parce qu'ils y attendaient ses ordres. Le gouverneur fit prendre aussitôt cette route à son armée. Quelques jours de marche le firent arriver à la vue de la ville ; mais ils en virent sortir une si épaisse fumée , qu'ils soupçonnèrent les Américains d'y avoir mis le feu. Un détachement de cavalerie que le gouverneur y envoya pour arrêter des effets qu'il attribuait à leur désespoir , fut repoussé avec une vigueur étonnante , et les hostilités durèrent toute la nuit ; mais le jour suivant , Paulu ayant déclaré à la ville qu'il avait fait son accommodement , les Espagnols y furent admis sans résistance. Le butin en or et en argent fut plus riche encore que celui qu'ils apportaient de Caxamalca.

La joie du triomphe n'avait pas fait oublier au gouverneur la colonie de Saint-Michel, où il avait laissé fort peu de cavalerie. Avant son départ de Caxamalca, il y avait envoyé Belalcazar, avec dix maîtres; détachement qui, dans une nation tremblante encore à l'approche d'un cheval, valait une armée. En arrivant, Belalcazar avait reçu les plaintes des Cagnares, peuple soumis aux Espagnols, et que cette raison exposait aux insultes continuëles de Ruminagui. Un heureux hasard fit aborder dans le même temps, à Saint-Michel, un grand nombre d'aventuriers partis de Nicaragua et de Panama, qui venaient chercher fortune. Il en prit deux cents hommes, dont quatre vingts étaient à cheval, avec lesquels il marcha droit à Quito, dans la double vue d'humilier Ruminagui et d'enlever les trésors qu'Atahualpa devait avoir laissés dans cette ville. Le général péruvien employa toutes sortes de ruses pour faire périr cette petite armée; mais Belalcazar n'en arriva pas moins à Quito, après avoir dissipé de vains obstacles, qui ne l'arrêtèrent pas plus que les escarmouches des Américains. Il apprit, à la vue des murs, que Ruminagui ayant fait assembler les femmes d'Atahualpa et les siennes, qui étaient en fort grand nombre, leur avait dit : « Vous aurez bientôt le » plaisir de voir les Chrétiens, et vous menerez une » vie fort agréable avec eux ». La plupart prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Il leur en coûta cher; il leur fit couper la tête presque à toutes; ensuite, prenant la résolution d'abandonner

la ville, il mit le feu à la partie du palais qui contenait les plus précieux meubles de Huayna Capac, et la fuite le mit encore une fois à couvert des Espagnols. Ainsi Belalcazar ne trouva point d'opposition dans la ville. Le gouverneur avait envoyé dans le même temps Diègue d'Almagro vers la mer, pour approfondir la vérité d'un bruit important. On répandait que don Pèdre d'Alvarado, gouverneur de Guatimala au Mexique, s'était embarqué pour le Pérou avec une grosse armée. Don Diègue n'en apprenant rien à Saint-Michel, et sachant que Belalcazar trouvait des obstacles dans la route de Quito, entreprit de lui porter du secours; il fit plus de cent lieues pour le joindre. Il se rendit maître de quelques bourgades qui n'avaient point encore cessé de se défendre; mais n'ayant pas trouvé dans ces pays toutes les richesses qu'on lui avait fait espérer, il prit le parti de retourner à Cusco, et de laisser Belalcazar en possession de sa conquête.

Cependant le bruit qui regardait Alvarado n'était pas sans fondement. Fernand Cortez, après avoir soumis le Mexique, avait donné à ce brave capitaine, pour prix de ses glorieux services, la province de Guatimala, dont le gouvernement lui avait été confirmé par l'empereur. Alvarado ne put ignorer long-temps ce qui se passait au Pérou : il fit demander à la cour d'Espagne qu'il lui fût permis de s'employer à cette nouvelle conquête; et, dans un temps où ces faveurs s'accordaient comme au hasard, sa demande ne pouvait être rejetée. Avec

l'ardeur dont on l'a vu rempli pour l'or et pour la gloire, il envoya aussitôt Garcias Holguin reconnaître la côte du Pérou, et lui préparer des ouvertures. Sur le récit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizarre y avaient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers vainqueurs à Caxamalca, il pouvait remonter la côte et pénétrer à Cusco. On suppose qu'il croyait cette ville hors des bornes que la cour avait assignée au gouvernement de François Pizarre, et qu'il ne voulait donner aucune atteinte aux prétentions d'autrui. Cependant, étant informé qu'on équipait à Nicaragua deux grands vaisseaux avec un secours d'hommes et d'argent pour les Pizarre, il eut l'adresse de s'en approcher et de s'en saisir pendant la nuit, avec cinq cents hommes, qui s'embarquèrent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la province de Puerto-Viéjo, d'où, marchant vers l'orient presque sous l'équateur, il eut beaucoup à souffrir dans des montagnes que les Espagnols ont nommées *Arca-bucos*. La faim et la soif y auraient fait périr tous ses gens, s'ils n'eussent trouvé certaines cannes de la grosseur de la jambe, creuses et remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit formée de la rosée qui s'y amasse pendant la nuit. Contre la faim, ils n'eurent point d'autres ressources que de manger leurs chevaux. Des cendres chaudes, qui tombaient sur eux comme en pluie, leur causèrent une autre espèce d'incommodité pendant la plus grande partie du chemin : ils apprirent dans la suite qu'elles ve-

naient d'un volcan voisin de Quito, dont l'action est si violente, qu'il pousse quelquefois cette abondance de cendres à plus de quatre-vingts lieues, avec un bruit qui se fait entendre encore plus loin. Souvent ils étaient obligés de s'ouvrir le passage en coupant les broussailles avec la hache et le sabre : leur consolation, dans une marche si pénible, était de trouver un grand nombre d'émeraudes ; mais ensuite il fallut passer une chaîne d'autres montagnes, où la neige, qui ne cessait pas d'y tomber, rendait le froid si perçant, qu'il y périt soixante hommes. Un Espagnol qui avait sa femme et deux petites filles, les voyant tomber de lassitude, et se trouvant hors d'état de les porter ou de leur donner d'autres secours, aima mieux périr avec elles que de se sauver, comme il le pouvait, en prenant la résolution de les abandonner : ils gelèrent ensemble. Enfin l'on arriva dans la province de Quito, où les montagnes, quoique fort hautes et couvertes de neige, sont du moins entrecoupées par des vallées fertiles ; mais, dans le même temps, une grande fonte de neige en fit tomber des torrens d'eau, qui entraînèrent une grosse bourgade nommée *Contiëga*, et qui se répandirent dans tout le pays avec une affreuse inondation. Alvarado ne dut qu'à son courage le bonheur qu'il eut de surmonter tant d'obstacles.

Almagro n'ayant pu douter que les Espagnols dont on lui apprenait l'arrivée ne fussent Alvarado et ceux qu'il avait inutilement cherchés à Saint-

Michel, prit le parti de recourir à un accommodement. La négociation fut terminée en vingt-quatre heures par deux traités, dont l'un fut publié sur-le-champ, et l'autre tenu secret. Le premier portait qu'Alvarado entrerait en partage du butin déjà fait, comme de celui que l'on ferait à l'avenir; qu'il remonterait sur sa flotte pour aller découvrir de nouvelles provinces au midi; que François Pizarre et Diègue d'Almagro travailleraient à pacifier ce qu'ils avaient découvert et conquis, et que les gens de guerre des deux partis seraient libres d'aller, ou par mer à la découverte, ou par terre à la conquête des provinces septentrionales. Ces conditions n'étaient qu'un voile pour mettre à couvert l'honneur des deux chefs. Alvarado avait dans sa troupe des aventuriers d'une haute naissance, qu'il n'osait mécontenter ouvertement. Il prévint que, se voyant proposer des découvertes incertaines, la plupart préféreraient de s'arrêter au Pérou, et l'événement vérifia ses conjectures. De son côté, il n'avait stipulé que pour lui par le traité secret; on lui promettait de lui compter, pour ses vaisseaux, ses chevaux et ses munitions de guerre, cent mille pesos d'or, à condition qu'il retournerait dans son gouvernement de Guatimala, et qu'il s'engagerait par serment à ne pas revenir au Pérou du vivant des deux associés. Une partie de ses gens le quitta, comme il l'avait prévu, pour aller s'établir à Quito, où Belalcazar fut en même temps renvoyé pour entretenir les peuples dans la soumission.

On a vu que Pizarre, se rendant à Cusco, avait perdu quelques Espagnols dans une des attaques de Quisquiz : la plupart n'avaient été que blessés et pris : on en comptait dix-sept. Quisquiz ayant pris le parti de la retraite, les conduisit à Caxamalca, où se rendit aussi l'incà Titu-Autachu, un des frères du feu roi. Ce prince entreprit de discerner parmi ces Espagnols, et de punir ceux qui avaient contribué à la mort d'Atahualpa. Cuella fut reconnu, pour celui qui avait signifié au roi la sentence de mort, en qualité de greffier, et qui avait assisté à l'exécution : il fut étranglé au même poteau, avec les mêmes formalités qu'il avait exercées. Les Péruviens surent que Chaves, Haro et quelques autres, avaient pris la défense d'Atahualpa. Non-seulement ils leur accordèrent la vie, mais ils prirent soin de faire guérir leurs blessures, les traitèrent avec toutes sortes de caresses, et leur firent de riches présents ; ensuite, pensant à leur rendre la liberté, ils entamèrent avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étaient la cessation des hostilités et l'oubli des injures. Ils demandaient une solide et durable amitié entre les Péruviens et les Espagnols ; mais ils supposaient qu'on ne contesterait point le bandeau royal à Manco Inca, qu'ils reconnaissaient pour l'héritier légitime du trône, et qu'ils seraient traités en alliés par les Espagnols ; comme ils promettaient que l'ordonnance du feu roi, par laquelle il avait défendu à ses sujets de nuire aux Chrétiens et à leur religion, serait fidèlement observée. Enfin,

ils faisaient prier le gouverneur de renvoyer au plus tôt cette capitulation à la cour impériale, pour en obtenir la ratification. Quant à la proposition qu'on leur fit d'embrasser le christianisme, leur réponse mérita d'être remarquée.

Ils dirent : « Que, loin de rejeter la religion chrétienne, ils souhaitaient d'en être instruits; qu'ils priaient le gouverneur de leur envoyer des prêtres, et qu'ils en témoigneraient leur reconnaissance; qu'ils savaient bien que la religion des Espagnols était meilleure que celle de leur pays; que leur inca Huayna Capac les en avait assurés avant sa mort, et leur avait recommandé d'obéir à des étrangers qui arriveraient bientôt dans ses états; que cet ordre d'un roi dont ils honoraient beaucoup la sagesse et la bonté les obligeait de servir les Espagnols aux dépens même de leur vie, comme Atahualpa leur en avait donné l'exemple ». Quel témoignage authentique contre les Espagnols que cette docilité des Péruviens ! Comment peuvent-ils colorer leur tyrannie et leur cruauté du prétexte de la religion ? N'est-il pas évident, au contraire, qu'ils firent détester à force de crimes cette même religion que les peuples du Pérou étaient prêts d'embrasser et de chérir ?

Titu-Autachu mourut peu de temps après le départ des prisonniers espagnols. Avant d'expirer, il fit appeler Quisquiz et les autres capitaines, pour leur enjoindre de vivre en paix avec les Viracochas. « Souvenez-vous, leur dit-il, que Huayna Capac,

» mon père , nous l'ordonna par son testament et
» par un oracle dont l'accomplissement a commencé
» sous nos yeux. Obéissez , c'est ma dernière vo-
» lonté ; je vous recommande l'exécution des ordres
» de l'inca mon père ». En effet , ce discours , et
l'espoir d'une paix dont on n'attendait plus que la
ratification , portèrent Quisquiz à s'abstenir de toutes
sortes d'hostilités.

Manco Inca , légitime héritier des deux rois ,
averti de la négociation par Titu-Autachu son frère ,
et par Quisquiz , eut assez bonne opinion des Vira-
cochas pour ne pas douter qu'ils n'accordassent une
paix qui leur était demandée à des conditions si
raisonnables. Il voulut même aller à Cusco , et con-
férer personnellement avec l'*apu* ; c'est le titre que
les Péruviens donnaient au gouverneur. Ses officiers
lui conseillaient de ne traiter que les armes à la
main. Ils craignaient pour lui le sort d'Atahualpa ,
qui s'était livré par une aveugle imprudence ; mais
il rejeta de si timides conseils. Rien de plus sage et
de plus noble que le discours qu'on lui prête dans
cette occasion. Il se rendit à Cusco , sans autre dis-
tinction que la frange jaune , qui était la marque de
l'héritier présomptif , pour recevoir la rouge des
mains de l'*apu* , qui la lui donna en effet ; mais pen-
dant ce temps , Almagro et Alvarado poursuivaient
Quisquiz , qui fut taillé en pièces et tué par ses pro-
pres soldats. Pizarre était impatient qu'Alvarado
s'éloignât de la côte maritime. Il était encore dans
la vallée de Pachacamac. Ce fut dans ce lieu que le

gouverneur se hâta de l'aller joindre, et de lui payer la somme stipulée par son associé. Il lui rendit tous les honneurs qui pouvaient flatter son ambition. Aux cent mille pesos d'or il en joignit cent mille autres, avec un riche présent de vaisselle d'or et d'argent, d'émeraudes et de turquoises. Il se crut obligé à cette profusion pour un homme qui venait de ruiner le plus dangereux des généraux péruviens, dont la défaite entraînait celle de la plupart des autres capitaines qui tenaient encore pour les incas. Après ces arrangemens, Alvarado partit pour son gouvernement de Guatimala, et le gouverneur envoya don Diègue à Cusco. Il lui recommanda de traiter avec douceur l'inca Manco, qu'il y avait laissé sous la garde de ses deux frères, Jean et Gonzale, et de ménager les Péruviens qui s'étaient soumis volontairement. Libre de tous ces soins, il alla fonder, au bord de la mer, sur la rivière de Rimac, ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *los Reyes*, parce qu'il en fit jeter les fondemens le 6 janvier, jour consacré à la fête des rois.

Cependant Fernand, son frère, apportait d'heureuses nouvelles d'Espagne. L'empereur, content des affaires du Pérou, lui accorda des lettres par lesquelles François Pizarre était honoré de la dignité de marquis. Le pays qu'il avait découvert, et dont l'étendue était bornée à deux cent cinquante lieues de longueur, y était nommé la *Nouvelle-Castille*. Les mêmes lettres donnaient le nom de *Nouvelle-*

Tolède au pays plus avancé vers le midi, et conféraient ce gouvernement à don Diègue d'Almagro, avec la qualité d'adelantade du Pérou. Ces heureuses nouvelles, qui furent apportées avant le retour de Fernand, et par conséquent avant l'arrivée des patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles semblaient le promettre. Le nouvel adelantade se trouvant à Cusco avec l'inca et les deux frères du marquis, Jean et Gonzale Pizarre, prit aussitôt la qualité de gouverneur, dans la supposition que Cusco était au-delà des deux cent cinquante lieues assignées pour le partage du marquis, et que cette ville appartenait par conséquent à la Nouvelle-Tolède, dont la cour lui donnait le gouvernement. Il ne manqua point de flatteurs, qui échauffèrent son ambition et s'engagèrent à le soutenir. Les deux Pizarre ayant aussi leurs partisans, cette mésintelligence aurait causé beaucoup de désordres, si le marquis ne s'était hâté de les prévenir par son retour. Il était alors à Truxillo, autre ville qu'il venait de fonder. Les Péruviens, charmés des espérances qu'il avait données à leur inca, le portèrent avec zèle sur leurs épaules, et lui firent faire en fort peu de temps deux cents lieues de chemin.

Almagro ne put résister à l'ascendant d'un rival que tant de grandes actions l'avaient accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur société reprit une nouvelle force. Pizarre, suivant l'expression de Zarate, pardonna généreusement à don Diègue, qui marqua beaucoup de confusion d'avoir

formé si légèrement une entreprise pour laquelle il n'avait réellement aucun titre. Ils convinrent que l'adelantade irait faire la découverte du Chili, dont on vantait beaucoup les richesses; et qu'ensuite, s'il n'était pas content de ce partage, le marquis lui céderait en dédommagement une partie du Pérou. Les Espagnols qui lui étaient attachés eurent la liberté de le suivre. Il n'était pas surprenant que les premiers partages eussent fait concevoir des espérances aux moindres soldats, surtout à ceux qui avaient déjà rendu quelque service. Ils faisaient monter leurs prétentions si haut, qu'un simple arquebusier aspirait à la plus haute fortune. Pizarre, qui ne se voyait point en état de les satisfaire, et qui craignait leurs cabales séditieuses, cherchait à les occuper en leur offrant de nouvelles conquêtes, où l'avidité de l'or les conduisait avec joie. Il envoya un détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du royaume de Quito. Un autre, sous les ordres de Jean Porcello, alla soumettre le pays de Bracamores ou Pacamores. Un troisième partit pour subjuguier une province, qui fut nommée *Buena Ventura*. Alphonse d'Avarado, frère de Pèdre, alla conquérir, avec trois cents hommes, le pays de Chachapoyas, et forma l'établissement de Saint-Jean de la Frontera, dont il obtint le gouvernement.

L'adelantade partit pour son entreprise, au commencement de l'année 1535, avec cinq cent soixantedix hommes, infanterie et cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnèrent une fortune

et des maisons déjà fondées au Pérou. Manco Inca lui donna, pour l'accompagner, Paulu Inca, son frère, et le grand-prêtre des Péruviens, nommé, suivant Garcilasso, *Villachumu*. Il y joignit quinze mille de ses sujets, pour se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette armée traversa d'abord la province des Charcas, où elle s'arrêta quelque temps. Il y a deux chemins qui conduisent de là au Chili; l'un par la plaine, qui est le plus long; l'autre par les montagnes, qui est beaucoup plus court, mais que les neiges et le froid rendent impraticables dans toute autre saison que l'été. En vain l'inca et le grand-prêtre conseillèrent à l'adlantade de prendre la plus belle de ces deux routes; il préféra la plus courte, et son obstination lui coûta cher. Outre la faim et la soif, il eut à combattre des peuples de fort grande taille, et d'une adresse extraordinaire à lancer leurs flèches; mais rien ne lui causa tant de mal que l'excès du froid en traversant les montagnes. Un de ses capitaines, nommé *Ruydas*, et plusieurs autres Espagnols, en furent si réellement gelés, que, s'il en faut croire ici les historiens, cinq mois après, au retour de l'armée, on retrouva leurs corps dans le même état, c'est-à-dire debout, appuyés contre les rochers, et tenant encore dans leurs mains la bride de leurs chevaux, qui étaient gelés comme eux. Leur chair étant aussi fraîche que s'ils fussent morts le même jour, on ne fit pas difficulté, dans le besoin de vivres où l'on était, de manger celle des chevaux. A toutes ces disgrâces se

joignit la perte du bagage, qu'il fallut abandonner dans les mêmes montagnes, après la mort des Péruviens qui le portaient.

Les provinces du Chili, qui avaient reconnu anciennement les Incas, reçurent avec joie l'adelantade en faveur de l'inca et du grand-prêtre. Il paraît qu'il s'avança jusqu'au 58° degré de latitude méridionale, mais sans être tenté d'y former aucun établissement. Peut-être fut-il effrayé par le naturel belliqueux de plusieurs nations qu'il avait reconnues, et surtout par les forces des deux seigneurs, qui, dans leurs guerres mutuelles, mettaient en campagne chacun deux cent mille combattans. L'un, nommé *Leuchengorma*, possédait à deux lieues du continent une île consacrée à ses idoles, dans laquelle il y avait un temple servi par deux mille prêtres. Ses sujets apprirent aux Espagnols que, cinquante lieues au-delà de ses terres, on trouvait entre deux grandes rivières une vaste province, qui n'était habitée que par des femmes, dont la reine se nommait *Guaboy-milla*, c'est-à-dire, en langue du pays, ciel d'or, parce qu'outre l'or que la nature y produisait en abondance, elles faisaient des étoffes d'une merveilleuse richesse. C'était apparemment le pays des Amazones, découvert quelques années après par Orellana; mais l'existence de cette prétendue nation d'Amazones n'a jamais été prouvée.

Almagro revint bientôt sur ses pas; outre les difficultés qui le rebutaient, les nouvelles qu'il reçut du soulèvement général des peuples du Pérou le

ramenèrent bientôt des contrées du Chili. Manco Inca, en butte aux soupçons des Espagnols et aux violences qui en étaient la suite, avait été renfermé dans la forteresse de Cusco. Le marquis étant alors à los Reyes, l'inca n'avait pas eu d'autre ressource contre la rigueur des officiers espagnols, que de recourir à Jean Pizarre, occupé dans le même temps à réduire quelques Péruviens qui s'étaient retirés dans des rochers. Il l'avait fait prier de lui rendre la liberté, pour lui sauver l'humiliation de se trouver dans les chaînes à l'arrivée de Fernand, dont on attendait incessamment le retour; et Jean Pizarre lui avait accordé cette faveur. Fernand, revenu d'Espagne avec la qualité de chevalier de Saint-Jacques, dont l'empereur l'avait gratifié, prit beaucoup de confiance et d'amitié pour Manco. Deux mois après, ce prince lui demanda la permission d'assister à une fête, avec promesse de lui en rapporter une statue de Huayna Capac, son père, fort vantée, parce qu'on la disait d'or massif. Fernand ne fit pas difficulté d'y consentir. Le lieu de cette fête se nommait *Youcay*; c'était une maison de plaisance, où se rassemblèrent quelques vieux capitaines qui s'étaient retirés dans les montagnes après la mort de Quisquiz, et qui gémissaient des malheurs de leur patrie. Manco leur exposa la capitulation réglée avec les Espagnols. Il leur représenta qu'au lieu de l'exécuter ils l'amusaient de vaines promesses, ils bâtissaient des villes, et partageaient entre eux ses états. Il leur peignit des plus vives couleurs l'indignité de sa prison, et d'au-

tres outrages qu'il n'avait pas cessé d'essuyer. Enfin , il leur déclara qu'il était résolu de ne plus se remettre au pouvoir de ses tyrans. L'effet de cette harangue fut un engagement unanime de prendre les armes pour secouer le joug étranger. Sur un ordre de l'inca, tous les Péruviens qui n'étaient pas observés de trop près se soulevèrent depuis los Reyes jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire dans un espace de plus de trois cents lieues. Ils se virent en peu de jours deux armées nombreuses, dont l'une marcha vers los Reyes, pour y accabler le marquis, et l'autre alla fondre sur Cusco. Dans le premier trouble des Espagnols, elle se saisit de la forteresse, qu'ils eurent beaucoup de peine à reprendre, après un siège de six ou sept jours. Jean Pizarre y fut tué d'un coup de pierre à la tête, et cette perte fut sensible à tous ceux qui estimaient sa bonté et son courage. L'inca revint avec toutes ses forces, et forma un siège régulier, qui dura huit mois.

Ce fut par ces fâcheuses nouvelles qu'Almagro fut absolument déterminé à retourner sur ses traces. Ses officiers, dont les principaux étaient Gomez d'Alvarado, l'un des frères du gouverneur de Guatemala, Diègue d'Alvarado, son oncle, Rodrigue Ordognès, l'en sollicitèrent vivement; les uns par le désir de se faire un riche établissement au Pérou, les autres, pour demeurer maîtres du Chili. Il s'avança par de grandes marches jusqu'à six lieues de Cusco; et sans avoir fait avertir Fernand Pizarre de son arrivée, il envoya proposer un accommodement à l'inca. Ses

sermens ne lui avaient pas fait perdre l'envie de se rendre maître de la ville ; il croyait trouver dans les termes de ses patentes un nouveau fondement pour ses ambitieuses prétentions. L'inca lui fit proposer une entrevue , à laquelle il consentit sans défiance. Il laissa la plus grande partie de ses troupes sous les ordres de Jean Sayavedra , et s'avancant avec peu de précaution , il donna dans une embuscade où Manco lui tua la moitié de son escorte.

Fernand Pizarre apprit son malheur aussitôt que son arrivée ; et informé en même temps que Sayavedra était demeuré au village de Horcos avec la meilleure partie de l'armée , il sortit de Cusco à la tête de cent soixante-dix hommes. Sayavedra en fut averti , et mit en ordre de bataille trois cents Espagnols que l'adelantade lui avaient laissés. Lorsqu'ils furent en présence , Fernand lui fit demander un entretien tête à tête , pour chercher ensemble quelque voie d'accommodement. Cette proposition fut acceptée. On prétend que , dans leur conférence , Fernand lui offrit une grande quantité d'or , s'il voulait remettre aux partisans du marquis les troupes qu'il commandait ; mais on ajoute que Sayavedra rejeta cette offre. Cependant don Diègue , échappé à l'inca , avait rejoint ses gens , avec lesquels il se mit en route vers Cusco. Quatre cavaliers de Fernand , qu'il enleva lorsqu'ils cherchaient à l'observer , lui apprirent tout ce qui s'était passé au Pérou depuis le soulèvement des Américains. Manco et ses capitaines avaient tué plus de six cents

Espagnols , et brûlé une partie des édifices de Cusco.

Cette nouvelle parut le toucher beaucoup ; mais elle ne fit qu'augmenter la passion qu'il avait de se voir maître d'une ville dont il voulait faire le centre de son gouvernement. Il se hâta d'envoyer ses provisions au conseil royal que les Pizarre y avaient établi, en priant les chefs de le recevoir pour leur gouverneur , parce que les bornes prescrites au marquis ne s'étendaient pas si loin. On lui fit répondre qu'il pouvait faire mesurer la juste étendue des deux provinces, et que, si Cusco se trouvait dans la sienne, on était prêt à reconnaître ses droits. Plusieurs personnes y furent employées sans pouvoir s'accorder sur cet important article. Les amis de l'adelantade voulaient que les lieues réglées dans les provisions du marquis fussent prises en suivant la côte maritime ou le grand chemin, et qu'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De ces deux manières, son gouvernement finissait non-seulement avant la ville de Cusco , mais même avant celle de los Reyes. Au contraire, les partisans du marquis prétendaient que la mesure devait aller en ligne droite, sans détour et sans circuit, soit avec une simple corde, soit en comptant les degrés de latitude, et convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

L'adelantade profitant la nuit suivante du peu de précaution des deux frères Jean et Gonzale Pizarre, surprit Cusco et les fit prisonniers ; mais il ne voulut

jamais consentir à les faire périr, quoique ses officiers l'en pressassent. Encouragé par ce succès, il donna la frange rouge à Paulu, pour le placer sur le trône des incas au lieu de Manco son frère, qui avait levé le siège après son embuscade, et qui s'était retiré dans les montagnes, en se plaignant d'être trahi par ses dieux.

Pendant le siège de Cusco, le marquis n'avait pas moins été menacé à los Reyes. Dans le partage de ses soins entre ses frères, dont il n'avait pu recevoir aucune information, Almagro, qu'il croyait massacré au Chili, et sa propre défense contre un prodigieux nombre de Péruviens qui l'enveloppaient, il s'était hâté de faire partir tout ce qu'il avait de vaisseaux, autant pour animer le courage de ses gens en leur ôtant l'espérance de se sauver par la mer, que pour faire demander du secours au commandant de Panama, au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et à tous les gouverneurs du Nouveau-Monde. Il avait tiré les garnisons de Truxillo et de quelques autres lieux voisins. Il avait fait rappeler Alfonse d'Alvarado, avec les troupes qu'il lui avait confiées pour la découverte du pays des Chachapoyas. Le danger de ses frères causant sa plus vive inquiétude, il n'avait pas manqué de leur envoyer plusieurs fois du renfort ; mais il avait toujours ignoré le sort des divers détachemens qu'il avait fait marcher à leur secours. Quelle aurait été sa consternation, s'il en eût été mieux informé ! Diègue Pizarre, son cousin, parti avec soixante-dix cavaliers, avait été tué avec eux

dans un passage à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses beaux-frères avait péri de même avec quatre-vingts cavaliers. Le capitaine Morgoveyo avec sa troupe, et le capitaine Gavette avec la sienne, étaient tombés aussi dans les mains des Péruviens, qui ne leur avaient fait aucun quartier. Plus de trois cents hommes envoyés successivement avaient ainsi trouvé la mort, les uns par les armes de leurs ennemis, d'autres écrasés par de grosses pierres et des pièces de rochers que les Péruviens avaient fait rouler sur eux du haut des montagnes, dans quelques vallées étroites et profondes où ils leur avaient laissé le temps de s'engager; et, pour comble de malheur, ceux qui périssaient les derniers ne savaient rien du sort de ceux qui les avaient précédés. On remarque que Fernand, Jean et Gonzale Pizarre, Gabriel de Reyes, Fernand Ponce de Léon, Alfonse Henriquez, le trésorier Requelme et les autres chefs de Cusco, n'ayant pas été mieux informés de la situation du marquis, s'étaient défendus avec d'autant plus de résolution jusqu'à l'arrivée d'Almagro, qu'ils s'étaient persuadé que tous les Espagnols de los Reyes, dont ils ne recevaient ni nouvelles ni secours, avaient été massacrés. Tourmenté de la même incertitude, le marquis était dans la nécessité continuelle de résister aux attaques des Péruviens; et pendant plusieurs mois, ses forces n'avaient fait que diminuer de jour en jour. Enfin l'arrivée d'Alfonse Alvarado l'avait mis en état de respirer, et de pousser même l'ennemi jusqu'aux

montagnes; mais alors il n'avait rien eu de plus pressé que de faire partir ce brave officier pour Cusco, après l'avoir nommé son lieutenant-général. Alvarado s'était mis en marche avec un corps de trois cents hommes, qui s'était trouvé grossi de deux cents par la jonction de Gomez de Tordoya; il s'était fait jour jusqu'au pont de Lumichaca, où il avait mis en déroute, une grande partie des Péruviens. Ses succès ayant continué jusqu'au pont d'Abancay; c'était le bruit de ses victoires, joint à l'arrivée de l'adelantade, qui avait déterminé Manco Inca à lever le siège de Cusco.

C'est ici que commencent les querelles sanglantes des capitaines espagnols qui vengèrent, mais inutilement, les infortunés Américains, témoins de tant de discordes et de fureurs, sans pouvoir en profiter. Il n'entre point dans notre plan de détailler cette suite de meurtres et de crimes, qui appartient à l'histoire particulière d'Espagne, et non aux découvertes des voyageurs ni aux entreprises des conquérans. Nous n'offrirons que les principaux événemens de cette guerre civile, dont le Nouveau-Monde fut le théâtre durant quinze ans.

Tandis que le marquis restait dans son nouvel établissement de los Reyes, attaqué de tous côtés par les Péruviens, Fernand Pizarre, son frère, combattit si heureusement Almagro, leur ennemi commun, auprès de Cusco, que la défaite de ce dernier fut entière. Il fut fait prisonnier; l'arrêt de sa mort suivit de près sa défaite : il fut étranglé en prison et en-

suite décapité dans la place publique de Cusco. Sa mort était légitime sans doute, puisqu'il avait attaqué le vice-roi, dont il n'était que le lieutenant; mais il fit à Fernand des reproches amers et fondés sur son ingratitude; il lui rappela que, lorsqu'il l'avait tenu captif dans Cusco, lui et son frère Gonzale, il les avait épargnés tous les deux, contre l'avis de son armée, qui demandait leur mort. Ses reproches et ses prières ne fléchirent point le vainqueur. La perte d'un concurrent si redoutable parut nécessaire: on insulta même à la faiblesse qu'il eut de demander la vie, et Almagro n'eut que la honte inutile d'avoir démenti à ses derniers momens le courage qu'il avait toujours signalé.

C'était un aventurier d'une naissance obscure, comme les Pizarre, sans éducation, sans vertus, qui ne dut sa fortune qu'à son audace, et que l'ambition éleva aux grandeurs et conduisit à l'échafaud.

Son fils, élevé par un gentilhomme espagnol, nommé *Herrada*, ennemi des Pizarre, ne s'occupait que des projets de vengeance; il saisit le moment où Fernand Pizarre était allé en Espagne, et Gonzale dans le pays de Canela; et, de concert avec les amis et les partisans d'Almagro, qu'on appelait *les voyageurs du Chili*, parce qu'ils l'avaient suivi dans cette contrée, il conçut l'étrange projet d'assassiner le vice-roi du Pérou en plein jour, au milieu de son palais de Cusco. Herrada était à la tête de la conspiration, qui n'eût jamais pu réussir, si le marquis, aussi aveuglé par la confiance que ses ennemis l'étaient

par la fureur, n'eût méprisé tous les avis qu'on lui donnait, et dédaigné toutes les précautions. Le jour de saint Jean, au mois de juin 1541, Herrada, suivi de dix ou douze de ses complices, marche l'épée à la main vers le palais du vice-roi, en criant : *Meure le tyran, meure le traître !* Il entre ; quelques domestiques sont égorgés, d'autres prennent la fuite. Le secrétaire du marquis saute par la fenêtre, tenant entre les dents son bâton de commandement. Quelques amis du vice-roi sont tués à ses côtés. Il reste seul, n'ayant pas, dans un trouble si imprévu, donné la moindre marque de crainte. Entouré d'assassins, il se défend avec une bravoure incroyable, en tue plusieurs, en blesse un plus grand nombre, et tombe enfin percé à la gorge d'un coup mortel.

Telle fut la fin d'un des plus célèbres conquérans du Nouveau-Monde. Nul de ceux que la fortune y distingua n'eut plus de grandeur d'âme, un courage plus extraordinaire, et ne fut plus élevé par la force de son caractère au-dessus de toutes les craintes, de tous les dangers, de toutes les épreuves. C'est à cette constance inébranlable, qui, sous le poids des maux présens, ose encore envisager ceux de l'avenir, que l'Espagne fut redevable de l'empire du Pérou. C'est le séjour de Pizarre dans l'île Gorgone qui livra à l'heureux Charles-Quint tous les trésors du Potose. Pizarre était d'autant plus digne de les conquérir, qu'il savait les prodiguer. La libéralité était en lui aussi extrême que la valeur ; et pour la faire connaître d'un mot, le maître du Pérou ne laissa rien

en mourant. Méprisant l'or et cherchant les périls, il était né pour la gloire et pour commander. Son ascendant naturel subjuguait jusqu'à ses rivaux, ce qui rend plus excusable la confiance qui le livra à ses ennemis. Doux, affable, humain, adoré de ses soldats, exposant volontiers sa vie pour le moindre d'entre eux, et même pour ses domestiques, on ne peut lui reprocher que la mort d'Atahualpa, qu'il permit, et qu'il crut devoir permettre, tant il est difficile à l'ambition de se séparer de l'injustice et de la cruauté!

Cependant Vacca de Castro, envoyé par la cour pour rétablir l'ordre, arrivait à Panama. Sa commission lui déferait le commandement général en cas que le vice-roi mourût. Devenu gouverneur du Pérou par la mort de Pizarre, il se fit reconnaître des principaux commandans, et Holguin Garcias et Alphonse d'Alvarado se joignirent à lui avec l'élite des troupes espagnoles. Le jeune d'Almagro, sommé de reconnaître l'autorité royale, pour toute réponse, fit pendre le député de Castro. On se battit avec toute la fureur qu'annonçait ce premier acte de violence. La victoire fut long-temps disputée. Elle fut due principalement à la bravoure déterminée de François Carjaval, l'un des officiers de Castro, et alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet aventurier, dont le nom est si fameux et si exécration dans l'histoire du Nouveau-Monde, est peut-être, de tous les brigands qui le dévastèrent, celui qui commit le plus de forfaits et qui versa le plus de sang. Nous

aurons bientôt occasion de le faire connaître davantage, quand nous le verrons passer lui-même dans le parti de la rébellion, et finir par le plus horrible des supplices une des plus longues carrières que l'on puisse reprocher à la nature.

Il n'avait d'autre bonne qualité que la valeur, mais dans le plus haut degré. A cette journée de Chapas, si funeste au jeune d'Almagro, on le vit à la tête de l'infanterie royale, que foudroyait le canon ennemi, animer les soldats par son exemple et par ses discours. Il était épais de taille. « Ne craignez pas » l'artillerie, leur disait-il, ce n'est que du bruit. Je » suis aussi gros que deux de vous ensemble, et » cependant combien de boulets passent auprès de » moi sans me toucher » ! Il jeta sa cotte de mailles et son casque, et l'épée à la main, il marcha vers l'artillerie des rebelles, s'en rendit maître, la tourna contre eux, et décida la victoire.

D'Almagro fut tué dans la déroute, et laissa le champ de bataille couvert de morts, après s'être battu lui-même en désespéré. Mais les troubles de l'Amérique n'étaient pas à leur terme, et les Pizarre, qui avaient donné le Pérou à l'Espagne, devaient tous y trouver leur tombeau.

Las Casas, sorti de sa retraite pour signaler, en faveur des Péruviens, le même zèle qui avait adouci le sort des peuples du Mexique, s'était fait entendre encore à la cour; et, sur ses représentations, elle avait accordé à ses nouveaux sujets des lois de douceur. L'audience royale de Cusco et celle de los

Reyes devaient s'établir sur les mêmes principes que celles du Mexique, et les Américains du Pérou devaient être traités comme peuples conquis, et non comme esclaves. Blasco de Véla fut nommé président de la juridiction royale, et chargé de faire exécuter les nouveaux réglemens. C'était un homme ferme jusqu'à la dureté, et qui, dans une commission de bienfaisance, mit une rigueur tyrannique très-propre à détruire tout le bien qu'on voulait faire. La conquête était récente, et ces guerriers qu'on avait récompensés en leur donnant des terres avec un certain nombre d'esclaves pour eux et pour leurs enfans, se plaignaient, non sans quelque raison, qu'on leur manquait de parole, et qu'on leur arrachait une fortune qui était le prix de leurs travaux. De la douceur, des ménagemens, des indemnités, voilà ce que prescrivait cette prudence qui veut de la mesure dans le bien, et qui ne permet pas de léser l'un pour soulager l'autre. Véla ne répondait aux représentations et aux plaintes que par des punitions et des outrages. Il déployait ce faste d'autorité trop ordinaire dans ceux de son état, qui se plaisent trop souvent, par une sorte de rivalité mal entendue, à écraser la fierté militaire sous le rigorisme de la loi. Castro lui-même, quoique très-soumis aux ordres de la cour, fut mis en prison sur les soupçons les plus légers et les plus injustes. Véla semblait armé contre tout autre pouvoir que le sien, et se plaisait à prévoir et à supposer la résistance pour avoir droit de punir. Bientôt le soulèvement

fut général : c'est au milieu de cette fermentation que périt Manco Inca. Après ses premiers efforts contre la puissance espagnole , il s'était retiré dans les montagnes. Quelques partisans du jeune Almagro , qui s'étaient enfuis dans le même asile , crurent le moment favorable pour faire leur traité avec le président , alors ennemi du gouverneur. Ils lui firent demander, de la part de Manco Inca et de la leur, la permission de le venir trouver et de lui offrir leurs soumissions et leurs services. Ils l'obtinent aisément d'un homme qui ne songeait qu'à grossir son parti, et qui se sentait flatté d'avoir entre les mains l'héritier du trône d'Atahualpa. Mais un événement étrange et imprévu trompa ses espérances. Gomez Perez , celui qui avait été député auprès de Véla , était retourné dans la retraite de l'inca pour lui annoncer le succès de sa négociation. Ils jouaient ensemble ; Manco s'aperçut que Perez le trompait : il prit à part un de ses officiers , et lui ordonna de tuer Perez la première fois qu'il le verrait tromper au jeu. Une femme entendit cet ordre , et le redit à Perez , qui sur-le-champ tira son poignard et perça Manco Inca d'un coup mortel. Les Péruviens indignés , massacrèrent Perez et les Espagnols ; et choisissant pour leur chef le fils du prince mort , ils se cachèrent dans les endroits de leurs montagnes les plus inaccessibles.

Gonzale Pizarre , retiré dans la province de Charcas , dont il avait obtenu le gouvernement , observait avec une joie secrète tous les mouvemens qui agi-

taient le Pérou, et brûlait d'en profiter. Toujours dévoré du désir de remplacer son frère dans une place qu'il regardait comme l'héritage de la famille des Pizarre, comptant d'ailleurs sur la quantité de partisans que cette famille avait conservés dans un pays où elle avait été toute puissante, et où son nom était encore si grand, il crut qu'il se refuserait lui-même à sa fortune, s'il ne se portait pas pour le chef de tous les mécontents dont le nombre grossissait tous les jours. Il s'avança avec deux compagnies de cavalerie vers Cusco, où l'on attendait, en tremblant, l'arrivée du vice-roi, et les nouvelles ordonnances déjà promulguées à los Reyes. Il y fut reçu comme un dieu tutélaire, et élu syndic de la ville. Il marche aussitôt vers los Reyes; et, quoique abandonné d'une partie des siens dans sa route, il ne perd point courage. Quelques-uns de ses officiers conspirent de le livrer au président; il découvre leur dessein et les fait pendre. Véla s'enfuit de los Reyes, et Pizarre s'y fait nommer *vice-roi* par les auditeurs de l'audience royale : il poursuit Véla jusqu'à Quito, et lui livre bataille sous les murs de cette ville. Véla tombe frappé d'un coup de hache, et on lui coupe la tête. Dans le même temps, Carvajal, qui s'était attaché à la fortune des Pizarre, battait Royas et Centeno, lieutenans de Véla, et se baignait dans le sang de ses prisonniers que le bourreau massacrait devant lui; et comme si la fortune eût pris plaisir à prodiguer des faveurs de toute espèce à ce brigand féroce avant de les lui faire expier, elle le mène à dix-huit lieues de

Plata, aux mines du Potosi récemment découvertes et les plus riches de toutes celles du Pérou. Aussi, altéré d'or que de sang, il s'empare de tous les revenus des mines, ne réservant que la part de Pizarre et celle du roi d'Espagne.

Pizarre revint à los Reyes, où il fut reçu avec tout l'appareil du plus magnifique triomphe. Bientôt lui-même, ébloui de sa prospérité, se rendit odieux par son orgueil : il ne paraissait plus en public qu'avec une garde nombreuse. Personne n'osait s'asseoir en sa présence, et rarement il faisait à quelqu'un l'honneur de se découvrir pour le saluer. Fier de ses succès, il défiait tout haut Charles-Quint de lui disputer le Pérou ; et doublement imprudent, comptait trop sur ceux qu'il avait à ses ordres, et les ménageait trop peu.

Cependant la cour, informée des troubles du Nouveau-Monde, avait dépêché un nouveau commissaire pour régler et pacifier tout. C'était la Gasca, conseiller de l'inquisition, nommé *président* de l'audience royale du Pérou, chargé de lettres qui ordonnaient à Pizarre de lui obéir en tout, et lui permettaient de lever des troupes, s'il en avait besoin, pour soutenir l'autorité royale.

La flotte de Pizarre, qui était sur les côtes, composée de quatre vaisseaux et commandée par Hinojosa, se soumit d'abord au président. Pizarre, furieux de cette perte, rejeta avec mépris toutes les propositions de la Gasca, et se prépara à la guerre, secondé de Garvajal, qui était revenu à los Reyes, avec cent

cinquante chevaux , trois mille arquebusiers et d'immenses trésors. Ses troupes et celles de Pizarre étaient couvertes d'or et de broderie. Gonzale fit signer à tous ses officiers un serment solennel de ne le jamais quitter ; mais la désertion ne se mit pas moins dans ses troupes. Il avait placé son camp près de los Reyes, et le voisinage de la flotte ennemie, qui s'était avancée vers la côte , favorisait l'évasion des transfuges qu'on envoyait prendre dans des canots. Les ordres violens que donna Pizarre accrurent le mal au lieu de le diminuer. Il fit publier qu'on tuerait sur-le-champ, et sans forme de procès, tous ceux qu'on rencontrerait hors du camp : c'était le sanguinaire Carvajal qui échauffait de ses fureurs un esprit déjà porté par lui-même à la cruauté, et troublé par le péril. Le nombre des déserteurs augmentait à tout moment, malgré les exécutions et les supplices. Pizarre s'éloigne enfin de los Reyes, et aussitôt la ville se soumet au roi. Il se retire vers Cusco ; et ayant rejoint deux de ses lieutenans , Acosta et Poëlle , il remporte un avantage considérable sur Centeno , qui commandait un détachement aux ordres de la Gasca. Tout se prépare pour un combat général ; mais à peine le président fut-il en présence avec son armée, que celle de Pizarre passa toute entière sous les enseignes royales ; lui-même fut forcé de remettre son épée. Carvajal fut pris dans un marais en voulant se sauver. Leur procès ne fut pas long à instruire. Pizarre fut condamné à perdre la tête, et Carvajal à être écartelé. Ce dernier avait quatre-vingt-quatre ans ; il mourut

comme il avait vécu , bravant et insultant tout ce qui l'approchait. La fin de Pizarre fut différente ; il mourut en chrétien résigné : il n'avait aucune des qualités de son frère , François Pizarre , si ce n'est le courage guerrier.

Carvajal avait été moine : c'était un homme atroce , d'une perversité brutale , répandant le sang avec délices , et raillant ceux qu'il égorgeait. Il avait fait périr lui seul plus de quatre cents Espagnols et plus de vingt mille Américains ; il ne connaissait pas plus le repos que la pitié. Jamais il ne quittait ses armes ni jour ni nuit ; il dormait peu et toujours sur une chaise. L'usage immodéré du vin et des liqueurs aigrissait encore son sang , et rien ne pouvait apaiser sa cruauté que la vue de l'or : il ne pardonnait qu'à ce prix. Les historiens louent beaucoup sa bravoure ; mais c'était celle d'une bête féroce , que rien n'arrête quand elle a senti sa proie.

Dans le dessein de reposer l'esprit du lecteur , dégoûté de ces sanglans spectacles , nous ne pouvons mieux faire que de placer ici un événement très-singulier , qui se passait à peu près vers le même temps dans l'île de Saint-Domingue , où le courage et la vertu d'un seul homme brava constamment toute la puissance espagnole , et où l'on vit enfin l'empereur Charles , le monarque du Nouveau-Monde , forcé de traiter avec un chef américain. Ce chef était le cacique Henri , élevé dans la religion et la discipline des conquérans ; mais qui , détestant leur cruauté , dont toute sa famille avait

été la victime, avait cherché un asile contre la tyrannie.

Il n'y avait pas moins de douze ou treize ans qu'il se soutenait dans les montagnes de Baoruco contre toutes les entreprises des tyrans. Le bruit de sa résolution avait d'abord attiré sous ses enseignes un grand nombre d'Américains échappés des habitations espagnols, entre lesquels il en avait choisi trois cents qui lui avaient paru plus propres à la guerre et qu'il avait armés de tout ce qu'il avait pu imaginer. Il s'était attaché surtout à les discipliner ; mais rien ne lui fait plus d'honneur que l'attention qu'il eut toujours de se tenir dans les bornes d'une simple défense. Divers partis qui furent envoyés contre lui ne retournèrent jamais qu'avec perte ; mais il usait de ses avantages avec une modération qui donnait un nouveau lustre à ses victoires dans les occasions mêmes où , pour affaiblir ses ennemis, il en aurait pu manquer sans reproche. Un jour , par exemple , qu'il les avait repoussés avec un grand carnage , soixante-dix Espagnols , que la fuite avait dérobés au fer des vainqueurs , rencontrèrent une caverne creusée dans le roc , et s'y cachèrent , dans l'espoir de gagner la plaine à la faveur de la nuit. Ils y furent découverts par un parti d'Américains , qui , environnant la caverne , en bouchèrent toutes les ouvertures avec du bois et d'autres matières combustibles , dans le dessein d'y mettre le feu. Henri survint ; il condamna la barbarie de ces furieux , et , faisant déboucher la caverne , il laissa aux Espagnols la liberté

de se retirer , après s'être contenté de leur ôter leurs armes. C'était souvent l'unique butin qu'il faisait sur eux ; mais il en tirait l'avantage d'armer insensiblement ses soldats , qui commencèrent bientôt à manier parfaitement les armes de l'Europe , à l'exception de l'arquebuse , dont ils ne purent jamais faire usage.

Il parut fort surprenant aux Espagnols que des sauvages , contre lesquels ils ne daignaient employer ordinairement que des chiens , fussent capables , non-seulement de leur tenir tête , mais de les battre. Cependant ils ne connaissaient point encore tout ce qu'ils avaient à craindre de leur chef. Le jeune cacique , loin de s'endormir sur ses succès , apportait tous les soins de la prudence à ne rien perdre de ses avantages. Il avait formé des habitations dans les terrains les plus inaccessibles de la montagne : les femmes y cultivaient la terre , et prenaient soin de la volaille et des bestiaux. De bonnes meutes de chiens servaient à la chasse du cochon : ainsi l'abondance régnait dans cet affreux désert. Les mesures du cacique n'étaient pas moins sages pour sa propre sûreté : il avait cinquante braves qui ne l'abandonnaient point en campagne , et qu'il était toujours sûr de trouver pour courir avec eux aux premières nouvelles de l'approche des ennemis. Dans les autres temps , quoiqu'il comptât sur la fidélité de toute sa troupe , comme il pouvait arriver que quelqu'un de ses gens tombât entre les mains des Espagnols , et se trouvât forcé par les tourmens de découvrir sa

retraite, il avait soin qu'aucun d'eux ne la sût jamais; de sorte que, s'il leur donnait quelque ordre, jamais ils ne le retrouvaient dans le lieu où ils l'avaient quitté : il postait d'ailleurs des sentinelles à toutes les avenues de ses habitations; mais il ne se reposait pas tant sur leur vigilance, qu'il ne visitât lui-même exactement tous les postes. Ainsi le cacique était partout, et jamais on ne savait précisément où il était. Ses gens étaient persuadés qu'il ne dormait point, et réellement il dormait fort peu; jamais deux fois de suite au même endroit, toujours à l'écart, au milieu de deux de ses confidens, armés comme lui de toutes pièces. Après un sommeil très-court; il commençait sa ronde autour des quartiers; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ayant conservé de son éducation des sentimens de piété, il n'était guère sans un chapelet au cou ou à la main.

Cependant sa troupe avait grossi de jour en jour. Les Nègres mêmes désertaient en grand nombre pour l'aller joindre; et la terreur de son nom glaçant le courage des Espagnols, comme sa prudence déconcertait leur politique, il ne se trouvait plus personne qui eût la hardiesse de marcher contre lui. Dans la crainte même qu'il ne demeurât pas longtemps sur la défensive, un assez grand nombre de bourgades furent abandonnées, et ne se sont jamais rétablies. Le désordre ne pouvant qu'augmenter, on prit le parti de tenter la négociation. Un religieux franciscain, nommé *le P. Remi*, qui avait eu part à

l'éducation du cacique, et qui connaissait la bonté de son naturel, se promit de lui faire goûter des propositions raisonnables, lorsqu'elles seraient accompagnées d'une bonne garantie pour l'exécution. Son offre fut acceptée : on le chargea de promettre à tous les rebelles le pardon du passé, et pour l'avenir une entière exemption de travail.

Il partit avec un plein pouvoir dans une barque dont le pilote eut ordre de le débarquer vers l'endroit où les montagnes de Baoruco aboutissent à la mer, et de s'éloigner ensuite un peu, sans le perdre néanmoins de vue, pour être en état de lui donner du secours, s'il en demandait. A peine fut-il à terre, qu'il vit sortir des montagnes une troupe d'Américains, dont il fut bientôt environné. Il les pria de le conduire à leur chef, ou, s'ils n'osaient faire cette démarche sans sa participation, il leur proposa d'aller prendre ses ordres, en lui apprenant que le P. Remi, dont il avait été disciple à Véra-Paz, demandait à lui parler, et n'avait rien que d'agréable à lui dire. Ces soldats, qui ne connaissaient pas le Franciscain, lui répondirent que leur cacique n'avait pas besoin de sa visite; que tous les Espagnols étaient des traîtres, et qu'il avait lui-même l'apparence d'un espion, et que la seule grâce qu'ils pouvaient lui faire était de ne le pas traiter avec toute la rigueur qu'ils devaient à ce titre. Ils ne laissèrent pas de lui ôter ses habits; mais ils se contentèrent de le laisser nu sur le rivage. Heureusement le cacique n'était pas loin : il accourut à la première

information , pour traiter plus humainement un homme dont il n'avait pas oublié le nom et les bienfaits. Il parut touché de l'état où il le vit ; il l'embrassa , les larmes aux yeux , avec des excuses du traitement qu'il avait reçu. Une disposition si favorable porta aussitôt le missionnaire à parler de paix.

Henri n'y parut pas insensible ; mais il répondit qu'il ne dépendait que des Espagnols de faire cesser une guerre dans laquelle tout se bornait de sa part à se défendre contre des tyrans qui menaçaient sa liberté et sa vie ; qu'en état comme il était de venger le sang de son père et celui de son aïeul , qui avaient été brûlés vifs à Xaragua , et les maux qu'on lui avait faits à lui-même , il ne laisserait pas de garder la résolution à laquelle il s'était attaché de ne commettre aucune hostilité , s'il ne s'y voyait contraint ; qu'il n'avait pas d'autres prétentions que de se maintenir libre dans ses montagnes ; qu'il s'y croyait autorisé par le droit de la nature , et qu'il ne voyait pas sur quel fondement on voulait le forcer à la soumission pour des étrangers qui ne pouvaient appuyer leur possession que sur la violence ; qu'à l'égard de l'offre qu'on lui faisait d'un traitement plus doux , et même d'une entière liberté , il serait le plus imprudent des hommes s'il se fiait à ceux qui , depuis leur arrivée dans l'île , n'avaient fait que violer leurs promesses ; qu'au reste , il se conserverait toujours dans les principes de religion que le père lui avait inspirés , et qu'il ne rendrait jamais le christianisme responsable des violences , des brigandages , des injus-

tices, des impiétés et des dissolutions de la plupart de ceux qui le professaient. En vain le missionnaire répliqua : il fut écouté avec respect ; mais tout son zèle ne lui fit rien obtenir de plus. On fit chercher ses habits pour les lui rendre : ils avaient été mis en pièces ; et le cacique n'en ayant pas d'autres à lui donner , il renouvela ses excuses , le conduisit jusqu'au bord de la mer , l'embrassa fort tendrement en prenant congé de lui , et rentra dans ses montagnes.

Après le mauvais succès de cette tentative , les hostilités avaient recommencé plus vivement que jamais de la part des Espagnols ; et les troupes de Henri, dont le nombre continuait d'augmenter, poussèrent si loin leurs avantages , que l'île entière était menacée. L'empereur , averti de la nécessité de finir cette guerre ou d'abandonner les établissemens , prit enfin des mesures plus efficaces. Il venait de nommer au gouvernement de la Castille d'or François de Barrionuevo, officier d'un mérite extraordinaire et d'une expérience consommée dans les affaires du Nouveau-Monde : il lui donna ordre de passer par l'île espagnole avec deux cents hommes de bonnes troupes , et de n'en point sortir sans l'avoir entièrement pacifiée. Barrionuevo fut muni d'un plein pouvoir , qui n'avait pas d'autre borne que la conservation de l'honneur. On lui recommanda même de commencer par les voies de la douceur ; et dans cette vue , on lui remit une lettre pour le cacique , par laquelle Sa Majesté impériale l'invitait à rentrer dans l'obéis-

sance , lui offrait une amnistie sans réserve , et le menaçait de tout le poids de sa puissance et de son indignation , s'il s'obstinait à rejeter ces offres. Ce prince avait tant à cœur la conclusion de cette affaire , que , n'ayant point alors de vaisseau prêt à la navigation que celui qui l'avait apporté lui-même en Espagne , il le fit donner à Barrionuevo , pour ne pas retarder son départ.

En arrivant à San-Domingo , le gouverneur de la Castille d'or présenta ses provisions à l'audience royale , et remit à l'amiral une lettre de l'empereur , qui contenait l'explication de ses ordres ; mais sa prudence lui fit souhaiter qu'on délibérât d'abord sur le sujet de sa commission et sur les moyens de l'exécuter. On doit juger de l'extrémité où l'île était réduite par le refus que les auditeurs firent de se charger seuls d'une délibération de cette importance. Ils convoquèrent une assemblée générale composée de tout ce que l'île avait de personnes distinguées par leurs emplois et leur expérience ; et les sentimens y furent si partagés , qu'on fut réduit à choisir quatre des plus anciens habitans , qui furent chargés d'en conférer entre eux , pour rapporter leur avis à l'assemblée.

Leur opinion parut fort sage sur la méthode qu'il fallait employer pour la guerre , mais elle fut moins goûtée que le conseil qu'ils donnèrent de faire porter d'abord la lettre de l'empereur au cacique Henri. La difficulté n'était que de le joindre , car depuis quelque temps on n'entendait plus parler de lui , et l'on dou-

tait même s'il n'était pas mort : mais Barrionuévo, approuvant l'avis des quatre conseillers, qui fut confirmé par les suffrages de toute l'assemblée, entreprit de trouver le cacique, et de le ramener lui-même à la soumission.

On lui donna trente-deux hommes, résolus de courir avec lui toutes sortes de dangers ; et l'on y joignit le même nombre d'Américains fidèles, pour lui servir d'interprètes et de guides. Quelques pères franciscains furent nommés pour l'accompagner ; cet ordre eut la préférence, parce que le cacique y avait reçu son éducation. On arma une caravelle, pour transporter le général et sa troupe au rivage, d'où l'on entre dans les montagnes. Elle mit deux mois entiers à ranger la côte jusqu'au port d'Yaquimo, parce que le général envoyait souvent à terre pour s'informer de la retraite du cacique : il n'en apprit rien. Le port d'Yaquimo est formé par une assez belle rivière, que Barrionuévo remonta bien loin. Il trouva d'abord une case, mais sans habitans ; un peu plus haut, il vit un champ bien ensemencé, auquel il défendit que l'on causât le moindre dommage. A peu de distance, il eut quelques indices que le cacique n'était pas loin : il s'arrêta pour lui écrire, et lui donner avis de son arrivée. Il l'informait de sa commission. Sa lettre fut portée par un Américain qui s'offrit pour ce service ; mais on n'a jamais su quel avait été son sort. Après l'avoir attendu vingt jours, le général s'engagea dans les défilés de plusieurs montagnes : il marcha pendant trois jours,

avec des difficultés qu'il eut peine à soutenir. Enfin, il apprit de quelques habitans que le cacique était sur un petit lac, que les Espagnols ont nommé *lagune du Commandeur*, et qui a deux lieues de circuit ; c'est apparemment une des deux parties du lac de Xaragua. Il restait huit lieues d'un chemin dont les difficultés paraissaient insurmontables. Sur toute la route, il n'y avait pas une seule branche coupée, ni la moindre trace qui pût faire juger qu'on y eût jamais passé : c'était une précaution du cacique pour empêcher qu'on ne pût découvrir sa retraite. Il fallait tout le courage du général espagnol. Chaque pas qu'il faisait dans un pays inconnu lui offrait des difficultés capables de l'effrayer. Enfin, il arriva dans un village dont les maisons étaient assez bien bâties, où les vivres étaient en abondance, avec toutes les commodités dont les Américains avaient l'usage, mais sans un seul habitant ; il défendit encore qu'on y prît rien ; et seulement il s'accommoda de quelques calebasses qu'il fit remplir d'eau, parce qu'il en avait un extrême besoin. Après cette habitation il trouva un chemin fort large, qui avait été coupé dans les bois, et qu'il ne suivit pas long-temps sans rencontrer quelques Américains. Ses caresses et le petit nombre de ses gens les ayant rassurés, il apprit d'eux que le cacique n'était qu'à une demi-lieue de là ; mais que, pour aller à lui, il fallait marcher dans la lagune avec de l'eau jusqu'aux genoux et quelquefois jusqu'à la ceinture, et traverser ensuite un défilé fort étroit. Ces difficultés ne

purent le refroidir. Il s'approcha de la lagune. D'autres Américains, qui étaient dans un canot, auxquels il fit demander s'ils n'avaient pas vu un homme de leur nation qui portait une lettre à leur chef, répondirent que non, mais que le cacique était informé de l'arrivée d'un officier qui avait une lettre à lui présenter de la part de l'empereur. Alors Barrionuevo crut pouvoir avancer avec moins de précaution. Il pria les Américains de recevoir dans leur canot une femme de leur nation qu'il avait amenée, et de la conduire à leur chef, qu'elle avait servi, pour l'informer de la visite des Espagnols. Ils répondirent que le cacique était instruit de tout, et qu'ils n'osaient rien faire sans ordre. Cependant, sur de nouvelles instances, ils consentirent à prendre l'Américaine, mais ils ne voulurent jamais approcher de la rive; et cette femme fut obligée, pour s'embarquer avec eux, de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture.

Le jour suivant, deux canots parurent, dans l'un desquels était l'Américaine, avec un parent du cacique, nommé *Martin de Alfaro*, suivi d'une troupe fort leste de soldats, armés de lances et d'épées. Ce canot s'étant approché des Espagnols, Barrionuevo s'avança seul. Alfaro descendit seul aussi, et donna ordre à ses gens de s'éloigner. Après avoir salué civilement le général, il lui fit de la part du cacique des excuses « de ce qu'il n'était pas venu lui-même » au-devant de lui: il était retenu par une incommodité; mais il se flattait que le seigneur espagnol, » étant venu si loin, voudrait bien achever le peu

» de chemin qui restait. » Barrionuévo reçut ce compliment d'un air satisfait, et consentit à continuer sa marche ; en vain ses gens s'efforcèrent de l'en détourner. Il ne prit même avec lui que quinze hommes ; et, sans autres armes qu'une sorte d'esponçon et son épée, il ne fit pas difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. On le mena par des chemins si rudes et si embarrassés, que souvent il était obligé de marcher sur les mains autant que sur les pieds. Ses gens se lassèrent bientôt, et le pressèrent de retourner sur ses pas en lui représentant que le cacique voulait le jouer, ou le faire périr : « Je ne contrains personne, dit l'intrépide général, qui-conque a peur, est libre de retourner. Pour moi, seul, s'il le faut, j'irai jusqu'au bout. En acceptant ma commission j'en ai compris la difficulté. Si j'y laisse la vie, je mourrai content d'avoir rempli mon devoir. »

Malgré son courage, Barrionuévo se trouva tout d'un coup si fatigué, qu'il fut contraint de s'arrêter pour prendre un peu de repos. Le bois néanmoins commençait à s'éclaircir, et l'on découvrait au travers des arbres la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants, à la prière du général, et demanda de sa part au cacique s'il était disposé à l'entrevue. Henri commença par gronder Alfaro de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, et lui ordonna d'y faire travailler sur-le-champ. Ensuite il envoya dire au général qu'il pouvait avancer sans défiance. Barrionuévo se remit aussitôt en marche. Henri le voyant

paraître dans un grand désordre , tout couvert de fange , et presque hors d'état de se soutenir , courut au-devant de lui , et témoigna une grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le général fit une réponse honnête , mais dans laquelle il fit sentir qu'on aurait pu traiter mieux un homme de son rang , et surtout un envoyé de l'empereur. Le cacique n'épargna point les excuses ; et le prenant par la main , il le conduisit sous un grand arbre où ils s'assirent tous deux sur des couvertures de coton. Aussitôt cinq ou six capitaines vinrent embrasser le général , et , se retirant avec la même promptitude , ils allèrent se mettre à la tête de soixante soldats , armés de boucliers , d'épées et de casques. Avec les mêmes armes , les capitaines étaient ornés de panaches , et tous avaient pour cuirasses le corps entouré de grosses cordes teintes en rouge. Les deux chefs , après un court entretien qui ne consista d'abord qu'en politesses , firent éloigner un peu leurs gens , et l'on prête ce discours au général espagnol.

« L'empereur , mon seigneur et le vôtre , le plus puissant de tous les souverains du monde , mais le meilleur de tous les maîtres , et qui regarde tous ses sujets comme ses enfans , n'a pu apprendre la triste situation où vous êtes réduit avec un grand nombre de vos compatriotes , et l'inquiétude où vous tenez toute cette île , sans être touché de la plus vive compassion. Les maux que vous avez faits aux Castillans , ses premiers et ses plus fidèles sujets , l'avaient d'abord irrité ; mais lorsqu'il a su que vous étiez Chré-

tien , et les bonnes qualités que vous avez reçues du ciel , sa colère s'est calmée , son indignation s'est changée en un désir ardent de vous voir entrer dans des sentimens plus conformes à vos lumières. Il m'envoie donc pour vous exhorter à quitter les armes , et vous offrir un pardon général , que sa bonté veut étendre à tous ceux qui ont pris parti pour vous : mais je porte aussi l'ordre de vous poursuivre sans ménagement si vous vous obstinez dans votre révolte , et j'ai amené des forces qui m'en donnent le pouvoir. C'est ce que vous verrez encore mieux dans la lettre dont je suis chargé pour vous. Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté pour vous l'apporter moi-même. J'ai méprisé les peines et les dangers pour obéir à mon souverain , et pour vous marquer particulièrement mon estime ; persuadé d'ailleurs que l'on ne devait point manquer de confiance avec un cacique à qui je sais qu'on a reconnu des sentimens dignes de sa religion et de sa naissance. »

Henri écouta ce discours avec beaucoup d'attention , et reçut avec respect la lettre de l'empereur ; mais comme il avait mal aux yeux , il pria le général de lui en faire la lecture. Barrionuévo la fit d'une voix assez haute pour être entendue des soldats du cacique. L'empereur donnait à Henri le titre de *don* , et la lettre contenait en substance ce que le général avait dit. Elle finissait par assurer les Américains que, s'ils se soumettaient de bonne grâce , l'audience royale avait ordre de leur assigner des terres où ils

pussent vivre avec tous les avantages de l'abondance et de la liberté. Après la lecture , le général rendit la lettre au cacique , qui la baisa et la mit respectueusement sur sa tête. Il reçut aussi le sauf-conduit de l'audience royale , scellé du sceau de la chancellerie ; et l'ayant examiné , il déclara qu'ayant toujours aimé la paix , il n'avait fait la guerre que par la nécessité de se défendre ; que si jusqu'alors il avait rejeté toutes les voies d'accommodement , c'était parce qu'il n'avait pas trouvé de sûreté à traiter avec les Espagnols , qui lui avaient souvent manqué de parole , mais que , recevant celle de l'empereur même , il acceptait humblement une faveur à laquelle il n'aurait osé prétendre.

En achevant sa réponse , il s'approcha de ses gens , leur montra la lettre de l'empereur , et leur fit entendre qu'il ne se sentait plus que de la soumission pour un grand prince qui lui témoignait tant de bonté. Ils répondirent avec leurs acclamations ordinaires , c'est-à-dire par de grandes aspirations , qu'ils tirent avec effort du fond de leur poitrine ; après quoi , le cacique ayant rejoint Barrionuévo , ils convinrent ensemble des articles suivans : que le cacique rappellerait incessamment tous ceux qui reconnaissaient son autorité , et qui étaient répandus en différens quartiers de l'île ; qu'il les obligerait de reconnaître , à son exemple , l'empereur pour leur souverain ; qu'il ferait chercher les Nègres fugitifs , et , qu'à des conditions dont on conviendrait , il les forcerait de retourner à leurs maîtres ; qu'il se char-

gerait de retenir tous les Américains dans l'obéissance , ou d'y faire rentrer ceux qui pourraient s'en écarter ; que , pour lever toute ombre de défiance , il descendrait incessamment dans la plaine , où l'audience royale lui donnerait pour son entretien un des plus nombreux troupeaux de l'empereur. Les traités ne se concluant jamais chez ces peuples que dans un festin , on se garda bien de manquer à l'ancien usage. Barrionuévo avait fait apporter de l'eau-de-vie et du riz ; les Américains fournirent le gibier et le poisson : la joie fut vive , et l'accord scellé par de nouvelles protestations. Cependant don Henri et dona Mancía , sa femme , ne touchèrent à rien , sous prétexte qu'ils avaient déjà diné. Ce refus , qui avait un air de défiance , alarma le général ; mais ayant eu la prudence de dissimuler , il ne trouva d'ailleurs que des apparences de bonne foi dans le cacique , qui lui promit de se rendre à San-Domingo pour y ratifier le traité ; il voulut même qu'un de ses capitaines accompagnât le général jusqu'à cette ville , pour y saluer de sa part l'amiral , les auditeurs et tous les officiers royaux. A la vérité , on sut dans la suite que c'était un honorable espion , qui avait ordre d'observer si les démarches des Espagnols ne couvraient pas quelque nouvelle trahison ; mais il ne put rester de soupçon à Barrionuévo lorsqu'il se vit escorté jusqu'à son navire par les principaux officiers du cacique à la tête d'un détachement bien armé. Un incident imprévu aurait pu laisser de plus justes alarmes aux Américains. La caravelle

étant à l'ancre dans un petit port , aujourd'hui connu sous le nom de *Jacquemel* , les Espagnols n'y furent pas plutôt arrivés , qu'ils voulurent traiter leur escorte ; ils prodiguèrent le vin de Castille et les liqueurs fortes. La plupart des Américains en burent avec tant d'excès , qu'éprouvant de mortelles tranchées , le ressentiment de la douleur , joint au transport de l'ivresse , pouvait leur inspirer de furieuses résolutions , dans un lieu où ils étaient les plus forts. Barrionuévo , qui avait heureusement de l'huile ; ne trouva point d'autre expédient que de leur en faire avaler à tous , après leur en avoir donné l'exemple ; elle leur causa des évacuations qui rétablirent promptement leur santé. En les congédiant , il leur fit des libéralités de leur goût , et les chargea de présens pour le cacique et son épouse.

Son retour porta dans la capitale une joie égale à la crainte dont on était délivré ; mais quoique les réjouissances publiques dussent laisser peu de soupçon au député de don Henri , il ne voulut faire aucune démarche qui pût engager son maître , sans avoir examiné à loisir si tout ce qu'il voyait n'était pas une ruse concertée. Son nom était Gonzale ; il allait de maison en maison pour s'assurer de la disposition des habitans à l'égard du traité. On pénétra ses inquiétudes , et les caresses qu'il reçut achevèrent de les dissiper. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie , qu'il oublia de s'en retourner au terme qu'on lui avait prescrit. Ce retardement inquiéta la cacique ; il laissa passer quel-

ques jours, après lesquels, voulant être informé de ce qui pouvait arrêter Gonzale, il s'approcha de la ville d'Azua, presque seul en apparence, mais soutenu par ses cinquante braves qu'il avoit placés dans un bois voisin. Sur l'avis qu'il fit donner dans la ville qu'il souhaitait de parler à quelqu'un des habitans, une centaine d'Espagnols vinrent bientôt à lui, et l'abordèrent avec toute l'ouverture de l'amitié. Il demanda des nouvelles de Gonzale. On lui dit que depuis peu de jours il avait passé par Azua, dans une caravelle, accompagné d'un officier castillan, nommé *Pierre Roméro*, qui était chargé d'un plein pouvoir de l'audience royale pour la ratification du traité. Cette assurance lui causant beaucoup de joie, il fit appeler ses gens; on s'embrassa, et la paix fut célébrée par un nouveau festin, où don Henri, sous le prétexte d'une indisposition, se dispensa encore de toucher à rien. Dans son retour, ayant pris par Xaragua, nom qu'on donnait encore au lieu qui porte à présent celui de *Léogane*, il y trouva Gonzale et Roméro; l'un qui lui confirma la sincérité des Espagnols dans le traité, et l'autre qui lui en remit la ratification avec de riches présens. Sur-le-champ il fit embarquer dans la caravelle un bon nombre de Nègres fugitifs qu'il avait déjà fait arrêter; et des deux côtés tous les ombrages s'évanouirent. Cependant il ne se hâta point de quitter ses montagnes, et les Espagnols étaient fort impatiens de l'en voir sortir.

Il en sortit enfin, mais ce ne fut qu'après avoir

consommé les vivres dont il avait fait de grandes provisions : il se rendit ensuite à San-Domingo, où il signa la paix, qui n'avait encore été signée que par ses députés. On lui laissa choisir un lieu pour s'y établir avec les restes de sa nation, dont il fut déclaré prince héréditaire, exempt de tribut, avec la seule sujétion de rendre hommage à l'empereur et à ses successeurs, rois de Castille, lorsqu'il en serait sommé. Il se retira dans un lieu nommé *Boya*, à treize ou quatorze lieues de la capitale, vers le nord-est. Tous les Américains qui purent prouver leur descendance des premiers habitans de l'île eurent la permission de le suivre, et leur postérité subsista toujours au même lieu avec la jouissance des mêmes privilèges. Leur prince, qui prenait le titre de *cacique de l'île d'Haïti*, jugeait et condamnait à la mort ; mais l'appel était ouvert à l'audience royale. Ils étaient environ quatre mille lorsqu'ils furent ainsi rassemblés ; mais ce nombre diminua par degrés, de manière qu'en 1718, on le disait réduit à trente hommes et cinquante ou soixante femmes, et peut-être n'en reste-t-il plus de traces aujourd'hui.

Le désir de recevoir ce brave cacique, qui avait été l'ami de Las Casas, fut le premier motif qui fit sortir ce bon religieux de sa retraite, comme nous l'avons dit plus haut ; et la liaison de ces deux événemens peut nous servir d'excuse suffisante pour avoir placé ici cet épisode, qui d'ailleurs a dû faire quelque plaisir au lecteur.

La Gasca retourna en Espagne, rapportant à son souverain la nouvelle de la pacification du Pérou, et des trésors immenses. Don Antoine de Mendoza, alors vice-roi de la Nouvelle-Espagne, fut nommé pour aller remplir la même dignité au Pérou. On verra dans la suite chronologique des vice-rois, qui sera jointe à la description du pays, par quels degrés la paix y fut affermie avec la domination espagnole, et quelles sont proprement les parties de cette grande région que l'Espagne peut compter entre ses provinces.

CHAPITRE II.

Description du Pérou.

S'IL est vrai que la plus riche contrée du monde soit celle qui renferme le plus d'or et d'argent dans son sein, on ne peut refuser cette espèce de prééminence au Pérou; mais, sans entrer dans une question qui appartient d'un côté à la politique, et de l'autre à la morale, ni même dans celle des causes naturelles de cette propriété qui regardent la physique, on se borne ici à la méthode qu'on a suivie dans les autres descriptions.

Le Pérou, partie la plus considérable de l'Amérique méridionale, est situé entre les 291° et 317° degrés de longitude, et entre le 6° degré de latitude

nord et le 37^e sud. On comprend, à la vérité dans cette étendue le Tucuman, qui a fait depuis longtemps partie de sa vice-royauté. Sa longueur est d'environ huit cent vingt lieues du sud-est au nord-est, et sa plus grande largeur ne passe point deux cent quatre-vingts lieues de l'est à l'ouest. On lui donne pour bornes, au nord, Tierra-Firme; à l'orient, les provinces des Amazones et Rio de la Plata; au midi, le Chili et la terre Magellanique; et au couchant, la mer du Sud ou Pacifique.

Le gouvernement, ou la vice-royauté du Pérou, n'embrasse proprement aujourd'hui que les pays qui sont sous la juridiction des audiences de Lima, de los Charcas et du Chili, sous lesquelles sont compris les gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra, du Paraguay, du Tucuman, et de Buénos-Aires, quoique ces trois dernières provinces aient, comme le Chili, leurs gouverneurs particuliers. Mais, tout absolus qu'ils sont, dans les affaires politiques, civiles et militaires, ils reconnaissent la supériorité du vice-roi, qui, par exemple, en cas de mort, a droit de nommer à leurs gouvernemens par provision. Cette vice-royauté se trouve bornée au nord à ce qui est renfermé dans le corrégiment de Piura, qui confine à ceux de Guayaquil, de Loxa et de Chachapoyas, et qui finit à celui de Jaén de Bracamoros : de sorte que, commençant au golfe de Guayaquil, elle s'étend depuis la côte de Tumbez, par le 3^e degré 25 minutes de latitude australe, jusqu'aux terres Magellaniques, environ 54 degrés de la hau-

teur du même pôle; c'est-à-dire l'espace de plus de mille lieues marines. A l'orient, elle confine en partie au Brésil, étant bornée de ce côté-là par la fameuse ligne de démarcation qui divise les domaines des couronnes de Castille et de Portugal, et en partie à la mer du Nord; à l'occident, ses limites sont la mer du Sud.

L'audience de Lima comprend dans sa juridiction l'archevêché de Lima, et les quatre évêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco et Arequipa; car tout suit à présent la division ecclésiastique.

Le diocèse archiépiscopal est divisé en quinze corrégimens, remplis de bourgs, de villages et hameaux, habités par des Espagnols, des métis et des indigènes; et comme la résidence du corrégidor, qui en prend le titre de capitale, est souvent fort éloignée des autres parties du pays de sa juridiction, chaque corrégiment a été divisé en plusieurs districts, gouvernés par des subdélégués. Les grandes habitations ont ordinairement chacune leur curé particulier; et les petites sont jointes au nombre de deux ou trois sous un même curé, qui a des vicaires pour l'assister lorsqu'elles sont éloignées entre elles.

De Morropé à Séchura, premier bourg de la juridiction de Piura, s'étend un espace de trente lieues qu'on nomme *le Désert*, parce qu'il ne s'y trouve que des sables sans aucune habitation. Ce terrain est si égal, si uni et si vaste, qu'il est aisé de manquer la route: d'ailleurs le sable y est si continuel-

lement remué par le vent, que les guides mêmes perdent la trace. Leur ressource, dans ces occasions, est d'observer si on a le vent en face, quand on est en chemin vers Lima, et au dos quand on revient. Avec cette règle, on est sûr de ne pas s'égarer, parce que les vents du sud règnent constamment dans cette contrée. Un autre moyen pratiqué par les guides, est de prendre dans leurs mains, en divers endroits, des poignées de sable et de le flairer : ils distinguent par l'odeur s'il a passé des mules, apparemment parce que la fiente de ces animaux y laisse quelque impression. Ceux qui, marchant sans guides, s'arrêtent pour dormir, courent risque de ne savoir quelle route tenir à leur réveil ; et si l'on perd une fois cette connaissance, il faut s'attendre à périr de fatigue et de misère. On doit avoir fait aussi sa provision d'eau, sans quoi l'on est menacé de mourir de soif dans cette route.

L'audience de Charcas, considérée dans toute l'étendue de sa juridiction, ne le cède guère en grandeur à celle de Lima ; mais avec cette différence, que celle-ci est bien peuplée, et que la première est entrecoupée, d'un côté, de déserts et de montagnes couvertes de bois épais qui les rendent impénétrables, et traversée de l'autre par les Andes, qui pourtant laissent entre elles de vastes plaines. La ville de Plata est la capitale de toute cette audience ; la juridiction commence, du côté du nord, à Vilcanora, dans le diocèse de Cusco ; de là elle s'étend, vers le sud, jusqu'à Buénos-Aires ; à l'orient, elle

touche au Brésil, sans autres bornes de ce côté que la fameuse ligne de démarcation; à l'occident, elle touche à la côte de la mer du Sud par la province d'Atacama, qui est de son ressort. Le reste de l'audience de Charcas confine au royaume de Chili. Dans cette vaste étendue, on compte l'archevêché de Plata, et cinq évêchés, qui sont : 1°. La Paz ; 2°. Santa-Cruz de la Sierra ; 3°. Tucuman ; 4°. Paraguay ; 5°. Buénos-Aires, divisés, comme ceux de Lima, en plusieurs corrégimens.

La ville de Plata, nommée aussi *Chuquisaca*, fut fondée en 1539 par le capitaine Pédro d'Anzuarez, sous les ordres de François Pizarre, sur les ruines du bourg de Chuquisaca, à peu de distance d'une montagne nommée *el Porco*, où l'on connaissait quelques mines d'argent. Les fondateurs lui donnèrent le nom de *Ciudad de la Plata*, cité d'argent ; mais celui du bourg s'est conservé, et la nouvelle ville se nomme indifféremment *Chuquisaca* ou *Plata*.

Elle était située dans une petite plaine environnée de montagnes, qui la mettent à l'abri des vents. En été, la chaleur n'y est point excessive ; en hiver, saison qui commence au mois de décembre, et qui dure jusqu'en mars, les pluies y sont très-fréquentes, et presque toujours accompagnées de tonnerre et d'éclairs ; mais, dans tous les autres mois de l'année, l'air y est tranquille et serein. Les maisons y sont de pierre et couvertes de tuiles. Celles de la principale place ont un étage, sans le rez-de-chaus-

sée ; elles sont grandes , bien distribuées , accompagnées de jardins et de vergers : l'eau courante y est rare ; mais elle suffit du moins pour la consommation des habitans , surtout depuis le soin qu'on a pris de la distribuer par des fontaines publiques dans plusieurs quartiers de la ville. On y compte environ quatorze mille âmes, Espagnols et Américains.

L'audience de Charcas, établie à Plata en 1559 , a pour chef un président qui est aussi gouverneur et capitaine-général de toutes ces provinces , à l'exception des gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra , de Tucuman , du Paraguay et de Buénos-Aires , qui sont indépendans et absolus pour le militaire. Avec le président , elle est composée de cinq auditeurs , d'un fiscal , d'un autre fiscal , protecteur des Américains , et de deux auditeurs surnuméraires. Le corps de ville est composé , comme dans les autres villes , de régidors , qui sont ordinairement choisis entre la noblesse de la ville , et qui ont le corrégidor pour chef. Il y a deux alcades ordinaires pour la police.

La juridiction du corrégiment de Plata est si étendue vers l'occident , qu'elle comprend la ville de Potosi. Les fameuses mines d'argent , découvertes en 1545 dans une montagne de ce nom , servirent bientôt à former une ville également opulente et peuplée , à laquelle on ne donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la montagne est froid et sec , ce qui rend le terroir de la ville aride et stérile. Il n'y croît ni grains ni fruits , ni même un brin d'herbe ; mais les vivres y viennent des autres pro-

vinces, en si grande abondance, qu'on n'y manque de rien. Le commerce qui s'y fait de toutes les marchandises de l'Europe et du Pérou ne le cède qu'à celui de Lima. On y a fixé le tribunal des finances, qui était autrefois à Plata. Le voisinage de Potosi offre des eaux minérales chaudes dont on vante la vertu, et qui se nomment *Bains de don Diégo*.

La juridiction de la Paz est fort bornée. La ville est de médiocre grandeur, bâtie près des Andes, sur un terrain inégal. Plusieurs collines qui l'environnent y bornent la vue de toutes parts, excepté vers une rivière qui traverse la vallée, encore s'étend-elle fort peu au-delà. Dans les grandes eaux, causées par les pluies ou par la fonte des neiges, cette rivière, quoique médiocre, entraîne de prodigieux rochers et roule des morceaux d'or qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Américain se lavant sur la rive, en trouva un si gros, que le marquis de Castel Fuerte l'acheta douze mille piastres, et l'envoya au roi d'Espagne, comme une rareté digne du cabinet royal.

Le voisinage des montagnes qui ne sont éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du pays froide, et l'expose aux gelées fortes, aux neiges et aux frimas : mais la ville est à couvert de ces désagréments par sa situation. Il y fait même assez chaud pour cultiver aux environs, dans quelques lieux bas, des cannes de sucre, de la coca, du maïs, et diverses sortes de fruits. Les montagnes voisines sont couvertes d'arbres dont on estime le

bois. Il s'y trouve des ours, des tigres et des léopards. A quatorze lieues vers l'est, dans les mêmes montagnes, on en distingue une fort haute qui renferme de grandes richesses. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, il y a cinquante ans, on y trouva tant d'or, que pendant quelque temps l'once ne valut que huit piastres dans la ville. Mais toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'à présent pour exploiter cette mine ont mal réussi, parce que la montagne, comme celle de Quito, est continuellement couverte de neige.

C'est dans cette juridiction que se trouve le fameux lac de Titicaca, le plus grand de tous les lacs connus dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingts lieues de circuit, et jusqu'à quatre-vingts brasses de profondeur. Sa figure est un peu ovale du nord-ouest au sud-est. Dix à douze grandes rivières, sans compter les petites, y portent constamment leurs eaux. Celle du lac n'est ni salée, ni amère; mais elle est si épaisse et si dégoûtante, qu'on ne peut en boire. On y prend deux sortes de poissons; les uns fort gros et très-bons, que les Américains nomment *Suchis*; les autres petits, très-mauvais et pleins d'arêtes, auxquels les Espagnols ont donné le nom de *Bogas*. Il s'y trouve aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques. Ses bords sont couverts d'une espèce de glaïeuls et de joncs.

Ce lac renferme plusieurs îles, dont l'une, remarquable par sa grandeur, formait anciennement une colline que les incas firent aplanir. Cette colline,

nommée *Titicaca*, qui signifie, en langue péruvienne, colline de plomb, a donné au lac son nom général, et fit naître à l'inca Manco Capac, fondateur de l'empire du Pérou, l'idée d'une fable, qui devint comme le fondement de la religion de l'empire. Il publia que le soleil, son père, lui avait ordonné, à lui, et à Mama Oëlle Hu-ca, sa femme et sa sœur, de composer dans cette île des lois raisonnables et justes pour délivrer leurs peuples de l'ancienne barbarie. Depuis ce temps, l'île ayant été respectée comme un sanctuaire, les incas y firent bâtir un temple au soleil, après en avoir fait aplanir le terrain dans cette vue. Ce temple était des plus somptueux de l'empire. Ses murailles étaient revêtues de plaques d'or et d'argent : mais ces richesses n'égalaien point encore celles qui s'étaient accumulées autour du temple, où tous les sujets de l'empire, obligés de le visiter une fois l'an, apportaient en offrande une certaine quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses. C'est une opinion établie que les Péruviens, voyant leur pays tomber entre les mains des Espagnols, jetèrent tous ces trésors dans le lac. Ses bords se rétrécissent, et forment vers le sud une espèce de golfe, au bout duquel sort une rivière nommée le *Desaguadero*, qui va former le lac de Plata. On voit encore, sur le *Desaguadero*, un pont de glaïeuls et de joncs, inventé par un des incas pour y faire passer son armée. La largeur du *Desaguadero* est de quatre-vingts à cent aunes, et, quoique l'eau paraisse dormante à sa superficie, elle coule très-

rapidement au-dessous. L'inca fit couper une sorte de paille nommée *ichu*, qui se trouve en'abondance sur toutes les collines du Pérou : il en fit faire quatre gros palans, qui furent tendus au-dessus de l'eau d'une rive à l'autre, et sur lesquels il fit mettre en travers une grande quantité de bottes de joncs et de glaïeuls secs, liées les unes aux autres et bien amarrées aux palans. Sur le tout, on mit deux autres palans bien tendus, qui furent couverts des mêmes matériaux, liés et amarrés comme les premiers. Cet étrange pont a cinq aunes de largeur, et n'est élevé que d'une aune et demie au-dessus de l'eau. On a toujours pris soin de le conserver par des réparations ou des renouvellemens, auxquels toutes les provinces voisines sont également obligées de pourvoir et de contribuer. Un ancien ordre, porté dans cette vue par le fondateur, ayant été confirmé par les rois d'Espagne, ce pont sert au commerce des provinces que le Désaguadero sépare.

La province de Santa-Cruz de la Sierra forme un gouvernement particulier. Mais, quoiqu'il soit d'une vaste étendue, il contient peu d'Espagnols. La plus grande partie de ses bourgs est ce qu'on nomme missions du Paraguay, habités par ceux qu'on appelle *Chiquitos*, depuis Santa-Cruz de la Sierra jusqu'au lac Xarayes, d'où sort la rivière du Paraguay, qui, se joignant à d'autres rivières, devient le fleuve si connu sous le nom de *Rio de la Plata*. Les Jésuites commencèrent à répandre la foi dans ce pays vers la fin du dernier siècle, avec tant de succès, qu'en

1732 ils avaient formé sept peuplades, chacune de plus de 600 familles. Les Chiquitos sont bien faits et belliqueux, comme on l'a reconnu dans les occasions où la nécessité de se défendre les a forcés de marcher contre les Portugais. Leur armes sont le fusil, le sabre et les flèches empoisonnées. Ils parlent un langage différent de celui des autres nations du Paraguay; mais leurs usages diffèrent peu de ceux des autres Américains.

Ils ont pour voisins des peuples idolâtres, nommés *Chiriguans* ou *Chiriguanes*, qui s'obstinent à rejeter les lumières de l'Évangile. Les Jésuites n'en pénétraient pas moins dans leurs pays, accompagnés de quelques Chiquitos, qu'ils menaient pour leur sûreté, et se croyaient fort heureux lorsqu'ils pouvaient en convertir quelques-uns, comme une sorte de recrue pour leurs peuplades; mais ces conversions durent peu.

Le gouvernement de Tucuman, situé au centre de cette partie de l'Amérique, commence au sud de la Plata, au-delà des villages des Chichas, qui fournissent des ouvriers aux mines du Potosi. Il s'étend depuis le Paraguay et Buénos-Aires, à l'est, jusqu'au royaume de Chili à l'ouest, et au sud, jusqu'aux Pampas, ou plaines de la terre Magellanique. Ce pays, quoique autrefois uni à l'empire des incas, n'avait pas été soumis par leurs armes. Il avait demandé volontairement d'être reçu au nombre des provinces de l'empire. Les Espagnols, après avoir presque achevé la conquête du Pérou, passèrent à

celle de Tucuman, en 1549. Nugnès de Prado, chargé de cette entreprise par le président de la Gasca, y trouva peu de difficultés de la part d'un peuple naturellement docile. Il y bâtit plusieurs villes.

La plus grande de toutes ces colonies se nomme *Cordoue*. C'est la résidence de l'évêque. Les autres ont leurs corrégidors particuliers qui gouvernent les Américains de leurs districts; et le nombre n'en est pas bien grand dans un pays composé de déserts inhabitables, tant par ses hautes et spacieuses montagnes, où l'eau manque sans cesse, que par les courses continuelles des Américains sauvages.

La ville de Tucuman, dont l'église cathédrale est à Cordoue, reçut la qualité de ville épiscopale en 1570. Son terroir est fertile dans tous les lieux où l'on peut conduire l'eau des rivières. Les lieux chauds donnent du sucre et du coton, dont on fait des toiles. On fabrique aussi dans le pays quelques étoffes de laine, et l'on trouve du miel et de la cire dans les bois. Mais le principal commerce est celui des mules, qu'on nourrit dans les vallées, où les pâturages sont fort abondans. On fait passer au Pérou des troupeaux innombrables de ces animaux, qui sont regardés comme les meilleurs de toute l'Amérique méridionale.

Le gouvernement du Paraguay comprend les pays qui sont au sud de Santa-Cruz de la Sierra, et à l'est du Tucuman. Vers le sud, il confine au gouvernement de Buénos-Aires; et à l'est, il s'étend jusqu'au

gouvernement de Saint-Vincent du Brésil, dont Saint-Paul est la capitale. Tout le monde attribue à Sébastien Cabot la première découverte du Paraguay; dès l'an 1526, il entra dans Rio de la Plata, et ayant pris des barques pour pénétrer par la rivière de Parana, il s'avança par là jusqu'au Paraguay. Dix ans après, Juan d'Aoylas fut nommé premier gouverneur de Buénos-Aires, et Juan de Salinas bâtit la ville de l'Assomption, capitale de toute cette province.

Au seul nom de Paraguay la curiosité se réveille, et l'on désire des éclaircissemens sur ces contrées lointaines, où des hommes, dont la politique a été partout ailleurs l'objet de tant de reproches, acquièrent par la persuasion une sorte d'empire, la plus respectable de toutes, et qui a obtenu autant d'éloges que leurs autres établissemens ont essuyé de censures. Nous nous bornerons à rapporter les propres termes de don d'Ulloa, juge oculaire et impartial.

« Les missions du Paraguay ne se bornent pas à la province de ce nom; elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman et de Buénos-Aires. Depuis près d'un siècle et demi qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de nations répandues dans les terres de ces quatre évêchés. Les Jésuites, avec leur zèle ordinaire, commencèrent cette conquête spirituelle par les Guaranis, Américains, dont les uns habitaient les bords des rivières d'Uruguai et de Parana, et les autres, cent lieues plus haut, les terres qui sont au

nord-ouest de Guayra. Les Portuguais, ne songeant qu'à l'avantage de leurs propres colonies, faisaient des courses continuelles sur ces peuples, enlevaient pour l'esclavage ceux qui tombaient entre leurs mains, et les employaient aux plantations; mais, pour mettre les nouveaux convertis à couvert de cette disgrâce, on prit le parti de les transplanter, au nombre de plus de douze mille, dans les terres du Paraguay, et l'on y joignit à peu près le même nombre de ceux de Tapé, dans la seule vue de leur assurer à tous une vie plus certaine et plus tranquille. Ces peuplades, grossies avec le temps par de nouvelles conversions, augmentèrent jusqu'au point, qu'en 1734, suivant une relation que je reçus de bonne main pendant mon séjour à Quito, on comptait trente-deux bourgs guaranis, qui contenaient plus de trente mille familles; et leur nombre croissant de jour en jour, on pensait alors à fonder trois nouveaux bourgs. Une partie de ces trente-deux peuplades est du diocèse de Buénos-Aires; et l'autre du diocèse du Paraguay. Cette même année, il y avait sept peuplades de la nation des Chiquitos dans le diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, et l'accroissement continuel de leurs habitans faisait penser aussi à multiplier le nombre des villages.

» Les missions du Paraguay sont environnées d'idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, et les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des missionnaires les conduit souvent chez

ces barbares, et leurs peines n'y sont pas toujours inutiles. Ils inspirent quelquefois le goût du christianisme aux plus raisonnables, qui quittent alors leur pays, et passent dans les villages chrétiens, où ils reçoivent le baptême après les instructions convenables. A cent lieues des missions, il se trouve une nation idolâtre, nommée *Guénoas*, qu'il est fort difficile d'amener à la lumière de l'Évangile, non-seulement parce qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licencieuse, mais parce qu'ayant parmi eux plusieurs métis, et même quelques Espagnols noircis de crimes, à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet asile, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent les éloigne des vérités qu'on leur prêche. D'ailleurs la vie oisive à laquelle ils sont accoutumés, ne subsistant que de leur chasse, sans cultiver même leurs terres, leur fait craindre le travail, qui serait une suite de leur conversion. Cependant la curiosité ou la tendresse pour leurs parens en amène plusieurs, dont quelques-uns se soumettent au joug de la religion. Il en est de même des Charuas, peuple qui habite entre les rivières de Parana et d'Uruguay; mais ceux qui occupent les bords du Parana, depuis le bourg du Saint-Sacrement, sont plus dociles, parce qu'ils sont plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, et qu'ils n'ont aucune communication avec les fugitifs. Vers la ville de Cordoue, d'autres idolâtres, nommés *Pampas*, sont extrêmement difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent vendre leurs denrées dans la ville : mais ces quatre dernières nations

vivent dans une paix constante avec les Chrétiens, Aux environs de Santa-Fé, ville de la province de Buénos-Aires, on trouve divers peuples guerriers, dont toute la vie se passe en excursions, qu'ils poussent souvent avec beaucoup de ravages jusqu'aux murs de Saint-Iago et de Salta, dans la province de Tucuman. Les autres nations qui habitent depuis les confins de celles-ci jusqu'aux Chiquitos, et jusqu'au lac de Xarayes, sont peu connues. Dans ces derniers temps, quelques Jésuites ont pénétré chez ces peuples par la rivière de Pilio-Mayo, qui coule depuis le Potosi jusqu'à l'Assomption, sans avoir pu découvrir leurs habitations; ce qu'on attribue à la vaste étendue de leur pays ou à leur humeur errante, qui ne leur permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'idolâtres, dont quelques-uns, s'étant laissé approcher par des missionnaires qui cherchaient à les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux villages chrétiens, et se sont rendus à leurs instructions. Les Chiriguans, qu'on a nommés plus d'une fois, habitent aussi du même côté, et n'aiment point qu'on leur propose de mener une vie moins libre que celle dont ils jouissent dans leurs montagnes.

» On doit comprendre que les missions du Paraguay occupent un pays considérable. En général, l'air y est fort humide et tempéré, mais froid néanmoins dans quelques parties. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, de fruits et de légumes. On y cul-

tive en particulier beaucoup de coton, et l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point de village qui n'en recueille plus de deux mille arobes, dont les Américains fabriquent des toiles et des étoffes. On y plante beaucoup de tabac, des cannes à sucre, et une prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme *herbe du Paraguay*, et qui fait seule un objet de commerce d'autant plus grand qu'elle ne croît que dans ce pays, d'où elle passe dans toutes les provinces du Pérou et du Chili, où il s'en fait une très-grande consommation. Ces marchandises sont envoyées à Santa-Fé et à Buénos-Aires, où les Jésuites ont un facteur particulier, dont l'office est de les vendre; car le peu d'intelligence des Américains, surtout des Guaranis, les rend incapables de ce soin. Le commis emploie le produit de sa vente en marchandises de l'Europe, tant pour l'entretien des habitans de chaque peuplade que pour l'ornement des églises et les besoins des curés. Mais avant l'emploi de cet argent, on lève le tribut que chaque village ou plutôt chaque Américain doit au roi. Ces sommes sont envoyées aux caisses royales; après quoi, sans autre retranchement, on fait le décompte de ce qui revient aux curés pour leurs appointemens et pour les pensions des caciques. Les autres denrées que le terroir produit, et le bétail qu'on y élève, servent à la nourriture des habitans. Enfin cette distribution se fait avec tant d'ordre et de sagesse, qu'on ne peut refuser sans injustice des louanges à la police que les missionnaires ont établie.

» A l'exemple des villes espagnoles, chaque peuplade a son gouverneur, ses régidors et ses alcades. Les gouverneurs sont élus par les habitans même, et confirmés par les curés, qui se réservent ainsi le pouvoir de rejeter ceux dont les qualités ne conviennent point à leurs fonctions. Les alcades sont nommés tous les ans par les corrégidors, qui veillent avec eux au maintien de la paix et du bon ordre. Mais comme ces magistrats, dont les lumières sont fort bornées, pourraient abuser de leur autorité, il leur est défendu d'infliger la moindre peine sans la participation du curé, qui éclaircit l'affaire, et qui livre l'accusé au châtimement, lorsqu'il le juge coupable. C'est ordinairement la prison ou le jeûne. Si la faute est grave, la peine sera quelques coups de fouet; et c'est la plus grande parmi des gens qui ne commettent jamais d'assez grands crimes pour mériter une plus sévère punition. L'horreur pour le vol, pour le meurtre et les autres excès de cette nature, est établie dans toutes les peuplades par les exhortations continuelles des missionnaires. Les châtimens mêmes sont toujours précédés d'une remontrance qui dispose le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle; et ces ménagemens de douceur et d'affection mettent le curé à couvert de la haine et de la vengeance de celui qu'il fait punir. Aussi, loin d'être haïs de leurs Américains, ces pères en sont si chéris et si respectés, que, quand ils les feraient châtier sans raison, ces âmes simples, qui croient leurs directeurs in-

capables d'erreur et d'injustice, croiraient l'avoir mérité.

» Chaque peuplade a son arsenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui servent, dans les cas où la guerre est indispensable, soit contre les Portugais ou contre les nations du voisinage; les armes sont des fusils, des épées et des baïonnettes. tous les soirs des jours de fête, on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village sont divisés en plusieurs compagnies qui ont leurs officiers, en uniforme galonnés d'or ou d'argent, avec la devise de leur canton; les gouverneurs, les régidors et les alcades ont aussi des habits de cérémonie différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

» Tous les villages ont des écoles pour apprendre à lire et à écrire; il y en a pour la danse et pour la musique, où l'on fait d'excellens élèves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination et ses talens. Ceux en qui l'on remarque du génie apprennent la langue latine, et quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maison du curé, il y a divers ateliers de peintres, de sculpteurs, de doreurs, d'orfèvres, de serruriers, de charpentiers, de tisserands, d'horlogers, et des autres professions nécessaires ou utiles: les jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui pique leur goût, et s'y forment par l'exemple et les leçons des maîtres. Chaque village a son église grande et fort ornée; les maisons des Américains sont si bien dis-

posées , si commodes et meublées si proprement , que celles des Espagnols ne les valent point dans plusieurs bourgs du Pérou. Quelques-unes sont bâties de pierre , d'autres de briques crues , et la plupart de bois simples ; mais les unes et les autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est négligé dans ces villages : il s'y trouve jusqu'à des fabriques de poudre à canon, dont une partie est réservée pour les temps de guerre , et l'autre employée aux feux d'artifices par lesquels on solennise toutes les fêtes ecclésiastiques et civiles. A la proclamation des rois d'Espagne, tous les officiers sont vêtus de neuf, et rien ne manque à la magnificence de leurs habits. Chaque église a sa chapelle de musique , composée de voix et d'instrumens ; le service divin s'y célèbre avec la même pompe que dans les églises cathédrales , et l'on vante surtout celles des processions publiques. Tous les officiers civils et militaires y paraissent en habits de cérémonie ; la milice y est en corps ; le reste du peuple porte des flambeaux , et tous marchent dans le plus grand ordre. Ces processions sont accompagnées de fort belles danses : il y a des habits particuliers et fort riches pour les danseurs.

» Entre les édifices publics de chaque village , on voit une maison de force où les femmes de mauvaise vie sont renfermées ; elle sert en même-temps de ce que les Espagnols nomment une *béaterie* , c'est-à-dire une retraite dans l'absence des maris , pour les femmes qui n'ont point de famille. On a pourvu singulièrement , non-seulement à l'entretien

de cette maison, mais encore à la subsistance des vieillards, des orphelins et de ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitans sont obligés de travailler deux jours de la semaine pour cultiver et semer en commun un espace de terre convenable, ce qui s'appelle *travail de la communauté*. Si le produit passe les besoins, on applique le surplus à l'ornement des églises, à l'habillement des vieillards, des orphelins et des impotens : ainsi nul des habitans ne manque du nécessaire. Les tributs royaux sont payés ponctuellement. Enfin cette portion du monde est le séjour de la paix et du bonheur, et ces avantages sont dus à l'exactitude avec laquelle les lois y sont observées. Les Jésuites, les curés de toutes les paroisses de cette nouvelle république ont besoin d'exciter au travail les Guaranis, qui sont naturellement paresseux ; et c'est par cette raison qu'ils prennent aussi soin de faire vendre les marchandises des fabriques, et les denrées qui proviennent de la culture des champs. Au contraire, les Chiquitos sont laborieux et ménagers : ils pourvoient d'eux-mêmes à la subsistance de leurs curés, en cultivant ensemble une plantation remplie de toutes sortes de grains et de fruits, qui suffit pour l'entretien de l'église et de son ministre. De leur côté, les curés de cette nation font des provisions de ferremens, d'étoffes et d'autres marchandises, qu'ils donnent en échange à leurs paroissiens, pour de la cire et d'autres productions du pays ; ils remettent ce qui leur vient par cette

espèce de commerce , au supérieur de leur mission , qui n'est pas la même que celui des Guaranis ; et du produit de la vente on achète de nouvelles marchandises pour les besoins de chaque communauté. Il arrive de là que les Américains ne sont pas obligés de sortir du canton pour se procurer leurs nécessités , et que , n'ayant point de communication avec d'autres peuples , ils ne sont point exposés à contracter les vices dont on s'efforce de les préserver.

» L'administration spirituelle des peuplades n'est pas moins extraordinaire que le gouvernement politique : chaque village n'a qu'un curé ; mais il est assisté d'un autre prêtre , ou même de deux , suivant le nombre des habitans. Ces deux ou trois prêtres , servis par six jeunes garçons qui font l'office de clercs à l'église , forme dans chaque village une espèce de petit collège , où toutes les heures d'exercice sont réglées comme dans les collèges des grandes villes. La plus pénible fonction des curés est de visiter en personne les plantations des Américains , pour les encourager au travail , surtout les Guaranis , qui abandonneraient la culture des terres , et se laisseraient manquer de tout ; s'ils n'étaient excités avec une continuelle attention. Le curé n'assiste pas moins régulièrement à la boucherie publique , pour la distribution des viandes , qui se fait par rations , à proportion du nombre de personnes dont chaque famille est composée ; il visite aussi les malades , pour leur donner les secours spirituels , et les faire

servir avec charité. Ces soins , qui l'occupent presque tous le jour , lui laissent peu de temps pour d'autres offices dont son vicaire est chargé. C'est le vicaire , par exemple , qui , chaque jour , à l'exception du jeudi et du samedi , fait le catéchisme dans l'église aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe , dont le nombre est si grand , qu'il passe deux mille dans chaque ville ; le dimanche , tous les habitans , sans distinction d'âge , vont recevoir les mêmes instructions.

» A la rigueur, contitue don d'Ulloa, ces curés devraient être nommés par le gouverneur, comme vice-patron des églises, et devraient être admis par l'évêque aux fonctions de leur ministère; mais comme il pourrait arriver qu'entre les trois sujets qui seraient présentés pour chaque nomination, le gouverneur et l'évêque ne distinguassent pas tout d'un coup le plus habile, et qu'il est à présumer que les provinciaux de l'ordre connaissent toujours mieux le mérite des sujets, les gouverneurs et les évêques ont pris le parti de leur confier leurs droits. Ainsi c'est le provincial qui nomme tous les curés. Il fait sa résidence dans le bourg de la Candelaria, qui est au centre de toutes les missions, d'où il fait ses visites dans les autres peuplades, avec le soin d'envoyer des missionnaires chez les idolâtres : il est soulagé dans ses fonctions par deux vice-supérieurs, qui résident, l'un près de la rivière de Parana, l'autre près de celle d'Uruguay. Le roi paye les appointemens aux curés dans les missions des Guaranis. Ils mon-

tent par an à trois cents piastres, en y comprenant ceux du vicaire. Cette somme est remise à la disposition du supérieur, qui fournit tous les mois, à chaque curé, ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture et son habillement. Les missions des Chiquitos, qui ont un supérieur à part, ne sont pas comprises dans cet arrangement; et leur nation étant plus laborieuse, les curés tirent leur subsistance de son travail ».

Le seul malheur de tous ces peuples, est d'être sujets à des maladies contagieuses, telles que la petite-vérole, les fièvres malignes et plusieurs autres, auxquelles ils donnent vulgairement le nom de *peste*, parce qu'elles font d'étranges ravages. Aussi, quelque nombreuses qu'on ait représenté les peuplades, elles ne le sont pas autant qu'elles devraient l'être, pour le temps qui s'est écoulé depuis leur formation, et pour la tranquillité dont elles jouissent. Quand ces cruelles maladies règnent, les curés et leurs adjoints ne suffisent point à ce surcroît de travail; et l'on augmente le nombre des vicaires.

Jamais les Jésuites ne souffrent qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol ou métis, entre dans leurs missions du Paraguay. On les accuse fort injustement, observe don d'Ulloa, de vouloir cacher ce qui s'y passe, par la crainte qu'on ne partage avec eux les avantages du commerce. Leur unique vue est de maintenir dans l'innocence et la simplicité les hommes qu'ils ont fait sortir heureusement de leur barbarie, et qu'on peut compter entre

les meilleurs Chrétiens du monde comme entre les plus fidèles sujets de l'Espagne.

La juridiction ecclésiastique de l'évêché de Buénos-Aires, s'étend aussi loin que le gouvernement du même nom, qui prend depuis les côtes maritimes à l'est, jusqu'au pays de Tucuman à l'ouest, et depuis les terres Magellaniques au sud, jusqu'au Paraguay vers le nord. Les terres arrosées par Rio de la Plata, sont de ce gouvernement : elles furent découvertes par Juan Diaz de Solis, qui, étant parti d'Espagne, en 1515, arriva sur les bords de ce fleuve, et prit possession des pays voisins, au nom de son roi. Ce capitaine ayant été tué par les habitants auxquels il avait pris trop de confiance, on envoya sur la même côte, en 1526, Sébastien Cabot, qui entra dans ce fleuve, et découvrit l'île qu'il nomma *Saint-Gabriel*. Plus loin il découvrit une autre rivière, qui se jette dans Rio de la Plata, à laquelle il donna le nom de *San-Salvador*. Il y fit entrer ses vaisseaux; ensuite ayant bâti un fort où il laissa garnison, et continuant de naviguer par la rivière Parana l'espace d'environ deux cents lieues, il découvrit le Paraguay. Quelques lingots d'argent qu'il reçut des Américains qu'il avait rencontrés, particulièrement des Guaranis qui les avaient apportés des autres provinces du Pérou, lui firent juger qu'ils les tiraient des environs du fleuve. De là le nom de *Rio de la Plata*, ou Rivière d'Argent, qui a prévalu sur celui de Rio de Solis, le premier que ce fleuve avait porté en mémoire de celui qui l'avait découvert.

Buénos-Aires est la ville capitale de ce gouvernement, bâtie, en 1535, par don Pèdre de Mendoza, qui en fut le premier gouverneur. Il choisit pour en jeter les fondemens, un lieu nommé *Cabo-Blanco*, sur la côte méridionale de Rio de la Plata, près d'une petite rivière qui coule du même côté. Cette ville est à 34 degrés 34 minutes 38 secondes de latitude méridionale. Elle a reçu le nom de *Buénos-Aires*, parce qu'en effet l'air y est meilleur qu'en aucun autre endroit de cette partie de l'Amérique. Buénos-Aires est bâtie dans une plaine, un peu élevée néanmoins au-dessus du terrain que la petite rivière arrose. C'est une assez grande ville, puisqu'on y compte jusqu'à trois mille maisons d'Espagnols et d'autres habitans de race mêlée : sa forme est longue et étroite, ses rues droites et d'une largeur médiocre. La grande place, qui est spacieuse, aboutit à la petite rivière, vis-à-vis de laquelle est un fort où le gouverneur fait sa résidence. La garnison de ce fort, et de quelques autres qui défendent la ville, est de mille hommes de troupes réglées. Les maisons n'étaient autrefois que de bauge, couvertes de paille et fort basses ; aujourd'hui elles sont de chaux et de brique, couvertes de tuiles, et d'un étage sans le rez-de-chaussée. Le climat n'est pas différent de celui d'Espagne, c'est-à-dire que les saisons y sont distinguées de même : mais les orages y sont fréquens en hiver ; et la chaleur de l'été y est tempérée par quelques vents agréables, qui soufflent dès les huit à neuf heures du matin. La ville est environnée de vastes campagnes, tou-

jours vertes, dont la fertilité procure une si grande abondance de bestiaux, qu'il n'y a pas de ville au monde où la viande soit à meilleur marché ni de meilleur goût. Le cuir des bestiaux est presque la seule chose que l'on paye. Il n'y a pas plus de vingt ans que les campagnes voisines d'Aires, vers l'occident, le sud et le nord, étaient remplies de bœufs et de chevaux sauvages, qui ne coûtaient que la peine de les prendre. Quoiqu'ils ne manquent pas aujourd'hui, cette grande abondance est diminuée depuis que les Espagnols et les Portugais les tuent pour en avoir les cuirs, qui font un des principaux commerces du pays. Le gibier n'y est pas moins abondant que la viande de boucherie; et la rivière fournit de très-bon poisson, surtout des *pejes reyes*, ou poissons rois, longs d'une demi-aune et plus. Les fruits d'Europe et du pays croissent dans ce terroir. En un mot, c'est le pays de la bonne chère, avec tous les avantages d'un air fort sain.

Les villes de Santa-Fé, las Corrientes et Monte-Video, appartiennent au gouvernement de Buénos-Aires. Monte-Video est bâti depuis quelques années sur le bord de la baie dont il porte le nom. Santa-Fé est à quatre-vingt-dix lieues au nord-ouest de Buénos-Aires, entre les rivières de la Plata et de Salado, dont la seconde se jette dans l'autre, après avoir traversé les terres du Tucuman. Cette ville est petite et mal bâtie : elle a souvent été ruinée par les idolâtres, qui la tiennent encore dans des alarmes continuelles. C'est par cette ville que se fait le commerce de l'herbe

du Paraguay avec Buénos-Aires. La ville de Las Corrientes est entre les rivières de la Plata et la rivière de Parana, à cent lieues de Santa-Fé : elle est aussi très-petite et fort mal bâtie. Les deux dernières ont un corrégidor particulier, qui est lieutenant du gouverneur. Leurs habitans et ceux de la campagne sont classés en troupes de milice, pour résister aux incursions des sauvages. Toutes les missions du Paraguay sont aujourd'hui dépendantes, pour la juridiction, du gouvernement de Buénos-Aires.

Nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur Lima, que l'on nomme non-seulement la capitale du Pérou, mais la reine de toutes les villes des contrées méridionales de l'Amérique.

Les vice-rois du Pérou font leur demeure ordinaire dans le palais de Lima. Leur gouvernement n'est que triennal ; mais par des ordres particuliers du souverain, il est quelquefois continué. Leur autorité est absolue sans aucune exception. Ils sont à la tête de tous les tribunaux, dont les officiers ne sont que leurs ministres pour l'expédition des affaires. Un vice-roi du Pérou règne en effet dans toute l'étendue de sa juridiction, et sa pompe extérieure n'est pas différente de celle de la royauté. Il a deux compagnies de gardes ; l'une à cheval, de cent-soixante maîtres, n'est composée que d'Espagnols, et monte la garde à la principale porte du palais. Le vice-roi ne sort jamais sans être accompagné d'un piquet de huit de ses gardes, dont quatre le précèdent et quatre le suivent. L'autre compagnie est de cinquante hal-

lebardiers espagnols aussi. Ils font la garde à la porte des salons, par où l'on se rend à l'audience publique, et plus intérieurement encore à celle de l'appartement du vice-roi. Ils l'accompagnent non-seulement jusqu'à la porte du palais, lorsqu'il en sort, mais dans toutes les salles des tribunaux, et le reconduisent de même à son retour. Il nomme les capitaines comme les autres officiers de ces deux compagnies, et ces emplois sont d'une haute distinction. Outre ces deux troupes, il a toujours dans l'intérieur du palais un détachement d'infanterie de cent soldats, pour l'exécution de ses ordres.

Non-seulement il préside aux délibérations des cours de justice, du conseil de guerre et de celui des finances, mais il donne journellement trois audiences ; l'une aux Américains et aux Mulâtres, dans un beau salon orné des portraits de tous les vice-rois ses prédécesseurs ; l'autre, aux Espagnols, dans une salle plus riche encore ; et la troisième, aux dames, dans un grand cabinet où l'on voit, sous un dais magnifique, les portraits du roi et de la reine régnans. Les affaires qui concernent le gouvernement sont expédiées par un secrétaire d'état avec son assesseur. C'est de ce bureau que sortent toutes les expéditions militaires et civiles : celles qui regardent l'administration de la justice sont le partage du tribunal qui porte le nom *d'audience* : elles y sont décidées en dernier ressort, sans appel même au conseil suprême des Indes, du moins dans tout autre cas que celui du déni de justice. C'est le principal des tribunaux

de Lima ; mais rien ne s'y passe qu'avec la participation du vice-roi. Il est composé de huit auditeurs et d'un fiscal civil, qui ont trois salles d'assemblées dans le palais ; l'une pour les délibérations , et les deux autres pour les plaidoiries. Les affaires criminelles se discutent et se jugent dans une quatrième salle , composée de quatre alcades de Corte , et d'un fiscal criminel. Les Américains ont leur fiscal protecteur. Le second tribunal est celui de la chambre des comptes , composée d'un régent qui préside , de cinq maîtres des comptes , deux maîtres des résultats , et deux ordonnateurs , avec quelques surnuméraires des deux dernières classes. C'est là qu'on juge définitivement les comptes de tous les corrégidors qui ont été chargés du recouvrement des tributs. On y règle aussi tout ce qui appartient à la distribution et à l'administration des finances.

Un troisième tribunal , nommé la *caisse royale* , est composé d'un facteur , d'un maître des comptes et d'un trésorier , avec titres d'officiers royaux. Leur inspection s'étend sur tous les biens du domaine royal , et sur les *alcavalas* , nom qu'on donne au quint du produit des mines.

Le corps-de-ville est formé de *regidors* , ou échevins ; d'un *alfarez réal* , ou lieutenant-général de police , et de deux alcades , qui sont les juges royaux. Ces officiers sont tirés de la principale noblesse de la ville. Leur objet est l'administration économique de la ville ; et ce sont les alcades ordinaires qui président aux assemblées , chacun leur mois. Par un

privilège particulier de Lima , la juridiction de son corregidor ne s'étend que sur les Américains.

La *caisse des morts* est un autre tribunal composé d'un juge supérieur , qui est ordinairement un des auditeurs , d'un avocat et d'un trésorier. Il connaît de toutes les causes qui concernent les biens de ceux qui sont morts intestats , ou chargés des deniers d'autrui , sans avoir laissé de légitime héritier.

Les négocians ont aussi leur tribunal pour les affaires de commerce. C'est celui du consulat , qui est composé d'un prévôt des marchands , et de deux consuls élus par les négocians , dans leur propre corps. Ces trois magistrats , secondés d'un assesseur , jugent suivant les réglemens des consulats de Cadix et de Bilbao.

Le chapitre de la cathédrale , où l'archevêque tient le premier rang , est composé de cinq dignitaires , un doyen , un archidiacre , un chantre , un écolâtre et un trésorier ; de neuf chanoines , dont quatre obtiennent leurs canonicats par concours , et les autres par présentation ; de six prébendiers et de six demi-prébendiers. L'archevêque et son official forment seuls le tribunal ecclésiastique.

Celui de l'inquisition consiste en deux inquisiteurs et un fiscal , tous deux à la nomination de l'inquisiteur-général d'Espagne , ou du conseil suprême d'inquisition , pendant la vacance de cet emploi. Le tribunal de la Cruzada est composé d'un commissaire subdélégué , d'un trésorier , et d'un maître des comptes , assistés , dans leurs délibéra-

tions , par le doyen des auditeurs de l'audience. Enfin la ville a son hôtel des monnaies avec les officiers nécessaires.

L'université porte le nom de *Saint-Marc* , et les collèges ont des chaires fondées , où l'on professe toutes les sciences. Elle fut établie par Charles-Quint , avec des privilèges qui furent confirmés par les papes Paul III et Pie V. En 1572 , elle fut incorporée à celle de Salamanque , pour jouir des mêmes prérogatives. Son recteur est élu tous les ans. On y compte environ cent quatre-vingts docteurs dans toutes les facultés , et communément près de deux mille étudiants. Il y a trois collèges , et vingt chaires bien rentées.

Les habitans de Lima sont mêlés d'Espagnols , de Nègres , de races de Nègres , d'Américains , de métis , et d'autres races mélangées. On fait monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille , dont un tiers , ou le quart du moins , est composé de la noblesse la plus distinguée et la plus avérée du Pérou. Plusieurs sont décorés de titres castillans , anciens et modernes. On compte jusqu'à quarante-cinq comtes ou marquis , avec un nombre proportionné de chevaliers des ordres militaires d'Espagne. Entre les autres familles nobles , il y en a de fort illustres , quoique sans titres , témoins vingt-quatre majorats , la plupart d'ancienne fondation. Celle d'Ampuéro , qui tire son origine des anciens incas , par une princesse de leur sang , qu'un capitaine espagnol épousa au temps de la conquête , est dans

une haute distinction. Les rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs et des prérogatives, qui portent les personnes du nom le plus illustre à rechercher son alliance. Toutes ces familles font une figure convenable à leur rang : elles ont un grand nombre de domestiques et d'esclaves, de carrosses et de calèches ; ces dernières voitures sont communes jusque dans la bourgeoisie : elles ne sont tirées que par une mule, et n'ont que deux roues, avec deux sièges, l'un sur le devant, et l'autre sur le derrière, qui peuvent contenir quatre personnes. La plupart sont dorées et d'une forme agréable ; aussi coûtent-elles jusqu'à mille écus. On en fait monter le nombre à cinq ou six mille, et celui des carrosses est aussi fort grand.

Aux terres et aux emplois, qui font le principal soutien des familles nobles, il est permis à Lima de joindre les profits du commerce ; la qualité de commerçant n'y est point incompatible avec la noblesse. Une déclaration royale, aussi ancienne que la conquête, a guéri les Espagnols de la répugnance qu'ils avaient pour ce moyen de s'enrichir. Elle porte expressément : « Que, sans déroger, et sans » craindre l'exclusion des ordres militaires, on peut » exercer le commerce en Amérique ». Don d'Ulloa regrette que cette heureuse loi ne soit pas commune à tous les royaumes de l'Espagne, qui en ressentiraient bientôt de grands avantages. A Lima, comme à Quito, le nombre des familles augmente sans cesse par de nouveaux établissemens. Cette

ville étant comme le centre de tout le commerce du Pérou, il y aborde quantité d'Européens, les uns pour y travailler à leur fortune, les autres pour exercer les emplois auxquels ils ont été nommés par la cour. Plusieurs s'en retournent après avoir fini leurs affaires; mais la plupart, charmés des agrémens et de la fertilité du pays, s'y attachent par des mariages, ou par de simples engagements de commerce, qui tournent, après eux, à l'avantage des parens qu'ils ont laissés en Espagne.

Les Nègres et les Mulâtres font la plus grande partie des habitans; ils exercent les arts mécaniques, ce qui n'empêche point, comme à Quito, que les mêmes professions ne soient exercées aussi par des Européens. A Lima, l'objet commun est de s'enrichir, et l'on n'y connaît point de préjugé qui soit regardé comme un obstacle. La troisième et dernière espèce d'habitans, est celle des Américains et des métis, dont le nombre n'est pas proportionné à la grandeur de la ville, ni à la quantité des mulâtres. Leur occupation est d'ensemencer les terres, de faire des ouvrages de poterie, et de vendre les denrées aux marchés, car tout le service domestique se fait par des Nègres et des Mulâtres, libres ou esclaves, mais le plus grand nombre est de cette dernière classe.

L'habillement des hommes ne diffère à Lima de celui d'Espagne que par un excès de luxe, qui règne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la por-

ter, et le Mulâtre qui exerce un vil métier est quelquefois plus magnifique dans ses habits que l'Espagnol de la première distinction. Aussi l'industrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes, et celles qui viennent de l'Europe sont aussi débitées. Le prix n'arrête personne; chacun se pique d'avoir les plus belles; et, par une autre ostentation, on n'en a pas même le soin que semble demander leur cherté. Mais le luxe des femmes l'emporte beaucoup sur celui des hommes, et la différence est d'ailleurs si grande entre leur parure et celle des dames d'Espagne, qu'elle mérite quelque détail.

Don d'Ulloa ne dissimule point qu'elle paraît d'abord indécente. « Il n'y a que l'usage, dit-il, » qui puisse la rendre supportable ». Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile, qui se nomme *fustan*, et qui n'est que ce qu'on nomme en Europe une jupe blanche ou de dessous; ensuite une jupe ouverte et un pourpoint. Les manches de la chemise, longues d'une aune et demie, et large de deux, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, et diversement attachées. Par-dessus la chemise est le pourpoint, dont les manches sont fort grandes, et de forme circulaire; elles sont de dentelles, avec des bandes de batiste très-fine entre deux. La chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qui tiennent au corset; ensuite les manches rondes du pourpoint se retroussent sur les épaules, et celles de la chemise

par-dessus : elles y sont arrêtées ; et ces quatre rangs de manches forment quatre espèces d'ailes , qui descendent jusqu'à la ceinture. En été, l'on ne voit point de femme qui n'ait la tête couverte d'un voile assez semblable à la chemise et au corps du pourpoint ; il est de batiste, ou de linon très-fin, garni de dentelles. En hiver, dans leurs maisons, les femmes s'enveloppent d'un *rebo*, qui n'est qu'une simple pièce de *bayette* ou de flanelle ; mais sont-elles en visite, le *rebo* est orné et garni comme le jupon. Quelques-unes le garnissent de franges d'or et d'argent ; d'autres, de passemens de velours noir. Au-dessus du jupon, elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne passe pas les bords de celui-ci. On doit comprendre ce que coûte un habillement où l'on emploie plus de matière pour les garnitures que pour le fond ; et l'on ne sera pas étonné que la seule chemise revienne quelquefois à plus de mille écus.

Un des agrémens dont les femmes se piquent de plus à Lima, c'est d'avoir le pied petit. La petitesse du pied y passe pour une si grande beauté, qu'on y raille les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance, on fait porter aux filles des souliers si étroits, que, dans l'âge avancé, la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Les souliers sont plats et sans semelle : une pièce de maroquin sert tout à la fois de semelle et d'empeigne. Ils ont la pointe aussi large et aussi longue que le talon ; ce qui leur donne la forme d'un 8. Rien n'est moins

commode ; mais elles prétendent que le pied en demeure plus régulier. Ils les ferment avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries , plus pour l'ornement que pour l'usage ; car étant tout-à-fait plats , ils n'ont pas besoin de boucles pour tenir au pied : aussi n'empêchent-elles point qu'on ne puisse les ôter facilement. Les bas sont de soie blanche , parce que cette couleur est la plus propre à faire briller la beauté de la jambe , qui est presque entièrement découverte.

La coiffure est d'autant plus agréable , qu'elle est toute naturelle. De tous les présens que la nature a faits aux femmes de Lima , leur chevelure est un des plus distingués. Elles ont généralement les cheveux noirs , fort épais , et si longs , qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture ; elles les relèvent et se les attachent derrière la tête , en cinq ou six tresses , qui en occupent toute la largeur , et dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe , terminée aux deux bouts par deux boutons de diamans , de la grosseur d'une noisette. La partie des tresses qui n'est point attachée à la tête a des aigrettes de diamans. Au-devant , l'art forme de petites boucles qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles ; et chaque tempe offre une mouclie de velours noir : les pendans d'oreilles sont des brillans , accompagnés de glands ou bouppes de soie noire. Cet ornement est si commun parmi les femmes , qu'outre les carcans de perles qu'elles portent autour du cou , elles y pendent encore des

rosaires, dont les grains sont de perles fines. Les bagues de diamans et les bracelets de perles sont l'ornement des bras et des mains. Sur l'estomac, c'est une plaque d'or enrichie de diamans, attachée par un ruban qui ceint le corps. Quelques-unes, pour se distinguer, ont, en divers autres endroits, des diamans enchâssés dans de l'or. Enfin, la femme d'un particulier, sans titre, sans noblesse, ne sort point dans toute sa parure sans avoir sur elle en ornement la valeur de trente ou quarante mille écus; et ce qui surprend encore plus les étrangers, c'est l'indifférence qu'elles affectent pour tant de richesses. Elles en ont si peu de soin, qu'il y a toujours quelques réparations à faire, et qu'une partie s'use ou se perd avant le terme naturel de sa durée. Pour aller à l'église, elles prennent un voile de taffetas noir et une longue jupe. Pour la promenade, c'est une cappe et une jupe ronde. Elles sont alors accompagnées de trois ou quatre esclaves de leur sexe, négresses ou mulâtres, en livrée comme les laquais.

A l'égard de la figure, les femmes de Lima sont presque toutes de taille moyenne, presque toutes belles ou jolies. Avec les cheveux qu'on a vantés, elles ont la peau d'une grande blancheur, sans le secours d'aucun fard, de la vivacité, les yeux charmans et le teint admirable. Don d'Ulloa leur attribue les avantages de l'esprit comme ceux du corps. « Elles » ont, dit-il, de la pénétration; elles pensent avec » justesse, et s'expriment avec élégance; leur conversation est douce et amusante ». En un mot, il

les trouve si aimables , que cette raison lui paraît expliquer seule pourquoi tant d'Européens forment des attachemens à Lima , et s'y fixent par les nœuds du mariage. Il les représente néanmoins un peu hautes , à l'égard même de leurs maris , qu'elles aiment à gouverner ; mais il trouve des raisons pour excuser ce faible , d'autant plus , ajoute-t-il , que , si les maris s'y conforment , ils en sont bien dédommagés par des attentions et des complaisances qu'elles portent plus loin que dans aucun autre pays du monde.

Elles aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre : elles en mettent derrière leurs oreilles , dans leurs robes et dans toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets mêmes sont chargés d'ambre , comme s'il manquait quelque chose au parfum naturel des fleurs. Elles entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes ; elles en garnissent leurs manches. L'approche d'une femme est annoncée par les délicieuses vapeurs qu'elle exhale. La grande place offre comme un jardin perpétuel , dans l'abondance et la variété des fleurs que les Américaines y viennent étaler. On y voit les dames , dans leurs calèches dorées , acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable ou de plus rare , sans faire attention au prix , et ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes. Au reste , chaque femme , dans sa sphère , se règle sur celles du rang le plus distingué , sans excepter les Nègresses mêmes , qui veulent imiter les femmes de qualité jusque dans leur chaussure.

La musique est une passion commune aux femmes

de tous les ordres : on peut même assurer qu'elles sont toutes gaies et badines. De toutes parts et dans toutes sortes d'états, on n'entend que des chansons vives et ingénieuses, ou des concerts de voix et d'instrumens. Les bals sont fréquens; on y voit danser avec une légèreté qui étonne. En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitans de Lima, et leur goût pour la musique et la danse aide encore à faire régner la joie.

Avec leur vivacité et leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumières acquises. On leur voit beaucoup d'ardeur à s'instruire dans la conversation des personnes éclairées qui viennent d'Espagne. L'usage qu'ils ont de former entre eux de petites assemblées ne sert pas peu à leur aiguïser l'esprit par l'émulation. C'est une école continuelle. D'ailleurs ils sont d'un caractère docile, quoiqu'un peu fier. En ménageant leur amour-propre, on est toujours sûr de leur trouver de la complaisance. Ils aiment les manières douces, et les bons exemples font sur eux une grande impression. On assure aussi qu'ils sont courageux, mais qu'ayant un point d'honneur qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, ils vivent entre eux dans une société fort tranquille. C'est surtout dans la noblesse qu'on voit briller les meilleures qualités de l'esprit et du cœur. Sa politesse est sans bornes pour les étrangers. Les Mulâtres, moins polis et moins éclairés, sont plus sujets aux défauts qui blessent la société; ils sont rudes, altiers,

inquiets, et souvent ils ont entre eux de vifs démêlés : cependant les désordres qui naissent de tous ces vices ne sont pas aussi fréquens qu'on pourrait se l'imaginer de la grandeur de la ville et de la multitude de ses habitans.

Il ne manque aux agrémens de Lima et de sa situation que de la pluie pour arroser son terroir. Ce n'est pas ici le lieu de recueillir les observations des voyageurs sur les causes de cette fâcheuse privation ; mais on doit remarquer que l'industrie y supplée jusqu'à rendre les environs fertiles en toutes sortes de grains et de fruits. On a déjà vu qu'un des soins de l'ancien gouvernement américain, et peut-être ce qui lui fait le plus d'honneur, fut d'ouvrir des canaux par lesquels l'eau des rivières pût servir à porter la fécondité dans les terres, et faciliter aux sujets le moyen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, et les ont conservés dans le même ordre qu'ils les avaient reçus des incas. C'est par cette voie qu'on n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'arroser les champs de froment et d'orge, les luzernes pour la nourriture des chevaux, les vastes plantations de cannes de sucre, les oliviers, les vignes et les jardins, pour en tirer régulièrement d'abondantes récoltes. Il n'en est pas de Lima comme de Quito, où les fruits n'ont aucune saison déterminée. A Lima, les champs produisent dans un temps qui est toujours le même, et la récolte se fait au mois d'août. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, suivant leur nature ; car ceux qui sont pro-

pres aux pays chauds, ne font que perdre la vivacité de leur verdure, et ne s'en dépouillent que pour faire place à de nouvelles feuilles. Il en est de même des fleurs, c'est-à-dire qu'elles ont aussi leurs saisons. Ainsi, le canton de Lima, où l'on distingue l'hiver de l'été, comme dans la zone tempérée, a le même avantage dans la production des arbres et des fruits.

Ce qu'on sème le plus dans le canton, c'est la luzerne, dont il se fait une consommation prodigieuse. Les habitans ne donnent point d'autre nourriture aux bêtes, surtout aux mules et aux chevaux, et ceux mêmes qui n'ont pas de carosses ou calèches n'étant jamais sans un ou deux de ces animaux, on doit comprendre que le nombre en est infini. Le froment et les cannes douces, qui produisent un sucre exquis, occupent une autre partie des terres. Tous ces champs sont cultivés par des esclaves nègres. Les oliviers sont une autre richesse des lieux voisins de Lima. Leur épaisseur les fait ressembler à des forêts; car, outre qu'ils sont plus gros, plus hauts, plus touffus que ceux d'Espagne, on ne les taille jamais; ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelacés les uns dans les autres, le jour n'y peut pénétrer. Aussi la charrue ne passe-t-elle jamais dans les champs qui en sont plantés. La seule culture qu'on leur donne est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre, et d'arracher tous les trois ou quatre ans les petits rejets qui croissent autour. Il n'en coûte pas d'autre soin

pour avoir une grande abondance de belles olives , dont on fait de l'huile , ou qui se conservent à la manière de l'Europe. Elles sont très-propres à ce dernier usage , par leur grosseur et leur beauté , par la douceur de leur jus , et par leur facilité à se détacher de leurs noyaux , qualités qui manquent aux olives espagnoles : aussi l'huile de Lima est-elle supérieure à celle d'Espagne.

Les environs de la ville sont remplis de jardins où croissent toutes les espèces de légumes et de fruits. Leur bonté répond à leur abondance. Quelques louanges qu'on ait données à ceux de plusieurs autres cantons , il n'y en a point qui égale ceux de Lima. D'ailleurs toute l'année est la saison des fruits , et l'on peut sans cesse les manger frais , parce que , les saisons étant alternatives dans les montagnes et les vallées , les fruits mûrissent d'un côté lorsqu'ils cessent de l'autre ; et Lima , qui n'est qu'à 25 ou 30 lieues des montagnes , en tire de toutes les sortes , à l'exception de quelques-uns qui demandent un terroir plus chaud. Le raisin est de diverses espèces à Lima. Celui qu'on nomme *raisin d'Italie* est gros et de très-bon goût. On ne fait aucune sorte de vin dans le canton : il n'y a que du raisin de treilles qui s'étendent sur la terre , où elles croissent fort bien , sans autre soin que de les tailler et de les arroser.

Cependant la qualité du terroir est non-seulement pierreuse et sablonneuse , mais on peut dire qu'il n'est composé que de petites pierres à fusil ou de cailloux lisses , ce qui rend quelques chemins fort

incommodes, à cheval comme à pied. Les lieux où l'on sème ont environ deux pieds de bonne terre : mais si l'on creuse au-delà, on n'y trouve plus que cette sorte de cailloux ; d'où l'on conclut que la mer couvrait autrefois tout cet espace. Une autre propriété du même terroir est d'être rempli de sources. On n'y creuse pas à quatre ou cinq pieds sans trouver de l'eau. Les voyageurs en donnent deux causes : l'une, que l'eau de la mer s'y insinue et s'y filtre aisément ; l'autre, qu'un grand nombre de ruisseaux et de torrens, qui coulent des montagnes, se perdent dans cette plaine avant d'avoir pu se joindre aux rivières, et qu'ils inondent le terrain en s'y répandant. Il se trouve même des rivières qu'on n'aperçoit point, parce que leur lit est rempli de pierres ; mais un animal n'y peut remuer les pieds sans y faire sourdre l'eau. Cette abondance d'eau souterraine contribue sans doute à la fertilité du pays, surtout à l'égard des hautes plantes, dont les racines pénètrent assez loin pour en être sans cesse arrosées.

Outre les vergers, les jardins et les plantations, qui mettent une charmante variété dans les campagnes, il y a des lieux où la nature seule fournit un spectacle agréable aux habitans, et la plus abondante nourriture aux troupeaux. Les collines de San-Christoval et d'Amancaès sont couvertes au printemps d'une verdure fort vive et d'une grande variété de fleurs. Divers lieux voisins de la ville offrent les mêmes agrémens à cinq ou six lieues de distance. Amancaès tire son nom d'une très-belle fleur jaune,

à quatre feuilles terminées en pointe, dont la colline est couverte. Outre ces promenades, la ville en a de publiques; celle d'Alaméda, au faubourg San-Lazaro, formée par cinq allées d'orangers et de citronniers, longues d'environ deux cents toises; celle d'Acho, qui offre aussi de belles allées d'arbres, sur les bords de la rivière, et quelques autres où l'on voit chaque jour une foule de carrosses et de calèches.

Le voisinage de Lima n'a plus d'autres monumens d'antiquité que des *guacas*, ou d'anciens sépulcres américains, et quelques restes de murailles qui bordaient les grands chemins; mais, à trois lieues de la ville, au nord-est, on voit encore subsister dans la vallée de Guacachipa les murs d'une grande bourgade. Ces murs et ceux de quelques autres vallées voisines, quoique bâtis sur la superficie de la terre, sans mortier et sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses des tremblemens de terre, tandis que les plus solides édifices de Lima, et de tous les lieux bâtis par les architectes espagnols, y ont succombé. On en conclut que l'expérience servait de maîtres aux naturels du pays, et leur enseignait que, dans une contrée si sujette aux tremblemens de terre, le mortier n'était pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Aussi nous assure-t-on que les Américains, remarquant la méthode de leurs premiers conquérans, se moquaient d'eux, et disaient que les Espagnols creusaient des tombeaux pour s'enterrer; mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'après avoir vu les nouvelles villes du Pérou,

si souvent changées en ruines , et connaissant l'ancien usage des Américains, on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siècles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses et des appartemens commodes l'emporte, dans l'esprit des Espagnols, sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chute. On se rappelle qu'en 1746 un tremblement de terre fit éprouver à la capitale du Pérou un désastre encore plus affreux que celui qui renversa une partie de Lisbonne quelques années après. Lima fut presque entièrement détruite ; mais dans une contrée si opulente , un espace de trente ans est plus que suffisant pour fermer cette grande plaie.

Le pain n'est pas moins estimé à Lima pour le goût que pour la blancheur. Il n'y est pas cher. On en distingue trois sortes : l'un nommé *criollo*, fort persillé et fort léger ; l'autre qu'on nomme *pain à la française*, et le *pain mollet*. Ce sont des Nègres qui fabriquent tous ces pains pour le compte des boulangers , et les boutiques en sont toujours bien fournies. On nous fait observer , comme une singularité de Lima , non-seulement que les boulangers y sont fort riches , mais qu'une grande partie de leur bien consiste dans le nombre de leurs esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent , ils reçoivent ceux que les maîtres veulent faire châtier pour quelque faute ; et , se chargeant de leur nourriture , ils payent encore au maître leur travail journalier en argent ou en pain. Ce châtiment est le plus grand auquel on puisse les condamner. Les galères n'en

approchent point. Ils sont forcés de travailler continuellement le jour et la nuit. On les nourrit mal; on leur laisse peu de temps pour le sommeil. En peu de mois l'esclave le plus vigoureux est tout-à-fait affaibli. Enfin, cet état est si redoutable pour eux, que l'idée seule sert à les contenir; et ceux qui s'y trouvent condamnés font les plus grands efforts pour obtenir grâce de leurs maîtres. On sait que le même usage était établi chez les Grecs et les Romains.

Le mouton est la viande la plus ordinaire à Lima, elle y est de très-bon goût. Celle de bœuf est aussi fort bonne; mais on en mange peu; et deux ou trois bœufs suffisent par semaine pour toute la ville. La volaille y est excellente et dans une grande abondance. Le gibier y est moins commun : ce sont particulièrement des perdrix, des tourterelles et des sarcelles. La plus grande consommation est de chair de porc, qui passe pour bonne, sans être aussi délicate qu'elle l'est à Carthagène. Toutes les autres viandes, et le poisson même, sont accommodées avec la graisse de porc, c'est-à-dire avec du saindoux ou du vieux-oing; usage qui vient apparemment de ce qu'à l'arrivée des Espagnols le Pérou n'avait point d'huile; et depuis qu'il en a de son crû, l'ancienne nécessité s'est comme tournée en habitude. Ce fut en 1560 qu'Antoine de Ribera planta le premier olivier qu'on ait vu dans cette région; et de là sont venus ceux qui forment aujourd'hui des forêts.

On apporte des montagnes du veau gelé comme un mets fort délicat; et les étrangers mêmes le trouvent tel. Toute la préparation consiste à tuer les veaux, et à les laisser un jour ou deux à l'air dans les bruyères pour les y faire geler. Ils se conservent fort long-temps dans cet état sans la moindre corruption. Le poisson vient à Lima des ports de Chorillos, de Callao et d'Ancon. Le plus délicat est le cordudo, et le *peje-reye* ou poisson roi, espèce de gradeau, de six à sept pouces de longueur; quoiqu'il ne se trouve au Pérou que dans l'eau salée, il n'est pas différent de celui qu'on trouve sous le même nom dans les rivières d'Espagne. Celle de Lima produit différentes espèces de poisson, entre autres, une sorte de crevettes qui ont deux ou trois pouces de large. Les anchois sont en grande abondance sur la côte. C'est la nourriture de cette multitude d'oiseaux de mer représentés sous le nom général de *guanaës*, quoiqu'ils soient de diverses espèces.

Parmi les différens vins qu'on boit à Lima, il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba et du lac. Celui dont on fait le plus d'usage est le vin de Pisco, dont on fait aussi toutes les eaux-de-vie qui se consomment dans la ville, et qu'on transporte plus loin. L'eau-de-vie de cannes n'y est pas connue. Les fruits secs viennent du Chili, tels que les amandes, les noix, les noisettes, les poires et les pommes séchées, etc. Les confitures ne sont pas moins communes à Lima que dans les autres villes de l'Amérique, mais l'usage en est plus modéré.

Celui du chocolat l'est aussi. On prend à sa place du maté, qu'on prépare deux fois chaque jour.

Mais rien ne contribue tant à l'abondance qui règne à Lima que son commerce avec toutes les autres parties du Pérou. Le consulat que nous avons nommé entre ses tribunaux envoie des députés commissaires pour résider dans toutes les villes de la dépendance du vice-roi. Il juge d'ailleurs de toutes les affaires du commerce. Cette cour, jointe à l'établissement d'un comptoir général, où se rassemblent non-seulement toutes les marchandises qui arrivent par les galions et les vaisseaux de registres, mais encore tout ce qui se fabrique dans les autres provinces, rend Lima comme le centre de toutes les richesses et commodités du pays.

Ce qui vient des provinces est déposé à Lima, pour être embarqué sur la flottille, qui part du port du Callao, et qui se rend à Panama vers le temps de l'arrivée des galions. Les propriétaires des fonds en abandonnent la direction aux négocians de Lima; et ceux-ci les vont trafiquer avec leurs propres fonds à la grande foire de Panama. A son retour, la flotille s'arrête au port de Payta, où les négocians prennent terre avec les marchandises de l'Europe dont ils se sont pourvus; et, pour éviter les longueurs de la navigation, ils les font transporter par terre jusqu'à Lima. Ce qu'ils ont de moins précieux continue la route par mer jusqu'à Callao. Lorsque tous leurs effets sont arrivés à Lima, ils commencent par expédier ce qui regarde leurs correspon-

dans, tandis qu'ils font serrer dans des magasins tout ce qui est pour leur propre compte, jusqu'à ce qu'il se présente des acheteurs, qui ne manquent point de se rassembler dans un temps réglé; ou bien ils ont des commis dans les provinces intérieures auxquels ils font des envois, dont ils reçoivent le produit en argent comptant ou par des lettres-de-change. Le commerce d'une flotille dure assez longtemps, par la difficulté de toutes ces expéditions, qui ne finissent que lorsque les magasins sont épuisés.

Le produit de ce qui se vend dans l'intérieur du pays est de l'argent en barres, en pignes ou en œuvre. Les barres et les pignes sont converties en espèce à la monnaie de Lima. Ainsi les négocians gagnent beaucoup, non-seulement sur leurs marchandises, mais encore sur les retours de l'argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Tout ce commerce n'est proprement qu'un troc de marchandises pour d'autres. Les deniers qui en proviennent dans l'intervalle des flotilles sont employés par la plupart des négocians en étoffes du pays, qui sortent des fabriques de l'audience de Quito; car il s'en consomme une si grande quantité pour l'usage du peuple, qui n'est pas en état, dans les petites villes, comme à la campagne, d'acheter les magnifiques étoffes auxquelles on donne le nom général d'étoffes de Castille, que ce commerce n'est pas moins nécessaire ni moins lucratif que l'autre. Un négociant qui fait ses emplettes avec des fonds mé-

diocres ne manque point de se pourvoir également des étoffes du pays et de celles de l'Europe, pour être en état de ne renvoyer personne.

Outre ce commerce, qui est le plus considérable, et qui se fait uniquement par Lima, ses habitans en ont un pour les pays méridionaux et septentrionaux de l'Amérique. Ce qu'ils tirent le plus du nord, c'est le tabac en poudre, qui, passant de la Havane au Mexique, y est préparé, et se transporte ensuite à Lima, d'où il passe dans d'autres contrées. Ce commerce se fait à peu près comme celui de Panama; mais les marchands qui le font ne se mêlent pas de celui des étoffes, et ne vendent que des parfums, tels que de l'ambre, du musc et de la porcelaine de la Chine. Les uns sont établis à Lima, les autres ne font qu'y passer; et tous correspondent avec les marchands mexicains. Des ports de la Nouvelle Espagne, il vient à Lima de la poix, du goudron, et du fer avec de l'indigo, mais en petite quantité. Il vient de Tierra-Firme beaucoup de tabac en feuilles et des perles, dont le débit est toujours fort grand pour les bijoux et la parure des femmes. Quand l'Assiento n'est point interrompu, ce commerce se fait aussi par la voie de Panama.

Entre les modes des femmes de Lima, il n'y en a point d'aussi générale et de plus enracinée que celle de porter dans la bouche ce qu'elles nomment un *limpion*. Il paraît, par la signification du mot, que cet usage n'est venu dans sa source que du désir de se tenir les dents propres. Limpion est formé de

limpiar, qui signifie *nettoyer*. On donne ce nom à de petit rouleaux de tabac de quatre pouces de long sur neuf lignes de diamètre, enveloppés dans du fil fort blanc, dont on les tire par degrés à mesure qu'on en use. Les dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche pour le mâcher un instant, et s'en frottent les dents, qu'elles croient plus belles et plus nettes après cette opération; mais les femmes du commun la poussent à l'excès. Elles sont horribles à voir avec un limpion entier, qu'elles ont continuellement dans la bouche. Cet usage, et celui du tabac à fumer, qui n'est pas moins à la mode parmi les hommes, produit une grande consommation de tabac en feuilles. Les limpions sont composés de tabac de Guayaquil, avec un peu de celui qui vient de la Havane par Panama. Le tabac à fumer se tire de Sana, de Moyabamba, de Jaën de Bracamoros, de Lulla et de Chillaos, où l'on en recueille beaucoup, et d'une fort bonne qualité.

Des liaisons d'une si grande étendue ne pouvant manquer d'être une source continuelle d'opulence, il semble que les marchands de Lima devraient être les plus riches particuliers du monde. Ils sont riches en effet; cependant avec une juste attention, don d'Ulloa croit avoir découvert qu'il n'y a pas plus de douze ou quinze maisons commerçantes, dont les capitaux en argent ou en marchandises, sans y comprendre à la vérité les biens fonds et les majorats, aillent chacune à cinq ou six cent mille piastres. Quelques-unes vont au-delà; mais on en compte fort

peu ; celles qui possèdent des fonds moyens , comme depuis cent jusqu'à trois cent mille piastres , sont en grand nombre ; et c'est véritablement entre leurs mains qu'est le fort du commerce , soutenu par les petits marchands dont les fonds sont de cinquante à cent mille piastres. Le même voyageur a trouvé deux raisons qui retiennent les négocians de Lima dans ces bornes ; leurs dépenses excessives et les riches dots qu'ils donnent à leurs filles , sans compter que l'établissement des fils emporte toujours une grande partie du capital. D'une grande fortune il s'en forme ainsi plusieurs médiocres , et souvent l'opulence d'une famille finit avec celui qui l'a commencée ; mais si quelque chose peut donner une haute idée des richesses de Lima et du faste espagnol , c'est ce qui se passa en 1682 à la réception du duc de Palata, lorsqu'il vint prendre possession de la vice-royauté. Les marchands firent paver les rues de la Mercad et de los Mercadores , par lesquelles il devait aller à la Place-Royale , où est le palais , de lingots d'argent quintés , qui pèsent ordinairement environ vingt marcs , longs de douze à quinze pouces , larges de de quatre à cinq et épais de deux à trois ; ce qui pouvait faire la somme de quatre-vingt millions de piastres , et d'environ trois cent vingt millions de notre monnaie.

On sait, par les premières relations, que, du temps des incas, Cusco était non-seulement la capitale , mais la plus grande et la plus magnifique , comme la plus ancienne de toutes les villes du Pérou. On

voit encore sur une colline , au nord de la ville , les ruines d'une fameuse forteresse que les incas avaient fait bâtir pour leur sûreté ; elles font juger que ces princes avaient eu dessein d'enfermer leur principale demeure d'un grand mur taluté pour fermer tous les passages extérieurs, et pour se conserver en même temps une communication libre avec la ville, par des voûtes souterraines qui conduisaient à trois autres forts situés dans la ville même où ils entretenaient une nombreuse garnison. Ce rempart était d'une hauteur extraordinaire , composé de pierres bien travaillées, et plus remarquable par la grosseur des pierres mêmes, qui étaient de différentes figures. Les principales de celles qui ont résisté au temps sont si grandes, qu'il n'est pas aisé de comprendre comment on a pu , sans le secours d'aucune machine, les tirer des carrières et les transporter dans le lieu où elles sont employées. Les creux que laisse l'irrégularité de ces grosses masses sont remplis d'autres pierres ajustées avec tant d'art et de proportion , que leur liaison ne s'aperçoit pas facilement. Celle dont l'énorme étendue cause le plus d'admiration, est en effet si prodigieuse dans sa totalité, qu'on ne peut même concevoir de machine assez forte pour la remuer. On lui a donné le nom de *cansada*, qui signifie *la fatiguée*, par allusion sans doute à la peine qu'elle a dû coûter pour le transport. Les ouvrages intérieurs de la forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont presque entièrement détruits ; mais la plus grande partie de ceux du dehors subsistent et

ne semblent menacés de leur fin que dans la ruine générale du monde.

La plupart des rues de l'ancien Cusco étaient longues, mais étroites. Toutes les maisons étaient de pierre, et l'on y comptait un grand nombre de palais ou d'édifices royaux. L'or et l'argent en faisaient la principale décoration; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il est vrai, comme l'observe Corréal, qu'on apportait à Cusco toutes les richesses de l'empire, et qu'après les y avoir fait entrer, il était défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir.

Cusco, devenu espagnol depuis plus de deux siècles, est aujourd'hui de la grandeur de Lima. Il est situé dans un terrain fort inégal et sur le penchant de plusieurs collines, dont le voisinage ne pouvait offrir d'emplacement plus commode. Celles qui l'environnent au nord et à l'ouest forment un arc auquel on a donné le nom de *senca*; au sud-est, la ville est bordée par une plaine où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des maisons sont bâties de pierre, et couvertes de tuiles fort rouges qui produisent un bel effet; les appartemens en sont bien distribués: tous les ouvrages de menuiserie y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes, et les meubles répondent à cette magnificence.

On compte dans Cusco trois ou quatre mille habitans de sang espagnol, et douze mille Américains. Corréal, après avoir parcouru toutes les régions de l'Amérique, assure que Cusco est l'endroit auquel il donne la préférence pour le plaisir et la santé, quoi-

que le voisinage des Andes y rende l'air un peu froid. On n'en lit pas moins dans Garcilasso , que les habitans ont pensé plusieurs fois à transférer la ville dans la vallée d'Yucay , qui en est à quatre lieues au nord , pour s'éloigner de ces montagnes dont les sommets sont presque toujours couverts de neige ; mais l'air de Cusco ne laisse pas d'être tempéré , et le dessein de l'abandonner n'a pu venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du canton d'Yucay , qui , étant abrité de toutes parts , passait , du temps même des incas , pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avaient leurs principales maisons de campagne , dont on voit encore les magnifiques débris. L'évêque de Cusco , qui était autrefois le plus riche prélat de l'Amérique , mais qui depuis l'érection des sièges de Guamanga et d'Arequipa , ne jouit plus que de vingt mille piastres de rente , compte entre ses possessions la plus grande partie de cette vallée , et le reste appartient aux principaux Espagnols du pays , qui croient avoir quelque chose à désirer pour le bonheur de leur vie , lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer une portion. L'usage de Cusco est d'y transporter les malades , qui ne sont jamais long-temps à s'y rétablir.

D'autres vallées rendent le voisinage de cette ville extrêmement agréable. Garcilasso en vante une qu'il nomme *Carabaya* , mais peu éloignée et située entre différentes montagnes , d'où il raconte qu'en 1566 on tira d'un rocher une masse d'or de la grosseur d'une tête d'homme. Les artistes jugèrent que , si le

hasard ne l'eût pas fait découvrir trop tôt, il y avait grande apparence que tout le rocher se serait converti en or.

Au nord, la province de Quito est limitrophe de celle de Santa-Fé de Bogota, et comprend de ce côté une partie du gouvernement de Popayan; au sud, elle confine aux corrégimens de Piura et de Chachapoyas; à l'est, elle occupe toute l'étendue du gouvernement de Maynas, sur la rivière de Maragnon ou des Amazones, jusqu'à la ligne de séparation qui divise les conquêtes des Espagnols de celles des Portugais; à l'ouest, elle a pour bornes les côtes de Machala, sur le golfe de la Puna, dans la mer du Sud, jusqu'à celles du gouvernement d'Atacames, et la juridiction de Barbacoas sur le golfe de Gorgone dans la même mer. Du nord au sud, sa plus grande largeur est de deux cents lieues; et sa longueur de l'est à l'ouest, jusqu'à la ligne de séparation, est de plus de six cents lieues en droite ligne; mais une grande partie de cet espace est, ou déserte et peu connue des Espagnols, ou habitée par des nations barbares. La seule qui soit bien peuplée, est l'espace que laissent entre elles les Andes.

Dans les terres de la dépendance de Mira, on trouve des ânes sauvages qui se multiplient beaucoup, et qu'on ne prend pas sans peine. Les maîtres des terres permettent cette chasse pour une petite récompense proportionnée au temps qu'on y emploie. Les chasseurs s'assemblent en grand nombre, à cheval et à pied. On fait une battue pour resserrer les

ânes dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient renfermés par un cercle d'hommes, ils tâchent de se sauver; et l'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture, que tous les autres le suivent à la file. C'est le temps qu'on prend pour leurs jeter des lacs. On renverse ceux qui sont arrêtés, avec le soin de leur mettre aussitôt des entraves aux jambes; et pendant le reste de la chasse on les laisse dans cette situation. Ensuite, pour les emmener plus facilement, on les accouple avec des ânes domestiques. En liberté, ils sont si farouches, qu'on a peine à s'en approcher. Ils ruent et mordent avec beaucoup d'adresse. D'ailleurs le meilleur cheval les atteint difficilement à la course, mais dès la première charge qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légèreté et leur indocilité; et, devenant fort paisibles, ils prennent bientôt cet air de lenteur et de stupidité qui est comme l'apanage de leur espèce. On observe qu'étant libres, ils ne peuvent souffrir qu'un cheval approche d'eux. S'ils en voient paraître un dans le champ où ils sont en troupe, ils se jettent dessus, sans lui donner le temps de fuir, et ne cessent de le mordre qu'après lui avoir ôté la vie.

Guayaquil passe pour la seconde des villes que les Espagnols ont fondées, non-seulement dans cette audience, mais dans tout le royaume du Pérou. On fixe son origine en 1533, c'est-à-dire un an après celle de Piura, qui est la plus ancienne. Elle fut d'abord située sur le golfe de Charopoto, un peu plus au nord qu'elle n'est aujourd'hui. Ensuite, ayant

été détruite par les Américains , elle fut rebâtie en 1537 par Orellana , dans le lieu qu'elle occupe à présent , c'est-à-dire sur la rive occidentale du fleuve de Guayaquil , à 2 degrés 11 minutes 21 secondes de latitude australe , suivant les observations de deux mathématiciens espagnols. Cependant ses premiers édifices furent construits sur le penchant d'une colline nommée *Cerillo-verde* , et c'est ce qu'on nomme aujourd'hui *Ciudad-veja* , la vieille ville ; mais , dans la suite, les habitans, se trouvant trop resserrés, d'un côté, par la colline, et de l'autre, par des inégalités de terrain, ou des ravines, prirent le parti, en 1693, de former comme une seconde ville à cinq ou six cents toises de la première, en conservant la communication entre les deux par un pont de bois, long d'environ trois cents toises, sur lequel on traverse les ravines sans incommodité; et dans les intervalles qu'elles laissent des deux côtés du pont, il y a des maisons qui unissent les deux villes. L'étendue de Guayaquil est considérable, puisque la vieille ville et la nouvelle n'occupent pas moins d'une demi-lieue le long du fleuve ; mais elles ont peu de largeur, parce que chacun aime à bâtir sur la rive, pour jouir des vents agréables qui la rafraîchissent.

On ne compte pas moins de vingt mille âmes à Guayaquil, c'est-à-dire que, pour sa grandeur, elle est une des plus peuplées de l'Amérique. Une grande partie de ses principaux habitans est composée d'Européens, qui s'y sont établis par le mariage et le commerce : le reste est de créoles et d'Américains. Ceux

qui sont capables de porter les armes sont distribués en différentes compagnies militaires, pour leur défense commune. Le corrégidor en est le chef, avec un mestre-de-camp et un sergent-major, sur lesquels il se repose de l'exercice et de la discipline. Quoique le climat de Guayaquil soit fort chaud, les habitans n'y ont pas le teint basané des pays du même degré de chaleur. On a nommé ce canton *le Pays-Bas équinoxial*, parce que sa situation ressemble à celle des Pays-Bas d'Europe; et cette ressemblance, suivant don d'Ulloa, s'étend jusqu'aux habitans. A l'exception de ceux qui sont d'un sang mêlé, tous les autres sont blonds; ils ont les traits du visage si parfaits, qu'on leur accorde l'avantage de la beauté sur tous les autres peuples de l'Amérique méridionale. Deux choses paraissent surprenantes; l'une, que, le pays étant si chaud, les naturels n'y soient pas du moins olivâtres; l'autre, que, les Espagnols n'ayant pas naturellement le teint aussi blanc que les peuples septentrionaux de l'Europe, leurs enfans soient blonds à Guayaquil.

La ville de Cuença est située à 2 degrés 53 minutes 42 secondes de latitude australe, et 29 minutes 26 secondes à l'occident du méridien de Quito, dans une fort grande plaine, que la rivière de Machangara traverse à plus d'une demi-lieue au nord de la ville. Le Matadoro, autre rivière, baigne les murs du côté du sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté, celle de Yanonçay coule dans la même plaine. Enfin celle de los Baños y passe aussi près d'un village

dont elle tire son nom. Ces quatre rivières sont fort dangereuses lorsqu'elles viennent à s'enfler, quoiqu'on les traverse ordinairement à gué. La plaine s'étend à plus de six lieues au nord, et les quatre rivières, s'y joignant à quelque distance de la ville, y forment un fleuve considérable. Du côté du sud, on trouve une autre plaine, large d'environ deux lieues, cultivée et couverte d'arbres qui forment des allées régulières.

On fait monter le nombre des habitans de Cuença à vingt-trois ou vingt-quatre mille. Cette ville serait la plus délicieuse du Pérou par sa situation, par l'abondance de ses eaux et la fertilité du terroir, si la fainéantise insurmontable des habitans ne leur rendait tant d'avantages inutiles. Ce vice est borné aux hommes; car les femmes, au contraire, sont si laborieuses à Cuença, que leurs ouvrages en laine, et la teinture qu'elles savent leur donner, font la ressource des familles, tandis que leurs maris vivent dans une honteuse oisiveté.

C'est à Loja que croît le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes, connu en Espagne sous le nom de *cascrilla de Loja*, et dans le reste de l'Europe, sous celui de *quinquina*. Entre plusieurs espèces, on en distingue une plus parfaite que toutes les autres. M. de Jussieu, chargé particulièrement de l'observation des plantes, dans le voyage de nos académiciens, se rendit exprès à Loja pour examiner l'arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge. Il en a publié une longue description, dont les princi-

paux traits doivent être remis à l'article des plantes ; mais don d'Ulloa nous apprend ici que ce savant botaniste donna des instructions au corrégidor de Loja pour distinguer la meilleure espèce de quinquina , et qu'il les communiqua même aux Américains qui sont employés à le couper , qu'il leur enseigna aussi la manière d'en faire des extraits ; enfin qu'il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce pays , où il n'était point employé , quoique les fièvres , dont il est le remède , y règnent comme ailleurs. Les habitans s'imaginaient que cette drogue ne passait en Europe que pour y servir à la teinture des étoffes ; et quoiqu'ils n'ignorassent pas absolument sa vertu , ils la croyaient d'une qualité si chaude , qu'ils en appréhendaient même l'usage. M. de Jussieu les désabusa par d'heureuses expériences. Depuis si long-temps qu'on coupe de ces arbres , il n'en resterait plus , si les graines qui tombent n'en produisaient d'autres. Les montagnes en sont encore couvertes ; ce qui n'empêche point que la diminution n'en soit considérable , parce que les habitans du pays , n'ayant point l'attention d'en semer , ceux qui croissent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on ne cesse point de couper. On a découvert dans le territoire de Cuença plusieurs montagnes où ces arbres sont en abondance ; et pendant que don d'Ulloa visitait cette juridiction , le curé de Cuença fit recueillir une certaine quantité d'écorce qu'il fit transporter à Panama , seul débouché pour cette marchandise. Cet exemple et l'opinion confir-

mée que le quinquina est le même que celui de Loja, ayant engagé plusieurs habitans à pousser plus loin leurs recherches, ils trouvèrent d'autres montagnes qui en sont remplies.

La ville de Popayan, qui jouit du titre de cité depuis le 25 juin 1538, est bâtie dans une plaine fort rase, vers le nord, à 2 degrés 25 minutes de latitude septentrionale : du côté de l'orient, elle est couverte par une montagne de hauteur médiocre et revêtue de grands arbres, qu'on a nommée *Montagne d'M*, parce qu'elle a la figure de cette lettre ; à l'occident, elle a quelques petites collines qui mettent de la variété dans un pays fort uni. La ville est assez grande ; ses rues sont larges et régulièrement droites, mais pavées seulement le long des maisons. Le milieu ne l'est point, offre un fond de menu gravier qui, ne se convertissant jamais en poudre, ni en boue, est plus commode et plus net que le pavé même. Toutes les maisons sont de brique crue, et dans le goût de celles de Quito ; la plupart avec un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable, et les appartemens y sont meublés à l'européenne ; ce qui doit faire prendre une assez haute idée de la magnificence des habitans, dans un pays où la difficulté de voiturier par terre les marchandises de l'Europe en augmente beaucoup la cherté.

A Quito, et dans les autres villes de son audience, le mélange du sang est d'Espagnols et d'Américains ; mais à Popayan, comme à Carthagène, et dans tous les lieux où les Nègres sont en grand nombre, la

plus grande partie du peuple est un mélange de sang espagnol et nègre. On y compte environ vingt-cinq mille âmes de race mêlée, et quantité de famille purement espagnoles, parmi lesquelles il n'y en a pas moins de soixante qui sont d'ancienne noblesse. Il est assez remarquable que le nombre des habitans y augmente de jour en jour, tandis qu'il diminue dans plusieurs villes du Nouveau-Monde. On attribue cet avantage aux mines d'or du district, qui attirent un grand nombre de nouvelles familles par l'espoir du gain, ou par la facilité d'y subsister.

Une rivière, nommée *Rio del Molino*, qui descend de la montagne d'M, et qui traverse la ville, y entretient la fraîcheur et la propreté : elle la divise en deux parties qui communiquent par deux ponts; ses eaux sont saines, et passent même pour médicinales, qualité qu'elles acquièrent, dit-on, en arrosant les excellens simples de la montagne. On vante encore plus une autre source qui descend du même lieu, et qui est réservée pour les couvens de filles et pour les principales maisons de la ville. A la distance d'une lieue vers le nord, passé la rivière de Canco, profonde et terrible dans ses débordemens, qui arrivent dans le cours de juin, de juillet et d'août. Les pluies sont alors continuelles sur la montagne de Guanacas, d'où cette rivière descend, et les orages si furieux, qu'on n'en approche pas sans danger.

Le climat de ce gouvernement varie, comme la plupart de ceux dont a parlé, suivant la situation

des lieux. A Popayan même , et dans quelques autres cantons , le printemps est perpétuel. On prétend que le territoire de Caluto est le plus sujet au tonnerre , et de là vient la célébrité de ses cloches , auxquelles on attribue , sur diverses traditions , une vertu particulière contre la foudre. Dans quelques vallées , surtout dans celle de Neyba , on trouve un petit insecte , nommé *coya* ou *coyba* , de la grosseur d'une punaise , dont le sang est si venimeux , que s'il en rejaillit , en l'écrasant sur le peau d'un homme ou d'une bête , l'humeur pénètre les pores , s'insinue dans la masse du sang , fait enfler horriblement le corps , et cause bientôt la mort. Le coca , bétel de l'Amérique méridionale , croît en abondance dans le Popayan , et fait partie de son commerce , qui est assez considérable , parce que ce pays est le chemin par où toute l'audience reçoit les marchandises d'Espagne ; il y a d'ailleurs des correspondances régulières avec Quito , Choco et Santa-Fé , où il envoie de son propre fonds des bestiaux , des mules , du bœuf fumé , des jambons , du tabac en feuilles , du sain-doux , de l'eau-de-vie de cannes , du fil de coton , de la pite , des rubans et d'autres marchandises. On apporte de Santa-Fé à Popayan du tabac en poudre , qui se fabrique à Gunjar , et Popayan fournit à Santa-Fé des étoffes de ses propres fabriques. Le change de l'argent pour l'or fait une autre espèce de commerce. Le second de ces deux métaux étant aussi commun dans le pays que l'autre y est rare , on y apporte de l'argent pour acheter de l'or ;

et de part et d'autre , on y trouve un profit considérable.

Le gouvernement de Maynas termine l'audience de Quito à l'orient , et c'est la dernière partie de sa juridiction. C'est dans son territoire qu'on trouve la source de différentes rivières , qui , après avoir parcouru une vaste étendue de pays , se réunissent et forment ensemble le Maragnon , si célèbre sous le nom de *Rivière des Amazones*.

Il en est de ce fleuve comme d'un grand arbre nourri par une infinité de racines , sans qu'on puisse distinguer précisément la principale , et celle dont il tire son origine. Ses sources sont en si grand nombre , qu'on en peut compter autant qu'il y a de rivières qui descendent de la partie orientale des Cordilières. L'opinion la plus commune sur sa première source , est celle qui la place dans le corrégiment de Tarma , commençant à prendre son cours du lac de Lauricocha , près de la ville de Guanuco , vers le 11^e degré de latitude australe : de là il coule au sud , à la hauteur d'environ 12 degrés , par le pays qui appartient à ce corrégiment , et , tournant insensiblement vers l'est , il passe par les terres de Jauxa ; ensuite il tourne au nord , après avoir passé à l'orient des Cordilières ; et laissant à l'ouest les corrégimens de Moyo-Bamba et de Chachapoyas , il continue son cours jusqu'à la ville de Jaën , située à 5 degrés 25 minutes ; là , il fait un coude et poursuit son cours vers l'est , jusqu'à son entrée dans l'Océan , qu'il fait par une embouchure dont la lar-

geur s'étend depuis la ligne équinoxiale jusqu'aux deux premiers degrés de latitude nord. Sa longueur, depuis le lac de Lauricocha jusqu'à Jaën, est de plus de deux cents lieues, en y comprenant tous ses détours. De là jusqu'à la mer, la différence de sa longitude est de 30 degrés à l'orient, ce qui fait six cents lieues marines, qu'on peut évaluer à neuf cents, si l'on y comprend les détours qu'il fait dans cet espace. Ainsi, tout son cours, depuis le lac de Lauricocha jusqu'à l'Océan, n'a pas moins d'onze cents lieues.

Dans le cours immense du fleuve, il se trouve deux endroits où ses bords, resserrés par les terres, forment divers détroits, et la rapidité de ses eaux rend ces passages fort dangereux. Dans quelques autres lieux, son cours changeant tout d'un coup de direction et se recourbant, l'eau heurte avec violence les rochers escarpés de ses bords, ce qui lui fait former des tournoiemens aussi dangereux pour les bâtimens que les détroits dont ils sont heureusement sortis. Le plus célèbre de ces détroits, par ses dangers, est celui qu'on rencontre entre San-Iago de las Montanas et Borja, auquel on donne le nom de *Pongo de Manceriche*. *Pongo*, en amérain, signifie une porte; et ces peuples nomment ainsi généralement tous les lieux étroits. Manceriche est le nom d'une contrée voisine. M. de La Condamine, qui a tout examiné avec l'attention d'un philosophe, et dont le témoignage l'emporte sans doute sur celui des voyageurs

ordinaires, donne au Pongo, dans l'endroit où il est le plus étroit, vingt-cinq toises de large et deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le rétrécissement jusqu'à la ville de Borja. Il ajoute qu'il fit ces deux lieues dans une *balze*, ou barque péruvienne, en cinquante-sept minutes.

La largeur et la profondeur du fleuve sont proportionnées à la longueur de son cours. Il faut supposer que, dans les détroits, il gagne en profondeur ce qu'il perd de sa largeur; car il reçoit peu d'augmentation de tant de grandes rivières qui lui apportent le tribut de leurs eaux. Il continue son cours, sans aucun changement sensible dans sa largeur ordinaire, ni dans sa vitesse. Cependant ses eaux se déploient quelquefois au large; mais c'est pour former une grande quantité d'îles, qu'on remarque particulièrement depuis l'embouchure du Napo jusqu'à celle du Coari, qui est un peu à l'occident du Négro. Là, divisé en plusieurs bras, il forme dans cet espace une infinité d'îles; ensuite il réunit ses eaux dans un seul canal. Cent lieues au-dessous de l'embouchure du Négro, ses bords commencent à se rétrécir. Cet endroit, où les Portugais ont des forteresses, comme ils en ont dans les postes de Para, Curupa et Macapa, sur les rives du fleuve, et sur la rive orientale du Négro, se nomme *le détroit de Pauxis*. C'est là qu'on commence à sentir les effets de la marée, quoique de là il y ait encore plus de deux cents lieues jusqu'à la mer.

Après avoir parcouru un immense espace, reçu

dans son sein tant d'eaux et de rivières différentes, formé des tours et des détours, des sauts et des détroits, après s'être divisé en divers bras, après avoir formé tant d'îles de toutes sortes de grandeurs, le Maragnon commence, dès l'embouchure de la rivière de Chingu, à tourner vers le nord-est, en étendant ses eaux pour entrer dans la mer avec plus de majesté, et dans ce grand espace, il forme de nouvelles îles. Ses bords, autrefois habités par des Américains plus féroces que des bêtes, sont aujourd'hui couverts de villages bien situés et peuplés d'habitans raisonnables. C'est particulièrement au P. Samuel Fritz, missionnaire, qu'on attribue cette heureuse révolution.

Le nombre des nations soumises était si grand, dès la fin du dernier siècle, que l'espace d'une année suffisait à peine au P. Fritz, pour faire la visite des villages qui étaient sous sa direction, sans compter ceux des autres nations qui avaient aussi leurs missionnaires.

Borja, capitale du gouvernement de Maynas, est située à 4 degrés 28 minutes de latitude australe, 1 degré 54 minutes à l'orient du méridien de Quito. Cette ville ne diffère point, dans sa grandeur et sa structure, de celles du gouvernement de Jaën : et le peuple qui l'habite, quoique mêlé de métis ou d'Américains, est moins nombreux encore que celui de Jaën de Bracamoros, sans que la résidence du gouverneur ait servi beaucoup à l'augmenter.

Il reste à parler de Quito. Sa situation est à 13

minutes 33 secondes de latitude australe , et 298 degrés 15 minutes 45 secondes de longitude , comptée du méridien de Ténérife ; dans l'intérieur des terres de l'Amérique méridionale , dans la partie occidentale des Andes , à la distance d'environ trente-cinq lieues des côtes de la mer du Sud. Elle a , au nord , la montagne de Pichincha , célèbre dans le pays par sa hauteur. C'est sur le penchant même de cette montagne que la ville est bâtie : elle est non-seulement environnée de plusieurs collines , mais posée sur d'autres par des crevasses auxquelles on donne le nom de *guyacos* , et qui font les vallées du Pichincha. Ces crevasses la traversent d'un bout à l'autre , et quelques-unes sont si profondes , qu'il a fallu des voûtes par-dessus , pour donner un peu d'égalité au terrain ; de sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des arcades , et que ses rues sont très-irrégulières. Sa grandeur est celle de nos villes du second ordre ; mais dans un terrain moins inégal elle paraîtrait plus étendue.

La montagne de Pichincha est un volcan qui vomissait des flammes du temps des incas , et ce phénomène s'est renouvelé quelquefois depuis la conquête. La bouche du volcan est dans une roche haute , dont la crête est toute calcinée et ressemble au tuf. Il ne vomit plus de feu et n'exhale même aucune fumée ; mais en certains temps il effraie par les murmures affreux que le vent produit dans ses cavités intérieures. Les habitans tremblent alors , au souvenir des ravages qu'il a causés en couvrant

de cendres la ville et les champs voisins. Le sommet de cette montagne n'est jamais sans neige et sans glace; et les habitans s'en servent pour rafraîchir leurs liqueurs. On sait d'ailleurs que Quito fut renversée, en 1755, par ce fameux tremblement de terre, qui se fit sentir depuis Lisbonne jusqu'au Pérou.

La ville est extrêmement peuplée : on y compte des familles fort distinguées, qui doivent leur origine aux premiers conquérans, à des présidens, à des auditeurs ou à d'autres personnes de considération, venues de différentes provinces d'Espagne. Elles se sont conservées dans leur lustre, sans aucun mélange d'alliance avec les habitans d'un ordre inférieur. Ceux-ci peuvent être distingués en quatre classes, Espagnols ou Blancs, les Métis, les Naturels du pays, les Nègres et leurs descendans, dont le nombre n'est pas grand à Quito, en comparaison de quelques autres villes du Nouveau-Monde; car il n'est pas aisé d'y amener des Nègres, et d'ailleurs ce sont les Naturels du pays qui cultivent les terres. Par le simple nom d'Espagnol, on n'entend pas un Européen, qu'on nomme *Chapeton*, comme à Carthagène, mais un homme né de parens espagnols : ils ont la peau blanche et les cheveux blonds, ce qui les fait considérer comme Espagnols, quoiqu'ils ne le soient pas réellement. Ceux qu'on distingue ainsi par la couleur blanche font environ la sixième partie des habitans de Quito.

Les Espagnols de Quito sont bien proportionnés

dans leur taille ; celle des Métis est presque généralement au-dessus de la médiocre.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent à l'étude de la philosophie et de la théologie. Quelques-uns étudient la jurisprudence , mais sans aucun dessein d'en faire profession. S'ils réussissent quelquefois dans ces sciences , ils sont d'une ignorance extrême dans les matières politiques , dans l'histoire et les beaux-arts. Après sept ou huit années d'étude dans leurs collèges , ils n'ont appris qu'un peu de scolastique , et tout le reste semble ne pas exister pour eux.

Les femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure un fond de douceur , qui est le caractère général de leur sexe dans toute l'Amérique. On remarque à Quito que le nombre des hommes n'approche pas de celui des femmes ; ce qui paraît d'autant plus extraordinaire , que les hommes n'ont pas l'usage de voyager , comme dans les pays de l'Europe. On voit des maisons chargées de filles , sans un seul garçon. Le tempérament même des hommes , surtout de ceux qui ont reçu une éducation molle , s'affaiblit dès l'âge de trente ans , au lieu qu'après cet âge les femmes deviennent plus fortes. La cause de cette différence n'est peut-être que dans le climat ou dans les alimens du pays ; mais don d'Ulloa ne fait pas difficulté de l'attribuer principalement à la débauche , qui est de tous les âges , après avoir commencé dès l'enfance. Il ajoute , sur le même principe , que l'estomac perdant sa vigueur , n'a plus

la force de fournir à la digestion ; et pour preuve , il assure qu'il est assez ordinaire aux habitans de Quito de rendre , quelque temps après le repas , tout ce qu'ils ont mangé , et que , s'ils y manquent un jour , ils s'en trouvent incommodés ; mais , avec cet assujettissement et ces infirmités , ils ne laissent pas d'arriver à l'âge ordinaire , et l'on en voit même de fort vieux. L'unique exercice des personnes de distinction qui n'ont pas pris le parti de l'Eglise , est de visiter leurs biens de campagne , et d'y passer tout le temps de la récolte. On en voit peu qui s'appliquent au commerce : ils l'abandonnent aux Européens , qui prennent la peine de voyager dans cette vue. Ce désœuvrement général , qui ne peut venir que d'un fond naturel d'indolence et de paresse , a répandu dans Quito un goût plus vif et plus licencieux que dans tout le reste de l'Amérique , pour une espèce de danse qui se nomme *sandago*. Les postures y sont fort indécentes , surtout parmi le peuple , qui ne se livre à cet amusement qu'avec une profusion d'eau-de-vie de cannes , et d'une autre liqueur nommée *chica* , dont les effets troublent ordinairement la fête par quelque désastre.

Le peuple , surtout parmi les Métis et les Américains , est extrêmement porté au larcin , et l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les Métis , quoique naturellement poltrons , sont des filoux fort hardis ; ils enlèvent particulièrement les chapeaux , et le vol est quelquefois considérable , parce que les per-

sonnes de condition, et les bourgeois mêmes qui ont quelque bien, portent des chapeaux blancs de castor qui coûtent quinze à vingt écus, entourés d'un cordon d'or ou d'argent, avec une boucle de diamans ou d'émeraudes, montée en or.

On ne regarde pas comme un crime à Quito de dérober les choses comestibles, ni les ustensiles de table. Un Métis ou un Américain qui se trouve à portée de prendre une pièce d'argenterie ne manque jamais de s'en saisir, et choisit toujours la moins précieuse, dans l'espérance qu'on s'en apercevra moins facilement. S'il est découvert, il s'excuse par un mot, qui est même introduit dans la langue espagnole du pays. Ce mot est *yanga*, qui signifie sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention. C'en est assez pour établir que le voleur n'est pas coupable : il rend la pièce avec la liberté de se retirer ; mais s'il n'est point aperçu, il n'y a point de preuves qui puissent constater le fait, lorsqu'il s'obstine à le désavouer.

Le langage qu'on parle à Quito et dans les autres parties de la province n'est point uniforme. La langue espagnole est aussi commune que la péruvienne. Il y a dans toutes les deux un mélange de quantité de mots, pris et corrompus de l'une et de l'autre. La première que les enfans parlent est la péruvienne, parce que c'est celle de leurs nourrices. Il est rare qu'un enfant sache un peu d'espagnol avant l'âge de cinq ou six ans ; et dans la suite, les jeunes gens se font un jargon mêlé, dont ils ne

peuvent se défaire. Un Espagnol qui arrive d'Europe a besoin d'un interprète pour les entendre.

Le climat de Quito est si singulier dans ses variétés, que l'expérience est nécessaire sur ce point pour corriger les erreurs du jugement. Qui pourrait se persuader, sans l'avoir éprouvé, ou du moins sans des témoignages dignes de foi, qu'au centre de la zone torride, sous l'équateur même; non-seulement la chaleur n'ait rien d'incommode, mais qu'il y ait des cantons où le froid est très-sensible, et que dans d'autres on jouisse sans cesse de tous les charmes du printemps? la douceur de l'air et l'égalité des jours et des nuits font trouver mille délices dans un pays qu'on croirait inhabitable. On le préfère aux pays situés sous les zones tempérées, où l'incommodité du changement des saisons se fait sentir par le passage du froid au chaud, et du chaud au froid. Le moyen que la nature emploie pour rendre le climat de Quito si délicieux, consiste à rassembler diverses circonstances, dont une seule ne pourrait manquer sans le rendre inhabitable. La principale est l'élévation du terrain au-dessus de la superficie de la mer, ou même de toute la terre. Cette élévation diminue la chaleur, parce que dans un pays qui occupe une si haute région de l'atmosphère, les vents sont plus subtils, la congélation plus aisée, et la chaleur moins ardente : effets si naturels, qu'il ne faut pas chercher d'autre principe de la température qu'on y admire, et des autres merveilles que la nature y étale; d'un côté, des montagnes d'une

hauteur et d'une étendue immense, mais couvertes de glace et de neige depuis leur sommet jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles ne cessent point de brûler, tandis que leur pointe et leur ouverture se soutiennent au dehors; un air tempéré dans les plaines, une vive chaleur dans les crevasses et les vallons; enfin, suivant la profondeur ou l'élévation du terrain, cette variété qu'il est impossible de représenter, entre les deux extrémités du froid et du chaud.

Le climat de la ville même est tel, que les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes, quoique les neiges, les glaces et les volcans en soient si proches. Les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, et les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes; elles sont agréables. De là vient qu'il y a peu d'uniformité dans les habits. On voit porter indifféremment des étoffes légères et du drap, sans craindre aucune incommodité du froid ou de la chaleur.

Il règne continuellement, à Quito, des vents modérés, dont les plus ordinaires sont ceux du sud et du nord. Comme ils sont constans, de quelque côté qu'ils soufflent, ils ne cessent point de rafraîchir la terre en arrêtant l'impression excessive du soleil.

Si ces avantages n'étaient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y aurait pas de meilleur, ni de plus agréable pays dans l'univers. Mais les pluies y sont terribles et presque continuelles : elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerre et souvent d'af-

freux tremblemens de terre, qui semblent menacer la nature de sa ruine. Après la plus belle matinée, qui dure ordinairement jusqu'à une ou deux heures après midi, les vapeurs commencent à s'élever; l'air se couvre de nuages sombres qui se convertissent bientôt en orages. Alors tout reluit, tout paraît embrasé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les montagnes avec un épouvantable fracas, et cause souvent bien des désastres dans la ville, qui se trouve inondée d'eau. Les rues sont changées en rivières, les places en étangs, malgré leur pente, et le désordre dure jusqu'au coucher du soleil où l'air redevient tranquille et le ciel fort serein. Quelquefois néanmoins la pluie dure toute la nuit, et continue toute la matinée, ou même trois ou quatre jours se passe sans qu'il cesse de pleuvoir. Il arrive quelquefois aussi que le temps demeure beau, sans interruption pendant plusieurs jours; mais on peut compter que le quart ou la cinquième partie des jours de l'année, est de ceux où le beau temps est mêlé d'orages et de pluie.

La distinction est fort petite entre l'hiver et l'été. On appelle *hiver* l'intervalle entre décembre et mai : tout le reste porte le nom d'*été*. Le premier de ces deux périodes est plus orageux; l'autre a plus de jours sereins. Si les pluies cessent plus de quinze jours, toute la ville est en alarmes et les habitans en prières, pour en obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption? Les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit

des maladies fort dangereuses , et que l'excès d'humidité ruine les semences ; au lieu que des pluies interrompues servent non-seulement à tempérer l'ardeur du soleil , mais à nettoyer les rues de la ville , qu'une mauvaise police laisse remplir de toutes sortes de saletés. Cependant l'air est naturellement si pur à Quito , qu'on n'y connaît pas même la plupart de ces insectes qui font la guerre au repos des hommes dans les régions chaudes. Les serpens, s'il s'y en trouve quelques-uns , y sont sans venin. En un mot , on n'y voit guère d'autre insecte malfaisant que la nigue , dont aucune partie de l'Amérique méridionale n'est exempte. La peste y est inconnue , du moins suivant l'idée que nous attachons à cette ennemie de la race humaine ; car il y a des maladies contagieuses , des pleurésies ou points de côté , qui causent souvent d'affreux ravages.

Les maladies vénériennes sont si communes dans cette contrée , que peu de personnes en sont exemptes : ce qui rend le mal si général , c'est le peu de soin qu'on apporte à le guérir. A la vérité , il semble que le climat lui soit favorable. Rarement on est obligé de garder le lit , et l'on voit quantité d'habitans parvenir à l'âge de soixante-dix ans et même au-delà , sans que la maladie héréditaire ou contractée dès l'enfance les ait quittés un instant.

Dans toute l'Amérique méridionale , la rage est aussi inconnue pour les chiens , que la peste pour les hommes.

Tous les voyageurs parlent avec admiration de la

fertilité des campagnes de Quito, et l'attribuent à la réunion des avantages dont on a fait la description. Le chaud et le froid y sont tempérés avec un accord qu'on ne voit dans aucun autre climat entre ces deux contraires. Toute l'année se passe à semer et à recueillir, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; et cette inégalité vient de la différente situation des montagnes, des collines, des plaines et des vallées.

Dans une fertilité si singulière, l'excellence des fruits et des dégrées doit naturellement répondre à leur abondance. Le pain de froment, si rare dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, est à fort vil prix à Quito, et serait beaucoup meilleur si les Péruviennes, qui exercent le métier de boulangères, savaient le pétrir. Ce qui manque à Quito, ce sont les légumes verts : on y supplée par des racines et des légumes secs. Les fruits qui demandent un climat chaud, croissent partout dans la plus grande abondance, tels que les oranges douces et amères, les citrons et les petits limons, les limes douces et aigres, les cédrats et les toronjes. Leurs arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de feuilles et de fleurs. L'usage des habitans de Quito est de couvrir leurs tables de ces diverses espèces de productions : ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, et les derniers qui disparaissent. Ils servent non-seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût, parce qu'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des autres mets.

Outre les viandes communes, le gibier serait en abondance à Quito, si les habitans avaient plus d'inclination pour la chasse. Ils ne laissent pas de tirer des montagnes beaucoup de lapins et de tourterelles. Les perdrix y sont en petit nombre, et d'une espèce qui ressemble peu à celles de l'Europe : elles ne sont pas plus grosses que nos cailles. Un des principaux alimens de Quito est le fromage : il s'y en débite tous les ans pour soixante-dix à quatre vingt mille écus. Le beurre de vache y est aussi fort bon, et d'usage fort commun. Mais le goût des habitans est extrême pour les confitures. On parle avec étonnement de la quantité de sucre et de miel qui se consomme dans cette ville et dans les cantons voisins. Après avoir exprimé le jus de cannes, on le laisse cailler pour en faire de petits pains en forme de tourtes qu'on nomme *raspaduras* : c'est la nourriture la plus commune des pauvres.

Quelque aversion que les habitans de Quito aient pour le travail, il s'y fait un commerce considérable qui est presque entièrement entre les mains des Chapeçons ou Européens, les uns habitués dans le pays, et les autres amenés par l'espoir du gain. Ce sont particulièrement les derniers qui achètent les marchandises du pays, et qui y vendent celles de l'Europe.

Le Chili est une dépendance de la vice-royauté du Pérou, quoiqu'il ait ses gouverneurs particuliers, comme Santa-Cruz de la Sierra, le Tucuman, le Paraguay et Buénos-Aires. Il occupe cette partie de

l'Amérique méridionale qui, depuis les frontières du Pérou, s'étend vers le pôle austral jusqu'au détroit de Magellan, ce qui ne fait pas moins de cinq cent trente lieues de côte maritime. Le Pérou et le Chili sont séparés par le désert d'Atacama; entre la province de ce nom, qui est la dernière du Pérou, et la vallée de Capayapu, aujourd'hui Copiapo, qui est la première du Chili : ce désert s'étend l'espace de quatre-vingts lieues. Vers l'orient, le Chili touche en partie aux confins du Paraguay, avec quelques déserts dans l'intervalle; en partie aux frontières du gouvernement de Buénos-Aires, mais dont il est séparé aussi par ce qu'on nomme *les Pampas*, terme du pays, qui signifie de vastes plaines. A l'occident, il aboutit aux côtes de la mer du sud, depuis les 27 degrés de latitude méridionale, qui est la hauteur de Copiapo, jusqu'aux 53 degrés 30 minutes. Une partie de ce pays avait été soumise par les incas.

Lorsque les Espagnols eurent pénétré dans le Pérou, et conquis ses principales provinces, Almagro le père, en 1535, et Pèdre de Valdivia, en 1541, étendirent la domination de l'Espagne dans le Chili, surtout Valdivia, qui y fonda plusieurs villes, et qui obtint du président de la Gasca, en 1548, la confirmation du titre de gouverneur qu'il avait reçu d'abord de François Pizarre. En 1551, tous les Américains du pays s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes. La partie était trop inégale; il fut tué en combattant, et plusieurs de ses soldats eurent le même sort. Une des

principales villes qu'il avait fondées conserva son nom. L'humeur belliqueuse des peuples du Chili n'a pas cessé d'empêcher l'accroissement des colonies espagnoles, qui n'a jamais été en proportion de l'étendue, de la beauté et des richesses du pays; aussi ce gouvernement général n'en renferme-t-il que quatre particuliers et onze corregiméns.

Le Chili entretient constamment cinq cents hommes de troupes réglées; pour la garnison des forts de la frontière et des côtes. Autrefois, c'est-à-dire jusqu'au commencement de ce siècle, elles montaient à deux mille hommes, dont on a trouvé que les frais allaient trop loin. Les deniers qui entrent dans les caisses royales de San-Iago et de la Conception, ne suffisent pas pour l'entretien de cette armée: on envoie tous les ans, de Lima, un supplément de cent mille piastres en argent comptant, et le reste en étoffes et en marchandises. Sur cette somme on retient six à huit mille écus pour l'entretien des fortifications, et pour traiter les Américains soumis lorsqu'ils envoient des députés aux gouverneurs.

Les habitans de la Conception, l'une des principales villes du Chili, sont Espagnols ou Métis; ils ont tous le teint fort blanc, et quelques-uns sont même blonds. On compte plusieurs familles de distinction parmi les Espagnols; les unes créoles, les autres européennes. Les hommes sont bien faits, gros et robustes. On ne vante pas moins la beauté des femmes; leurs usages ressemblent beaucoup à ceux de Lima et de Quito; mais don d'Ulloa fait une pein-

ture fort singulière de l'habillement des hommes. Au lieu de cape ils portent ce qu'ils nomment *ponchos*. C'est une pièce d'étoffe de la forme d'une couverture de lit, et de deux ou trois aunes de long sur deux de large. Pour toute façon on fait, au milieu de la pièce, un trou à passer la tête. Le poncho pend des deux côtés, et par derrière comme par-devant. On le porte à cheval et à pied. Les pauvres, et ceux qu'on nomme *Guases* dans le canton, ne le quittent qu'en se couchant. Le poncho ne nuit point au travail; on ne fait que le retrousser par les côtés jusque sur le dos, ce qui laisse les bras et le reste du corps libres. A cheval, ce vêtement est à la mode pour les deux sexes, sans distinction de rang. L'exercice du cheval est si commun à la Conception, qu'on est surpris d'y voir aux femmes autant d'adresse et de légèreté qu'aux hommes. Au reste, la simplicité du poncho n'empêche point qu'on ne discerne le rang et le sexe. Cette différence naît de la finesse de l'étoffe et des bordures qui la relèvent. Le fond en est ordinairement bleu; mais les bordures sont rouges ou blanches; quelquefois le fond est blanc, et les bordures bleues mêlées de rouges. Il y en a de tout prix, depuis cinq jusqu'à cent cinquante et deux cents piastres. L'étoffe est de laine, fabriquée par les Américains.

Ce qu'on nomme les *Guases* à la Conception, est une race d'Américains fort adroits dans le maniement des lacs et des lances. Rarement ils manquent leurs coups avec les lacs, à cheval même, en courant à

toute bride. Un taureau furieux, tout autre animal, et l'homme le plus rusé ne leur échappent jamais. Comme il faut que le licou serre la proie qu'ils veulent saisir, ils poussent vivement leur cheval pour le jeter; de sorte que l'animal se trouve pris, entraîné avec une vitesse qui ne laisse pas distinguer les degrés de l'action. Dans leurs querelles particulières, ils se servent entre eux de ces lacs et d'une demi-lance, avec tant d'habileté dans l'attaque et la défense, qu'après un long combat ils se séparent souvent sans avoir pu s'élancer, et sans autre mal que quelques coups de lance. La seule manière de se dérober au licou, si c'est en pleine campagne, c'est de s'étendre à terre tout de son long, aussitôt qu'on le leur voit prendre à la main, et de s'y blottir, pour ne pas donner de prise. On se garantit aussi, en se collant contre un arbre ou contre un mur. Leurs licous ou lacs sont de cuir de bœuf coupé autour de la peau. Ils tordent cette courroie, ils la rendent souple à force de la graisser, et l'allongent en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi-doigt d'épaisseur; elle est cependant si forte, qu'un taureau ne peut la rompre, et qu'elle résiste plus qu'une grosse corde de chanvre.

Le climat de la Conception diffère peu du climat commun de l'Europe. Si l'hiver y est plus froid que dans les provinces méridionales, il l'est moins que dans les provinces septentrionales, et l'été à proportion. Cependant la chaleur y est plus grande dans la ville qu'à la campagne; ce qu'on ne peut attri-

buer qu'à la disposition du terrain. Le canton est arrosé par diverses rivières, dont celles d'Arauco et de Biobio sont les plus considérables. Le Biobio est fort profond, et sa largeur, une lieue au-dessus de son embouchure, est d'environ trois quarts de lieue. Les habitations des peuples idolâtres s'étendent en avant, depuis la rive méridionale de ce fleuve. A peu de distance de la même rive sont les forts de la frontière. Cette juridiction contient des plaines fort étendues, car les montagnes étant fort loin à l'orient, tout l'espace qui est entre elles et la côte maritime, forme un terrain fort uni; à peine y voit-on quelques collines dans l'éloignement. La conformité du climat avec celui d'Espagne, en produit une parfaite dans les fruits, avec la seule différence que ce pays l'emporte pour l'abondance. Les arbres et toutes sortes de plantes y ont leur saison, embellissent les champs, et ne flattent pas moins la vue que le goût. On sait d'ailleurs que les saisons doivent être le contraire de celles d'Espagne, c'est-à-dire que l'hiver d'Espagne est l'été du Chili, et que l'automne d'un pays est le printemps de l'autre. L'abondance est telle, qu'on prend pour une mauvaise année celle où les grains ne rendent pas cent pour un. Les raisins de toute espèce croissent heureusement; on en fait des vins plus estimés que ceux du Pérou, et la plupart rouges. Les raisins muscats surpassent les meilleurs vins d'Espagne, pour l'odeur et pour le goût; mais toutes les espèces de raisins croissent en treilles et non en ceps. Enfin, pour comprendre

à quel point les denrées abondent dans le pays, il suffit de savoir qu'un bœuf le mieux engraisé ne s'y vend que quatre piastres.

La manière de tuer le bétail, pour la boucherie, ne passerait que pour un amusement, si l'on n'assurait qu'elle sert à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une basse-cour, et les Guases se mettent à cheval devant la porte, armés d'une lance de deux ou trois brasses de long, qui se termine par une espèce de croissant d'acier bien affilé, dont les pointes sont à près d'un pied l'une de l'autre. Ils ouvrent la porte de la basse-cour, et font sortir un bœuf, qui prend aussitôt sa course pour retourner à son gîte. Un Guase le suit, l'atteint, lui coupe un jarret en courant, l'autre ensuite, et met pied à terre pour le tuer; après quoi il le dépouille, ôte la graisse, et dépèce la chair. Le suif est enveloppé dans le cuir, et tout est porté à la métairie sur la croupe du cheval. Quelquefois on fait sortir ensemble autant de bœufs qu'il y a de Guases pour les tuer. Cet exercice dure plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on ait achevé de tuer le nombre destiné pour la vente. Si le bœuf court si vite que le Guase ne puisse le frapper de sa lance, il se sert du lacet pour l'arrêter.

Le commerce de la Conception deviendrait beaucoup plus riche, si le pays était peuplé à proportion de sa fertilité et de son étendue; mais, faute d'habitans, il est si médiocre, qu'un seul vaisseau suffit ordinairement pour la traite.

Cette vaste région du Chili a pour capitale San-Iago. Cette ville est du nombre de celles qui furent fondées par Valdivia, et l'on rapporte son origine au 24 février 1541. Elle est traversée par une rivière, nommée *Mapocho*, qui arrose les murs de la ville au nord, et qui, lui fournissant par des aqueducs une grande quantité d'eau, répand la fraîcheur et la fécondité dans les jardins dont elle est remplie. On lui donne mille toises de long de l'est à l'ouest, et six cents de large du nord au sud.

Don d'Ulloa fait monter le nombre des habitans de San-Iago à quatre mille familles, la moitié d'Espagnols, et le reste d'Américains ou de races mêlées. Leurs usages et leur habillement sont les mêmes qu'à Quito. Les hommes sont bien faits; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc, et des couleurs vives; ce qui ne les empêche pas de se farder, et de mettre surtout beaucoup de rouge, sans considérer que non-seulement cette mode leur altère le teint, mais qu'elle leur gâte presque à toutes les gencives et les dents.

L'audience royale, qui a son siège aujourd'hui à San-Iago, l'avait autrefois à la Conception. Ce tribunal est composé d'un président, de quatre auditeurs, d'un fiscal, et d'un autre fiscal pour les indigènes. Les affaires s'y jugent définitivement, ou du moins sans autre appel que pour le déni de justice au conseil des Indes. Le président, quoique dépendant; en certains cas, du vice-roi du Pérou, est tout à la fois gouverneur et capitaine-général du Chili,

avec l'assujettissement singulier de passer six mois de l'année à la Conception , et six mois à San-Iago. On rappelle cette singularité pour en observer une autre ; c'est que , pendant son absence de la capitale , le corrégidor de cette ville exerce ses fonctions sous le titre de lieutenant-général , et qu'il étend sa juridiction sur tous les lieux habités du Chili , à l'exception des seuls gouvernemens militaires.

Le commerce de San-Iago et des autres parties du Chili , avec les peuples idolâtres de la frontière , consiste à leur vendre des ouvrages de fer , des mors de brides , des éperons , des couteaux , du vin , et diverses sortes de merceries. Ces peuples , qui habitent un pays riche en or , et qui n'en font aucun usage , lui préfèrent un morceau de fer. Ils donnent aux Espagnols des vaches , des chevaux , des jeunes filles et des garçons , que leurs propres pères troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Cette espèce de traite s'appelle *rascatar* , c'est-à-dire rançonner. Elle est abandonnée aux Guases , race mêlée de sang espagnol , dont on a déjà vanté l'adresse. Ils vont dans le pays , et s'adressent directement aux chefs des familles , car elles ne sont point gouvernées par des caciques ou par des curacas , comme l'étaient autrefois les Péruviens. Toute la forme de leur gouvernement consiste à respecter leurs anciens. Le Guase étale au chef de famille ce qu'il a de plus séduisant , et ne manque point de lui présenter une petite quantité de vin. Si le traité se conclut , l'Américain publie dans tout le village que cet Espagnol

est ami de la nation, et qu'on peut se fier à lui. Le Guase parcourt toutes les cabanes. Il convient du prix de chaque marchandise, et livre sans difficulté celles qu'on achète. Ensuite il se retire dans la première habitation où il est venu, en avertissant à son passage, qu'il se dispose à partir. Rien n'est plus admirable que l'empressement avec lequel chacun court à l'habitation qu'il a choisie, pour lui délivrer fidèlement le prix dont il est convenu. Il rassemble ses effets; il part, et le chef de la famille le fait accompagner jusqu'à la frontière par quelques habitants qui l'aident à mener les chevaux et les bœufs ou les vaches qu'il a reçus en échange. Avant 1724, on leur portait du vin en abondance; mais l'expérience du danger a fait cesser cet usage. Il arrivait que, s'enivrant tous, ils prenaient subitement les armes pour assommer tous les Guases ou les Espagnols qui se trouvaient dans leurs habitations, sans respecter ceux dont ils avaient reçu des marchandises; dans le même transport, ils fondaient sur les forts et les villages de la frontière, où ils taillaient en pièces tout ce qui tombait entre leurs mains.

Les plus intraitables de ceux qu'on n'a jamais pu soumettre à la domination espagnole, sont les habitants d'Arauco et de Tucapel, ceux qui habitent au sud, sur la rivière de Biobio, et ceux qui s'étendent vers les Cordillères. Le pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, et s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'au-

tres Américains , ils reviennent au pays qu'ils habitent. C'est ce mélange de fuite et de résistance , de courage et de crainte , qui les rend comme invincibles , et qui ne cesse pas d'exposer le Chili espagnol à leurs insultes. Qu'un seul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes , les hostilités commencent aussitôt. Leur manière de déclarer la guerre , c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions , ou de ravager les villages dont ils sont voisins. Quelquefois ils font avertir d'autres nations à qui les Espagnols ne sont pas moins odieux. C'est ce qu'ils appellent faire courir la flèche , parce qu'ils font passer l'avis , d'une habitation à l'autre , avec autant de vitesse que de secret. La nuit de l'invasion est marquée , sans qu'il en transpire jamais rien. Cette fidélité , et le peu de préparatifs dont ils ont besoin pour leurs armemens , rendent leurs desseins impénétrables jusqu'au moment de l'exécution. Leur convocation faite , ils élisent entre eux un chef de guerre , auquel ils donnent le nom de *toqui* ; et dans les premières heures de la nuit fixée , lorsque les Espagnols ne s'attendent à rien moins qu'à être attaqués , des Américains qui vivent parmi eux les surprennent et les tuent. Ensuite ils se dispersent de divers côtés ; ils entrent dans les petits villages , dans les métairies et les chaumières , où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent , sans distinction d'âge ni de sexe. Après cette exécution , se réunissant en corps , ils forment une armée , plus redoutable néan-

moins par le nombre que par la discipline et l'habileté. Ces furieuses invasions leur ont souvent réussi, malgré les plus sages précautions des gouverneurs espagnols, parce que les secours qu'ils reçoivent continuellement les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez sanglantes pour se rebuter du combat, ils se retirent à quelques lieues du champ de bataille; mais cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces peuples ne déclarent jamais de guerre qu'elle ne dure plusieurs années. Dans la paix, leurs plus grandes occupations consistent à semer quelques champs, et à fabriquer des ponchos ou manteaux pour leur propre habillement; c'est même plutôt à leurs femmes qu'ils laissent ordinairement ce travail, tandis que, s'abandonnant à l'oisiveté, ils passent le temps à boire d'une espèce de cidre, composé de pommes qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs cabanes sont si légères, qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparation; ce sont des racines et de la farine de maïs, ou de quelqu'autre grain. Ainsi, faisant la guerre avec aussi peu de frais que de risque, ils la regardent comme un amusement. Si la paix succède, c'est toujours moins à leur sollicitation qu'à celle des Espagnols. On convient d'une conférence, qui a reçu le nom de *parlamento*, à laquelle assistent le président, le gouverneur du Chili, le mestre-de-camp, avec les principaux officiers de l'armée, l'évêque de la Conception, et quelques autres personnes

du premier rang. Du côté des Américains, c'est le toqui, avec les principaux capitaines, qui sont en même temps députés de chaque canton, et chargés de leurs suffrages. La dernière irruption se fit en 1720. Don Gabriel Cano, lieutenant-général des armées d'Espagne, alors gouverneur du Chili, prit de si sages mesures, qu'il les força à demander la paix. Dans un *parlamento* tenu en 1724, on leur accorda la possession libre de tout le pays qui s'étend au sud de Biobio, et tous les capitaines de paix furent supprimés. On donnait ce titre à des Espagnols qui résidaient dans les villages habités par des Américains convertis, et qui avaient fait naître le soulèvement par leurs extorsions.

Outre ces assemblées, qui se tiennent à l'occasion de quelque traité, il s'en tient d'autres lorsqu'il arrive de nouveaux présidens. La différence en est si légère, qu'il suffit d'en décrire une pour donner une idée de toutes les autres. Lorsqu'on juge un *parlamento* nécessaire, on en fait donner avis aux Américains de la frontière, et le jour est indiqué. Des deux côtés, on convient d'une escorte pour les chefs. Les Espagnols campent sous des tentes, et le quartier-général des Américains est vis-à-vis à peu de distance. D'abord les anciens de chaque canton viennent saluer le président. Il boit à leur santé : tous lui répondent ; mais c'est le président qui leur verse à boire de sa propre main ; et pour joindre quelque chose de plus réel à cette politesse, il leur distribue des couteaux, des ciseaux et d'autres бага-

telles fort précieuses à leurs yeux. On commence ensuite à parler de paix, et de la manière d'en observer les conditions; après quoi les Américains se retirent à leur quartier, où le président leur rend une visite, et leur fait porter une certaine quantité de vin. Les Américains de la suite des députés qui ne les ont point accompagnés à l'assemblée paraissent alors, et se joignent pour rendre leurs devoirs au président. Il leur fait donner aussi du vin. Ensuite il reçoit à son tour un présent de veaux, de bœufs, de chevaux et d'oiseaux.

La paix étant conclue par ces caresses mutuelles, le président ne dédaigne point, pendant la suite des conférences, d'admettre à sa table les principaux chefs, ou ceux du moins auxquels il reconnaît de la douceur et de la raison. Il se tient une espèce de foire, où les Guases accourent avec leurs merceries, et les Américains avec des ponchos et des bestiaux. Ces marchandises se troquent, et la bonne foi règne dans ces traités.

Ces mêmes peuples, qui ont toujours refusé de se soumettre aux Espagnols, accordent l'entrée de leur pays aux missionnaires, quelque différence qu'il y ait entre leurs maximes et celles qu'on leur prêche. Plusieurs se font baptiser; mais ils ne renoncent point aisément à la vie libre dans laquelle ils sont élevés, et la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune sorte de religion. Avant la guerre de 1720, les missionnaires en avaient rassemblé un assez grand nombre, dont ils avaient formé des villages. Dans

tous les forts de la frontière, il y avait aussi des aumôniers payés par le roi pour les instruire ; mais à la première nouvelle du soulèvement, tous les néophytes disparurent et se joignirent aux guerriers de leur nation.

Quoique dans leurs guerres ces peuples ne fassent de quartier à personne, surtout aux Espagnols, ils ne laissent pas d'épargner les femmes blanches ; ils les enlèvent et les conduisent dans leurs terres, où ils vivent avec elles. De là vient cette multitude d'Américains blancs et blonds, qu'on prendrait pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix il en vient un grand nombre dans les villes et les bourgs espagnols, qui s'engagent à travailler pour un certain prix l'espace d'un an ou de six mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir employé leur salaire en merceries. Tous ces peuples, sans distinction de sexe, portent des ponchos et des manteaux d'étoffe de laine ; mais cet habillement est fort court et ne leur descend pas jusqu'au genou. Les nations plus éloignées des établissemens d'Espagne qui habitent au sud de Valdivia, et ceux de la côte voisine de Chiloé ne portent aucune espèce d'habit. Ceux d'Arauco, de Tucapel et des bords de Biobio, nourrissent quantité de chevaux, et sont fort exercés à les monter. Aussi leurs armées sont-elles composées de cavalerie et d'infanterie. Leurs armes sont des lances fort longues, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse, le javelot et d'autres instrumens de cette nature.

Don d'Ulloa fait observer que c'est du royaume de Chili que sont venues des races de chevaux et de mules, dont il vante beaucoup la vitesse. Il ajoute que ces animaux doivent sans doute leur origine aux premiers qui furent transportés d'Espagne en Amérique; mais aujourd'hui ceux du Chili ne sont pas moins supérieurs à ceux d'Espagne qu'à ceux de toute l'Amérique. On y conserve plus fidèlement les races. Les chevaux coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, et galopent si légèrement, que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Du côté de la figure, ils ne cèdent rien aux plus beaux Andalous. Leur taille est belle : ils sont pleins de feu et de fierté. Aussi tant d'excellentes qualités les font-ils beaucoup rechercher. Les plus beaux sont envoyés à Lima. Il en passe jusqu'à Quito. L'estime qu'on en fait a porté quantité de particuliers à former des haras dans les provinces du Pérou pour en étendre la race; mais c'est toujours à ceux du Chili, surtout des environs de Santiago, qu'on donne la préférence.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.



552833

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.—AMÉRIQUE.

SUITE DU LIVRE II.

<u>MEXIQUE.....</u>	<u>Page 5</u>
CHAP. V. Prise de Mexico.....	<i>ibid.</i>

LIVRE III.

<u>NOUVELLE-ESPAGNE, OU DESCRIPTION DU MEXIQUE...</u>	<u>62</u>
CHAP. PREMIER. Division du Mexique en sept provinces ou audiences.....	<i>ibid.</i>
<u>CHAP. II. Origine, monarchie, chronologie, cour impériale, revenus de l'empire, et gouvernement des anciens Mexicains.....</u>	<u>123</u>
<u>CHAP. III. Religion, divinités, temples, prêtres, sacrifices et fêtes des Mexicains.....</u>	<u>142</u>
<u>CHAP. IV. Figure, habillement, caractère, usages, mœurs, arts et langues des Mexicains.....</u>	<u>165</u>
<u>CHAP. V. Climat, vents, arbres, plantes, fruits et fleurs.....</u>	<u>195</u>
<u>CHAP. VI. Animaux et raretés.....</u>	<u>219</u>

LIVRE IV.

PÉROU.....	Page 259
CHAP. PREMIER. Découverte et conquête du Pérou par François Pizarre et don Diègue d'Almagro....	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Description du Pérou.....	364

FIN DE LA TABLE.



